



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EDGAR QUINET

UOVRAGES DE EDGAR QUINET

Œuvres complétes, 15 vol. grand in-8°, à 6 francs. — 23 vol. format in-18, à 3 fr. 50. — Librairie Germer-Baillière et Cie.

Tome I. — **Génie des Religions**, 5e édit.; **Origine des Dieux**, 3e édit.

Tome II. — **Les Jésuites**, 10e édit.; **l'Ultramontanisme**, 5e édit.; **Philosophie de l'histoire de l'Humanité**, 4e édit.; **Essai sur les Œuvres de Herder**, 4e édit.

Tome III. — **Le Christianisme et la Révolution française**, 4e édit.; **Examen de la vie de Jésus**, 4e édit.; **Philosophie de l'Histoire de France**, 4e édit.

Tome IV. — **Les Révolutions d'Italie**, 5e édit.

Tome V. — **Marnix de Sainte-Aldegonde**; **Fondation de la République des Provinces-Unies**, 4e édit.; **La Grèce moderne**, 3e édit.

Tome VI. — **Les Roumains**, 3e édit.; **Allemagne et Italie**, 3e édit. **Mélanges**, 3e édit.

Tome VII. — **Ahasvérus**, 4e édit.

Tome VIII. — **Prométhée**, 4e édit.; **Les Esclaves**, 4e édit.

Tome IX. — **Mes vacances en Espagne**, 3e édit.; **Histoire de la Poésie**, 3e édit.; **Epopées françaises inédites du douzième siécle**, 3e édit.

Tome X. — **Histoire de mes idées**, 1 vol. 3e édit., augmentée de documents inédits.

Tome XI. — **Enseignement du peuple**, 5e édit.; **la Révolution religieuse au dix-neuvième siècle**, 3e édit.; **la Croisade romaine**, 6e édit.; **l'Etat de siège**, 4e édit.; **la Mort de la conscience humaine**; **le Réveil d'un grand peuple**; **le Panthéon**; **Rome et Pologne**.

Tome XII.
Tome XIII.
Tome XIV. } **La Révolution**, 3 vol., 8e édit.

Tome XV. — **Histoire de la Campagne de 1815**, 1 vol., 3e edit.

Tome XVI. — **Napoléon**, poëme. (Épuisé.)

Tome XVII.
Tome XVIII. } **Merlin l'Enchanteur**, 2 vol., 2e édit.

Tome XIX.
Tome XX. } **Correspondance : Lettres à sa mère**, 2 vol.

Tome XXI.
Tome XXII. } **La Création**, 2 vol., 3e édit.

Tome XXIII.—**L'Esprit nouveau**, 1 vol., 4e édit.

Tome XXIV. — **Le Siége de Paris et la Défense nationale**, 1 vol. in-18, 1871. (En 1881.)

Tome XXV. — **La République**. Conditions de la régénération de la France, 1 vol. in-18. (En 1881.)

Tome XXVI. — **Le Livre de l'Exilé**. (En 1881.)

Vie et mort du Génie grec, 1 vol. in-8°. — Dentu, éditeur, 1877.

Idées sur la philosophie de l'histoire de l'Humanité, par Herder; traduit par Edgar Quinet, 3 vol. in-8°, 2e édit. — Levrault, éditeur, 1827.

OUVRAGES DE Mme EDGAR QUINET.

Mémoires d'Exil (Bruxelles-Oberland). 1 vol. in-18, 3 fr. 50, 2e édit. — Librairie Lacroix, 1868.

Mémoires d'Exil (L'Amnistie, Suisse orientale, Bords du Léman). 1 fort vol. in-18, 3 fr. 50, 2e édit., 1870. — Arcades de l'Odéon.

Paris. Journal du Siège. 1 vol. in-18, 3 fr. 50, 2e édit. — Dentu, édit., 1873.

Sentiers de France. 1 vol. in-18, 3 fr. 50. — Dentu, éditeur, 1875.

Clichy. — Imp. Paul Dupont, 12, rue du Bac-d'Asnières. — 1378-12-79.

ŒUVRES COMPLÈTES

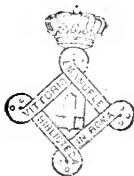
DE

EDGAR QUINET

LES JÉSUITES — L'ULTRAMONTANISME

INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

ESSAI SUR LES ŒUVRES DE HERDER



PARIS

LIBRAIRIE GERMER-BAILLIÈRE ET Cie

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

A MES LECTEURS

Voici la dixième édition des *Jésuites.*

Trente ans ont passé depuis la première publication de cet ouvrage; et, dans ce long intervalle de temps, qu'ai-je vu? Toujours la même chose annoncée à chacune de ses pages: le jésuitisme identifié de plus en plus avec le catholicisme, et changé ainsi en une sorte de religion d'État; par une suite nécessaire, la méthode jésuitique sortie de l'enceinte des choses religieuses et devenant l'âme du monde politique.

Si j'avais à résumer au point de vue religieux et civil l'histoire de ces trente années, je dirais que l'esprit du catholicisme jésuitique a passé de l'Église dans l'État, dans la pratique des affaires, dans les combinaisons officielles, dans les règles de l'administration, dans les entreprises de la diplomatie, dans la conduite des assemblées, dans l'éloquence des habiles, dans la philosophie du libéralisme, dans le tempérament de la classe dirigeante, en un mot, dans le corps entier du monde politique et civil.

Le peuple seul, tenu à l'écart, a échappé à la contagion.

Que devait-il sortir de là? Vous le savez maintenant.

La transfusion du sang d'un corps vicié dans un autre, produit nécessairement la mort. Pensiez-vous donc que la transfusion du jésuitisme religieux dans les veines et les artères de l'État politique pouvait se faire impunément? L'avez-vous cru un seul jour? Vous devez être détrompés.

« Si nous ne ranimons pas, en dépit des obstacles, le principe de la vie morale, je tiens pour certain que nous marchons à un bouleversement ou à une démission irremédiable devant l'Europe[1]. » Voilà ce que j'écrivais en 1844.

En dépit de ces avertissements, le principe jésuitique a continué de grandir. Il a débordé dans le libéralisme français; il l'a corrompu au point de le convertir. Reconnaissez à ce signe le jésuite laïque et libéral. Il nie l'existence ou la puissance du jésuitisme. Qu'est-ce que cela? dit-il, cela n'existe pas.

Depuis ce jour, le vide s'est fait dans l'État, dans le gouvernement, comme dans l'individu. Tout s'est nécessairement abîmé; une première fois avec la monarchie de Louis-Philippe; une deuxième avec le second Empire. Mais alors, le travail de décomposition ayant continué, ce n'est pas seulement une forme de gouvernement qui a croulé, c'est la France elle-même qui, un moment, a disparu dans l'effondrement de l'invasion. La *Démission* que je redoutais en 1843 est devenue, en 1870, démembrement et ruine.

Voilà comment les prévisions de 1843 ont été confirmées. Voilà l'expérience consommée. Qu'attendez-vous pour en profiter?

Est-il bien sûr que l'esprit jésuitique a cessé de se

[1] Page 130. Préface de *l'Ultramontanisme.*

répandre dans la vie publique? Après avoir corrompu pendant trente ans le libéralisme français, que serait-ce s'il dénaturait aussi le républicanisme? Que nous resterait-il pour sauver l'avenir?

Voulez-vous voir ce que deviennent les maximes de l'esprit jésuitique, appliquées à la nationalité, à la guerre, à la régénération, à l'État? Écoutez ce que devient la parole humaine.

Première maxime : Rendre son armée prisonnière à l'ennemi, cela s'appelle déjà, chez beaucoup de gens, sauver son armée.

Seconde maxime : Disputer au péril de sa vie le sol de la patrie à l'invasion, affaire de fous furieux. Il y aurait tout un vocabulaire à former de sophismes de ce genre, nés de l'invasion qui, chaque jour, en enfantent de nouveaux. Tenir, dans la république, au mot, pour avoir la chose, exagération, radicalisme. Se contenter du mot, sans prétendre à la chose, marque d'un bon esprit, indice du sérieux homme d'État. Mutiler le suffrage universel, vrai moyen de le compléter et de le moraliser; faire une chambre de royalistes, sûre garantie donnée à la république; perpétuer l'état de siége, méthode nouvelle d'habituer les mœurs publiques à la pratique de la liberté régulière; replacer sur la colonne Vendôme la statue d'un Bonaparte, moyen de ruiner le bonapartisme; réconcilier la science avec le *Syllabus*, le sens commun avec l'infaillibilité, la raison avec l'absurde, preuve d'un esprit philosophique sagement libéral.

Pour moi, je dis et je répète comme en 1843 : Un État qui s'établirait sur ces non-sens courrait de nouveau à sa perte assurée. Extirpez donc ces sophismes nés de la décomposition des esprits sous les pieds de l'étranger. Sauvez au moins l'honneur de cette bonne vieille langue

française, qui voulait dire clarté, sincérité. Ne souffrez pas qu'elle devienne la langue de l'équivoque universel. L'équivoque est la mort des États et des peuples.

Déjà, dans les occasions les plus solennelles, personne ne dit plus le fond de sa pensée.

« Qu'il ne soit jamais question de principes. »

C'est une des règles fondamentales de Loyola. Vraiment, nous la prenons trop à la lettre.

Résumé : L'esprit jésuitique et clérical, en s'insinuant chez vous, en toutes choses, vous a perdus. Il a altéré les sources de la vie. Il vous a livrés à l'ennemi. Voilà le mal. Vous le connaissez comme moi. Vous le touchez. Qu'avez-vous fait, jusqu'à ce jour, pour vous en délivrer? Rien.

J'ai trop vu la vérité étouffée, le faux honoré, le mensonge acclamé. Cela doit-il durer toujours? De grâce, épargnez-moi au moins de voir, pour couronnement de ce siècle, une république jésuitique.

EDGAR QUINET.

Paris, avril 1873.

AVERTISSEMENT

(HUITIÈME ÉDITION)

Il a paru sept éditions de ces leçons; elles ont été traduites en anglais, en allemand, en italien, en hollandais. La critique la plus passionnée a pu s'y exercer à loisir, et je ne sache pas que l'on y ait relevé une seule erreur de fait que j'aie eue à corriger dans cette édition nouvelle.

J'ai examiné avec attention si le besoin de la défense ne m'a pas entraîné au delà de l'exacte justice. Aujourd'hui que le calme est autour de moi, que quatorze ans ont passé, si j'écrivais sur les mêmes sujets, je ne pourrais ni penser, ni m'exprimer autrement.

La polémique ne se trouve qu'au début; sous cette forme, on peut aisément reconnaître le dessein arrêté d'une histoire des religions à laquelle j'ai travaillé à travers tous les obstacles qui me fermaient la route. Mes adversaires croyaient m'occuper tout entier d'eux-mêmes; en réalité, je ne songeais qu'à suivre ma voie. C'est ce qui m'a donné la force de leur résister.

Ce serait une polémique trop triste, que celle qui contiendrait seulement des vérités et des passions de circonstances. J'ose dire que, sous ces circonstances, j'ai continuellement cherché, au plus vif de la lutte, la vérité stable et permanente. Que m'eût importé l'ordre des Jésuites, si je n'eusse vu qu'il était question de porter la vérité ou le faux, non-seulement dans le domaine des esprits, mais dans la pratique même de la vie ! Ce n'est pas avec des livres que se réfute le jésuitisme, c'est avec une bonne conscience.

Aujourd'hui je serais bien malheureux si les violences de mes adversaires avaient réussi à m'ôter l'équilibre qui fait une âme juste. Car alors je serais forcé d'avouer qu'ils ont été les plus forts. Mais, au contraire, comme ils n'ont pas réussi à m'enlever la paix intérieure et le désir de la justice, je suis autorisé à dire que c'est moi qui les ai vaincus.

J'ai signalé tout un ordre d'idées fausses, subtiles, qui menacent d'envelopper l'homme moderne. J'ai vu l'écueil où pourrait échouer l'esprit de notre temps. J'ai fait comme les oiseaux qui avertissent du naufrage. Rarement ils sont écoutés. On les accuse d'aimer la tempête, parce qu'ils servent à l'annoncer.

Où sont les auditeurs qui ont assisté à cet enseignement? Que sont devenues ces âmes neuves que le souffle d'aucun mensonge n'avait encore ternies? Je m'adressais à elles comme à des témoins irrécusables de la vérité morale. Comment ont-ils traversé la vie? Quelques-uns m'entendent-ils encore? Le lien qui s'est formé entre les intelligences se brise-t-il comme les autres liens de la terre? Peut-être est-ce une des illusions de ma solitude; je crois aussi fermement que jamais à l'alliance des âmes qui se sont unies un jour dans la recherche désintéressée de la lumière et de la vérité.

Plaise au ciel que ces leçons contre le génie du sophisme deviennent inutiles! C'est le souhait que je forme en les replaçant sous les yeux du public.

Quant aux conclusions auxquelles je suis arrivé sur cette matière, le lecteur les trouvera, s'il le veut, dans l'écrit que je viens de mettre en tête de la réimpression des *Œuvres complètes de Marnix*, sous le titre : *la Révolution religieuse au dix-neuvième siècle*[1].

E. QUINET.

Bruxelles, 3 juin 1857.

[1] Cet ouvrage fait partie du tome XI de mes *Œuvres complètes*. Versailles, mars 1873.

L'émotion causée par une simple discussion philosophique ne peut être rapportée à personne en particulier; cette impression n'a été vive que parce qu'elle a manifesté, avec une situation nouvelle des esprits, un danger auquel il eût été, sans cela, difficile de croire. Qui ne voit désormais que ces débats sont destinés à grandir ? ils sortiront de l'enceinte des écoles; ils entreront dans le monde politique; rien n'est inutile de ce qui peut servir à marquer dès l'origine leur véritable caractère.

Pour que je sois entré dans cette discussion, il a fallu deux choses; premièrement que j'y fusse provoqué par la violence réitérée, secondement que je fusse persuadé que ce qui était en litige, c'était, sous l'apparence de l'Université, le droit de la pensée, la liberté religieuse et philosophique, c'est-à-dire le principe même de la science et de la société moderne.

Après s'être servis de la violence autant qu'ils l'ont pu, les adversaires de la pensée jouent aujourd'hui le rôle de martyrs; ils prient publiquement dans les églises pour les jésuites persécutés; c'est là un masque qu'il nous est impossible de leur laisser, Que ne se contentaient-ils de calomnier! Jamais, pour ma part. je n'eusse songé à troubler leur paix; mais cela ne leur a pas suffi, ils voulaient le combat; aujourd'hui qu'ils l'ont obtenu, ils se plaignent d'avoir été lésés. Pendant quelques jours, il nous a été donné de voir, au pied de nos chaires, nos modernes ligueurs criant, sifflant, vociférant; le pis est que tout cela se passait au nom de la liberté; pour le plus grand avantage de l'indépendance des opinions, on commençait par étouffer l'examen des opinions.

On faisait, peu à peu, de l'enseignement et de la science une place bloquée ; nous avons attendu que l'outrage vînt nous y assaillir pour qu'il fût bien démontré qu'il était nécessaire de reporter l'attaque chez les assaillants. Le jour où nous avons commencé la lutte, nous nous sommes décidé à l'accepter sous toutes les formes où elle pourrait se montrer.

Une chose m'a rendu cette tâche facile; c'est le sentiment qu'une telle situation n'avait rien de personnel. Depuis longtemps on voyait, en effet, un fanatisme artificiel exploiter des croyances sincères; la liberté religieuse, dénoncée comme un *dogme impie;* le protestantisme poussé à bout par des outrages sans nom ; les pasteurs d'Alsace, obligés de calmer, par une déclaration collective, leurs communes étonnées de tant de sauvages provocations; un incroyable arrêté, obtenu par surprise, qui enlevait plus de la moitié des églises de campagne aux légitimes possesseurs ; un prêtre qui, assisté de ses paroissiens, jette au vent les os des réformés, et cette impiété insolemment impunie; le buste de Luther honteusement arraché d'une ville luthérienne; la guerre latente, organisée dans cette sage province, et la tribune qui se tait sur de si étranges menées ; d'autre part, les jésuites deux fois plus nombreux sous la révolution qu'ils n'étaient sous la restauration, avec eux les maximes du corps qui reparaissent aussitôt, d'indicibles infamies que Pascal n'aurait pas même osé montrer pour les combattre, et que l'on revendique comme la pâture de tous les séminaires et de tous les confesseurs de France; les évêques qui se retournent l'un après l'autre contre l'autorité qui les choisit, et malgré tant de trahisons, une facilité singulière à s'en attirer de nouvelles ; le bas clergé, dans une servitude absolue, nouveau prolétariat qui commence à s'enhardir jusqu'à la plainte; et, au milieu de ce concours de choses, quand on devrait ne songer qu'à se défendre, une ardeur maladive de provocation, une fièvre de calomnie que l'on sanctifie par la croix ; voilà quelle était la situation générale.

Le terrain était, d'ailleurs, bien préparé ; on travaillait depuis

plusieurs années la société en haut, en bas, dans les ateliers, dans les écoles, par le cœur et par la tête. L'opinion semblait s'affaisser en toute occasion. Accoutumée à reculer, pourquoi ne ferait-elle pas encore un dernier pas en arrière? Dès le premier mot, le Jésuitisme s'était trouvé naturellement d'accord avec le Carlisme dans un même esprit de ruse et de décrépitude fardée; ce que Saint-Simon appelle *cette écume de noblesse* n'avait pu manquer de se mêler à ce levain. Quant à une partie de la bourgeoisie, appliquée à contrefaire un faux reste d'aristocratie, elle était tout près de considérer comme une marque de bon goût, l'imitation de la caducité religieuse, littéraire et sociale.

Ainsi ménagé, le moment semblait bon pour surprendre ceux que l'on croyait endormis. On avait très-bien senti qu'après tant de déclamations, ce serait un coup important d'écraser la parole et l'enseignement au Collége de France. Ce que l'on aurait obtenu par un coup de main, on l'eût aussitôt présenté comme le résultat de l'opinion soulevée; il valait la peine de sortir des catacombes et de se manifester publiquement. On s'est montré, en effet, et pour se repentir aussitôt; car si les projets étaient violents, nous sentions, de notre côté, l'importance du moment; nous comptions, pour résister, non sur la force de notre parole, mais sur notre volonté de ne rien céder, et sur la conscience éclairée de notre auditoire. Tout ce que la frénésie, ou sincère ou jouée, a pu faire, a été de couvrir quelque temps notre voix, pour donner au sentiment public l'occasion d'éclater; après quoi ces nouveaux missionnaires de la liberté religieuse se sont retirés, la rage dans le cœur, honteux de s'être trahis au grand jour, et prêts à se renier, comme, en effet, ils se sont reniés dès le lendemain.

Cette défaite est due tout entière à la puissance de l'opinion, à celle de la presse, à la loyauté de la génération nouvelle, qui ne peut rien comprendre à tant d'artifices. Que les mêmes folies recommencent, nous retrouvons demain le même appui. La question, à certains égards, ne nous regarde plus; reste à savoir ce

que prétend faire le pouvoir politique dès qu'il la rencontrera. Il serait assez commode de s'asseoir dans les deux camps, d'attaque l'ultramontanisme d'une main, de le flatter de l'autre ; mais cette situation est périlleuse. Il faudra se prononcer. Ce n'est pas moi qui nierai la force du jésuitisme et des intérêts qui s'y rattachent. Cette tendance ne fait que commencer ; à petit bruit, elle gagne dans les ténèbres ce qu'elle perd en plein jour. On peut donc s'y associer ; on peut tenter d'appuyer au moins un pied du trône sur ce terrain. Si par hasard la coalition est sincère, elle sera puissante. Seulement, il conviendrait de l'avouer ; sinon, il pourrait arriver qu'à la fin, pour prix de trop d'habileté, on tournât contre soi les ultramontains et ceux qui les combattent.

Il est étrange que de pareilles questions aient pu surprendre la société, sans que la tribune ait averti personne. Elle était, sous la restauration, un lieu d'où l'on apercevait de loin les signes de tempête. On prémunissait de là le pays sur les dangers longtemps avant qu'ils fussent imminents. Pourquoi la tribune a-t-elle perdu ce privilége ? Je commence à craindre que les quatre cents hommes d'État ne se cachent les uns aux autres le pays qu'ils habitent.

Ceci est plus sérieux que beaucoup de personnes ne pensent. C'est l'affaire d'un trône et d'une dynastie. Je sais des hommes qui s'en vont chaque jour, disant : Il n'y a pas de jésuites. Où sont les jésuites ? En dissimulant la question, ceux-là montrent qu'ils en connaissent mieux que les autres toute la portée.

La réaction religieuse que l'on voudrait faire tourner au profit d'une secte n'est pas, en effet, sans raison dans la société. Où est l'homme que l'on n'ait, comme à plaisir, dégoûté des intérêts et des espérances politiques ? En voyant depuis douze ans ce que l'on appelle les chefs de parti mettre tout leur talent à ménager mutuellement leurs masques en public, quel est celui qui n'a pas un moment pris en dédain cette corruption changée en routine, et qui n'ait reporté son esprit vers celui-là seul qui ne ruse pas, qui ne fraude pas, qui ne ment pas ? Cette disposi-

tion religieuse est inévitable. Elle sera féconde et salutaire. Par malheur, tout le monde s'empresse déjà de spéculer sur un pareil retour : il en est même qui avouent que ce Dieu restauré pourrait bien être un excellent *instrument* pour le pouvoir actuel. Quelle bonne fortune, en effet, pour plus d'un homme d'État, si cette France, fière, guerrière, révolutionnaire, philosophique, lasse enfin de tout et d'elle-même, consentait, sans plus de ferveur politique, à dire son chapelet dans la poussière, à côté de l'Italie, de l'Espagne et de l'Amérique du Sud!

On nous dit : Vous attaquez le jésuitisme par mesure de prudence. Pourquoi le séparez-vous du reste du clergé? Je ne sépare que ce qui veut être séparé. J'expose les maximes de l'ordre qui résume les combinaisons de la religion politique. Ceux qui, sans porter le nom de l'ordre, trempent dans les mêmes maximes, s'attribueront aisément dans mes paroles la part qui leur revient; à l'égard des autres l'occasion leur est offerte de renier les ambitieux, de ramener les égarés, de condamner les calomniateurs.

Il est temps de savoir, à la fin, si l'esprit de la révolution française n'est plus qu'un mot banal dont il faut publiquement et officiellement se jouer. Le catholicisme, en se plaçant sous la bannière du jésuitisme, veut-il recommencer une guerre qui, déjà, lui a été funeste? Veut-il être l'ami ou l'ennemi de la France?

Ce qu'il y aurait de pis pour lui serait de s'obstiner à montrer que sa profession de foi est, non-seulement différente, mais ennemie de la profession de foi de l'État. Dans ces institutions fondées sur l'égalité des cultes existants, la France professe, enseigne l'unité du christianisme, sous la diversité des Églises particulières. Voilà sa confession, telle qu'elle est écrite dans la loi souveraine; tous les Français appartiennent également à une même Église sous des noms différents; il n'y a ici désormais de schismatiques et d'hérétiques que ceux qui, niant toute autre Église que la leur, toute autre autorité que la leur, veulent l'im-

poser à toutes les autres, rejeter toutes les autres, sans discussion, et osent dire : Hors de mon Église, il n'y a point de salut, lorsque l'État dit précisément le contraire.

Ce n'a pas été un pur caprice, si la loi a brisé la religion de l'État. La France ne pouvait adopter, pour la représenter, l'ultramontanisme qui, par son principe d'exclusion, est diamétralement l'opposé du dogme social et de la communauté religieuse, inscrits dans la constitution comme le résultat, non-seulement de la révolution, mais de toute l'histoire moderne. D'où il suit que, pour que les choses soient autrement, il faut de deux choses l'une, ou que la France renie sa communion politique et sociale, ou que le catholicisme devienne véritablement universel, en comprenant enfin ce qu'il se contente de maudire.

Ceux qui entrevoient les choses de plus loin ont, il faut l'avouer, une singulière espérance ; ils observent le travail qui s'accomplit dans les cultes dissidents. En remarquant les agitations intestines de l'Église anglicane, grecque et du protestantisme allemand, ils s'imaginent que l'Angleterre, la Prusse, l'Allemagne, la Russie même, inclinent en secret de leur côté, et vont un jour, les yeux fermés, passer au catholicisme, tel qu'ils l'entendent. Rien, au fond, de plus puéril qu'une semblable imagination. Supposer que le schisme n'est qu'une fantaisie de quatre-vingt-dix millions d'hommes, qui va cesser par une nouvelle fantaisie d'orthodoxie, c'est une sorte de folie chez ceux qui prétendent posséder seuls la confidence de la Providence dans le gouvernement de l'histoire.

Si le protestantisme s'accommode de certains points de la doctrine catholique, se persuade-t-on en réalité que ce soit simplement pour se renier et se livrer sans conditions réciproques ? Il s'assimile, cela est vrai, diverses parties de la tradition universelle ; mais, par ce travail de conciliation, il fait absolument l'opposé de ceux qui parmi nous ne songent qu'à exclure, interdire, anathématiser. Il s'agrandit à mesure que les nôtres se rapetissent ; et si jamais la conversion s'opérait, je prédis à

nos ultramontains qu'ils seront plus embarrassés des convertis qu'ils ne le sont aujourd'hui des schismatiques.

Ils demandent la liberté pour tuer la liberté. Accordez-leur cette arme, je ne m'y oppose pas; elle ne tardera pas à se retourner contre eux. Ouvrez leur, si vous voulez, toutes les barrières; c'est le moyen de mieux trancher la question, et ce moyen ne me déplaît pas. Qu'ils soient partout, qu'ils envahissent tout; après quoi dix ans ne se passeront pas sans qu'ils soient chassés pour la quarantième fois avec le gouvernement qui aura été ou qui seulement aura semblé être leur complice; c'est à vous de savoir si c'est là ce que vous voulez faire.

Dans cette lutte que l'on prétend réveiller à tout prix entre l'ultramontanisme et la révolution française, pourquoi le premier est-il toujours et nécessairement vaincu? Parce que la révolution française, dans son principe, est plus véritablement chrétienne que l'ultramontanisme, parce que le sentiment de la religion universelle est désormais plutôt en France qu'à Rome.

La loi sortie de la révolution française a été assez large pour faire vivre d'une même vie ceux que les partis religieux tenaient séparés à l'extérieur. Elle a concilié en esprit et en vérité ceux que l'ultramontanisme voulait diviser éternellement; elle a fait des frères de ceux dont il faisait des sectaires; elle a relevé ce qu'il condamne; elle a consacré ce qu'il proscrit; où il ne veut que l'anathème de l'ancienne loi, elle a mis l'alliance de l'Évangile; elle a effacé les noms de huguenots et de papistes pour ne laisser subsister que celui de chrétiens; elle a parlé pour les peuples et pour les faibles, quand il ne parlait que pour les princes et les puissants.

C'est-à-dire que la loi politique, toute imparfaite qu'elle puisse être, s'est trouvée à la fin plus conforme à l'Évangile que les docteurs qui prétendent parler seuls au nom de l'Évangile. En rapprochant, confondant, unissant dans l'État les membres opposés de la famille du Christ, elle a montré plus d'intelligence, plus d'amour, plus de sentiment chrétien que ceux qui depuis

trois siècles ne savent que dire Racca à la moitié de la chrétienté.

Tant que la France politique conservera cette position dans le monde, elle sera inexpugnable à tous les efforts de l'ultramontanisme, puisque, religieusement parlant, elle lui est supérieure ; elle est plus chrétienne que lui, puisqu'elle est plus près que lui de l'unité promise; elle est plus catholique que lui, puisqu'encore une fois son principe plus étendu rassemble le grec et le latin, le luthérien et le calviniste, le protestant et le romain, dans un même droit, un même nom, une même vie, une même cité d'alliance.

La France a placé la première son drapeau, hors des sectes, dans l'idée vivante dn christianisme. C'est la grandeur de la révolution ; elle ne sera précipitée que si, infidèle à ce dogme universel, elle rentre, comme quelques personnes l'y invitent, dans la politique sectaire de l'ultramontanisme.

Mais, pour appuyer tant d'orgueil, que l'on me montre au moins un seul point de la terre où la politique étroitement catholique ne soit battue et renversée par les faits. En Europe, en Orient, dans les deux Amériques, il suffit de lever cette bannière pour que la décadence physique et morale s'ensuive tout aussitôt. Quand la France, au commencement du siècle, a dominé le monde, était-ce au nom de l'ultramontanisme? est-ce du moins lui qui l'a vaincue? Il n'est pas même le drapeau de l'Autriche puisqu'elle ne déchaîne son Église que loin d'elle pour achever les provinces conquises. L'Italie, l'Espagne, le Portugal, le Paraguay, la Pologne, l'Irlande, la Bohême; tous ces peuples perdus à la suite de la même politique, est-ce leur sort qui vous fait envie? parlons franchement. Voilà assez d'holocaustes sur un autel qui ne sauve plus personne.

Juin 1843.

LES JÉSUITES

PREMIÈRE LEÇON

DE LA LIBERTÉ DE DISCUSSION EN MATIÈRE RELIGIEUSE.

10 mai 1843 [1].

Diverses circonstances m'obligent de m'expliquer sur la manière dont je comprends l'exercice de la liberté de discussion dans l'enseignement public. Je veux le faire avec mesure, avec calme, mais avec la franchise la plus entière. Tant que les attaques sont parties de points éloignés, même sous l'anathème des mandements et des chaires sacrées, il a été permis et peut-être convenable de se taire; mais lorsque l'injure vient se produire en face, dans l'intérieur de ces enceintes, au pied même de ces chaires pacifiques, il faut parler.

Je suis averti que des scènes de désordres sont préparées et doivent éclater aujourd'hui à mon cours. (*Ricanements, applaudissements.*) Je n'ajouterais aucune confiance à cette nouvelle, si, par ce qui vient de se passer à la leçon d'un homme dont je partage tous les sentiments,

[1] On a marqué les signes de sympathie de l'auditoire, tant que l'on a eu à constater des tentatives de désordre.

de mon ami le plus cher, M. Michelet, je n'étais éclairé sur l'espèce de liberté qu'on veut nous faire.

Est-il vrai que quelques personnes viennent ici seulement pour nous outrager *incognito*, dans le cas où nous nous hasarderions à penser autrement qu'elles ne pensent? Mais où sommes-nous? Est-ce sur un théâtre, et depuis quand suis-je condamné, pour ma part, à complaire individuellement à chacun des spectateurs, sous peine d'infamie? C'est là, en vérité, une tâche sordide que je n'ai point acceptée. Se figure-t-on un enseignement qui consisterait à flatter chacun dans son idée dominante, sans jamais heurter une passion ni un préjugé! Mieux vaudrait cent fois se taire. En entrant ici, souvenons-nous que nous entrons au Collége de France, c'est-à-dire dans l'asile par excellence de la discussion et du libre examen; que ce dépôt de liberté nous est confié aux uns comme aux autres, et que c'est un devoir sacré pour moi de ne laisser décroître ni altérer ce caractère d'indépendance héréditaire.

S'il est ici quelques personnes animées contre moi d'un esprit particulier de haine, que me veulent-elles, que me demandent-elles? Espèrent-elles par la menace détourner mes paroles ou me fermer la bouche? Je craindrais bien plutôt le contraire, si la conscience du devoir que je remplis ne me donnait la force de préserver dans cette modération que je crois être le signe de la vérité. Pensent-elles, puisqu'il faut parler à découvert, que tant d'injures répandues me désespèrent, et que je n'ai rien de plus pressé que d'user de représailles? En cela, elles se trompent; j'irai même jusqu'à dire que la violence des injures est pour moi un signe de sincérité, puisqu'avec un peu plus de calcul elles ussent été mieux choisies.

Les opinions que j'ai publiées au dehors, est-ce là ce que

l'on vient poursuivre ici? Je ne suis pas fâché d'avoir occasion de le déclarer : tout ce que j'ai écrit jusqu'à ce jour, je le crois, je le pense, je le soutiens encore ; quelque opinion qu'on se forme à cet égard, ce que personne ne me contestera, c'est d'être resté un et conséquent avec moi-même. Est-ce l'esprit général de liberté dans les matières religieuses? Bientôt j'arriverai à ce point ; mais si l'on attend une profession de foi, je crois, comme l'enseigne l'État dans la loi fondamentale sortie de cinquante années de révolutions et d'épreuves, je crois qu'il y a de l'esprit vivant de Dieu dans toutes les communions sincères de ce pays ; je ne crois pas que, hors de mon Église, il n'y ait pas de salut. Enfin, est-ce la manière dont j'ai dernièrement annoncé le sujet de ce cours? Mais vous en avez été témoins, était-il possible de le faire avec moins d'aigreur et plus de mesure? C'est donc le sujet lui-même que l'on voudrait étouffer. Oui, soyons franc, c'est ce nom de *jésuites* qui fait tout le mal ; toucher à l'origine, à l'esprit des jésuites, voilà, même avant que j'aie ouvert la bouche, ce dont m'accusent des gens qui ne pardonnent pas.

Pourquoi, dit-on, parler de la *Société de Jésus* dans un cours de littérature méridionale? Quel rapport ces choses si diverses ont-elles l'une avec l'autre? Je serais bien malheureux et j'aurais étrangement perdu mon temps si vous n'aviez pas déjà saisi dans toute son étendue cette relation indissoluble. A la fin du seizième siècle, en Espagne, en Italie surtout, l'esprit public achève de s'effacer. Les écrivains, les poëtes, les artistes disparaissent les uns après les autres ; au lieu de la génération ardente, audacieuse, qui avait précédé, les hommes nouveaux s'assoupissent sous une atmosphère de mort ; ce ne sont plus les héroïques innovations des Campanella, des Bruno : c'est

une poésie mielleuse, une prose insipide qui répand comme une fade odeur de sépulcre. Mais, pendant que tout meurt dans le génie national, voici une petite société, celle des jésuites, qui grandit à vue d'œil, qui s'insinuant partout de ces Etats défaillants, se nourrit de ce qui reste de vie dans le cœur de l'Italie, qui s'accroît et s'alimente de la substance de ce grand corps partagé ; et lorsqu'un phénomène aussi grand se passe dans le monde, qu'il domine tous les autres faits intellectuels, et qu'il en est le principe, il faudrait n'en pas parler ! Lorsque je rencontre immédiatement, dans mon sujet une institution si puissante qui réagit sur chaque esprit, qui comprend, résume tout le système du Midi, il faudrait passer et détourner les yeux !

Que reste-t-il donc à faire ? Se renfermer dans l'étude de quelques sonnets et dans la mythologie galante de ces temps de décadence ? Je le veux bien ; malgré cela, nous n'échapperons pas à la question. Car, après avoir étudié ces misères, il restera toujours à en faire connaître la raison ; et toute la différence, en ajournant la question du jésuitisme, sera d'intervertir l'ordre, et de placer à la fin ce qui devrait être au commencement ; l'étude de la mort des peuples, si on en recherche la cause, est aussi importante que l'étude de la vie !

Du moins, ajoute-t-on, ne pourriez-vous pas montrer l'effet sans la cause, les lettres et la politique sans l'esprit qui les domine, l'Italie sans le jésuitisme, le mort sans le vivant ? Non je ne le peux pas, et de plus je ne le veux pas.

Eh quoi ! je verrais, par une observation attentive, l'Europe du Midi se consumer dans le développement et la formation de cet établissement, languir, s'éteindre sous cette influence ; et moi, qui m'occupe ici spécialement des

peuples du Midi, je ne pourrais rien dire de ce qui les fait périr! (*Murmures.*) Je verrais tranquillement mon pays convié à une alliance que d'autres ont si chèrement payée, et je ne pourrais dire : Prenez garde ! d'autres ont fait l'expérience pour vous; les peuples qui sont les plus malades en Europe, ceux qui ont le moins de crédit, d'autorité, ceux qui semblent le plus abandonnés de Dieu, sont ceux où la société de Loyola a son foyer! (*Murmures, trépignements, cris; la parole est couverte pendant quelques minutes.*) Ne vous laissez pas aller à cette pente, l'exemple montre qu'elle est funeste ; n'allez pas vous asseoir sous cette ombre; elle a endormi et empoisonné pendant deux siècles l'Espagne et l'Italie. (*Tumulte, cris, sifflets, applaudissements.*) — Je vous le demande, si de ces faits généraux je ne peux tirer la conséquence, qui devient tout enseignement réel en de pareilles matières.

Mais voici où mon étonnement redouble. Pour quel ordre, pour quelle société réclame-t-on cet étrange privilége? qui veut-on mettre ici hors des atteintes de la discussion, de l'observation? Est-ce au moins, par hasard, le clergé vivant de France? est-ce encore une de ces communions pacifiques et modestes qui ont besoin d'être protégées contre les violences d'une majorité intolérante? Non, c'est une société qui (nous verrons plus tard si ce fut à tort ou avec raison) a été, à différentes époques, expulsée de tous les États de l'Europe, que le pape lui-même a condamnée, que la France a rejetée de son sein, qui n'existe pas aux yeux de l'État, ou qui plutôt est tenue pour morte légalement dans le droit public de notre pays; et c'est ce débris sans nom, qui se cache, se dérobe, grandit en se reniant, c'est là ce qu'il n'est pas permis d'étudier, de considérer, d'analyser dans ses origines et son passé!

On avoue que tous les autres ordres ont eu leur temps de déclin, de corruption, qu'ils ont été accommodés, dans leur esprit, à une époque particulière, après laquelle ils ont dû céder à d'autres, à peu près comme les sociétés politiques, les États, les peuples, qui tous ont leur jour et leur destinée marqués ; et la société jésuitique est la seule dont on ne puisse sans une sorte de péril montrer les misères, marquer les phases de déclin, les signes de décrépitude ; c'est un blasphème que d'opposer ses temps de misère à ses temps de grandeur, puisque c'est lui attribuer les vicissitudes communes à tous les autres établissements ; douter de son immutabilité, c'est presque un effort de courage. Où allons-nous par ce chemin? est-il bien sûr que ce soit le chemin de la France de juillet? (*Applaudissements.*)

Pourtant je dirai toute ma pensée. Oui, dans cette audace il y a quelque chose qui me plaît et m'attire ; il me semble en ce moment que je comprends, que je relève la grandeur de cette société mieux que ne le font tous ses apologistes ; car ils voudraient que je n'en parlasse pas ; et moi je prétends, au contraire, que cette société a été si puissante, son organisation si ingénieuse et si vivace, son influence si longue et si universelle, qu'il est impossible de n'en pas parler, quelque chose que l'on traite à la fin de la renaissance, poésie, art, morale, politique, institutions ; je soutiens qu'après s'être emparée de la substance de tout le Midi, elle est restée pendant un siècle seule vivante au sein de ces sociétés mortes.

En ce moment même, partagée en lambeaux, foulée, écrasée par tant d'édits solennels, ressuciter sous nos yeux, se relever à demi, à peine sortie de la poussière déjà parler en maître, provoquer, menacer, défier de nouveau l'intelligence et le bon sens, cela n'est pas d'un petit gé-

nie et d'un mince courage. Si le monde, après les avoir extirpés, est d'humeur de se laisser ressaisir par eux, ils font bien de l'essayer; s'ils y réussissent, ce sera le plus grand miracle du monde moderne. Dans tous les cas, ils suivent leur loi, leur condition d'existence, leur destinée; je ne les blâme pas ; ils obéissent à leur caractère. Tout ira bien si, d'un autre côté, chacun reste dans le sien.

Oui, cette réaction, malgré l'intolérance dont elle se vante, ne me déplaît pas; elle profitera à l'avenir, si tout le monde fait son devoir, c'est-à-dire si la science, la philosophie, l'intelligence humaine, provoquée, sommée. acceptent enfin ce grand défi. Peut-être étions-nous près de nous endormir sur la possession d'un certain nombre d'idées, que plusieurs ne songeaient plus à accroître: il est bon que la vérité soit de temps en temps disputée à l'homme, cela le pousse à en acquérir de nouvelles; s'il n'a rien à craindre sur son héritage, non-seulement il ne l'augmente pas, mais il le laisse décroître.

Ils nous accusent d'avoir été trop hardis; j'accepterai une partie de reproche; seulement je dirai qu'au lieu d'avoir été trop hardis, je commence à craindre que nous n'ayons été trop timides. Comparez, en effet, un moment l'enseignement dans notre pays et l'enseignement dans les universités des gouvernements despotiques du Nord. N'est-ce pas dans un pays catholique, dans une université catholique, à Munich, que Schelling a développé pendant trente ans impunément, dans sa chaire, avec une audace croissante, l'idée de ce christianisme nouveau, de cette Église nouvelle qui transforme à la fois le passé et l'avenir? N'est-ce pas dans un pays despotique que Hégel, avec plus d'indépendance encore, a ravivé toutes les questions qui se rapportent au dogme? et là ce ne sont pas seulement les théories, les mystères qui sont discutés librement



par la philosophie ; c'est encore et partout la lettre de l'Ancien et du Nouveau Testament, auxquels on applique .e même esprit désintéressé de haute critique qu'à la philologie grecque ou romaine.

Voilà quelle est la vie de l'enseignement dans les États même despotiques ; tout ce qui peut mettre l'homme sur la voie de la vérité est permis, accordé ; et nous, dans un pays libre, le lendemain d'une révolution, qu'avons-nous fait ? Avons-nous usé, abusé de cette liberté philosophique que le temps nous accordait, sans que personne pût nous l'enlever ? Avons-nous déployé le drapeau de la philosophie et du libre examen autant qu'il était loisible de le faire ? Non, assurément ; comme tout le monde pensait que cette indépendance était pour jamais conquise, personne ne s'est pressé d'en faire un plein usage. Les questions les plus hardies ont été ajournées ; on a voulu, par des ménagements infinis, ôter toutes les occasions de dissidence. La philosophie, qui semblait devoir s'enorgueillir à l'excès de ce triomphe de juillet, s'est au contraire pliée à une humilité dont tout le monde a été surpris ; et cette situation si modeste dans laquelle nous devions espérer au moins trouverla paix, c'est là un refuge dans lequel on ne veut pas nous laisser.

Faut-il donc reculer, céder encore ? Mais un seul pas en arrière, et nous risquerions bien d'être rejetés en dehors de notre siècle. Que faut-il donc faire ? Marcher en avant. (*Applaudissements.*) Pour ma part, je remercie ceux qui nous provoquent à l'action et à la vie. Qui sait si nous n'aurions pas fini par nous asseoir dans un repos infécond et trompeur ? Plusieurs pensaient que l'alliance de la croyance et de la science était enfin consommée, le terme atteint, le problème résolu. Mais non ! les adversaires ont raison ; le temps du repos n'est pas encore

arrivé ; la lutte est bonne, quand on l'accepte sincèrement ; c'est dans ces luttes éternelles de la science et de la croyance que l'homme s'élève à une croyance supérieure, à une science supérieure. Pourquoi serions-nous affranchis de la condition du saint combat imposé à tous les hommes qui nous ont précédés ? Le temps viendra où ceux qui se disputent si violemment l'avenir se rejoindront, s'uniront, se reposeront ensemble ; ce moment n'est pas encore venu ; jusque-là il est bon que chacun fasse sa tâche et combatte à sa manière, puisque aussi bien l'alliance est rompue d'un côté.

Encore une fois, je remercie les adversaires ; ils suivent leur mission, qui jusqu'ici a été, par une immuable contradiction, de provoquer, d'aiguillonner l'esprit humain, de l'obliger d'aller plus loin, toutes les fois qu'il a été sur le point de s'arrêter, de se complaire dans la possession tranquille d'une partie seule de la vérité. L'homme est plus timide qu'il ne semble ; s'il n'était contrarié, il serait trop accommodant. N'est-ce pas là son histoire pendant tout le moyen âge ? et cette histoire, cette lutte perpétuelle qui toujours le ravive et l'excite, ne s'est-elle pas presque entièrement passée dans les lieux mêmes où nous sommes, sur cette montagne héroïque de Geneviève ? Pourquoi vous étonner du combat ? Nous sommes sur le lieu du combat. N'est-ce pas ici, dans ces chaires, que depuis Abeilard jusqu'à Ramus, se sont montrés tous ceux qui ont servi l'indépendance de l'esprit humain, quand elle était le plus contestée ? C'est là notre tradition ; l'esprit de ces hommes est avec nous. Puisque reparaissent les objections qu'ils ont foulées aux pieds, que l'on croyait ensevelies pour jamais avec eux, eh bien, faisons comme eux ; portons plus avant et plus loin le drapeau de la libre discussion. (*Applaudissements.*)

Au point où nous sommes parvenus, il est une question

fondamentale qui est cachée au fond de toutes les difficultés, et sur laquelle je veux m'expliquer si clairement qu'il ne puisse rester aucune confusion dans la pensée de ceux qui m'écoutent. Quel est, selon l'esprit des institutions nouvelles, le droit de discussion et d'examen dans l'enseignement public ? En termes plus précis encore, un homme qui enseigne, ici, publiquement, au nom de l'État, devant des hommes de croyances différentes, est-il obligé de s'attacher à la lettre d'une communion particulière, de porter dans toutes ses recherches cet esprit exclusif, de ne rien laisser voir de ce qui pourrait l'en séparer même un moment? Si l'on répond affirmativement, je demanderai que l'on ose me dire quelle est la communion qui doit être sacrifiée à l'autre, si ce doit être celle qui exclut toutes les autres comme autant d'égarements, ou celle qui les accueille comme autant de promesses ; car je n'imagine pas que personne veuille, sans un instant de réflexion, dépouiller le plus petit nombre, comme s'il n'existait pas. Serai-je ici catholique ou protestant? Poser cette question, c'est la résoudre.

Lorsque, sous la Restauration, il existait une religion d'État, vous avez vu, malgré cela, l'enseignement puiser une partie de son illustration dans sa liberté même ; d'une part un protestantisme savamment impartial, de l'autre un catholicisme hardiment novateur, se rapprocher et se confondre dans une même communauté de pensées et d'avenir. Or, ce que la science, les lettres, la philosophie, avaient révélé avec tant d'éclat dans la théorie, a été consommé, dans la réalité, dans les institutions, par la révolution de Juillet. Et maintenant qu'il n'y a plus de religion d'État, comment veut-on que l'État affiche ici publiquement l'intolérance ? Ce serait mentir à son dogme, ce serait se renier soi-même.

Je ne connais qu'un moyen d'introduire dans ces chaires le principe d'exclusion : c'est de laisser tomber en désuétude tous les souvenirs les plus prochains, de briser tout ce qui a été fait en plein soleil, et, par une éclatante apostasie, de remonter en arrière de plus d'un demi-siècle. Jusqu'à ce que ce jour arrive, non-seulement il sera permis ici, mais ce sera une des conséquences du dogme social, de s'élever à cette hauteur où les Églises, divisées, partagées, ennemies, peuvent s'attirer et se concilier entre elles. Ce point de vue, qui est celui que la France a recueilli dans ses institutions, est aussi celui de la science; elle ne vit pas dans le tumulte des controverses, mais dans une région plus sereine. Si l'unité promise doit un jour se réaliser, si tant de croyances aujourd'hui opposées, armées les unes contre les autres, doivent, comme on l'a toujours annoncé, se rapprocher dans le règne de l'avenir, si une même Église doit rassembler un jour les tribus dispersées aux quatre vents, si les membres de la famille humaine aspirent secrètement à se fondre dans la même solidarité, si la tunique du Christ, tirée au sort sur le Calvaire, doit reparaître jamais dans son intégrité, je dis que la science accomplit une bonne œuvre en entrant la première dans cette voie de l'alliance. (*Applaudissements.*) On aura pour ennemis ceux qui aiment la haine et la division dans les choses sacrées. N'importe, il faut persévérer; c'est l'homme qui divise, c'est Dieu qui réunit. (*Applaudissements.*)

Certes, il faudrait fermer les yeux à la lumière pour ne pas voir qu'une nouvelle aurore religieuse point dans le monde ; j'en suis tellement persuadé, que mes idées ont toujours été tournées de ce côté, et qu'il m'est, pour ainsi dire, impossible de détacher de l'influence religieuse aucune partie des choses humaines. L'homme, depuis

quelque temps, a été si souvent trompé par l'homme, qu'il ne faut pas s'étonner s'il ne veut plus se passionner que pour Dieu. Mais, cela admis, quels ont été les premiers missionnaires de cet Évangile renouvelé? Je réponds : les penseurs, les écrivains, les poëtes, les philosophes. Voilà, on ne le contestera pas, les missionnaires, qui partout, en France et en Allemagne, ont commencé les premiers à rappeler ce grand fonds de spiritualité qui est comme la substance de toute foi réelle.

Chose étrange, à peine ont-ils consommé cette œuvre de précurseurs, ils reçoivent l'anathème ! On se persuade que, puisque l'esprit humain s'est relevé vers le ciel, c'est sans doute pour se renier et s'abêtir pour jamais; que le moment est venu d'en finir avec la raison de tous, et qu'il faut au plus vite l'ensevelir dans ce Dieu qu'elle vient de retrouver d'elle-même. Comme il est arrivé en toute occasion, on se dispute la propriété exclusive et les prémices de ce Dieu renaissant. Mais ce mouvement religieux, je le vois plus profond, plus universel qu'on ne veut le laisser paraître. Chacun prétend l'enfermer, le circonscrire, le murer dans une enceinte particulière; mais ce Christ agrandi, renouvelé, sorti comme une seconde fois du sépulcre, ne se laisse pas si facilement asservir; il se partage, il se donne, il se communique à tous,

La grande vie religieuse ne paraît pas seulement dans le catholicisme, mais aussi dans le protestantisme; non pas seulement dans la foi positive, mais aussi dans la philosophie. Ce mouvement ne s'arrête pas au midi de l'Europe; je le vois également fermenter dans la race germanique et slave, chez ceux que l'on appelle hérétiques comme chez les orthodoxes. Lorsque toutes les nations de l'Europe se sentent ainsi remuées jusque dans les entrailles par je ne sais quel pressentiment sacré de l'avenir,

il est des hommes qui pensent que tout ce mouvement pourrait bien s'opérer, dans les desseins de la Providence, pour le seul rétablissement de la Société de Jésus. (*Applaudissements.*) Au moins, si on leur fait pour un moment cette étrange concession, ils devront avouer qu'il y a quelque chose de bon chez leurs adversaires, puisque la génération élevée par les jésuites est celle qui les a chassés, et que la génération élevée par la philosophie est celle qui les ramène. (*Applaudissements.*)

Ce serait une histoire singulièrement philosophique que celle des ordres religieux, depuis l'origine du christianisme. De même que la philosophie a été rajeunie de loin à loin par des écoles nouvelles, de même la religion a été relevée, exaltée, de siècle en siècle, par de nouveaux ordres, qui prétendent la posséder, et, en effet, à un moment donné, la possèdent par excellence. Tous, ils ont leur vie, leur vertu propre. Ils poussent, pendant quelque temps, le char de la foi, jusqu'au moment où, dominés par l'esprit du monde qu'ils combattent, et se prenant eux-mêmes pour but, ils s'arrêtent, se déifient.

Chacun de ces ordres a son institution écrite; dans ces chartes du désert perce à chaque ligne l'instinct profond du législateur; quelques-unes sont aussi remarquables par la forme que par le fond. Il y en a de brèves, de laconiennes, comme les règles de Lycurgue : ce sont celles des anachorètes. Il y en a qui rappellent, par un dialogue fleuri, le génie de Platon : ce sont celles de saint Basile. Il y en a qui, par un éclat extraordinaire, peuvent lutter avec les élévations les plus poétiques de Dante; ce sont celles du *Maître*. Il y en a enfin qui, par la connaissance profonde des hommes et des affaires, rappellent l'esprit de Machiavel; ce sont celles des jésuites.

La situation de l'âme humaine à chacune de ces épo-

ques est empreinte dans ces monuments. Au commencement, dans les institutions des anachorètes, dans la règle de saint Antoine, l'âme ne s'occupe que d'elle-même. Loin de vouloir convertir personne, l'homme, encore imbu du génie du paganisme, se fuit par toutes les routes; il n'a rien à dire à son semblable. Armé contre tout ce qui l'entoure, pour le combat singulier du désert (*singularem pugnam eremi*), sa vie, jour et nuit, n'est que contemplation et prière. Prie et lis tout le jour, dit la règle. Plus tard, pendant le moyen âge, l'association muette succède à l'ermitage. Sous la loi de saint Benoît, on vit réuni dans le même monastère; mais cette petite société ne prétend pas encore entrer en lutte active avec la grande. Elle vit retranchée derrière ses hautes murailles (*munimenta claustorum*); elle ouvre la porte au monde s'il vient à elle, mais elle ne va pas au-devant de lui. L'homme a peur de la parole humaine. Un éternel silence clôt les lèvres de ces frères; si elles s'ouvraient, le verbe païen pourrait en sortir encore. Chaque soir, ces associés du tombeau s'endorment sous le froc, la ceinture autour des reins, pour être plus tôt prêts à l'appel de la trompette des archanges. L'esprit de la règle est d'occuper saintement chaque heure dans l'attente taciturne du dernier jour qui approche.

Ce moment passé, il se fait une révolution dans les institutions des ordres; ils veulent entrer en communication directe avec le monde, qu'ils n'ont aperçu qu'à travers l'étroite cloison du monastère. Le religieux sort de son couvent pour porter au dehors la parole, la flamme qu'il a conservée intacte. C'est l'esprit des institutions de saint François, de saint Dominique, des templiers et des ordres éveillés à l'inspiration des croisades. Le duel n'est plus dans le désert, il est transporté dans la cité.

Après cela, il restait encore un pas à faire ; ce sera l'œuvre de l'ordre qui prétend résumer tous ceux qui l'ont précédé, c'est-à-dire de la Société de Jésus. Car tous les autres ont un tempérament, un but, un habit particulier ; ils tiennent à un certain lieu plutôt qu'à un autre ; ils ont conservé le caractère du pays où ils sont nés. Il en est qui, selon leurs statuts, ne peuvent même être transplantés hors d'un certain territoire, auquel ils sont attachés comme une plante indigène.

Le caractère du jésuitisme, né en Espagne, préparé en France, développé, fixé à Rome, c'est de s'être assimilé l'esprit de cosmopolitisme que l'Italie portait alors dans toutes ses œuvres. Voilà un des côtés par lequel il s'est trouvé d'accord avec l'esprit de la renaissance dans le midi de l'Europe. D'autre part, il se dépouille du moyen âge en rejetant volontiers l'ascétisme et la macération. En Espagne, il ne rêvait d'abord que la possession du saint-sépulcre ; arrivé en Italie, il devient plus pratique : il ne s'arrête pas à convoiter un tombeau ; ce qu'il veut encore, c'est le vivant, pour en faire un cadavre.

Mais à force de se mêler, de se confondre avec la société temporelle, il devient incapable de s'en emparer, c'est-à-dire de lui rien apprendre de particulier. Le monde l'a conquis, ce n'est pas lui qui a conquis le monde ; et si vous résumez par un mot toute cette histoire des ordres religieux, vous trouvez qu'à l'origine, dans les institutions des anachorètes, l'homme est si exclusivement occupé de Dieu, que les choses n'existent pas pour lui, et qu'à la fin, au contraire, dans la Société de Jésus, on est si fort absorbé par les choses, que c'est Dieu qui disparaît dans le bruit des affaires. (*Applaudissements*)

Cette histoire des ordres religieux elle-est finie? Jusqu'ici, les révolutions de la science et de la société ont

toujours provoqué en face d'elles, pour les contredire ou les épurer, des ordres nouveaux ; ces innovations successives dans l'esprit de ses sociétés partielles se mariaient admirablement avec l'immutabilité de l'Église. C'était le signe le plus certain d'une vie puissante. Or, depuis trois siècles, depuis l'institution de la Société de Jesus, ne s'est-il rien passé dans le monde qui provoque une fondation nouvelle ? N'y a-t-il pas eu assez de changements, de témérités dans les intelligences? La Révolution française ne mérite-t-elle pas qu'on lui fasse pour elle ce qui se faisait au moyen âge pour la moindre des commotions politiques et sociales ?

Tout a changé, tout s'est renouvelé dans la société temporelle. La philosophie, je l'avoue, sous sa modestie apparente, est au fond pleine d'audace et d'orgueil. Elle se croit victorieuse! et contre des ennemis qui ont ainsi retrempé leurs armes, ce sont des ordres exténués que l'on ramène au combat! Pour moi, si j'avais la mission qui a été accordée à d'autres, loin de me contenter de restaurer des sociétés déjà compromises avec le passé, ou ébranlées par trop d'inimitiés, les dominicains, les jésuites, je croirais très-fermement qu'il y a dans le monde assez de changements, de tendances, de philosophies, ou, si l'on veut, d'hérésies nouvelles, pour qu'il vaille la peine d'y opposer une autre règle, une autre forme, au moins un nom nouveau ; je croirais que cet esprit de création est le témoignage nécessaire de la grande vie des doctrines, et qu'un seul mot prononcé par un ordre nouveau aurait cent fois plus d'efficacité que toute l'éloquence du monde dans la bouche d'un ordre suranné.

Quoi qu'il en soit, j'en ai dit assez pour montrer que la prédication dans une Église particulière et l'enseignement public devant des hommes de croyances diverses, ne sont

pas une même chose que demander à l'un ce qui appartient à l'autre, c'est vouloir les détruire. La croyance et la science, ces deux situations de l'esprit humain, qui peut-être un jour n'en formeront qu'une seule, ont toujours été regardées comme distinctes. A l'époque dont nous nous occupons, elles ont été représentées exactement dans l'histoire par deux hommes qui ont paru à peu de distance l'un de l'autre : Ignace de Loyola et Christophe Colomb.

Loyola, par un attachement absolu à la lettre même de l'autorité, au milieu des plus grands ébranlements, conserve, maintient le passé ; il le ressaisit, en quelques endroits, jusque dans le sépulcre. Quant à Christophe Colomb, il montre à nu comment l'avenir se forme, par l'union de la croyance et de la liberté, dans l'esprit de l'homme. Il possède, autant que personne, la tradition du christianisme ; mais l'interprète, il le développe, il écoute toutes les voix, tous les pressentiments religieux du reste de l'humanité ; il croit qu'il peut y avoir quelque chose de divin, même dans les cultes les plus dissidents. De ce sentiment de la religion, de l'Église véritablement universelle, il s'élève à une vue claire des destinées du globe ; il recueille, il épie les paroles mystérieuses de l'Ancien et du Nouveau Testament ; il ose en tirer un esprit qui scandalise pour un moment l'infaillibilité. Il la dément un jour ; il l'oblige, le lendemain, de se soumettre à son avis ; il répand un souffle de liberté sur toute la tradition. De cette liberté jaillit le verbe qui enfante un nouveau monde. Christophe Colomb brise la lettre extérieure ; il rompt le sceau des prophètes ; de leurs visions, il fait une réalité. Voilà une tendance différente de la première.

Ces deux voies resteront longtemps ouvertes avant de se réunir. Chacun est libre de choisir, de marcher en

avant ou de retourner en arrière. Pour ce qui me regarde, c'était mon devoir d'établir, de constater le droit de préférer publiquement ici à la tendance qui ne regarde que le passé celle qui ouvre l'avenir, et en augmentant la création, augmente l'idée de la grandeur divine. Je l'ai fait, j'espère, sans haine comme sans tervigersation; et quoi qu'il puisse m'arriver, la seule chose dont je sois certain, c'est que je ne m'en repentirai jamais. (*Applaudissements prolongés.*)

La question fut décidée pour moi, ce jour-là. Avertis par la presse, les amis comme les ennemis de la liberté de discussion s'étaient donné rendez-vous et remplissaient deux amphithéâtres. Pendant trois quarts d'heure, il fut impossible de prendre la parole; plusieurs personnes même de nos amis étaient d'avis de la nécessité de remettre la séance à un autre jour. Je sentis que c'était tout perdre, et je me décidai à rester, s'il le fallait, jusqu'à la nuit. C'était aussi le sentiment de la plus grande partie de l'assemblée. Je remercie la foule des amis inconnus qui, au dedans et au dehors, par leur fermeté et leur modération, ont mis fin, à partir de ce jour, à toute espérance de troubles.

DEUXIÈME LEÇON

ORIGINES DU JÉSUITISME, IGNACE DE LOYOLA,
les *Exercices spirituels.*

17 mai 1843.

Je connais l'esprit de cet auditoire, et j'espère en avoir dit assez pour qu'il me connaisse aussi. Vous savez que je parle sans aucune haine, mais avec la tranquille volonté de dire toute ma pensée. (*Interruption.*) Un observateur impartial, en voyant ce qui se passe, depuis quelques jours, dans ces enceintes, m'accordera volontiers qu'un fait nouveau se révèle, l'importance accordée par tous les esprits aux questions religieuses. Ce n'est pas une chose d'une faible signification de voir tant d'hommes attacher à de pareils sujets l'intérêt (je ne voudrais pas dire la passion) qu'ils prêtaient autrefois, seulement, à la scène politique. On a senti qu'il s'agit de l'intérêt de tous, et il n'a fallu qu'un mot, pour faire jaillir l'étincelle cachée au fond des cœurs. Les questions que nous rencontrons dans notre sujet sont des plus grandes que l'on puisse trouver; elles ne touchent par un point au monde actuel qu'à cause de leur grandeur même; sachons donc, je vous en supplie, nous élever avec elles, et conserver ce calme qui sied à la recherche de la vérité. Ce qui se fait ici ne reste pas caché dans ces enceintes; il y a loin d'ici, et même hors de France, des esprits sérieux qui nous regardent.

Il est des temps où les hommes sont élevés, dès le berceau, pour le silence, certains de n'avoir jamais à subir aucune contradiction profonde; il en est où les hommes sont élevés pour le régime de la libre discussion, en plein soleil, et ces temps sont les nôtres. Le plus mauvais service que l'on puisse rendre aujourd'hui à une cause, c'est de prétendre étouffer l'examen par la violence. On n'y réussit pas; on n'y réussira jamais, et, tout au plus, on persuade aux esprits les plus conciliants que la cause que l'on défend est incompatible avec le régime nouveau.

De quoi servent tant de menaces puériles? Ce n'est pas la France qui reculera devant un sifflet. Aucun homme dans ce pays n'a la puissance de faire circuler sa pensée, sans qu'elle rencontre quelque part un contrôle public. Le temps n'est plus où une idée, une société, un ordre pouvait s'infilrer, se former, s'élever en secret, puis tout à coup éclater lorsque ses racines étaient si profondes qu'elles ne pouvaient être extirpées. Dans quelque sentier que l'on entre, il se trouve toujours quelque sentinelle éveillée, prête à jeter le cri d'alarme. Il n'y a plus de piéges ni d'embûches pour personne.

Cette parole dont je me sers aujourd'hui, vous vous en servirez demain; elle est ma sauvegarde, mais elle est surtout la vôtre. Que deviendraient mes adversaires, si elle leur était ôtée? Car je me représente aisément le philosophe réduit à ses livres; mais l'Église sans la parole, qui peut se l'imaginer un moment? Et c'est vous qui prétendez étouffer la parole au nom de l'Église. Allez! tout ce que je puis vous dire, c'est que ses plus grands ennemis ne feraient pas autrement.

J'ai montré que l'établissement de la société de Jésus est le fond même de mon sujet. Prenons cette question dans les termes les plus désintéressés. Ne croyez pas d'a-

bord que tout me semble condamnable dans la sympathie qu'elle inspire à quelques personnes de ce temps-ci. Je commence par dire que je crois fermement à leur sincérité. Au milieu de notre société souvent incertaine et sans but, elles rencontrent les débris d'un établissement extraordinaire, qui, lorsque tout a changé, a conservé immuablement son unité. Ce spectacle les étonne. A l'aspect de ces ruines pleines encore d'orgueil, elles se sentent attirées par une force qu'elles ne mesurent pas; je ne voudrais pas jurer que cet état de délabrement n'exerçât sur elle un prestige supérieur à celui de la prospérité même.

Comme elles voient tous les dehors conservés, règles, constitutions écrites, coutumes subsistantes, elles se persuadent que l'esprit chrétien habite encore ces simulacres; d'autant plus qu'un seul pas fait dans cette voie les entraîne à beaucoup d'autres, et que les principes du corps sont liés avec un art infini. Entrées ainsi dans ce chemin, elles s'engagent de plus en plus, cherchant toujours, sous les formes de la doctrine de Loyola, le génie et l'âme du christianisme. Or, mon devoir est de dire à ces personnes, comme à toutes celles qui m'entendent, que la vie est ailleurs, qu'elle n'est plus dans cette constitution, simulacre vide de l'esprit de Dieu, que ce qui a été a été, que l'odeur s'est échappée du vase, que l'âme du Christ n'est plus dans ce sépulcre blanchi.

Dussent-elles me vouer une haine qu'elle croient éternelle et qu'il m'est impossible de partager, oui, si elles viennent ici, violentes, menaçantes, je les en préviens, je le leur déclare en face, je ferai tout ce que je pourrai pour les arracher à une voie où elles ne trouveront, selon moi, que vide et déception; et il ne dépendra pas de moi, qu'enlevées aux étreintes d'une règle égoïste et d'un système

mort, je ne les précipite dans un système tout contraire que je crois le chemin vivant de la vérité et de l'humanité.

Dans les circonstances les plus ordinaires, on prend conseil ; on entend le pour et le contre; et lorsqu'il s'agit de donner sa pensée, son avenir à un ordre dont la première maxime, conforme au génie des sociétés secrètes, est de vous lier à chaque pas, en vous cachant le degré qui doit suivre, il est des hommes ici qui ne voudraient pas que personne les instruisît du but! Ils s'arment de haines contre ceux qui veulent montrer à quoi l'on s'engage en suivant ce chemin ténébreux. Assez d'autres paroles plus heureuses que la mienne poussent les esprits dans la route du passé. Que l'on souffre donc ce qu'il est insensé de vouloir empêcher; que l'on souffre que dans un autre lieu, une autre voix marque une autre route, en se fondant, sans colère, sur l'histoire et sur les monuments; après quoi, la bonne foi de personne n'aura été surprise. Si vous persévérez, du moins vos convictions auront subi l'épreuve de la contradiction publique ; vous aurez agi comme doivent faire des hommes sincères en des matières si graves. Je combats ouvertement, loyalement. Je demande que l'on se serve contre moi d'armes semblables.

Qui sait même si, parmi ceux qui se croient animés de plus d'aversion, il ne se trouve pas ici, en ce moment, quelqu'un qui plus tard se félicitera d'avoir été retenu aujourd'hui, sur ce seuil qu'il allait franchir pour toujours?

Il faut d'abord savoir où l'on va ; et la première chose dont j'aie à m'occuper, est de montrer la mission de l'ordre de Jésus dans le monde contemporain. Le jésuitisme est une machine de guerre ; il lui faut toujours un ennemi à combattre, sans cela ses prodigieuses combinaisons res-

teraient inutiles. Dans le seizième siècle et le dix-septième, il a trouvé le protestantisme pour contradicteur. Non content de cet adversaire, l'idolâtrie des peuples de l'Asie et de l'Amérique lui a donné une glorieuse occupation. Sa gloire est de combattre toujours ce qu'il y a de plus fort. De notre temps, quel est l'ennemi qui l'a contraint de ressusciter? Ce n'est pas l'Église schismatique, puisqu'au contraire c'est elle qui l'a rappelé et sauvé en Russie. Ce n'est pas l'idolâtrie. Quel est donc cet adversaire assez puissant pour réveiller les morts?

Je veux, pour le montrer avec une pleine évidence, ne m'appuyer que sur la papauté elle-même, sur les bulles de condamnation et de restauration de l'ordre. En présence de ces monuments et de ces dates, vous tirerez vous-même la conséquence. La bulle qui supprime l'institut est du 21 juillet 1773. Je dois en citer quelques passages en avertissant d'avance que je ne me servirai jamais de termes plus explicites ni plus vifs que ceux dont se sert la papauté par la bouche de Clément XIV.

« A peine la société était-elle formée, *suo ferè ab initio*, « qu'il s'y éleva diverses semences de divisions et de ja- « lousies, non-seulement entre ses propres membres, « mais encore à l'égard des autres corps et ordres régu- « liers, ainsi que du clergé séculier, des Académies, uni- « versités, colléges publics des belles-lettres, et même à « l'égard des princes qui l'avaient reçue dans leurs États...

« Loin que toutes les précautions fussent suffisantes « pour apaiser les cris et les plaintes contre la société, on « vit, au contraire, s'élever dans presque toutes les par- « ties de l'univers des disputes très-affligeantes contre sa « doctrine : *Universum penè orbem pervaserunt molestissimæ contentiones de societatis doctrinâ*, que nom- « bre de personnes dénonçaient comme opposée à la foi

« orthodoxe et aux bonnes mœurs. Les dissensions s'allu-
« mèrent de plus en plus dans la société, et au dehors les
« accusations contre elle devinrent plus fréquentes, prin-
« cipalement sur sa trop grande avidité des biens terres-
« tres.

« Nous avons remarqué, avec la plus grande douleur,
« que tous les remèdes qui ont été employés n'ont eu
« presque aucune vertu pour détruire et dissiper tant de
« troubles, d'accusations et de plaintes graves ; que plu-
« sieurs de nos prédécesseurs, comme Urbain VIII, Clé-
« ment IX, X, XI, XII, Alexandre VII et VIII, Innocent X,
« XI, XII, XIII et Benoît XIV y travaillèrent en vain. Ils
« tâchèrent cependant de rendre à l'Église la paix si dési-
« rable en publiant des constitutions très-salutaires, pour
« défendre tout négoce et pour interdire absolument l'u-
« sage et l'application de maximes que le Saint-Siége avait
« justement condamnées comme scandaleuses et mani-
« festement nuisibles à la règle des mœurs, etc., etc.

« Afin de prendre le plus sûr parti dans une affaire de
« si grande conséquence, nous jugeâmes que nous avions
« besoin d'un long espace de temps, non-seulement pour
« pouvoir faire des recherches exactes, tout peser avec
« maturité et délibérer avec sagesse, mais encore pour
« demander par beaucoup de gémissements et des prières
« continuelles, l'aide et le soutien du Père des lumières.

« Après avoir donc pris tant et de si nécessaires me-
« sures, dans la confiance où nous sommes d'être aidé de
« l'esprit saint, étant d'ailleurs poussé par la nécessité de
« remplir notre ministère, considérant que la société de
« Jésus ne peut plus faire espérer ces fruits abondants et
« ces grands avantages pour lesquels elle a été instituée,
« approuvée et enrichie de tant de priviléges par nos pré-
« décesseurs, qu'il n'est peut-être pas même possible que

« tant qu'elle subsiste, l'Église recouvre jamais une paix « vraie et durable, persuadé, pressé par de si puissants « motifs et par d'autres encore que les lois de la prudence « et le bon gouvernement de l'Église universelle nous « fournissent, mais que nous gardons dans le profond se- « cret de notre cœur, après une mûre délibération, de « notre certaine science et de la plénitude du pouvoir « apostolique, nous éteignons et supprimons ladite so- « ciété, abolissons ses statuts, constitutions, celles même « qui seraient appuyées du serment, d'une confirmation « apostolique ou de toute autre manière. »

Le 16 mai 1774, le cardinal, ambassadeur de France, transmet une confirmation de la bulle au ministre des affaires étrangères, en la commentant par quelques mots qui sont en même temps un avertissement au roi et au clergé.

« Le pape s'est décidé à la suppression au pied des au- « tels et en la présence de Dieu. Il a cru que des religieux « proscrits des États les plus catholiques, violemment « soupçonnés d'être entrés autrefois et récemment dans « des trames criminelles, n'ayant en leur faveur que l'ex- « térieur de la régularité, décriés dans leurs maximes, li- « vrés, pour se rendre plus puissants et plus redoutables, « au commerce, à l'agiotage et à la politique, ne pou- « vaient produire que des fruits de dissension et de dis- « corde, qu'une réforme ne ferait que pallier le mal, et « qu'il fallait préférer à tout la paix de l'Église universelle « et du Saint-Siége...

« En un mot, Clément XIV a cru la société des jésuites « incompatible avec le repos de l'Église et des États ca- « tholiques. C'est l'esprit du gouvernement de cette com- « pagnie qui était dangereux ; c'est donc cet esprit qu'il « importe de ne pas renouveler, et c'est à quoi le pape

« exhorte le roi et le clergé de France d'être sérieuse-
« ment attentifs. »

Maintenant ma conclusion commence à se montrer.

N'oubliez pas que la bulle d'interdiction précède de quinze ans à peine l'explosion de la Révolution de 1789. Le génie précurseur qui donnait à la France la royauté de l'intelligence gouvernait le monde même avant d'avoir éclaté ; il avait passé des écrivains aux princes, des princes aux papes. Voyez l'enchaînement des choses ! La France va se jeter dans la voie de l'innovation, et la papauté, inspirée alors par le génie de tous, brise la machine créée pour étouffer dans son germe le principe de l'innovation. L'esprit de 1789 et de la Constituante est tout entier dans cette bulle pontificale de 1773. Depuis ce moment, qu'arrive-t-il? Aussi longtemps que la France nouvelle reste victorieuse dans le monde, on n'entend plus parler de la compagnie de Jésus.

Devant le drapeau librement ou glorieusement déployé de la Révolution française, cette compagnie disparaît comme si elle n'eût jamais existé. Ses débris se cachent sous d'autres noms. L'empire, qui pourtant aimait les forts, laissa ces débris dans la poussière, sachant bien que lui qui pouvait tout ne pouvait en relever une pierre sans mentir à son origine, et que, parmi les jugements portés par les peuples, il en est avec lesquels il ne faut pas jouer. Cependant le moment vient où la société de Jésus, écrasée par la papauté, est de nouveau triomphalement rétablie par la papauté. Que s'est-il donc passé? La bulle de restauration de l'ordre est du 6 août 1814. cette date ne vous dit-elle rien? C'est le moment où la France assiégée, foulée, est contrainte de cacher ses couleurs, de renier dans sa loi le principe de la Révolution, d'accepter ce qu'on veut bien lui octroyer d'air, de lu-

mière et de vie. Au milieu de cette croisade de la vieille Europe, chacun emploie les armes qui sont à son usage. Dans ce débordement de milices de toutes les zones, la papauté déchaîne aussi la milice ressuscitée de Loyola, afin que, l'esprit étant circonvenu comme le corps, la défaite soit complète et que la France agenouillée n'ait plus même dans son for intérieur la pensée de se redresser jamais.

Voilà les faits, l'histoire, la réalité sur laquelle on ne parviendra pas à égarer la génération qui s'élève. Il faut qu'on le sache bien : cette issue est celle à laquelle il faut arriver dès qu'on entre dans ce chemin; elle ne paraît pas, on ne la montre pas au début, mais elle est le terme nécessaire. D'un côté la Révolution française avec le développement de la vie religieuse et sociale; de l'autre, caché on ne sait où, son contradicteur naturel, l'ordre de Jésus, avec son attache inébranlable au passé. C'est entre ces choses qu'il faut choisir.

Et que personne ne pense qu'elles soient conciliables ; elles ne le sont pas. La mission du jésuitisme au seizième siècle a été de détruire la Réforme ; la mission du jésuitisme au dix-neuvième est de détrnire la Révolution qui suppose, renferme, enveloppe et dépasse la Réforme. (*Applaudissements.*) C'est une grande mission, mais il faut l'avouer.

Il s'agit bien vraiment de l'université et d'une dispute de collége ! Les idées sont plus hautes. Il s'agit, comme toujours, d'énerver le principe de vie, de tarir à petit bruit l'avenir en sa source. C'est là toute la question. Elle s'est posée d'abord parmi nous. Mais elle est destinée à se développer ailleurs, à réveiller ceux qui sont le plus endormis d'un sommeil ou feint ou véritable ; car ce n'est pas sans raison que nous avons été si impérieusement poussés à lever ici les masques.

Cela posé, je vais droit au cœur de la doctrine que je veux d'abord étudier historiquement, impartialement, dans son auteur, Ignace de Loyola. Vous connaissez cette vie puissante, où la chevalerie, l'extase, le calcul dominent tour à tour. Cependant il faut en retracer les commencements et voir comment tant d'ascétisme a pu s'accorder avec tant de politique, l'habitude des visions avec le génie des affaires. Placé aux confins des deux époques, ne vous étonnez pas si cet homme a été si puissant, s'il l'est encore, s'il marque ses conquêtes d'un sceau indestructible. Il exerce tout à la fois la puissance qui naissait de l'extase au douzième siècle, et l'autorité qui s'appuie sur la pratique consommée du monde moderne : il y a en lui du saint François d'Assise et du Machiavel. De quelque manière qu'on l'envisage, il est de ceux qui investissent les esprits par les extrémités les plus opposées.

Dans un château de Biscaye, un jeune homme, d'une famille ancienne, reçoit, au commencement du seizième siècle, l'éducation militaire de la noblesse espagnole ; en maniant l'épée, il lit, par désœuvrement, les Amadis ; c'est là tout sa science. Il devient page de Ferdinand, puis capitaine d'une compagnie ; beau, brave, mondain, avide surtout de bruits et de batailles. Au siége de Pampelune par les Français, il se retire dans la citadelle ; il la défend courageusement à outrance ; sur la brèche, un biscaïen lui casse la jambe droite ; on l'emporte sur une litière dans le château voisin, c'est celui de son père.

Après une opération cruelle, subie avec héroïsme, il demande, pour se distraire, ses livres de chevalerie. On ne trouve dans ce vieux château pillé que la vie de Jésus-Christ et des saints. Il les lit ; son cœur, sa pensée, son génie s'enflamment d'une révélation subite. En quelques moments, ce jeune homme, épris d'un amour humain,

s'allume d'une sorte de fureur divine ; le page est maintenant un ascète, un ermite, un flagellant ; ce sont là les commencements d'Ignace de Loyola.

Dans cet homme d'action, quelle est la première pensée qui s'élève ? Le projet d'un pèlerinage en terre sainte. En lisant les vies ardentes des saints Pères, il dessine, il peint grossièrement les paysages, les figures auxquels se rapportent ces récits. Bientôt il veut aller toucher cette terre sacrée ; il croit voir, il voit la Vierge qui l'appelle ; il part. Comme sa blessure n'est pas encore guérie, il monte à cheval, emportant à l'arçon de sa selle sa ceinture, sa calebasse, ses sandales de corde, son bourdon, tous les insignes du pèlerin.

Chemin faisant, il rencontre un Maure avec lequel il discute sur le mystère de la Vierge. Une tentation violente le saisit de tuer l'incrédule ; il abandonne les rênes à l'instinct de son cheval. S'il rejoint le Maure, il le tuera ; sinon, il l'oubliera. Il commence ainsi par mettre sa conscience à la merci du hasard. A quelque distance, il congédie ses gens, se revêt du cilice, et continue sa route, pieds nus.

A Manrèze il s'enferme dans l'hôpital ; il fait la veillée des armes devant l'autel de la Vierge, et suspend son épée aux piliers de la chapelle. Ses macérations redoublent ; ses reins sont enfermés dans une chaîne de fer ; son pain est mêlé avec la cendre ; et le grand seigneur d'Espagne s'en va mendiant de porte en porte, dans les rues. Cela ne suffit pas à la faim de ce cœur dévoré d'ascétisme ; Loyola se retire dans une caverne où le jour n'arrive que par une fente de rocher ; là il passe des jours entiers, même des semaines sans prendre de nourriture, on le trouve évanoui au bord d'un torrent.

Malgré tant de pénitences, cette âme est encore trou-

blée. Le scrupule, non pas le doute, l'assiége ; il subtilise avec lui-même ; ce même combat intérieur que Luther affrontait au moment de tout changer, Loyola le soutient au moment de tout conserver. Le mal va si loin, que la pensée du suicide le poursuit ; dans cette guerre intérieure, il gémit, il crie, il se roule sur la terre. Mais cette âme n'est pas de celles qui se laissent vaincre par le premier assaut ; Ignace se relève ; la vision de la Trinité, de la Vierge qui l'appelle vers son fils, le sauve du désespoir. Dans cette caverne de Manrèze, le sentiment de sa force s'est révélé à lui ; il ne sait pas encore ce qu'il fera ; seulement il sait qu'il a quelque chose à faire.

Un petit vaisseau marchand l'emporte par charité à Gaëte ; le voilà sur la route de la terre sainte ; en Italie, toujours pieds nus, et mendiant, il voit Rome, se traîne à Venise ; — c'est trop tard, lui crie une voix, le bateau des pèlerins est parti. — « Qu'importe, répond Loyola, si les navires manquent, je passerai la mer sur une planche. » Avec cette volonté brûlante, il n'était pas difficile d'atteindre Jérusalem ; il y arrive, toujours pieds nus, le 4 septembre 1523.

Dépouillé de tout, il se dépouille encore pour payer aux Sarrasins le droit de voir et de revoir le saint sépulcre. Mais au moment où il saisit le terme de ses désirs, il aperçoit un terme plus éloigné. Il ne voulait que toucher ces pierres ; maintenant qu'il les possède, il veut autre chose. Au-dessus de la pierre du saint sépulcre, le Christ lui apparaît dans les airs, et lui fait signe d'approcher davantage. Appeler, convertir les peuples d'Orient, c'est la pensée fixe qui s'éveille chez lui. Il a désormais une mission positive, et depuis l'instant où son imagination a atteint le but désiré, il se fait un autre homme dans Loyola. L'imagination s'apaise ; la réflexion grandit ;

le zèle des *âmes* l'emporte sur l'amour de la *croix*[1]. L'ascète, l'ermite se transforme, le politique commence.

A l'aspect de ce sépulcre désert, il comprend que les calculs de l'intelligence peuvent seuls y ramener le monde. Dans cette croisade nouvelle, ce n'est pas l'épée, c'est la pensée qui fera miracle. Il est beau de voir ce dernier des croisés proclamer en face du Calvaire que les armes seules ne peuvent plus rien pour ressaisir les croyants; dès ce jour, son plan est fait, son système préparé, sa volonté arrêtée. Il ne sait rien, à peine lire et écrire; en peu d'années il saura tout ce qu'enseignent les docteurs. Et voilà en effet le soldat, l'invalide amputé, qui abandonne les projets imaginaires, les voluptés de l'ascétisme pour prendre sa place au milieu des enfants, dans les écoles élémentaires de Barcelone et de Salamanque. Le chevalier de la cour de Ferdinand, l'anachorète des rochers de Manrèse, le libre pèlerin du mont Thabor courbe son esprit apocalyptique sur la grammaire! Que fait-il, cet homme auquel les cieux sont ouverts? il apprend les conjugaisons, il épelle le latin. Ce prodigieux empire sur soi-même, au milieu des illuminations divines, marque déjà une époque toute nouvelle.

Cependant, l'homme du désert reparaît encore dans l'écolier. Il guérit, dit-on, les morts, il exorcise les esprits; il n'est pas si bien redevenu enfant, que le saint n'éclate par intervalles. D'ailleurs, il professe on ne sait quelle théologie, que personne ne lui a enseignée et qui commence à scandaliser l'inquisition. On le met en prison; il en sort à la condition de ne plus ouvrir la bouche avant d'avoir étudié quatre ans dans une école régulière de théologie.

[1] Le père Bouhours, *Vie de saint Ignace*, p. 122.

Ce jugement le décide à venir là où la science l'attirait, dans l'université *de Paris*. N'est-il pas temps que cette pensée si lentement mûrie se déclare? Loyola a près de trente-cinq ans; qu'attend-il encore? Cet étrange écolier a, dans le collége de Sainte-Barbe, pour compagnons de chambre, deux jeunes gens, Pierre le Fèvre, et François Xavier. L'un est un berger des Alpes prêt à goûter toute parole puissante; Loyola se ménage avec lui; il ne lui révèle son projet qu'après trois ans de réserve et de calculs; l'autre est un gentilhomme tout infatué de sa jeunesse et de sa naissance; Loyola le loue, le flatte; il redevient pour lui le gentilhomme de Biscaye.

Au reste, pour subjuguer les esprits, il possède un moyen plus assuré : le livre des *Exercices spirituels*, l'œuvre qui renferme tout son secret, et qu'il a ébauché dans les ermitages d'Espagne. Préparés par sa parole, aucun de ses amis n'échappe à la puissance de cet ouvrage étrange, qu'ils appellent le livre mystérieux. Déjà deux disciples ont goûté cette amorce; ils lui appartiennent pour toujours; d'autres du même âge se joignent aux premiers; ils subissent, à leur tour, la fascination. C'est Jacques Laynez, qui, plus tard, sera général de l'ordre; Alphonse Salméron; Rodriguez d'Azévédo, tous Espagnols ou Portugais.

Un jour ces jeunes gens se rassemblent sur les hauteurs de Montmartre; sous l'œil du maître, en face de la grande ville, ils font vœu de s'unir pour aller en terre sainte ou pour se mettre à la disposition du pape. Deux ans se passent; ces mêmes hommes arrivent à Venise par des chemins différents, un bâton à la main, un sac sur le dos, le *livre mystérieux* dans leur besace. Où vont-ils? Ils n'en savent rien! Ils ont fait alliance avec un esprit qui les entraîne dans sa force logique. Loyola arrive au ren-

dez-vous par un autre chemin. Ils pensaient s'embarquer pour les solitudes de la Judée ; Loyola leur montre, au lieu de ces solitudes, l'endroit du combat, Luther, Calvin, l'Église anglicane, Henri VIII, qui assiégent la papauté.

D'un mot il envoie François Xavier aux extrémités du monde oriental ; il garde les huit autres disciples pour faire face à l'Allemagne, à l'Angleterre, à la moitié de la France et de l'Europe ébranlée. A ce signe du maître. ces huit hommes marchent, les yeux fermés, sans compter ni mesurer les adversaires. La Compagnie de Jésus est formée ; le capitaine de la citadelle de Pampelune la conduit au combat. Dans la mêlée du seizième siècle, une légion sort de la poussière des chemins. Ce début est grand, puissant, saisissant; le sceau du génie est là : personne moins que nous ne songera à le dissimuler.

Si telle fut l'origine de la Société de Jésus, remontons au monument qui en est devenu l'âme, et renferme ce que Tacite appelait le *Arcanes de l'Empire*, *Arcana imperii.* On a étudié le jésuitisme dans ses développements ; personne, que je sache, ne l'a encore montré dans son idéal primitif. Le livre des *Exercices spirituels* a jeté tous les premiers fondateurs de l'ordre dans le même moule. D'où lui vient ce caractère extraordinaire? C'est ce qu'il faut considérer. Nous touchons ici à la source même de l'esprit de la Compagnie.

Après avoir passé par toutes les conditions de l'extase, de l'enthousiasme, de la sainteté, Loyola, avec un calcul dont je ne parviendrai jamais à exprimer la profondeur, entreprend de réduire en un corps de système les expériences qu'il a pu faire sur lui-même jusque dans le feu des visions. Il applique la méthode de l'esprit moderne, celle des physiciens, à ce qui dépasse toute méthode humaine, à

l'enthousiasme des choses divines. En un mot, il compose une physiologie, un manuel, ou plutôt encore la formule de l'extase et de la sainteté.

Savez-vous ce qui le distingue de tous les ascètes du passé? c'est qu'il a pu froidement, logiquement, s'observer, s'analyser dans cet état de ravissement, qui chez tous les autres exclut l'idée même de réflexion. Imposant à ses disciples, comme opérations, des actes qui, chez lui, ont été spontanés, trente jours lui suffisent pour briser, par cette méthode, la volonté, la raison, à peu près comme un cavalier qui dompte son coursier. Il ne demande que trente jours, *triginta dies*, pour réduire une âme. Remarquez, en effet, que le jésuitisme se développe en même temps que l'inquisition moderne, pendant que celle-ci disloquait le corps, les *Exercices spirituels* disloquaient la pensée sous la machine de Loyola.

Pour arriver à l'état de sainteté, on trouve dans ce livre des règles telles que celle-ci : « *primo*, tracer sur un papier des lignes de différentes grandeurs qui répondent à la grandeur des pensées; *secondement*, s'enfermer dans une chambre dont les fenêtres soient à demi closes (januis ac fenestris clausis tantisper), etc.; *cinquièmement*, s'échapper en exclamations (quintùm in exclamationem prorumpere); *sixièmement*, dans la contemplation de l'enfer, laquelle comprend *deux préludes*, *cinq points* et un *colloque*, se figurer que l'on entend des plaintes, des vociférations, imaginer aussi de la fumée, du soufre, le ver de la conscience, » etc.

Or, ce ne sont pas les visions seules qui sont ainsi imposées; ce que vous ne supposeriez jamais, les soupirs mêmes sont notés, l'aspiration, la respiration est marquée; les pauses, les intervalles de silence sont écrits d'avance comme sur un livre de musique. Vous ne me croiriez pas,

il faut citer : « Troisième manière de prier en mesurant « d'une certaine façon les paroles et les temps de silence[1]. » Ce moyen consiste à omettre quelques paroles entre chaque souffle, chaque respiration; et un peu plus loin : « Que « l'on observe bien les intervalles égaux entre les aspira- « tions, les suffocations et les paroles. « (Et paria anhelituum ac vocum interstitia observet); ce qui veut dire que l'homme, inspiré ou non, n'est plus qu'une machine à soupirs, à sanglots, qui doit gémir, pleurer, s'écrier, suffoquer à l'instant précis, et dans l'ordre où l'expérience a démontré que cela était le plus profitable.

L'éducation ainsi préparée, comment s'achève l'automate chrétien? Par quels degrés s'élève-t-il aux dogmes, aux mystères de l'Évangile? vous allez le voir. S'il s'agit d'un mystère, le prélude (præludium), avant toute autre opération, est de se représenter un certain lieu corporel, avec toutes ses dépendances. Par exemple, est-il question de la Vierge? le moyen est de se figurer une petite maison (domuncula); de la Nativité? une grotte, une caverne, disposée d'*une manière commode ou incommode;* d'une scène de prédication dans l'Évangile? un certain chemin avec ses détours plus ou moins escarpés. S'agit-il de la sueur de sang? il faut se figurer avant tout un jardin d'une certaine grandeur (certâ magnitudine, figurâ et habitudine), en mesurer la longueur, la largeur, le contenu; quant au règne du Christ, se représenter des maisons de campagne, des forteresses (villas et oppida); après quoi, le premier point est d'imaginer un roi humain[2] parmi ses peuples ; s'adresser à ce roi, converser avec lui ; peu

[1] Tertius orandi modus per quamdam vocum et temporum commensurationem. (*Exercitia spiritualia*, p. 200.)

[2] Punctum primum esto proponere mihi ob oculos humanum regem. (*Exercit. spirit.*, p. 97.)

à peu changer le roi en Christ ; se substituer au peuple, et se placer ainsi dans le vrai royaume.

Telle est la méthode pour s'élever aux mystères. Si cela est, voyez la conséquence ! Partir toujours de l'impression matérielle, n'est-ce pas montrer pour l'esprit une défiance qui renverse la nature même du christianisme ? N'est-ce pas entrer par déguisement dans le règne spirituel ; et tant de précautions minutieuses pour remplacer le ravissement subit de l'âme n'iront-elles pas nécessairement dégénérer chez les disciples en ruses pour déconcerter le chef de la ruse ? Quoi ! le Dieu est là, agenouillé, pleurant dans la sueur de sang ; et au lieu d'être tout d'abord transporté hors de vous-mêmes par cette seule pensée, vous vous amusez à me montrer cet enclos, à en mesurer mesquinement le contenu, à tracer méthodiquement le plan du sentier, *viam planam aut arduam !* Vous êtes au pied du Thabor dans le moment inexprimable de la transfiguration ; et ce qui vous occupe est de savoir quelle est la forme de la montagne, sa hauteur, sa largeur, sa végétation ? Est-ce là, grand Dieu, le christianisme des apôtres ? est-ce celui des Pères de l'Église ? Non, car ce n'est pas celui de Jésus-Christ.

Où vit-on jamais dans l'Évangile cette préoccupation de l'arrangement et des coups de théâtre ? C'est la doctrine qui parle, ce ne sont pas les choses. L'Évangile répète la parole, et les objets en sont illuminés. Loyola fait tout le contraire. C'est, comme il le dit si bien [1], par le secours des sens et des objets matériels qu'il veut se relever jusqu'à l'esprit. Il se sert des sensations comme d'une embûche pour attirer les âmes, semant ainsi le principe des

[1] Admotis sensuum officiis. (*Exercit. spirit.*, p. 182.) — Deinde repetitiones et usus sensuum velut prius. (*Ibid.*, p. 167.)

doctrines ambiguës qui croîtront avec lui. Au lieu de montrer son Dieu tout d'abord, il ne conduit l'homme à Dieu que par un sentier détourné. Est-ce là, encore une fois, la voie droite de l'Évangile?

Tout ceci tient à une différence plus radicale entre le christianisme de Jésus-Christ et le christianisme de Loyola. Cette différence, je la connais, et je vais vous la dire.

Dans l'esprit de l'Évangile, le maître se donne à tous, pleinement, sans réserve, sans réticences. Chaque disciple devient, à son tour, un foyer qui répand la vie, la développe autour de lui; et jamais le mouvement ne s'arrête dans la tradition. Loyola, au contraire, avec une politique dont on n'épuisera jamais le fond, ne communique à ses disciples que la moindre partie de lui-même, l'extérieur ou l'écorce de sa pensée. Il a connu, senti l'enthousiasme dans sa jeunesse. Mais dès qu'il vise à organiser un pouvoir, il n'accorde plus à personne ce principe de liberté et de vie; il garde le foyer, il ne prête que la cendre. Il s'est élevé sur les ailes de l'extase et des ravissements divins, il n'autorise chez les autres que le joug de la méthode. Pour être plus sûr de régner seul, sans successeurs, il commence par retrancher chez eux tout ce qui a fait sa grandeur; et comme il demande pour son Dieu, non pas seulement une crainte filiale, mais une terreur servile, *timor servilis*, il ne laisse aucune issue à l'homme pour relever la tête. Le christianisme fait des apôtres, le jésuitisme des instruments, non des disciples.

Tournons donc nos yeux d'un autre côté; et si comme je l'ai toujours cru, l'âme trop délaissée a besoin de nourriture, si la pensée religieuse souffle de nouveau sur le monde, si l'étoile nouvelle se lève, ne restons pas en arrière, et marchons les premiers au-devant de ce Dieu qui se réveille dans les cœurs. Que d'autres (s'ils le veulent)

s'enracinent dans la lettre, courons au-devant de l'Esprit; l'enthousiasme, qui seul crée, renouvelle les sociétés, n'est pas mort en France pour s'être refroidi. Que la génération nouvelle, en qui repose l'avenir, sans se laisser endormir par un trop grand soin des petites choses, aspire à continuer la tradition de vie; et, tous ensemble, montrons que toute religion n'est pas exclusivement, uniquement renfermée chez le prêtre, ni toute vérité dans la chaire sacrée.

TROISIÈME LEÇON

CONSTITUTIONS. — PHARISAÏSME CHRÉTIEN.

24 mai.

Grâce à vous, la liberté de discussion ne sera pas étouffée; ici comme partout ailleurs, le bon droit n'aura eu besoin que de se montrer pour l'emporter sur la violence. A la première nouvelle que le droit d'examen était menacé publiquement, on a pu douter d'une chose si étrange; lorsqu'elle a été certaine, toutes les opinions se sont réunies en un moment. Vous vous êtes pressés autour de nous, et, par cette force irrésistible, qui naît de la conscience générale, vous avez prêté à nos paroles le seul appui que nous puissions désirer. Quelle que soit la diversité des impressions à d'autres égards, nous nous sommes confondus dans la même cause. Nous ne pouvions reculer d'un pas; vous ne pouviez nous renier; voilà ce que vous avez tous senti. Je vous en remercie au nom du droit et de la liberté de tous; les uns et les autres nous avons fait, je crois, ce que nous devions faire.

Ne pensez pas, d'ailleurs, que je n'aie désormais rien de plus pressé que d'envenimer mon sujet. Mon projet est tout différent. Je veux aujourd'hui ce que je voulais il y a un mois, étudier philosophiquement, impartialement, la Société de Jésus que je rencontre, sans pouvoir l'éviter;

j'ajoute que je me fais un devoir de l'étudier, non chez ses adversaires, non pas même dans les œuvres des individus, mais seulement dans les monuments consacrés qui lui ont donné la vie.

Ce qui ne peut manquer de vous frapper, c'est la rapidité avec laquelle cette Société a dégénéré. Où trouver rien de semblable dans aucun autre ordre? Le cri public s'élève contre elle dès son berceau. La bulle de constitution est de 1540; déjà la Société est chassée, d'une partie de l'Espagne en 1555, des Pays-Bas et du Portugal en 1578, de toute la France en 1594, de Venise en 1606, du royaume de Naples en 1622; je ne parle que des États catholiques.

Cette réprobation montre au moins combien le mal a été précoce. Pascal, en s'attachant aux casuistes voisins de son temps, s'est tu sur les origines de la Société; le grand nom de Loyola a détourné son glaive. Dans le procès du dix-huitième siècle, on a surtout fait comparaître le jésuitisme du dix-huitième siècle. Il nous reste à saisir le mal dans sa racine; établissons que cette prompte corruption était inévitable parce qu'elle était en germe dans le premier principe: il était impossible au jésuitisme de ne pas dégénérer, puisque, par sa nature même, il n'est rien qu'une dégénération du christianisme.

J'ai montré avec impartialité, je l'espère, l'ascète dans Ignace de Loyola. Voyons aujourd'hui le politique. Son grand art est de s'effacer au moment où il touche le but. Lorsque sa petite société est réunie à Venise, et qu'il faut faire le dernier pas, aller à Rome, demander la consécration du pape, il se garde bien de paraître. Il envoie à sa place ses disciples, des hommes simples et soumis à toute autorité. Pour lui, il se cache, craignant de montrer sur son front, s'il paraît, le signe de la toute-puissance. Le

pape, en agréant les disciples, croit acquérir des instruments; il ne sait pas qu'il vient de se donner un maître.

C'est un trait que Loyola a de commun avec Octave : il touche au but de toute sa vie; pour s'en mieux emparer il commence par le repousser. Au moment où la Société créée par lui va nommer son chef, Loyola se récuse; il se sent trop petit, trop indigne du fardeau; il ne peut l'accepter. Il sera le dernier de tous, si ses amis ne le contraignent d'être le premier! Après plusieurs années, quand il pense que cette autorité absolue qu'il s'est fait imposer a besoin d'être de nouveau retrempée, il veut abdiquer; lui, le maître des papes, le souverain de cette Compagnie qu'un de ses regards fait mouvoir d'un bout de la terre à l'autre, il menace de quitter sa villa de Tivoli, et de redevenir l'anachorète de Manrèse. Ses mains sont trop faibles, son génie trop timide pour suffire à la tâche; il faut encore que de tous les points du monde chrétien, les membres de la Société le supplient de rester à leur tête.

Et ce n'était pas là une autorité douce et débonnaire! Ses disciples, le grand François Xavier, ne lui écrivaient qu'à genoux; pour avoir osé lui adresser une objection sur un point de détail, Laynez, l'âme du concile de Trente, Laynez, qui sera son successeur, tremble à une parole du maître; il demande pour son châtiment de quitter la direction spirituelle du concile, et d'employer le reste de sa vie à enseigner à lire aux enfants. Voilà quel était l'empire de Loyola sur les siens. D'ailleurs, habile à renier leur orthodoxie, dès qu'elle déplaît aux puissants, comme dans l'affaire de l'intérim.

De plus en plus attaché aux petites règles, il condamne dans Bobadilla, dans Rodriguez, cet amour pour les grandes, qui avait fait autrefois sa vie. Lui qui, dans sa jeu-

nesse, avait été emprisonné comme novateur, on l'entend répéter que, s'il vivait mille ans, il ne cesserait de crier contre les nouveautés qui s'introduisent dans la théologie, la philosophie, la grammaire. Il excelle dans la diplomatie, au point de ne rien laisser à inventer à ses successeurs. Son chef-d'œuvre, à cet égard, fut de concilier sa toute-puissance avec celle de la papauté.

Le pape voulait, malgré lui, créer cardinal, Borgia, un de ses disciples. Loyola décide que le pape offrira, que Borgia refusera, se ménageant ainsi l'orgueil du refus, et l'ostentation de l'humilité. Enfin, après avoir vu l'accomplissement de tout ce qu'il a projeté, la Société reconnue, les *Exercices spirituels* consacrés, la constitution promulguée, il touche à l'agonie, il dicte sa dernière pensée. Quelle est-elle? « Écrivez; je désire que la Com- « pagnie sache mes dernières *pensées sur la vertu d'o-* « *béissance;* » et ces dernières confidences, sont ces mots terribles, qui ont déjà été cités, et qui résument tout : que l'homme devienne tel qu'un cadavre, *ut cadaver*, sans mouvement, sans volonté; qu'il soit tel que le bâton d'un vieillard, *senis baculus*, que l'on prend ou rejette à son gré.

Ainsi ce ne sont pas là des images jetées au hasard dans la constitution; c'est par ces paroles réfléchies, répétées, qu'il prétend terminer sa vie; intime secret de cette âme, sur lequel il revient en mourant. Nous voudrions nous tromper sur ce point, nous ne le pourrions pas. Voilà, il faut l'avouer, un christianisme tout nouveau, car les miracles du Christ étaient faits pour rappeler les morts à la vie; les miracles de Loyola sont faits pour ramener les vivants à la mort. Le premier et le dernier mot du Christ, c'est la vie. Le premier et le dernier mot de Loyola, c'est le cadavre. Le Christ fait sortir Lazare du sépulcre; Loyola veut de chaque homme faire un La-

zare au tombeau. Encore une fois, qu'y a-t-il de commun entre le Christ et Loyola ?

Je sais que quelques personnes sincères n'ont pu s'empêcher d'être au moins étonnées du caractère des *Exercices spirituels*, et des citations incontestables que j'ai dû faire. Elles s'échappent en pensant que c'est là sans doute un code, une loi tombée en désuétude, et qui n'est plus pour rien dans la tradition de la Société de Jésus. Je ne puis leur laisser ce refuge. Non, le livre des *Exercices spirituels* n'est pas hors d'usage. Au contraire, il est le fondement, non-seulement de l'autorité de Loyola, mais encore de l'éducation de toute la Société ; d'où la nécessité de l'admettre tout entier, ou, en le rejetant, de rejeter avec lui la Compagnie dont il est le principe vital ; point de milieu ; car, suivant la Compagnie, il est l'œuvre inspirée d'en haut ; la mère de Dieu l'a dicté, *dictante Mariâ*. Loyola n'a fait que le transcrire sous l'inspiration divine.

Que l'on ne pense pas nonplus que j'aie choisi méchamment dans l'examen de cet ouvrage les parties les plus singulières, qui auraient le plus embarrassé ceux que je combats. Je n'ai extrait que les points sérieux ; il en est de ridicules qui renferment déjà le principe des maximes et des subterfuges qu'a combattus Pascal. Croirait-on, par exemple, que Loyola, cet homme si sérieux dans l'ascétisme, soit conduit par son propre système à jouer, à feindre la macération ? Comment ! ruser avec ce qu'il y a de plus spontané, avec les saintes flagellations de Madeleine et de François d'Assise ! Oui, quoi qu'il en coûte, pour faire toucher du doigt tout le système, je dois citer les paroles du livre fondamental, des *Exercices spirituels :* et ne riez pas, je vous prie, car je ne trouve rien de plus triste que de pareilles chutes. Toute la pensée est là : — « Servons-nous, dit Loyola, dans la flagellation,

« principalement de petites ficelles qui blessent la peau, « en effleurant l'extérieur, sans atteindre l'intérieur, « pour ne pas nuire à la santé[1]. »

Quoi! dès l'origine, dans la règle idéale, avant toute dégénération, contrefaire froidement, frauduleusement les stigmates et les meurtrissures des anachorètes et des Pères du désert, qui condamnaient sur leurs flancs exténués les révoltes du vieil homme! Le martyre n'est imposé qu'aux saints, je le sais bien! mais jouer avec le martyre, ruser avec l'héroïsme, frauder la sainteté! qui eût jamais cru que cela fût possible? qui eût jamais cru que cela fût écrit, commandé, ordonné dans la loi? De cette première fraude ne voyez-vous pas naître le sanglant châtiment et le fouet véridique des *Provinciales?*

Nous sommes au cœur de la doctrine. Continuons d'entrer dans cette voie. Le livre des *Exercices spirituels* est le piége perpétuellement tendu par la Société; mais comment attirer les âmes de ce côté? Une fois attirées, comment les retenir au début, leur communiquer peu à peu le désir de s'arrêter sur cette amorce, de se fixer dans cette gymnastique extérieure? Comment les enchaîner par degrés, sans qu'elles s'en doutent? Nouvel art qui est déposé dans un autre ouvrage, presque aussi extraordinaire que le premier; je parle du *Directorium.*

Quelques années après la fondation de la Société, les membres principaux s'entendirent pour réunir les expériences personnelles qu'ils avaient faites sur l'application de la méthode de Loyola. Le général de l'ordre, Aquaviva, homme d'une politique consommée, tint la plume; de là naquit ce second ouvrage également fondamental, qui est

[1] Quare flagellis potissimum utemur ex funiculis minutis, quæ exteriores affligunt partes, non autem adeo interiores, ut valetudinem adversam causare possint.

au premier ce que la pratique est à la théorie. Vous avez vu le principe ; voici la *tactique* mise en action. Pour attirer quelqu'un à la société, il ne faut pas agir brusquement, *ex abrupto*. Il faut attendre quelque bonne occasion, par exemple, que cette personne éprouve un chagrin extérieur, ou encore, qu'elle fasse de *mauvaises affaires*[1]. Une excellente commodité se trouve aussi *dans les vices mêmes*[2].

Dans les commencements il faut bien se garder de proposer comme exemple, ceux qui, le premier pas fait, ont été conduits à entrer dans l'ordre ; c'est du moins là ce qu'il faut *taire jusqu'au bout*[3]. S'il s'agit de personnes considérables ou de certains nobles[4], ne pas leur *livrer les exercices complets*. Dans tous les cas, il vaut mieux que l'instructeur se rende chez ces personnes, parce que la chose est ainsi plus *facilement secrète*[5]. Et pourquoi donc tant de secrets dans les affaires de Dieu ?

A l'égard du grand nombre, la première chose à faire est de réduire à la solitude cellulaire celui qui est destiné aux exercices. Là, séparé de l'aspect des hommes, et surtout de ses amis[6], il ne doit être visité que par l'instructeur, et par un valet taciturne, qui n'ouvrira la bouche que sur les objets de son service. Dans cet isolement absolu, lui mettre entre les mains les *Exercices spirituels*, puis l'abandonner à lui-même. Chaque jour, l'instructeur (instructor) paraîtra un moment, pour l'interroger, l'exciter, le pousser plus avant dans cette voie sans retour. Enfin, lorsque cette âme est ainsi dépaysée, brisée, qu'elle

[1] Ut si non bene ei succedant negotia. (*Directorium*, p. 16.)
[2] Etiam optima est commoditas in ipsis vitiis. (*Ib.*, p. 17.)
[3] Certe hoc postremum tacendum. (*Ib.*, p. 18.)
[4] Et quidam aliquando nobiles. (*Ib.*, p. 67.)
[5] Quia sic facilius res celatur. (*Ib.*, p. 75.)
[6] Maxime familiarium. (*Ib.*, p. 39.)

s'est jetée elle-même dans le moule de Loyola, qu'elle sent l'étreinte irrésistible ; lorsqu'elle est suffisamment déracinée, et que, pour parler comme le *Directorium*, elle *étouffe dans l'agonie*[1], admirez le triomphe de cette diplomatie sacrée! Le rôle de l'instructeur change subitement ; d'abord, il pressait, il excitait, il enflammait ; maintenant que tout est fait, il faut montrer une habile indifférence.

Non, rien de plus profond, je devrais dire de plus infernal n'a été inventé, que cette patience, cette lenteur, cette froideur, au moment de saisir cet esprit qui déjà ne s'appartient plus. Il est bon, dit le *Directorium*, « de le laisser alors un peu respirer[2]. » Lorsqu'il a « repris jusqu'à un certain point haleine[3], » c'est le moment favorable : car il ne faut pas qu'il soit « toujours torturé[4]. » C'est-à-dire que lorsque cette âme agonisante s'est abandonnée tout entière, vous lui laissez froidement le choix[5] ; il faut que dans cet instant de répit, elle conserve précisément assez de vie pour se croire libre encore de s'aliéner pour jamais. Qu'elle rentre si elle veut dans le monde, qu'elle s'engage dans un autre ordre, si cela lui plaît mieux ; les portes lui sont ouvertes, maintenant qu'elle est enchaînée par les mille replis que l'instructeur a serrés autour d'elle. La merveille, c'est de prétendre que ce cœur exténué recueille un reste de liberté, pour se précipiter lui-même dans l'éternelle servitude. Rassemblez tout ce que vos souvenirs vous rappellent de combinaisons machiavéliques, et dites si vous trouvez rien qui surpasse la tactique de cet ordre aux prises avec l'âme, en particulier.

[1] In illa quasi agonia suffocatur. (*Directorium*, p. 223.)
[2] Sinendus est aliquando respirare. (*Ib.*, p. 215.)
[3] Cum deinde quodammodo respirat. (*Ib.*, p. 223.)
[4] Non semper affligatur. (*Ib.*, p. 216.)
[5] Electionem.

Voilà l'individu subjugué; il s'agit de savoir ce qu'il devient au sein de la société; ce qui nous conduit à l'examen rapide de l'esprit des *Constitutions*[1]. Un trait du génie de Loyola est d'avoir commencé par interdire à ses disciples l'entrée aux charges ecclésiastiques; par ce seul mot il établit une Église dans l'Église. En interdisant aux siens toute espérance hors de la compagnie, il sait qu'il va les remplir d'une ambition infinie pour l'autorité de l'ordre. Puisque chacun est muré dans l'institut de Jésus, il faut bien que chacun travaille avec une énergie extraordinaire à agrandir, dorer, glorifier sa prison; nul ne sera ni Évêque, ni Cardinal, ni Pape, tous auront leur part dans l'immortalité de l'ordre.

Mais que cette immortalité est étrange! Dans les *Exercices spirituels* éclatent encore au moins les traces de l'enthousiasme passé. Dans les *Constitutions*, tout est froid, glacé comme ces avenues de catacombes, dans lesquelles on range symétriquement de vastes ossuaires. Tout cela est très-ingénieusement construit; on imite les édifices qu'éclaire le soleil de vie; par malheur ils sont faits avec les débris des morts; et une société ainsi établie peut durer longtemps sans s'user, parce que le grand principe de vie lui a été retranché dès le commencement.

Loyola, avant de proclamer une de ses règles, la dépose solennellement, pendant huit jours, sur l'autel; soit qu'il s'agisse du principe de sa loi ou d'un règlement d'école, de la charge de l'infirmier, du portier, du gardien des vêtements ou des mystères de la conscience, il donne à chacune de ces choses une autorité sacrée, rabaissant ainsi les grandes pour relever les petites. Dans sa législation, vous retrouvez la même défiance de l'esprit que

[1] *Regulæ societatis.*

dans ses livres d'ascétisme. Chez tous les fondateurs d'institutions chrétiennes, ce que je sens d'abord, c'est le chrétien, l'homme en soi, la créature de Dieu; dans la loi de Loyola, je ne vois que pères provinciaux, préposés, recteurs, examinateurs, consulteurs, admoniteurs, procurateurs, préfet des choses spirituelles, préfet de la santé, préfet de la bibliothèque, du réfectoire, veilleur, économe, etc. Chacun de ces fonctionnaires a sa loi particulière, très-claire, très-positive; il est impossible que chacun d'eux ne sache pas ce qu'il doit faire à chaque heure de la journée. Oui, s'il s'agit d'une association temporelle, extérieure; presque rien, s'il s'agit d'une société réellement chrétienne. Je vois, en effet, des employés qui sont tous admirablement distribués, des fonctionnaires qui chacun ont leur tâche marquée; mais montrez-moi sous tout cela l'âme chrétienne; au milieu de tant de fonctions, de dénominations, d'occupations extérieures, l'homme m'échappe, le chrétien s'évanouit.

La vie morale, spirituelle, est tarie dans cette loi; feuilletez-la de bonne foi, sans arrière-pensée; demandez-vous, si vous le voulez, à chaque page, si c'est la parole de Dieu qui sert de fondement à cet échafaudage; pour que cela fût, il faudrait au moins que le nom de Dieu soit prononcé, et j'atteste que c'est celui qui y paraît le plus rarement. L'expérience de l'homme d'affaires, des rouages d'une complication extrême, un arrangement des personnes et des choses, la régularité anticipée du code de procédure remplacent les prières, les élévations qui font la substance des autres règles. Le fondateur se fie beaucoup aux combinaisons industrieuses, très-peu aux ressources de l'âme; et, dans cette règle de la Société de Jésus, tout se trouve, excepté la confiance dans la parole et le nom de Jésus-Christ.

Voilà le caractère le plus important de cette législation. Pour la première fois, les saints ne se fient plus à la puissance spirituelle du Christ; afin de relever son règne, ils font appel directement à des calculs empruntés de la politique des cabinets. L'esprit de Charles-Quint et de Philippe II se substitue à l'esprit de l'Évangile.

De ce sceau de défiance imprimée d'une manière si profonde sur l'œuvre spirituelle de Loyola, voyez naître nécessairement la forme entière de son institution. Premièrement, puisque c'est l'esprit même qui est soupçonné, il en résulte que tous les membres de la communauté au lieu de se sentir tranquillement, fraternellement unis dans la foi, comme les premiers chrétiens, doivent se tenir les uns et les autres pour autant de suspects ; d'où il suit que, dès la première page, au lieu de la prière qui sert d'introduction et de base aux autres règles, la délation est inscrite, comme fondement de la constitution de Loyola[1].

Se dénoncer mutuellement, c'est un des premiers mots de la règle; c'est une première concession à la logique. La milice de Loyola n'est plus de celles que l'enthousiasme poussera à combattre en plein soleil; par son origine même, elle sera non plus la légion thébaine, mais la police instituée du catholicisme. Secondement, en vertu du même principe, si l'âme n'est plus le mobile de tout, elle n'est plus qu'un danger ; d'où la nécessité de l'exténuer sous le joug cadavéreux d'une obéissance, non pas intelligente, mais aveugle, *obedientia cæca*.

Voilà pourquoi la soumission dans les autres ordres n'est rien en comparaison de cette mort volontaire de la conscience. Que d'autres sociétés se distinguent par d'au-

[1] Manifestare sese invicem. — Quæcumque per quemvis manifestentur. (*Regul. societ.*, p. 2.)

tres vertus; celle de la compagnie de Jésus doit être avant tout la démission de soi-même. Chez les trappistes, l'homme a pu conserver un refuge intérieur dans son propre martyre et son silence; chez les jésuites, l'âme, lors même qu'elle ne le voudrait pas, est obligée de s'échapper à elle-même par surprise, et de se rapetisser dans l'embarras des occupations extérieures.

Une autre conséquence, qui rentre dans les deux premières, est la nécessité systématique de réprimer les grands instincts, de développer les petits. On a remarqué que la compagnie de Jésus, si fécondes en hommes habiles, n'a pas produit un grand homme après Loyola. En voici la raison; elle est irrécusable. L'orgueil tout castillan de Loyola lui a persuadé que ses disciples seraient incapables de supporter, comme lui, les épreuves de la lutte et de l'enthousiasme; de là, il a étouffé chez les siens les ravissements héroïques qui ont fait sa puissance. Je n'examine pas si cet orgueil du saint Espagnol est conforme à l'Évangile; je dis seulement qu'en retranchant aux siens les inconvénients de l'enthousiasme et de l'héroïsme divin, il a empêché qu'aucun d'eux ne remontât à sa hauteur; et je préviens que se ranger à sa loi, ce n'est rien autre chose que faire vœu de médiocrité morale.

Représentez-vous un moment un grand poëte, Dante, par exemple, voulant former une école, et prémunissant d'abord ses disciples contre les dangers de la sensibilité, de l'inspiration, de l'imagination, des passions poétiques, il ferait précisément ce qu'a fait Ignace de Loyola. Dans les autres ordres, on voit des hommes égaler les fondateurs; la vie même y augmente de génération en génération. Le dominicain saint Thomas est plus grand que saint Dominique; mais qui jamais a entendu parler dans la compagnie de Jésus d'un homme qui égalât ou surpas-

sât le fondateur? Cela est impossible par la nature des choses.

Ajoutez cette dernière considération qui résume ce qui précède : l'ordre de Jésus dans son développement représente exactement l'histoire personnelle d'Ignace de Loyola. D'abord, les premiers disciples, les saint François Xavier, les Borgia, les Rodriguez, les Bobadilla, sont remplis de ce feu que le maître a puisé dans la solitude de la grotte de Manrèze ; un génie enthousiaste les mène. Dès la seconde génération, tout est changé ; la politique glacée de Loyola, dans sa maturité, a passé déjà dans l'âme des Aquaviva et des successeurs. Pour parler plus justement, c'est l'âme de Loyola lui-même qui semble se refroidir, se glacer de plus en plus dans les veines de la société de Jésus. La société répète son auteur depuis trois siècles ; et aujourd'hui l'ordre mourant imite encore, reproduit encore Loyola mourant ; comme lui, il se relève sur son séant quand on le croyait perdu ; et du milieu de cette agonie, le mot qu'il prononce est encore le dernier de Loyola, *la domination, l'obéissance aveugle, obedientia cæca*. Que l'humanité plie comme un bâton dans la main d'un vieillard, *ut senis baculus!* C'est le testament du fondateur, c'est aussi le dernier vœu de la société.

En suivant la même série d'idées, il ne me sera pas difficile de montrer comment, du même principe tout négatif, du manque de confiance dans l'esprit, est sortie la *Théorie des cas de conscience* qui, pour beaucoup de personnes, marque le trait distinctif du jésuitisme. Le principe de Loyola devait nécessairement produire et développer cet instinct de procédure appliqué à la conscience. En effet; du moment où l'on se défie de l'âme, où le cri de la conscience est tenu pour rien, il faut tout écrire. La parole écrite est mise à la place de la parole

intérieure ; la règle des docteurs doit nécessairement remplacer le verbe et la lumière faite pour éclairer chaque homme qui vient en ce monde. Moins une société a de vie, plus elle a d'ordonnances, de décrets, de lois qui se contredisent et se heurtent. Appliquez ceci à la vie religieuse, et voyez dans quel dédale vous entrez ! Comme l'âme n'a plus le droit de tout trancher par un de ces mots souverains, écrits par Dieu même et qui sortent des entrailles intimes de l'homme, les règles amènent d'autres règles, les décisions d'autres décisions, sans qu'il soit possible que sous cet échafaudage de contradictions l'instinct moral ne demeure pas accablé.

Par un renversement inconcevable, qui n'est que la conséquence du principe, ce n'est plus la loi religieuse, qui, par sa simplicité, domine la loi civile. C'est au contraire la loi religieuse, qui vient misérablement, honteusement, imiter, contrefaire, quoi? les lois de procédure, les subtilités de la chicane ; c'est la loi divine qui, renversée et dégradée de son unité sublime, vient se calquer sur la forme, la méthode et les arguties des tribunaux scolastiques.

La religion est-elle assez descendue? A la place du prêtre je vois l'avocat patelin au tribunal de Dieu. Eh bien, il faut déchoir encore ; car on ne s'arrête pas dans ce chemin. La jurisprudence de la scolastique était au moins corrigée par un fond d'équité qui empêchait le juge de se précipiter volontairement dans l'absurde ; le prêtre, en se mettant à la suite de la procédure du moyen âge, s'est condamné à descendre infiniment plus bas. Ne se fiant plus à l'instinct moral dans sa simplicité divine, et n'ayant pas non plus l'indépendance rationnelle du jurisconsulte, où peut aller cet homme avec cette conscience volontairement muette, avec cette raison volontairement

aveuglée? où peut-il aller sinon dans ce chemin du hasard et du probabilisme, où renversant dans les ténèbres, l'une sur l'autre, la notion du bien et la notion du mal, s'engageant de plus en plus hors de toute vérité dans un abîme monstrueux, habile seulement à endormir le remords, souvent il prévoit, imagine, devance et crée en théorie le crime même impossible?

Ne vous étonnez donc pas que la dégénération ait été si rapide, puisqu'elle était déjà contenue dans l'idéal même de la société. Je pourrais, si je le voulais, apporter à cet égard d'étranges témoignages. Écoutez cet aveu terrible qui échappe à l'un des disciples les plus fameux de Loyola, à l'un de ceux qui se sont le plus rapprochés de son esprit, à l'un de ses contemporains, Mariana! Ce n'est pas moi qui parle, c'est un membre de l'institut de Jésus après cinquante ans passés dans la communauté : « Toute notre institution, dit-il, ne semble avoir d'autre « but que d'enfouir sous terre les mauvaises actions et de « les dérober à la connaissance des hommes[1]. » Je pourrais ajouter à cette confession d'étonnants aveux qu'a oubliés Pascal, sur la manière de capter la bienveillance des princes, des veuves, des jeunes hommes nobles et opulents; j'irais aisément très-loin dans cette voie; je m'arrête.

Est-il besoin, en effet, de dire ce qui vous attache à cette discussion? ce n'est ni son rapport avec le temps où nous sommes ni la curiosité du scandale. Ce qui vous intéresse, c'est que cette question est en soi-même grande, universelle : laissons-lui ce caractère. Cette question est celle de la réalié et de l'apparence, du vrai et du faux, de la vie et de la lettre. Dès qu'une doctrine veut contrefaire la vie qu'elle a perdue, vous trouvez le principe

[1] Totum regimem nostrum videtur hunc habere scopum, ut malefacta inecta terra occultentur, et hominum notitiæ subtrahantur.

et l'élément d'une sorte de jésuitisme, tant chez les anciens que chez les modernes. Je ne serais pas embarrassé de montrer que toute religion a produit tôt ou tard son jésuitisme qui n'en est rien que la dégénération.

Sans sortir de notre tradition, les Pharisiens sont les jésuites du mosaïsme, comme les jésuites sont les Pharisiens du christianisme. Les Pharisiens ne doutaient-ils pas aussi de l'esprit? ne demandaient-ils pas : qu'est-ce l'esprit? n'étaient-ils pas les défenseurs acharnés de la lettre? le Christ ne les comparait-il pas à des sépulcres? n'est-ce pas aussi la comparaison qui plaît le plus aux nôtres dans leurs constitutions? Si tout cela est vrai, où est la différence? Et s'il n'y a pas de différence, c'est le Christ qui a prononcé en maudissant les scribes et les docteurs de la loi.

Gardez-vous donc (ici je m'adresse à ceux qui, séparés de moi, me montrent le plus d'aversion), gardez-vous donc de vous sceller tout vivants dans ces tombeaux, vous vous repentiriez lorsqu'il serait trop tard. Il y a encore de grandes choses à faire; restez donc où est le combat de l'esprit, le danger, la vie, la récompense. Ne vous perdez pas, ne vous ensevelissez pas dans ces catacombes ; vous le savez comme moi : Dieu n'est pas le dieu des morts, il est le dieu des vivants.

Encore, s'il le faut, pourrai-je, par un effort d'un moment, admettre qu'au sortir du moyen âge quelques âmes, emportées par trop d'ascétisme, aient eu besoin d'être rangées sous cette règle sèche et glacée. J'admettrai que ces élans du moyen âge, tout à coup comprimés par une méthode accablante, aient tourné, sinon à de grandes pensées, du moins à de hardies entreprises. Mais, de nos jours, en 1843, que vient faire cette doctrine dans le monde? que nous donne-t-elle que nous ne possédions

trop abondamment? Nous avons, avant tout, les uns et les autres, faim et soif de sincérité, de franchise. Elle nous apporte la tactique et le stratagème, comme s'il n'y avait pas assez de stratagèmes et de tactique dans le cours visible des affaires! Nous ne pouvons vivre sans liberté; elle nous apporte la dépendance absolue, comme s'il ne restait pas assez d'entraves dans les choses. Nous avons besoin du sens spirituel, grand, puissant, ouvert à tous, régénérateur; elle nous apporte le sens étroit, petit, matériel, comme s'il n'y avait pas assez de matérialisme dans le siècle; nous avons besoin de la vie, elle nous apporte la lettre. En un mot, elle n'apporte rien au monde que ce dont le monde regorge. Et voilà aussi pourquoi le monde n'en veut plus!

Considérez encore que, s'il est un pays sur la terre dont le tempérament soit incompatible avec celui de la Société de Jésus, ce pays, c'est la France. De tous les premiers généraux de l'ordre, de tous ceux qui lui ont donné sa direction, aucun n'est Français. L'esprit de notre pays n'a été communiqué par personne à cette combinaison du levain de l'Espagne, et du machiavélisme de l'Italie au seizième siècle. Je comprends que là où il a ses racines, même combattu par l'instinct public, l'esprit de l'institut a pu produire des hommes d'État, des controversistes, les Mariana, les Bellarmin, les Aquaviva. Mais parmi nous, transplanté hors de son terrain, stérile pour lui-même, le jésuitisme ne peut rien que stériliser le sol.

Voyez! tout ici le contredit et le heurte. Si nous valons quelque chose dans le monde, c'est par l'élan spontané : il en est tout le contraire. C'est par la loyauté, même indiscrète, au profit de nos ennemis : il en est tout le contraire. C'est par la rectitude de l'esprit : il n'est que subtilité et détours d'intentions. C'est par une certaine ma-

nière de nous enflammer promptement pour la cause d'autrui : il ne s'occupe que de la sienne. C'est, enfin, par la puissance de l'âme : et c'est de l'âme qu'il se défie.

Que veut-on donc que nous fassions d'un institut qui prend à tâche de répudier en chaque chose le caractère et la mission que Dieu même a donnés à notre pays ? Je vois bien maintenant qu'il ne s'agit pas seulement de l'esprit de la Révolution, comme je disais précédemment. De quoi s'agit-il donc ? de l'existence même de l'esprit de la France, tel qu'il a toujours été ; de deux choses incompatibles aux prises, dont l'une doit nécessairement étouffer l'autre ; ou le jésuitisme doit abolir l'esprit de la France, ou la France abolir l'esprit du jésuitisme. C'est là le résultat de tout ce que je viens de dire.

QUATRIÈME LEÇON

DES MISSIONS.

31 mai.

Ce n'est pas notre faute si, dans la voie où nous sommes entrés, nous sommes obligés de veiller à ce que les rôles ne soient pas intervertis. Notre force est dans la franchise de notre situation, et si par hasard elle est mal interprétée dans un lieu[1] d'où l'on parle à la France entière, nous devons un mot d'explication à des paroles qui tombent de si haut. On nous accuse de poursuivre un fantôme. Il serait facile de répondre que nous ne poursuivons rien, que nous n'avons fait que raconter le passé; cependant s'il s'agit d'un fantôme, pourquoi tant de haines et d'efforts pour empêcher seulement qu'on le nomme? Si le jésuitisme est mort, pourquoi tant de violence? S'il vit, pourquoi le renier? Pourquoi? parce qu'aujourd'hui comme toujours il s'est trop hâté de paraître, parce qu'il s'est trahi par son impatience, parce qu'en se montrant il a risqué de se perdre. Mais notre peine n'aura pas été inutile, dès que nous avons servi à le manifester. Il est trop tard, désormais, pour se désavouer.

La seule chose qui m'étonne, c'est qu'on nous ait ac-

[1] Chambre des députés, séance du 27 mai

cusés d'attenter à la liberté de l'enseignement, pour avoir maintenu la liberté de discussion. Quoi! nous sommes les violents, les intolérants! Qui l'aurait cru? Violents, parce que nous nous sommes défendus! intolérants, parce que nous n'avons pas été exclusifs! Tout ceci est étrange, il faut l'avouer. La tolérance que l'on demande est-ce celle de condamner, de foudroyer sans que personne ait rien à répondre? Le droit commun que l'on réclame est-ce le privilége de l'anathème? Il faudrait au moins le dire clairement.

A quoi bon tant de détours, quand la question peut être exprimée en un mot? La France, dépourvue aujourd'hui de toute association, peut-elle abandonner l'avenir à une association étrangère, puissante, naturellement et nécessairement ennemie de la France? Sans tant d'ambages, je dirai seulement que je vois dans le passé le jésuitisme s'emparer de l'esprit pour le matérialiser, de la morale pour la démoraliser, et je désire passionnément que personne ne s'empare aujourd'hui de la liberté pour la tuer.

Quoi qu'il en soit, donnons-nous le plaisir de considérer notre sujet dans ses rapports les plus grands et les plus généraux. Le jésuitisme, à son origine, s'est imposé, pour tâche, d'étouffer l'idolâtrie et le protestantisme. Voyons comment il a accompli la première de ces entreprises.

Au moment de la découverte de l'Amérique et de l'Asie orientale, la première pensée des ordres religieux fut d'étreindre ces mondes nouveaux dans l'unité de la foi chrétienne. Dominicains, Franciscains, Augustins, marchèrent d'abord dans cette voie; ils s'étaient épuisés à contenir l'ancien monde; leurs forces suffiraient-elles à embrasser le nouveau. A peine formée, la Société de Jésus se répand dans les Missions Étrangères; c'est la carrière qu'elle a par-

courue le plus glorieusement. Réunir l'Orient et l'Occident, le Nord et le Midi, établir la solidarité morale du globe, accomplir l'unité promise par les prophètes, jamais il ne se présenta de plus grand dessein au génie de l'homme. Pour atteindre ce but, il aurait fallu la vie toute-puissante du christianisme, à ses origines. Les doctrines qui faisaient l'âme de la Société de Jésus étaient-elles capables de consommer ce miracle? Pour la première fois, des populations inconnues allaient se trouver en contact avec le christianisme; ce moment ne pouvait manquer d'avoir une influence incalculable sur l'avenir. La Société de Jésus, en se jetant en avant, pouvait décider ou compromettre l'alliance universelle. Laquelle de ces deux choses est arrivée?

En retrouvant l'Asie orientale, le christianisme découvrait la chose la plus étrange du monde, une sorte de catholicisme particulier à l'Orient, une religion pleine d'analogie extérieure avec celle de la cour de Rome, d'un paganisme qui affectait toutes les formes et plusieurs des dogmes de la papauté, un Dieu né d'une vierge, incarné pour le salut des hommes, une Trinité, des monastères, des couvents sans nombre, des anachorètes, livrés à des macérations, des flagellations incroyables, tout l'extérieur de la vie religieuse dans l'Europe du moyen âge, ermitages, reliquaires, chevalerie, au sommet de tout cela une sorte de pape, qui, sans commander, impose son autorité infaillible comme celle du Dieu même.

Qu'allait faire le catholicisme de l'Europe en se trouvant face à face de ce catholicisme indien? le considérerait-il comme une dégénération d'un principe commun jadis à l'un et à l'autre? ou le tiendrait-il pour une imitation de la vérité contrefaite à plaisir par le démon? Les chances d'alliance religieuse étaient très-différentes, sui-

vant la solution qu'on réservait à cet étrange problème.

La Société de Jésus, dans cette entreprise, fut en Asie ce qu'elle était en Europe; elle reproduisit là, aussi, dans l'histoire de ses Missions, les phases diverses du caractère de son auteur. Le précurseur qui la devança dans les Indes fut François Xavier de Navarre; il avait reçu, un des premiers, l'impulsion d'Ignace de Loyola. Né, comme lui, d'une famille ancienne, il avait quitté le donjon paternel pour venir à Paris étudier la philosophie et la théologie. A Sainte-Barbe, Loyola lui communique l'enthousiasme de sa jeunesse. Xavier n'eut jamais conscience de la révolution qui remplaça, dans l'esprit du fondateur, l'ermite par le politique. Envoyé en Portugal, et de là aux Indes, avant même que la Société fût reconnue, il conserva l'esprit d'héroïsme, sans presque aucun mélange de calcul humain. Quand on rencontre dans ses lettres des paroles telles que celles-ci : « Compassez toutes vos paroles et « toutes vos actions avec vos amis, comme s'ils devaient « un jour devenir vos ennemis et vos délateurs; » on croit reconnaître un des derniers conseils de Loyola, tombés dans ce cœur transparent.

Au reste, ce sera une chose éternellement belle, que cet homme encore jeune, sorti de ce brillant château de Navarre, et qui vient, seul, errer à l'aventure sur les côtes du Malabar. Dans cette Inde merveilleuse, il n'aperçoit d'abord que ceux qui vivent hors des villes, les castes misérables, les bannis, les parias, les petits enfants. Dès que le soleil se couche, on le voit prendre une clochette, et s'en aller criant, de huttes en huttes : « Bonnes gens, priez Dieu ! » Il touche à la source de la science orientale ; il ne la voit pas ; il croit n'avoir que des âmes d'enfants pour contradicteurs, tandis qu'il est déjà enveloppé par les colléges des brahmes. Dans cette sainte ignorance de sa situa-

tion, il demande qu'on lui envoie des prêtres qui ne soient bons ni pour confesser, ni pour prêcher, ni pour enseigner; c'est assez s'ils peuvent imposer le baptême. Au nom du Christ enfant, Xavier fraye un sentier invisible jusqu'au cap Comorin; il prend possession des solitudes infinies, des mers sans rivages, échappant par la grandeur des choses aux étroites influences de la règle de Loyola; les populations qu'il traverse le considèrent comme un saint homme; c'est là, partout, sa sauvegarde.

Au cap Comorin, il s'embarque; il traverse, sur une petite felouque, la grande mer des Indes. Poussé, comme il le croit en effet, par le vent du Saint esprit, il arrive aux Moluques, et après des peines infinies, au Japon. A cette extrémité de l'Orient, il se trouve pour la première fois aux prises, non plus seulement avec des intelligences brutes, mais avec une religion armée de toutes pièces, avec le bouddhisme et ses traditions vivantes; loin de se laisser déconcerter, il discute dans une langue dont il sait à peine quelques mots; ou plutôt c'est son air, sa sincérité, sa foi qui parle et qui attire; son âme habite la région des miracles.

Mais cette île du Japon est déjà trop petite pour un si grand amour de prosélytisme; c'est en Chine, dans ce monde fermé, qu'il veut pénétrer à tout prix. Il s'est fait transporter dans l'île de Sancham, la plus voisine du continent. Encore quelques jours, et un batelier se charge de le placer pendant la nuit à l'entrée de la porte de Canton Sa foi fera le reste. Ajourné par ce batelier, il meurt d'attente et d'impatience, à la porte du grand empire.

Voilà ce qu'a pu l'enthousiasme d'un homme isolé, sans appui, sans compagnons, sans espoir prochain dans la Société. Cette foi, toute seule, est pour lui une auréole qui le préserve et lui ouvre tous les chemins. Les peuples

étrangers, sans comprendre sa langue, voient sur sa figure l'empreinte de l'homme de Dieu ; malgré eux, ils le reconnaissent, le saluent. La fascination se communique ; un seul homme a touché ces rivages ; il y a déjà une Asie chrétienne. Après la sainteté d'un seul, reste à voir ce qu'ont pu faire le calcul et la ruse, appuyés sur le concours d'un grand nombre.

Sur ce chemin ouvert par l'enthousiasme de Xavier, je vois arriver une autre génération de missionnaires, qui emportent avec eux le livre des *Constitutions*, un *Code* de maximes et d'instructions profondément étudiées.

Si toute cette politique doit concourir à l'établissement de la religion, est-ce du moins le dogme chrétien que l'on va présenter à la croyance des peuples nouveaux ? Tant de détours iront-ils aboutir à imposer l'Évangile par surprise ? Ici le stratagème éclate dans toute sa grandeur. On a voulu sérieusement faire tomber tout ce monde oriental dans le plus grand piége qui ait jamais été tendu ; on a pensé que ces populations immenses, avec leurs religions raffermies, leur expérience de tant de siècles, se précipiteraient d'elles-mêmes dans l'embûche ; on leur a présenté un faux Évangile, pensant qu'il serait toujours temps de les ramener au vrai,

Depuis le Japon jusqu'au Malabar, depuis l'archipel des Moluques jusqu'aux bords de l'Indus, on a voulu envelopper les îles et les continents dans un filet de fraude, en présentant à cet autre univers, un Dieu menteur dans une Église menteuse ; et, ce n'est pas moi qui parle ainsi, ce sont les autorités suprêmes, les papes, les Innocent X, les Clément IX, les Clément XII, les Benoît XIII, les Benoît XIV, qui, dans une suite multipliée et non interrompue de décrets, de lettres, de brefs, de bulles, ont tenté, perpétuellement et vainement, de ramener les missionnaires de la

Société de Jésus à l'esprit de l'Évangile. Chose remarquable et qui montre bien la force du système, les mêmes hommes qui ont été formés pour soutenir la papauté, dès qu'ils ne sont plus sous sa main, se retournent contre ses décrets avec plus de force que tous les ordres ensemble. Il ne dépend pas d'eux qu'ils n'abolissent, dans ces contrées lointaines, non-seulement la papauté, mais encore le christianisme.

Car, enfin, quel changement lui faisaient-ils subir? Est-ce qu'ils le pénétraient d'une autre vie? l'accommodaient-ils aux mœurs, au climat, aux nécessités d'un monde nouveau? Non. Qu'était-ce donc? Peu de chose en vérité. Ces hommes de la Société de Jésus, en enseignant le Christ, ne cachaient rien qu'une chose, la passion, la douleur, le calvaire. Ces chrétiens ne reniaient que la croix; *illos pudet Christum passum et crucifixum prædicare.* Ils ont honte de montrer le Christ de la passion, sur le crucifix (ce sont les termes de la congrégation des Cardinaux et du pape Innocent X); ou, s'ils font tant que de se servir de la croix, ils l'ensevelissent sous les fleurs répandues au pied des idoles, de telle sorte qu'en adorant l'idole en public il soit loisible de rapporter cette adoration à cet objet caché. Et voilà par quels stratagèmes ils pensent gagner des empires et des peuples innombrables. Dans le pays des perles et des pierres précieuses, ces hommes tout extérieurs croient faire merveille pour attirer les âmes, de ne montrer qu'un Christ triomphant, au milieu des présents des Rois mages sauf à dire quelque chose de la vérité quand la conversion sera consommée, le baptême reçu.

Pour les obliger de renoncer à cette pratique insensée, où leur système les entraîne, il faut décrets sur décrets, mandements sur mandements, bulles sur bulles; les lettres ne suffisant plus, il faut que la papauté arrive pour ainsi

dire en personne. Un prélat est envoyé, un Français, le cardinal de Tournon, pour réprimer ce christianisme sans croix, cet évangile sans Passion ; à peine arrivé, la Société le fait jeter en prison ; il y meurt de surprise et de douleur.

D'ailleurs, le dogme ainsi mutilé, l'application se fait immédiatement sentir. S'il faut renier le Christ, pauvre, nu, souffrant, que s'ensuit-il ? qu'il faut renier aussi les pauvres, les classes bannies, sacrifiées ; de là (car on ne s'arrête pas devant cette logique), le refus d'accorder les sacrements aux misérables, aux classes tenues pour infirmes, aux parias[1]. C'est à quoi l'on arrive en effet ; et malgré l'autorité et les menaces des décrets de 1645 d'Innocent X, de 1669 de Clément IX, de 1734, 1739 de Clément XII, de la bulle de 1745 de Benoît XIV, on s'obstine dans cette monstruosité d'exclure du christianisme les misérables, c'est-à-dire ceux auxquels il a été d'abord envoyé.

Voici la condamnation que le vicaire apostolique de Clément XI prononce en 1704, à Pondichéri sur les lieux mêmes : « Nous ne pouvons souffrir que les médecins de « l'âme refusent de rendre aux hommes de basse condi- « tion les devoirs de charité que ne leur refusent pas « même les médecins païens, *medici gentiles*. » Les termes de Benoît XIV, en 1727, font peut-être plus vivement encore toucher du doigt cet acharnement des missionnaires à renier les misérables par lesquels avait commencé saint François Xavier : « Nous voulons et ordonnons que le « décret sur l'administration des Saints-Sacrements aux « moribonds de basse condition, que l'on appelle parias, « soit enfin observé et exécuté, sans plus de délai, *ulte-*

[1] Infirmis etiam abjectæ et infimis conditionis vulgò dictis parias

« riori dilatione remotâ. » Ce qui n'empêche pas que vingt ans après la papauté ne soit contrainte de fulminer de nouveau sur le même sujet, et, ainsi de suite jusqu'à l'abolition de la Société. Or ce ne sont pas là des opinions préconçues, des assertions haineuses; ce sont des faits dépendants de l'autorité devant laquelle nos adversaires sont contraints de plier la tête.

Maintenant, je le demande, sont-ce là des missions chrétiennes ou des missions païennes? Dans tous les cas, qu'ont-elles conservé de l'esprit de l'Évangile? Les apôtres du Christ trouvèrent aussi, en sortant de Judée, un monde nouveau pour eux, riche, orgueilleux, sensuel, plein d'or et de joyaux, surtout ennemi des esclaves. Parmi ces hommes, y en eut-il un seul qui, en présence de la splendeur grecque et romaine, songeât à dissimuler la doctrine, à cacher la croix devant le triomphe de la sensualité païenne? au milieu de ce monde de patriciens, y en eut-il un seul qui reniât les esclaves? au contraire, ce qu'ils ont fait surtout paraître à la face de cette société fastueuse est le Dieu souffrant, le Christ flagellé, l'éternel plébéien dans la crèche de Bethléem. Ce que les saint Pierre, les saint Paul, ont montré à Rome, au milieu de son ivresse, est le calice du Calvaire, avec le fiel et l'hysope du Golgotha; et c'est aussi pourquoi ils ont vaincu. Quel besoin Rome avait-elle d'un Dieu revêtu d'or et de puissance? Cette image de la force lui avait apparu cent fois; mais être la maîtresse du monde, nager dans les richesses de l'Orient, et rencontrer un Dieu nu, flagellé qui prétend la gagner par la croix de l'esclave, voilà quelque chose qui l'étonne, la saisit et finit par la subjuguer.

Imaginez qu'au lieu de cela, les apôtres, les missionnaires de Judée eussent tenté de gagner le monde par surprise, de s'accommoder avec lui, de ne lui montrer de

l'Évangile que la partie analogue au paganisme, qu'ils eussent caché le Calvaire et le sépulcre aux voluptueux de la Grèce et de Rome, qu'au lieu de livrer à la terre la parole dans son intégrité, ils n'eussent laissé voir que ce qui devait plaire à la terre ; en un mot, imaginez que les apôtres dans leurs missions eussent tenu la même politique que les missionnaires de la Société de Jésus, je dis qu'ils eussent eu dans leurs entreprises auprès du monde romain la même issue que les jésuites auprès du monde oriental : à savoir, qu'après un succès d'un moment, obtenu par surprise, ils eussent été bientôt rejetés et extirpés de la société à laquelle ils seraient venus tendre une embûche. Les princes, habilement circonvenus, auraient pu prêter l'oreille un moment ; mais on n'aurait pas vu les âmes de tant de patriciens, de tant de matrones romaines s'enraciner dans l'Évangile au point de défier toutes les tempêtes. Quelques beaux esprits eussent été attirés par une promesse de félicité dépouillée de la douleur qui la fait acquérir ; mais les esclaves reniés ne seraient pas accourus à la voix du Dieu-esclave. Politique pour politique, celle de Tibère et de Domitien eût valu sans nul doute celle qu'on lui eût opposée. Les ruses du monde, mêlées à l'Évangile, sans tromper le monde, auraient tari l'Évangile à sa source ; le résultat de tant de stratagèmes eût été, en corrompant le Christ, d'en frustrer pour longtemps la terre abusée et détrompée tout ensemble.

C'est là, trait pour trait, l'histoire de la Société de Jésus dans ses illustres missions en Orient. Nous nous sommes trop accoutumés en ce temps-ci à croire que la ruse peut tout dans le succès des affaires. Voyez à quoi elle aboutit sitôt qu'on l'applique sur la grande échelle de l'humanité. Suivez ces vastes entreprises sur les côtes de Malabar, en Chine, surtout dans le Japon. Lisez, étudiez ces événe-

ments dans les écrivains de l'ordre, et comparez le projet avec la réussite ! L'histoire de ces missions est en soi très-uniforme : d'abord un succès facile, le chef du pays, l'empereur gagné, séduit, entouré ; une partie même de la population qui suit la conversion du chef ; puis, à un moment donné, le chef qui reconnaît ou croit reconnaître une imposture ; de là une réaction d'autant plus violente que la confiance a été d'abord entière ; la population qui se détache en même temps que le chef, la persécution qui déracine les âmes véritablement acquises, la mission chassée sans laisser presque aucun vestige, l'Évangile compromis, échoué sur une plage maudite qui reste à jamais déserte ; tel est le résumé de toutes ces histoires.

Et cependant qui pourrait les lire sans admiration ! Que d'habileté ! que d'esprit de ressource ! que de science de détails ! que de grands courages ! et que l'on me connaît mal si l'on croit que je n'ai pas de cœur pour de pareilles choses ! que d'héroïsme chez les particuliers ! que d'obéissance chez les inférieurs ! que de combinaisons chez les supérieurs ! On ne peut pousser plus loin la patience, la ferveur et l'audace.

Eh bien, ce qui est plus surprenant que tout cela, c'est que tant de travaux, de dévouements associés, aient abouti à ne rien produire. Comment cela a-t-il pu être ! parce que, si les individus étaient dévoués, les maximes du corps étaient mauvaises. Vit-on jamais rien de semblable ? et que cette Société mérite au fond plus de pitié que de colère ! Qui a plus travaillé, et qui a moins récolté ? elle a semé sur le sable ; pour avoir mêlé la ruse à l'Évangile, elle a subi le plus étrange châtiment qui soit au monde ; et ce châtiment consiste à toujours travailler, à ne jamais recueillir. Ce qu'elle élève d'une main au nom de l'Évangile, elle le détruit de l'autre au nom de la politique.

Seule, elle a reçu cette terrible loi : qu'elle produit des martyrs et que le sang de ses martyrs ne produit que des ronces.

Où sont, dans cet immense Orient, ses établissements, ses colonies, ses conquêtes spirituelles? Dans ces îles puissantes où elle a régné un moment, que reste-t-il d'elle? qui se souvient d'elle? Malgré tant de vertus privées, de sang courageusement versé, le souffle de la ruse a passé là : il a tout dissipé. L'Évangile, porté par un esprit qui lui est opposé, n'a pas voulu croître et fleurir. Plutôt que de confirmer des doctrines ennemies, il a mieux aimé se dessécher lui-même. Voilà ce qu'a produit l'embûche dressée pour envelopper le monde.

Mais j'entends dire : Ils ont fait, pourtant, une grande chose en Orient. — Oui, sans doute. Laquelle? — Ils ont ouvert la voie à l'Angleterre. — Ah! c'est là que je les attendais, car c'est là que le châtiment est au comble. Écoutez bien! les missionnaires de la Société de Jésus, les messagers, les défenseurs, les héros du catholicisme, ouvrir le chemin au protestantisme! les représentants de la papauté, préparer à l'extrémité du monde les voies à Calvin et à Luther! n'est-ce pas là une malédiction de la Providence? C'est du moins un excès de misère propre à faire pitié à leurs plus grands ennemis. (*Applaudissements.*)

Or ce châtiment ne leur a pas été seulement imposé dans l'Asie orientale; partout je vois ces habiles dresseurs d'embûches pris dans leurs propres piéges. On a dit que leurs plus puissants adversaires, les Voltaire, les Diderot, sont sortis de leurs écoles; cela est vrai encore, si vous l'appliquez, non à des individus, mais à des territoires, à des continents entiers. Suivez-les dans les vastes solitudes de la Louisiane et de l'Amérique du Nord; c'est un de leurs plus beaux champs de victoire.

Là aussi, d'autres François Xavier, envoyés par un ordre du chef, s'engagent isolément et silencieusement au milieu des lacs et des forêts non encore parcourus. Ils s'embarquent sur le canot du sauvage, ils suivent avec lui le cours des fleuves mystérieux ; ils sèment encore là l'Évangile, et, encore une fois, un vent de colère disperse cette semence, avant qu'elle ait pu germer. Le génie de la Société marche en secret derrière chacun de ces missionnaires, et stérilise le sol à mesure qu'ils le cultivent. Après un moment d'espérance, tout disparaît, emporté on ne sait par quelle puissance. L'époque heureuse de cette chrétienté sauvage est le milieu du dix-septième siècle ; déjà en 1722, le père Charlevoix vient suivre les traces de ces missions de la Société de Jésus. Il en retrouve à peine quelques vestiges ; et ces défenseurs du catholicisme se trouvent encore une fois n'avoir travaillé que pour leurs ennemis ; et ces prétendus apôtres de la papauté ont aussi frayé le chemin au protestantisme qui les enveloppe avant qu'ils l'aperçoivent. En sortant des forêts profondes, où ils ont lutté de stratagèmes avec l'Indien, ils croient avoir bâti pour Rome, ils ont bâti pour les États-Unis ; encore une fois, dans la grande politique de la Providence, la ruse s'est retournée contre la ruse.

Cependant, il a été donné à la Société de Jésus de réaliser une fois, sur un peuple, l'idéal de ses doctrines : pendant une durée de cent cinquante ans, elle est parvenue à faire passer tout entier son principe dans l'organisation de la république du Paraguay ; sur cette application politique, vous pouvez la juger dans ce qu'elle a de plus grand. En Europe, en Asie, elle a été plus ou moins contrariée par les pouvoirs existants ; mais voici qu'au sein des solitudes de l'Amérique du Midi, un vaste territoire lui est accordé, avec la faculté d'appliquer à des peuplades

toutes neuves, aux Indiens des Pampas, son génie civilisateur. Il se trouve que sa méthode d'éducation, qui éteignait les peuples dans leur maturité, semble quelque temps convenir à merveille à ces peuples enfants; elle sait avec une intelligence vraiment admirable les attirer, les parquer, les isoler, les retenir dans un éternel noviciat. Ce fut une république d'enfants, où se montra un art souverain à leur tout accorder, excepté ce qui pouvait développer l'homme dans le nouveau-né.

Chacun de ces étranges citoyens de la république des Guaranis doit se voiler la face devant les pères, baiser le bas de leur robe; portant dans cette législation d'un peuple les souvenirs des écoles de ce temps-là, pour des fautes légères, les hommes, les femmes, les magistrats eux-mêmes sont fouettés sur la place publique. De temps en temps, la vie fait effort pour éclater dans ces peuplades ainsi emmaillottées; alors, ce sont des rugissements de bêtes fauves, des émeutes, des révoltes, qui, pour quelque temps, chassent, dispersent les missionnaires; après quoi, chacun rentre dans son ancienne condition, comme si rien ne s'était passé, la foule dans sa dépendance puérile, les institutions dans leur autorité de droit divin. Le bréviaire dans une main, la verge dans l'autre, quelques hommes conduisent et conservent comme un troupeau les derniers débris des empires des Incas. C'est là en soi un grand spectacle, si l'on y joint un art infini de s'isoler du reste de l'univers, et, malgré le silence dont on s'environne, des révolutions continuelles qui excitent je ne sais quel soupçon dont personne ne peut se défendre, ni le roi d'Espagne, ni le clergé régulier, ni le pape. Cette éducation d'un peuple se consomme dans un mystère profond, comme s'il s'agissait d'une trame ténébreuse. De temps en temps, quand ils sont pressés, on voit les pères mission-

naires, selon l'expression de l'un d'entre eux, s'élancer avec leurs néophytes à la chasse des Indiens, comme à la chasse des tigres, les enfermer dans une enceinte réservée, peu à peu les apaiser, les dompter, les parquer dans l'Église.

A cette constitution s'attache le triomphe de la Société de Jésus, puisque c'est là qu'elle a pu mettre son âme et son caractère tout entier. Mais, cette colonisation mystérieuse, est-il sûr qu'elle soit le germe d'un grand empire? Où est le signe de vie? Partout ailleurs on entend au moins les vagissements des sociétés au berceau ; ici, j'ai bien peur, je l'avoue, que tant de silence, au même lieu, depuis trois siècles, soit un mauvais augure, et que le régime qui a pu si vite énerver la nature vierge ne soit pas celui qui développe les Guatimozin et les Moutézuma. La Société de Jésus est tombée; mais son peuple du Paraguay lui survit, de plus en plus muet et mystérieux. Ses frontières sont devenues plus infranchissables. Le silence a redoublé, le despotisme aussi; l'utopie de la Compagnie de Jésus est réalisée : un État sans mouvement, sans bruit, sans pulsation, sans respiration apparente. Dieu fasse qu'il ne s'enveloppe pas de tant de mystères pour cacher un cadavre!

Ainsi, pour tout résumer à la fois, un héroïsme machiavélique qui s'enlace dans ses propres piéges, ou qui ne laisse après soi que le silence des morts, ce sont les résultats de tant de stratagèmes pour porter la parole de vie; des succès isolés, toujours incertains, sur des tribus que séparent des déserts, sur des familles, des individus; une impuissance complète, dès que l'on entre en lutte avec des peuples formés, avec des religions établies, l'islamisme, le brahmanisme, le bouddhisme.

Cependant, si l'on veut être juste, il faut accuser, non

pas seulement la politique de la Société de Jésus, mais un mal plus profond. Pour évangéliser la terre, que présentons-nous à la terre? Un christianisme divisé. Ce qui, dans les missions, a commencé le mal, c'est l'inimitié des ordres; ce qui l'a achevé, c'est l'inimitié des cultes.

Partout on a vu, aux extrémités du globe, le catholicisme et le protestantisme se paralyser mutuellement. Disputés par ces influences contraires, que peuvent faire l'islamisme, le brahmanisme, le bouddhisme, sinon attendre que nous soyons entre nous d'intelligence? Le premier pas à faire est donc de tendre nous-mêmes, non pas à éterniser les discordes, mais à manifester l'unité vivante du monde chrétien; car nous ne sommes pas seuls dans l'attente du jour qui doit réunir tous les peuples dans le peuple de Dieu. De tant de religions qui se partagent la terre, pas une seule qui n'aspire à effacer toutes les autres par je ne sais quel coup de la Providence. Et pourtant voyez-les : elles n'entreprennent plus rien de sérieux les unes sur les autres; à peine si elles se dérobent par surprise quelques individus ; au reste, plus de projet avoué de se mesurer au grand jour. Je ne sais quoi leur dit qu'elles ne peuvent se vaincre. Supposez que des siècles se passent, vous les trouveriez après cela au même lieu, seulement plus immobiles encore. Quoi que l'on fasse, tels qu'ils sont, ni le catholicisme n'extirpera le protestantisme, ni le protestantisme[1] n'extirpera le catholicisme.

Faut-il donc renoncer à l'unité, à la fraternité, à la solidarité promise? Mais c'est renoncer au christianisme. Vivre indifféremment, l'un à côté de l'autre, comme dans deux sépulcres, sans plus aucun espoir de se toucher le

[1] Dans ses vieilles formes.

cœur? Cela est la pire des morts. Recommencer des luttes aveugles et sanglantes, cela est impie et impossible. Au lieu de s'amuser à tant de haines stériles, j'imagine donc qu'il vaudrait beaucoup mieux travailler sérieusement sur soi-même à développer l'héritage et la tradition reçue. Car au sein de cette immobilité profonde de cultes qui se tiennent mutuellement en échec, l'avenir appartiendra non à celui qui harcèlera le plus ses rivaux, mais à celui qui osera faire un pas. Tous les autres obéiraient à cette manifestation de vie. Ce premier pas seul rouvrirait les empires fermés aujourd'hui aux missionnaires de la lettre. Tant de peuples maintenant suspendus, dont on n'espère plus rien, sentant l'impulsion de l'esprit qui rentre dans le monde, se relèveraient, achèveraient leur itinéraire vers Dieu ; et, la guerre intestine cessant dans le christianisme, l'entreprise des missions pourrait se consommer un jour.

CINQUIÈME LEÇON

THÉORIES POLITIQUES, ULTRAMONTANISME.

Un membre du haut clergé[1], un homme dont je respecte la sincérité, un évêque de France, usant des droits de sa situation et de sa conviction, dans une lettre rendue publique et dirigée en partie contre mon enseignement, conclut par ces paroles qui s'adressent à moi : *Puisqu'il n'a été ni improuvé, ni censuré, ni désavoué, il est évident qu'il a reçu sa mission.* Ces paroles, revêtues d'une si haute autorité, m'obligent de dire une chose qui fera plaisir à nos adversaires, c'est que je n'ai reçu de mission que de moi-même; je n'ai consulté que la dignité, les droits de la pensée ; pour marcher dans cette voie, que je crois être celle de la vérité, je n'ai point attendu de savoir si je serais approuvé ou censuré. Si donc c'est une erreur, sous le régime de la Révolution, de constater le droit de discussion, si c'est une erreur, dans l'esprit du christianisme, d'invoquer l'unité au lieu de la discorde, la réalité au lieu de l'apparence, la vie au lieu de la lettre, il est juste que cette faute ne retombe que sur moi ; d'autant mieux que je sens bien que je m'y enracine chaque jour, et que j'ai déjà passé l'âge où l'on suit, sans le savoir, l'impulsion et la mission d'autrui. Par quelle faveur

[1] M. l'évêque de Chartres.

aurais-je été choisi pour parler au nom de l'Université, moi qui ne fais pas même partie de ce corps. Non, la faute m'appartient bien tout entière, et s'il y a un châtiment, il faut qu'il m'appartienne aussi. (*Applaudissements.*)

Le caractère que nous avons démêlé, dès l'origine, dans la doctrine de la Société de Jésus, se marque d'une manière extraordinairement précise, dans son économie et son régime intérieur. Tout l'esprit de la Compagnie est contenu dans le principe d'économie domestique que je vais dévoiler. La Société de Jésus a su concilier tout à la fois, par un prodige d'habileté, la pauvreté et la richesse. Par la pauvreté, elle va au-devant de la piété; par la richesse au-devant du pouvoir. Mais comment concilier ces deux choses dans le droit? le voici.

Selon sa règle, soumise au concile de Trente, elle se compose de deux sortes d'établissements de nature différente : de maisons professes qui ne peuvent rien posséder en propre (c'est là la partie essentielle), et de colléges, qui peuvent acquérir, hériter, posséder (c'est la partie accidentelle); ce qui revient à dire que la Société est instituée de manière à pouvoir tout ensemble refuser et accepter, vivre selon l'Évangile, et vivre selon le monde. Soyons plus précis. A la fin du seizième siècle, je trouve qu'elle avait vingt et une maisons professes et deux cent quatre-vingt-treize colléges, c'est-à-dire vingt et une mains pour refuser, et deux cent quatre-vingt-treize pour accepter et saisir. Voilà, en deux mots, le secret de son économie intérieure. De là, passons à ses relations avec le monde extérieur et politique.

La Société de Jésus, au milieu de ses missions étrangères, a fini par se laisser prendre dans ses propres piéges; je veux aujourd'hui rechercher si quelque chose de tout semblable ne lui est pas arrivé en Europe; si la politique

du seizième siècle n'est pas devenue entre ses mains une arme à deux tranchants, qu'elle a fini par retourner contre elle.

Quel est le caractère d'une religion vraiment vivante, dans ses rapports avec la politique? c'est de communiquer sa force aux États dont elle devient le fondement; de faire pénétrer un souffle puissant chez les peuples qui se conforment à son principe; de s'intéresser à eux, de leur prêter appui pour croître sous son ombre. Que diriez-vous, si au lieu de cette vie qui se propage, vous trouviez quelque part une société religieuse, qui a quelque forme politique qu'elle soit associée, monarchie, aristocratie, démocratie, se déclare sourdement l'ennemie de cette constitution, et travaille à la miner, comme s'il lui était impossible de souffrir aucune alliance? Que diriez-vous d'une société qui, dans quelque milieu qu'elle soit jetée, aurait un art souverain à démêler, sous les formes artificielles des lois et des institutions écrites le véritable principe de vie politique, s'appliquant aussitôt à le ruiner par la base?

Aussi longtemps qu'elles ont vécu, les religions de l'antiquité ont servi de fondement à certaines formes politiques, le panthéisme aux castes orientales, le polythéisme aux républiques grecques et romaines. Avec le christianisme, on voit quelque chose de nouveau, un culte qui, sans se complaire exclusivement dans un moule politique, s'allie à toutes les formes des sociétés connues. Comme il est la vie même, il la distribue à tout ce qui fait alliance avec lui, à la monarchie féodale des barbares, aux républiques bourgeoises de Toscane, aux républiques sénatoriales de Venise et de Gênes, aux cortès espagnoles, à la monarchie pure, absolue, limitée, à la tribu, au clan, en un mot à tous les groupes de la famille humaine; et cette

âme religieuse, distribuée partout, pénétrant dans toutes les formes pour les accroître et les développer, compose l'organisation du monde chrétien.

Au milieu de ce travail, je vois quelque chose d'étrange qui m'éclaire subitement sur la nature de l'ordre de Jésus. Placé dans une monarchie, il la mine au nom de la démocratie[1]; réciproquement, il mine la démocratie au nom de la monarchie ; quel qu'il soit à ses commencements, il finit, chose extraordinaire, par être également contraire à la royauté française, sous Henri III, à l'aristocratie anglaise, sous Jacques II, à l'oligarchie vénitienne, à la liberté hollandaise, à l'autocratie espagnole, russe, napolitaine ; ce qui fait qu'il a pu être expulsé trente-neuf fois par des gouvernements de formes non-seulement diverses, mais opposées. Il arrive un moment où ces gouvernements sentent que cet ordre est sur le point d'étouffer, chez eux, le principe même de l'existence; alors de quelque origine qu'ils soient, ils le repoussent après l'avoir appelé. Nous verrons tout à l'heure au profit de quelle idée la Société de Jésus provoque, à la longue, la mort de toute forme positive de constitution, d'État et d'organisation politique.

En examinant l'esprit des premiers publicistes de l'Ordre, on remarque d'abord qu'ils assistent au moment où achevaient de se former les grandes monarchies de l'Europe. L'avenir prochain de l'Espagne, de la France, de l'Angleterre, au seizième siècle, appartient à la royauté ; elle personnifie, à ce moment, la vie des peuples et des États. C'est sur le pouvoir royal que s'appuient les peuples modernes au sortir du moyen âge. En l'absence d'autres institutions, la monarchie représente, à la fin de la Renais-

[1] Bellarmin. (*De Potestat. Summ. Pontif.*, cap. v, p. 77.)

sance, l'œuvre des temps écoulés, l'unité, la nationalité, le pays; et c'est aussi contre ce pouvoir que se déclarent, à l'origine, les publicistes de la Société de Jésus ; elle le rabaisse, elle veut le mutiler, quand il renferme le principe de l'indépendance de l'État en face de l'Église.

Mais au nom de quelle idée les Bellarmin, les Mariana, essayent-ils de ruiner la royauté ? Qui le croirait? C'est au nom de la souveraineté du peuple. « Les monarchies, dit « cette école, ont été vues en songe par Daniel, parce « qu'elles ne sont que de vain spectres, et qu'elles n'ont « rien de réel qu'une vaine pompe extérieure. » Ne sachant pas quelle idée ils déchaînent, et croyant ne s'armer que d'un fantôme, ils font appel à l'opinion, à la souveraineté populaire pour abaisser, déprimer la force publique qui les sépare de la domination. Il est vrai qu'après avoir donné le bon plaisir de la foule, *beneplacita multitudinis*, pour base à la monarchie, ces grands démocrates de 1600 ne font nulle difficulté de réduire à rien l'autorité du suffrage général; en sorte que, renversant la royauté par le peuple, et le peuple par l'autorité ecclésiastique, il ne reste, en définitive qu'à s'abandonner à leur propre principe.

Aussi, lorsque tous les rôles étaient changés, et que les écrivains de l'ordre s'étaient prématurément servis de la souveraineté pour abolir la souveraineté, savez-vous quel refuge conservèrent ceux qui voulaient protéger la loi civile et politique contre la théocratie? L'école de la Société de Jésus menaçait de tuer la liberté par la liberté, avant même qu'elle fût née. Pour échapper à ce piége extraordinaire, Sarpi et les indépendants furent obligés d'avancer que le pouvoir politique, le pouvoir royal était de droit divin, qu'ainsi l'État avait sa raison d'être aussi bien que la papauté, qu'il ne pouvait être asservi par elle,

puisqu'il avait, comme elle, un fondement inattaquable; c'est-à-dire que, par un renversement de toute vérité, et par un stratagème qui menaça de détruire à sa source l'idée de l'existence civile et politique, les religieux ne parlant que de la souveraineté du peuple pour la ruiner, les politiques furent contraints de ne parler que du droit divin pour la sauver.

La question ainsi posée, restait, pour la trancher, un pas hardi à faire du côté du parti théocratique; c'était de pousser les choses jusqu'à la doctrine avouée du *régicide;* on ne plia pas devant cette nécessité. Sans doute, au milieu du vertige de la Ligue, il ne manqua pas de prédicateurs de divers ordres, qui allèrent au-devant de la doctrine. Mais ce que personne ne nie, c'est qu'il appartient aux membres de la Société de Jésus de l'avoir savamment fondée, érigée en théorie. On connaît leur axiome populaire de ce temps-là : Il ne faut qu'un pion pour mater un roi!

Depuis 1590 jusqu'en 1620, les docteurs les plus importants de l'ordre, retirés de la mêlée, enfermés paisiblement dans le fond de leurs couvents, les Emmanuel Sâ, les Alphonse Salméron, les Grégoire de Valence, les Antoine Santarem, établissent positivement le droit de l'assassinat politique. Voici en deux mots toute la théorie, qui, dans cet intervalle, est très-uniforme. Ou le tyran possède l'État par un droit légitime, ou il l'a usurpé. Dans le premier cas, il peut être dépouillé par un jugement public, après quoi chacun devient à son gré l'exécuteur. Ou le tyran est illégitime, et alors chaque homme du peuple peut le tuer. *Unusquisque de populo potest occidere*, dit Emmanuel Sâ en 1590; il est permis à tout homme de tuer un tyran qui est tel quant à la substance, dit un jésuite allemand, Adam Tanner, *tyrannus quoad substantiam;*

il est glorieux de l'exterminer, *exterminare gloriosum est.* conclut un autre auteur non moins grave. Alphonse Salméron donne au pape le droit de tuer par une unique parole, pourvu que ce ne soit pas lui qui applique la main, *potest verbo corporalem vitam auferre;* car, en recevant le droit de paître les brebis, n'a-t-il pas aussi reçu celui de massacrer les loups, *potestatem lupos interficiendi?*

Selon la théorie de Bellarmin, le plus sage, le plus savant, le plus modéré de tous au moins dans les formes, il n'appartient pas aux moines ni aux ecclésiastiques de massacrer, *cædes facere*, ni de tuer les rois par embûches, l'usage[1] est d'abord de les corriger paternellement, *paternè corripere*, puis de les excommunier, puis de les priver de l'autorité royale, après quoi l'exécution appartient à d'autres : *Executio ad alios pertinet.*

Il est surtout un ouvrage célèbre où ces théories sont résumées avec une audace dont on ne peut trop s'étonner, lorsque l'on pense pour quels lecteurs il fut composé. Je parle du *Livre du roi*, par le jésuite Mariana. Cet ouvrage fut écrit sous les yeux de Philippe II pour l'éducation de son fils. Partout ailleurs le jésuitisme marche par des voies détournées ; ici il se relève avec la fierté de l'hidalgo espagnol. Comme il sent que la royauté d'Espagne est engagée dans les liens de la théocratie, en parlant au nom de la Rome papale, il lui est permis de tout dire. De là, quelle étrange franchise à fouler l'autorité civile, pour peu qu'elle veuille sortir d'une dépendance désormais avouée et consentie !

Malgré la différence de génie, on pourrait comparer au prince de Machiavel, le roi de Mariana, Machiavel se sert de tous les vices pourvu qu'ils soient forts ; il veut les faire

[1] *Ipsorum mos est.*

tourner à l'indépendance politique de l'État. Mariana consent à toutes les vertus, pourvu qu'elles aboutissent à la démission de l'État devant l'ordre du clergé. Croiriez-vous qu'il va, au nom de ces mêmes vertus, jusqu'à exiger l'impunité pour tous les crimes que pourraient commettre les ecclésiastiques? et ce n'est pas un conseil, c'est un commandement. « Que personne du clergé ne soit con« damné, même lorsqu'il aurait mérité de l'être[1]. » Il vaut mieux que les crimes restent impunis, *præstat scelera impunita relinqui;* cette impunité établie, il conclut en exigeant que les chefs du clergé soient, non pas seulement la tête de l'Église, mais encore celle de l'État, et que les affaires civiles leur soient abandonnées aussi bien que les affaires religieuses. J'aime, je l'avoue, dans ce jésuitisme de Mariana, reconnaître l'orgueil castillan. *Si non, non*, qui se serait attendu à trouver la formule de la franchise des vieilles fueros, transportée dans la diplomatie de Loyola?

Du moins, après ces dures conditions que l'esprit théocratique impose à cette royauté idéale, quelle sorte de garantie va-t-il lui donner? La garantie du poignard. Après que Mariana a lié la royauté par le pouvoir théocratique, pour être plus sûr d'elle, il suspend sur son front la menace de l'assassinat, et fonde ainsi au pied de la papauté une monarchie absolue, tempérée par le droit du poignard. Voyez comme, au milieu de la théorie, il s'interrompt pour faire briller aux yeux de son royal élève le couteau encore sanglant de Jacques Clément. « Dernièrement, dit-il, a été accompli en France un ex« ploit insigne et magnifique[2] pour l'instruction des prin« ces impies. Clément, en tuant le roi, s'est fait un nom

[1] Neminem ex sacrato ordine supplicio quamvis merito subjiciat. (*De Rege*, lib. I, cap. x, p. 88.

[2] Facinus memorabile, nobile, insigne. (*Ibid.*, lib. I, cap. vi.)

« immense, *ingens sibi nomen fecit.* Il a péri, Clément, « l'éternel honneur de la France (*æternum Galliæ decus*) « selon l'opinion du plus grand nombre... jeune homme « d'un esprit simple et d'un corps délicat... mais une « force supérieure affermissait son bras et son esprit[1]. »

Cet exemple ainsi consacré, il fonde à son tour sa doctrine du régicide, avec la fermeté de Machiavel. Dans les cas ordinaires, une assemblée doit être réunie pour porter le jugement; en l'absence de cette assemblée, la voix publique du peuple, *publica vox populi*, ou l'avis d'hommes graves et érudits[2], doit suffire. Surtout que l'on ne craigne pas que « trop d'individus n'abusent de « cette faculté de manier le fer. Les choses humaines « iraient mieux s'il se trouvait beaucoup d'hommes à la « forte poitrine, *forti pectore*, qui méprisent leur propre « salut; la plupart seront retenus par le soin de leur vie.»

Dans ce chemin que Mariana a suivi avec tant d'assurance, un scrupule le saisit tout à coup; quel est-il? celui de savoir s'il est permis de se servir du poison aussi bien que du fer? Ici reparaissent les distinctions de la casuistique dont jusqu'à ce moment il s'était affranchi. Il ne veut pas du poison par un motif exclusivement chrétien, parce que le prince en buvant le médicament préparé[3] commettrait à son insu un demi-suicide, chose opposée à la loi évangélique. Cependant, puisque la fraude et la ruse sont légitimes, il trouve ce tempérament, que l'empoisonnement est permis toutes les fois que le prince ne s'empoisonne pas lui-même; par exemple si l'on se sert d'un venin assez subtil pour tuer seulement en im-

[1] Sed major vis vires et animum confirmabat. (*De rege*, lib. I, cap. VI. p. 54.)
[2] Viri eruditi et graves. (*Ib.*, cap. VI, p. 60.)
[3] Noxium medicamentum. *Ib.*, cap. VII, p. 67.)

prégnant de sa substance le vêtement royal, *nimirum cum tanta vis est veneni, ut sellâ eo aut veste delibutâ vim interficiendi habeat.*

Maintenant, souvenez-vous que ce livre n'est pas un ouvrage ordinaire, qu'il est écrit pour l'éducation du futur roi d'Espagne! quelle profondeur et quelle audace! au milieu de la cour, sous l'or pur de l'Évangile et de la morale de Xénophon, faire sentir ainsi d'avance les pointes de fer à la poitrine de ce royal disciple, présenter la menace en même temps que l'enseignement, tenir le bras de la société levé sur l'enfant qui va régner, attacher devant lui le poignard de Jacques Clément à sa couronne! quel coup de maître de la part de la Société de Jésus? de la part de l'instituteur, quelle intrépidité d'orgueil! Pour l'élève, quel avertissement, quel effroi subit, quelle terreur qui ne s'apaisera plus! Ne soyez pas surpris si ce jeune Philippe III vit comme si son sang s'était figé dans ses veines, s'il se retire autant que possible de la royauté, s'il ne se meut dans la solitude de l'Escurial que pour imiter le pèlerinage de Loyola. Depuis ce jour, moitié terreur, moitié respect, la dynastie espagnole de la maison d'Autriche s'évanouit sous cette main froide, toujours levée contre elle. Cette main ressemble à celle du commandeur dans le *Festin de Pierre*. Roi ou peuple, elle entraîne sans retour quiconque lui abondonne la sienne.

Assurément il était bien permis de pâlir à un jeune prince d'Espagne, lorsqu'un homme aussi habitué que Philippe II à toutes les trames, disait: « Le seul ordre auquel je ne comprenne rien, est l'ordre des jésuites. » Voulez-vous avoir sur eux l'opinion d'un brave, par excellence, auquel ils ont enseigné la peur? Voici la réponse d'Henri IV à Sully, qui s'opposait au rappel des jésuites; le roi avoue qui ne leur rouvre la France que parce qu'il

a peur d'eux : « Par nécessité, il me faut faire à présent « de deux choses l'une : à savoir, d'admettre les jésuites « purement et simplement, les décharger des opprobres « desquels ils ont été flétris, et les mettre à l'épreuve de « leurs tant beaux serments et promesses excellentes : ou « bien de les rejeter plus absolument que jamais, et leur « user de toutes les rigueurs et duretés dont on se pourra « aviser, afin qu'ils n'approchent jamais ni de moi, ni de « mes États ; auquel cas il n'y a point de doute que ce soit « les jeter dans le dernier désespoir, et, par icelui, dans « des desseins d'attenter à ma vie, ce qui la rendrait mi- « sérable et langoureuse, demeurant toujours ainsi dans « la défiance d'être empoisonné, assassiné ; car ces gens- « là ont des intelligences et des correspondances partout, « et grande dextérité à disposer les esprits ainsi qu'il leur « plaît ; qu'il me vaudrait mieux être déjà mort, étant en « cela de l'opinion de César, que la plus douce mort est « la moins prévue et attendue[1]. »

Au reste, cette doctrine avouée du *régicide* n'a eu qu'un temps ; elle appartient à l'époque de ferveur qui a marqué la première phase de l'ordre de Jésus. En 1614, l'époque ayant changé, le droit du poignard est remplacé par un établissement plus profond, qui sans tuer l'homme n'anéantit que le roi. Le confesseur succède au régicide ; il n'y a plus de Jacques Clément, de Jean Châtel, de Barrière, etc. ; mais on voit quelque chose de plus effrayant. Derrière chaque roi, on voit marcher un homme de la Société de Jésus, qui nuit et jour, avec l'autorité des menaces infernales, tient cette âme dans sa main, la brise dans les exercices spirituels, la rapetisse au niveau et au ton de la Compagnie ; elle renonce à produire des mi-

[1] *Mémoires de Sully*, tome V, p. 113.

nistres, c'est pour s'asseoir elle-même sur le trône, à côté du pénitent. Le jésuitisme n'a pu briser la royauté au pied de la théocratie ; il fait mieux ; il se glisse sous la couronne, à travers le confessionnal, et l'œuvre est consommée. Car il ne s'agit pas de jeter dans l'oreille des rois la vérité vivante, mais bien plutôt d'assoupir, de désarmer leur conscience en la remplissant d'un bourdonnement de haines et de rivalités cupides ; et rien n'est étrange comme d'apercevoir, au milieu de la vie qui s'accroît dans les sociétés modernes, tant de princes et de souverains, remués d'une manière mécanique par cette volonté qu'ils empruntent chaque jour à qui fait profession d'exténuer la volonté.

Partout où une dynastie se meurt, je vois se soulever de terre et se dresser derrière elle comme un mauvais génie, une de ces sombres figures de confesseurs jésuites, qui l'attire doucement, paternellement dans la mort : le père Nithard, auprès du dernier héritier de la dynastie autrichienne en Espagne ; le père Auger, auprès du dernier des Valois ; le père Peters, auprès du dernier des Stuarts... Je ne parle pas des temps que vous avez vus et qui touchent aux nôtres. Mais rappelez-vous seulement la figure du père Le Tellier, dans les Mémoires de Saint-Simon ! C'est la seule que cet écrivain, qui ose tout, ait dépeinte avec une sorte de terreur. Quel air lugubre, quel pressentiment de mort elle répand sur toute cette société ! Je ne sache rien en effet de plus effrayant que l'échange qui se fait entre ces deux hommes, Louis XIV et le père Tellier, le roi qui abandonne chaque jour une partie de sa vie morale, le père Tellier qui communique chaque jour une partie de son levain ; cette ruine imposante d'un noble esprit qui ne se défend plus ; cette ardeur soutenue de l'intrigue qui envahit tout ce que la conscience a perdu ;

cette émulation de la grandeur et de la petitesse, ce triomphe de la petitesse, puis à la fin l'âme du père Tellier, qui semble occuper la place tout entière de l'âme de Louis XIV et envahir la conscience du royaume ; et dans cet incroyable échange qui ôte tout à l'un et ne donne rien à l'autre, la France qui ne reconnaît plus son vieux roi, et qui, par sa mort, se sent délivrée, tout ensemble, du double fardeau de l'égoïsme du pouvoir absolu, et de l'égoïsme d'une religion politique. Quel avertissement! Malgré la différence des temps, qu'il est nécessaire de ne l'oublier jamais! (*Applaudissements.*)

Ici, nous touchons à une révolution décisive dans les théories politiques du jésuitisme. Jamais changement ne fut si prompt, ni manœuvre si audacieuse. Nous entrons dans le dix-huitième siècle; les doctrines que le jésuitisme avait soulevées à sa naissance cessent d'être un fantôme; elles prennent un corps, une réalité dans les esprits. Royauté de l'opinion, souveraineté du peuple, liberté de l'élection populaire, droit fondé sur le contrat social, liberté, indépendance, toutes ces choses cessent d'être de vains mots ; elles circulent, elles s'agitent, elles se développent dans le siècle tout entier. En un mot, ce ne sont plus des thèses de collége ; c'est la réalité.

En présence des doctrines par lesquelles ils ont commencé, que vont faire ces intrépides républicains de la Société de Jésus? les renier, les écraser s'ils peuvent. Avec cet instinct souverain qu'ils possèdent pour surprendre la vie dans son germe, ils se retournent, ils se précipitent contre leurs propres doctrines, sitôt qu'elles commencent à vivre. N'est-ce pas là leur rôle depuis un siècle et demi ? en est-il un seul qui dans tout cet intervalle ne se soit appliqué à détruire cette puissance de l'opinion que les fondateurs avaient mise en avant, sans savoir que le mot

grandirait, et que le programme de la ligue deviendrait une vérité ?

Au seizième siècle, qui proclame, même avec le bon vouloir de Philippe II, la doctrine de la souveraineté du peuple, quand elle n'a aucune chance d'être mise en pratique? La Société de Jésus. Au dix-huitième, qui combat avec acharnement la souveraineté du peuple, quand, cessant d'être une abstraction, elle devient une institution ? La Société de Jésus. Quels sont, au dix-huitième siècle, les ennemis les plus injurieux de la philosophie? Ceux qui, au seizième, ont posé les mêmes principes que ceux de la philosophie, sans vouloir en faire autre chose qu'une arme de combat. Quels sont ceux qui, au dix-huitième siècle, vont fortifier de leur doctrine le pouvoir absolu et schismatique des Catherine II, des Frédéric II? Ceux qui, au seizième, ne parlaient que de renverser, de fouler, de poignarder, au nom du peuple, le pouvoir absolu et schismatique, car il ne faut pas oublier que, lorsque la Société de Jésus fut abolie par le pape, elle trouva son refuge contre l'autorité suprême au sein du despotisme de Catherine II. On vit là, pour un moment, une ligue étrange, celle du despotisme, de l'athéisme, du jésuitisme, contre toutes les forces vives de l'opinion. Depuis 1773 jusqu'à 1814, dans cet intervalle où l'ordre de Jésus est tenu pour mort par la papauté, il s'obstine à vivre malgré elle, retiré pour ainsi dire au cœur de l'athéisme de la cour de Russie : c'est là qu'on le retrouva tout entier, dès qu'on en eut besoin.

Si ce ne sont pas là assez de contradictions, examinez les monuments qui, de nos jours, sont le plus imprégnés de son esprit. Personne n'a reproduit de notre temps avec plus d'autorité que MM. de Bonald et de Maistre les nouvelles maximes politiques de l'école théocratique. Deman-

dez-leur ce qu'ils pensent de l'élection, de l'opinion, de la souveraineté du peuple. Cette souveraineté, répond pour eux tous leur orateur M. de Maistre, est un dogme *antichrétien;* voilà pour l'orthodoxie.

Mais on ne se contente pas de condamner ce que l'on a consacré autrefois, il faut encore le bafouer avec cette affectation d'insolence particulière aux aristocraties déchues, quand elles n'ont plus d'autres armes. De là cette souveraineté si vantée par les Bellarmin, les Mariana, les Emmanuel Sà, n'est plus, pour M. de Maistre, qu'une *criaillerie philosophique*[1], c'est la *rendre odieuse et ridicule que de la faire dériver du peuple*[2]. Est-ce assez de défections? Arrivé à ce terme, l'évolution est achevée. On a retourné contre l'institution populaire l'arme qu'on avait aiguisée contre l'institution monarchique: et si de tout ce qui précède quelque chose résulte avec une évidence manifeste, c'est qu'après avoir voulu ruiner, au seizième siècle, la royauté par l'autorité du peuple, on a voulu ruiner au dix-neuvième les peuples par l'autorité des rois. Ce n'est plus le prince qu'on prétend poignarder; qui est-ce donc? L'opinion.

Ainsi, la fonction du jésuitisme, dans ses rapports avec la politique, a été de briser, l'une par l'autre, la monarchie par la démocratie, et réciproquement, jusqu'à ce que toutes ces formes étant usées ou déconsidérées, il ne reste rien à faire qu'à s'abîmer dans la constitution et l'idéal, inhérents à la Société de Loyola; et je ne puis trop m'étonner que quelques personnes de nos jours se laissent aveugler[3] par ce semblant de démocratie, sans voir que cette démagogie prétendue de la ligue ne cachait rien au

[1] M. de Maistre. (*Le Pape*, p. 152.)
[2] *Ib.*, p. 159.
[3] V. *Philosophie de l'Histoire de France*, p. 398.

fond qu'un grand piége pour envelopper ensemble la royauté et le peuple. Lorsque Mariana et les docteurs de cette école ont bien argumenté pour appuyer la royauté sur la démocratie, ils ajoutent, sans se déconcerter, ces deux mots qui renversent tout l'échafaudage : La démocratie est une perturbation... *Democratia quæ perversio est.*

Que voulaient donc par de si grands travaux et tant de stratagèmes, les membres de la Société de Jésus? Que veulent-ils encore? Détruire pour détruire? Nullement. Ils veulent, comme il est dans l'esprit de toute société, de tout homme, réaliser l'idéal qu'ils portent écrit dans leur loi, s'en rapprocher par des voies détournées, s'ils ne peuvent l'atteindre directement. C'est la condition de leur nature, à laquelle ils ne peuvent renoncer sans cesser d'être. Toute la question se réduit à chercher quelle forme sociale dérive nécessairement de l'esprit de la Société de Jésus. Mais pour découvrir ce plan, il suffit d'ouvrir les yeux; puisqu'avec cette audace qu'ils allient au stratagème, leurs grands publicistes l'ont nettement défini. Cet idéal est la théocratie.

Ouvrez seulement les œuvres de leur théoricien, de celui qui les a couverts si longtemps de sa parole, de cet homme qui donne une expression si douce et si tempérée à des idées si violentes, de leur docteur, de leur apôtre, du sage Bellarmin. Il ne s'en cache pas : sa formule de gouvernement est la soumission du pouvoir politique au pouvoir ecclésiastique ; c'est pour le clergé, le privilége d'échapper, même en matière civile, à la juridiction de l'État[1] ; dans le pouvoir politique, c'est la subordination à l'autorité religieuse, qui peut le déposer, le révoquer,

[1] Clericos a jurisdictione seculari exemptos non tantum in spiritualibus, sed etiam in temporalibus. (*De Potest. Summ. Pont.*, cap. xxxiv, p. 273, 281, 283, etc.)

l'enfermer, *comme un bélier qu'on sépare du troupeau ;* c'est encore, de la part du clergé, le privilége d'échapper, même dans les affaires temporelles, au droit commun par le droit divin ; en un mot, l'unité de l'État et de l'Église, à la condition que l'un sera soumis à l'autre, comme le corps l'est à l'esprit; une monarchie, une démocratie, une aristocratie, peu importe, avec le *veto du pape*, c'est-à-dire un État décapité, voilà la charte de l'ordre, rédigée par la plume savante de Bellarmin.

Qui se serait attendu à retrouver, mot pour mot, au seizième siècle, comme contrat d'alliance, l'ultramontanisme de Grégoire VII ? Nous touchons à des charbons ardents, à ce qu'il y a de plus intime, de plus impérissable dans l'esprit des fondateurs de l'ordre. Non contents de ressaisir, jusqu'au sein de la Réforme, le dogme religieux du moyen âge, ils ont cru en ressaisir aussi le dogme politique. Dans leur ardeur de tout reprendre, ils ont voulu rendre à la papauté l'ambition qu'elle avait elle-même déposée; comme si cette force souveraine, qui élève et qui dépose les gouvernements par une sorte de miracle social se composait péniblement par la science, les controverses et les luttes! Cette force paraît en agissant; sitôt qu'elle a besoin de se prouver, elle cesse d'être. Je ne sache pas que Grégoire VII fît de longs traités, pour démontrer la puissance qu'il avait de foudroyer ; il foudroyait, en effet, par une lettre, un mot, un signe ; le front des rois se courbait, les docteurs se taisaient.

Mais imaginer que, pour remonter à ce Sinaï du moyen âge, pour rassembler les rayons de flamme qui partaient du front d'Hildebrand et atteignaient sans intermédiaire le cœur des peuples prosternés ; imaginer que pour de pareils prodiges ce soit assez d'entasser raisonnements sur raisonnements, texte sur textes, ou même ruses sur

ruses, c'est prendre encore une fois la lettre pour la vie. La Société de Loyola a servi à maintenir la papauté sur le trône du moyen âge; et parce que tout l'extérieur est resté le même, elle ne peut concevoir que la papauté n'exerce pas l'autorité qu'elle avait au moyen âge; la Société de Jésus a rendu à la papauté ses foudres matériels; elle s'étonne que la papauté n'en terrifie pas le monde; oubliant que pour foudroyer les esprits, il faut rallumer d'abord les rayons de l'esprit.

Voilà le vrai malheur de cet ordre, dans le système politique. Abusé par la vision matérielle d'Hildebrand, il poursuit un idéal impossible. Il s'agite éternellement, sans aboutir nulle part; malheureux au fond, n'en doutez pas, sous ces prétendues conquêtes; car il s'inquiète plus qu'un autre, et pourquoi? pour inspirer à la papauté une passion d'autorité, qu'elle ne peut plus, qu'elle ne veut plus concevoir. Il se remue, il se fatigue, et pourquoi? pour regagner un lambeau de ce fantôme de Grégoire VII, qui, chaque siècle, chaque année, se dérobe davantage et s'enfonce un degré plus avant dans l'irrévocable passé.

Certes, c'est un grand mot que l'unité de l'Église et de l'État, du spirituel et du temporel. J'admettrai, si l'on veut, facilement que la séparation de l'une et de l'autre est un malheur en soi; seulement, puisqu'il est arrivé au vu de toute la terre, et qu'on n'a pas su l'empêcher, un plus grand mal serait de le nier. Quand tous les peuples de la famille chrétienne reconnaissaient, au moyen âge, l'autorité d'un même chef, ce put être une chose inestimable que l'intervention de cette suprême autorité dans les affaires publiques. La dépendance des peuples européens sous une même puissance spirituelle ne faisait que constater leur égalité réciproque. Aujourd'hui que la moitié d'entre eux, en repoussant ce joug, se sont donné

pleine carrière, comprend-on quelle serait la situation de ceux qui l'accepteraient pleinement comme par le passé?

Après la rupture du seizième siècle, que l'on me cite un seul peuple chez lequel l'intervention, même indirecte, du spirituel dans le temporel, c'est-à-dire l'ultramontanisme, n'ait été une cause de ruine! Depuis quand la France a-t-elle été tout ce qu'elle peut être? Depuis Louis XIV, et la déclaration de 1682, qui marqua clairement l'indépendance de l'État. Au contraire, qu'avez-vous fait des peuples qui sont restés le plus fidèles à vos doctrines? Qu'avez-vous fait de l'Italie? au nom de l'unité, vous l'avez partagée en pièces; elle ne peut se réunir. Qu'avez-vous fait de l'Espagne, du Portugal, de l'Amérique du Sud? ces peuples ont suivi l'impulsion de la théocratie; comment en sont-ils récompensés? par toutes les apparences de la mort. Qu'avez-vous fait de la Pologne; elle aussi était restée fidèle, vous l'avez livrée aux bras du schismatique.

D'autre part, les peuples qui sont aujourd'hui puissants, qui ont du moins pour eux tous les signes de la bonne fortune, ceux qui aspirent à de grandes entreprises, ceux qui s'éveillent, grandissent, l'Angleterre, la Prusse, la Russie, les États-Unis, sont-ce là des ultramontains? à vous entendre, c'est à peine si ce sont des chrétiens.

D'où vient un si étrange renversement? Pourquoi la soumission au spirituel emporte-t-elle partout la décadence et la ruine? pourquoi les peuples qui se sont abandonnés à cette direction sont-ils tombés dans un assoupissement irremédiable? la nature de l'esprit n'est-elle pas de réveiller, loin d'assoupir? Assurément. L'esprit ne doit-il pas commander au corps? Oui, sans doute. La doctrine de l'ultramontanisme est donc en soi philosophiquement, théoriquement vraie? Je la tiens en effet pour

légitime. Que peut-il y manquer, pour que la Providence la réfute d'une manière si frappante? Une seule condition, par exemple, si tous les rapports étant renversés, l'esprit cessait de penser et laissait cette tâche au corps; si l'on conservait le mot sans conserver la réalité, si le spirituel s'était laissé déposséder de l'esprit, si, par un bouleversement insigne, il y avait eu depuis trois siècles plus de martyrs dans les révolutions politiques que dans les querelles ecclésiastiques, plus d'enthousiasme chez les laïques que chez les réguliers, plus de ferveur dans la philosophie que dans la controverse, en un mot, plus d'âme dans le temporel que dans le spirituel. Il en résulterait que les uns auraient gardé la lettre pendant que les autres auraient conquis la chose, mais, pour mener le monde, il ne suffit pas de dire du bout des lèvres : Seigneur, Seigneur; il faut encore que ces paroles, pour renfermer la puissance, renferment la réalité, l'inspiration et la vie.

SIXIÈME LEÇON

PHILOSOPHIE DU JÉSUITISME DANS L'ORDRE TEMPOREL, CONCLUSION.

14 juin.

Nous avons vu la Société de Jésus tour à tour en lutte avec l'individu dans les *Exercices spirituels* de Loyola, avec la société politique dans l'ultramontanisme, avec les religions étrangères dans les missions ; il reste, pour achever l'examen de ses doctrines, à les voir aux prises avec l'esprit humain, dans la philosophie, la science et la théologie. Ce n'était rien d'envoyer au bout du monde de hardis messagers, de gagner par surprise quelques peuplades à un évangile déguisé, de ruiner la royauté par le peuple, le peuple par la royauté ; ces projets à moitié consommés et qui semblent si ambitieux pâlissent tous devant la résolution de refaire par la base l'éducation du genre humain.

Les fondateurs de l'ordre ont parfaitement compris les instincts de leur temps ; ils naissent au milieu d'un mouvement d'innovation qui saisit toutes les âmes ; l'esprit de création, de découverte, déborde partout ; il emporte, entraîne le monde. Dans cette sorte d'ivresse de la science, de la poésie, de la philosophie, on se sentait précipité vers un abîme inconnu. Comment arrêter, suspendre, glacer la pensée humaine au milieu de cet élan? Il n'y avait pour cela qu'un seul moyen ; c'est celui que tentè-

rent les chefs de l'ordre de Jésus : se faire les représentants de cette tendance, y obéir pour mieux l'arrêter, bâtir sur toute la terre des maisons à la science pour emprisonner l'essor de la science, donner à l'esprit un mouvement apparent qui lui rende impossible tout mouvement réel, le consumer dans une gymnastique incessante et sous de faux semblants d'activité, caresser la curiosité, éteindre dans le principe le génie de découverte, étouffer le savoir sous la poussière des livres, en un mot faire tourner la pensée inquiète du seizième siècle dans une roue d'Ixion, voilà quel fut, dès son origine, ce grand plan d'éducation suivi avec tant de prudence et un art si consommé. Jamais on ne mit tant de raison à conspirer contre la raison.

On a accusé la Société de Jésus d'avoir persécuté Galilée. Elle a fait mieux que cela en travaillant avec une habileté imcomparable à rendre impossible dans l'avenir le retour d'un autre Galilée, et en extirpant de l'esprit humain la manie de l'invention. Elle a rencontré devant elle cet éternel problème de l'alliance de la croyance et de la science, de la religion et de la philosophie. Si, comme les mystiques du moyen âge, elle se fût contentée de mépriser l'une et d'exalter l'autre, nul doute que le siècle ne l'eût pas écoutée. Il faut lui rendre la justice qu'elle a voulu au moins laisser subsister les deux termes; mais comment a-t-elle résolu le problème de l'alliance? En faisant nominativement briller la raison, en lui accordant toutes les chances de la vanité, tous les dehors de la puissance, à la seule condition de lui en refuser l'usage. De là, dans quelque lieu que la Société s'établisse, au milieu des villes, comme au milieu des solitudes des grandes Indes ou de l'Amérique, elle bâtit, en face l'un de l'autre, une église et un collége; une maison pour la croyance,

une maison pour la science. N'est-ce pas la marque d'une impartialité souveraine ? Tout ce qui rappelle ou satisfait l'orgueil de la pensée humaine, manuscrits, bibliothèques, instruments de physique, d'astronomie, est rassemblé dans le fond des déserts. Vous diriez d'un temple dressé à la raison humaine.

Sans nous laisser arrêter par ces dehors, pénétrons au fond du système ; consultons l'esprit qui donne un sens à tout l'établissement. La Société, dans des règles destinées à être secrètes, a dressé elle-même la constitution de la science, sous le titre de *Ratio studiorum*. L'une des premières injonctions que je rencontre est celle-ci : « Que « personne, même dans les matières qui ne sont d'aucun « danger pour la piété, ne pose jamais une question nou- « velle ; » NEMO NOVAS INTRODUCAT QUÆSTIONES.... Quoi ! lorsqu'il n'y a aucun danger, ni pour les personnes, ni pour les choses, ni même pour les idées, s'emprisonner, dès l'origine, dans un cercle de problèmes, ne jamais regarder au delà, ne pas déduire d'une vérité conquise une vérité nouvelle ! N'est-ce pas là stériliser le bon denier de l'Évangile ? N'importe. Les termes sont précis ; la menace qui les accompagne ne permet pas d'ambages. « Quant à « ceux qui sont d'un esprit trop libéral, il faut absolu- « ment les repousser de l'enseignement[1]. »

Du moins, s'il est défendu d'attirer l'intelligence vers des vérités nouvelles, sans doute il sera libre à chacun de débattre les questions proposées, surtout si elles sont aussi vieilles que le monde. Non, cela n'est pas permis ; expliquons-nous.

Je vois de longues ordonnances sur la philosophie ; je suis curieux de savoir ce que peut être la philosophie du

[1] Hi a docendi munere sine dubio removendi. (*Rat. stud.*, p. 172.

jésuitisme; je m'attache à cette partie qui résume la pensée de toutes les autres; et que trouvé-je? La confirmation éclatante et matérielle de tout ce que j'ai dit jusqu'à ce jour. En effet, à ce mot de philosophie, vous vous attendez à rencontrer les questions sérieuses et vitales de la destinée, ou du moins cette sorte de liberté que le moyen âge a su concilier avec la subtilité de la scolastique. Détrompez-vous; ce qui brille dans ce programme est ce qu'on ne peut y faire entrer; c'est l'habileté à éloigner tous les grands sujets, pour ne maintenir que les petits.

Devineriez-vous jamais de qui, d'abord, il est défendu de parler dans la philosophie du jésuitisme! Il faut premièrement ne s'occuper que le moins possible de *Dieu*, et même n'en pas parler du tout : *Quæstiones de Deo.... prætereantur!* « Que l'on ne permette pas de s'arrêter à « l'idée de l'Être plus de *trois* ou de *quatre jours* » (et le cours de philosophie est de trois ans)[1]. Quant à la pensée de substance, il faut absolument n'en rien dire (*nihil dicant !*), surtout bien éviter de traiter des principes[2]; et par-dessus tout, *s'abstenir*, tant ici qu'ailleurs (*multo vero magis abstinendum*), de s'occuper en rien ni de la cause première, ni de la liberté, ni de l'éternité de Dieu. *Qu'ils ne disent rien, qu'ils ne fassent rien*[3], paroles sacramentelles qui reviennent sans cesse, et forment tout l'esprit de cette méthode philosophique; *qu'ils passent, sans examiner* (*non examinando*), c'est le fond de la théorie.

Ainsi, encore une fois, mais d'une manière plus frappante qu'en aucune autre matière, l'apparence à la place de la réalité, le masque au lieu du personnage. Concevez-

[1] Adeo at tridui vel quatridui circiter spatium non excedant. (*Rat. stud.*, p. 227.)

[2] Caveat ne ingrediantur disputationem de principiis. (*Ib.*, p. 227.)

[3] Nihil dicant, nihil agant!

vous un moment ce que pouvait être cette prétendue science de l'esprit, décapitée, dépossédée de l'idée de cause, de substance, et même de Dieu, c'est-à-dire de tout ce qui en fait la grandeur? Ils montraient bien, d'ailleurs, quel état ils en faisaient, par cette clause étrange de la règle : « Si quelqu'un est inepte dans la « la philosophie, qu'il soit appelé à l'étude des cas de con- « science[1]; » quoiqu'à véritablement parler, je ne sache si dans ces mots il y a plus de mépris pour la philosophie ou pour la morale théologique.

Du reste, voyez combien ils sont conformes à eux-mêmes ; dès l'origine, ils se sont défiés de l'esprit, de l'enthousiasme, de l'âme; par où ils ont été conduits à se défier de ce qui est le principe et la source de tout cela, je veux dire, de l'idée même de Dieu. Dans la crainte qu'ils ont toujours eue de la grandeur réelle, ils devaient arriver à se faire une science athée, une métaphysique athée, qui, ne participant en rien de la vie, en eût néanmoins tous les simulacres. De là, après avoir retranché le but de la science, cet appareil de discussions, de thèses, de luttes intellectuelles, de combats de paroles, qui caractérisent l'éducation dans l'ordre de Jésus. Plus ils avaient ôté le sérieux à la pensée, plus ils conviaient les hommes à cette gymnastique, à cette escrime intellectuelle, qui couvraient le néant de la discussion. Ce n'étaient que spectacles, solennités[2], joutes d'académies, duels spirituels.

Comment croire que la pensée ne fût pour rien au milieu de tant d'occupations littéraires, de rivalités artificielles, d'écrits échangés ? Ce fut là le miracle de l'ensei-

[1] Inepti ad philosophiam, ad casuum studia destinentur. (*Rat. stud.*, p. 172.)

[2] Solemniorem disputationem.

gnement de la Société de Jésus : attacher l'homme à d'immenses travaux qui ne pouvaient rien produire, l'amuser par la fumée, pour l'éloigner de la gloire, le rendre immobile, au moment même où il était abusé par toutes les apparences d'un mouvement littéraire et philosophique. Quand le génie satanique de l'inertie aurait paru sur la terre, j'affirme qu'il n'aurait pas procédé autrement.

Appliquez un instant cette méthode à un peuple en particulier, chez lequel elle devienne dominante, à l'Italie, à l'Espagne, et mesurez les résultats ! Ces peuples, encore tout émus des hardiesses du seizième siècle, n'eussent pas manqué de repousser la mort sous ses traits naturels. Mais la mort qui se présente sous la forme de la discussion, de de la curiosité, de l'examen, comment la reconnaître? Aussi, en quelques années, dans ces villes que l'art, la poésie, la politique avaient remplies, Florence, Ferrare, Séville, Salamanque, Venise, les générations nouvelles croient marcher sur les traces vivantes des ancêtres, parce que sous la main des Jésuites, elles s'agitent, se remuent, intriguent dans le vide.

Si la métaphysique est sans Dieu, il va sans dire que l'art est sans inspiration ; ce n'est plus qu'un exercice[1], un jeu poétique[2]. On s'imagine être encore du pays des poëtes, et continuer la lignée, si l'on commente Ézéchiel avec Catulle, et les *Exercices spirituels* de Loyola avec Théocrite, si l'on compose, pour la retraite spirituelle dans la maison d'épreuve, des églogues imitées mot pour mot de celles de Virgile sur Thyrsis, Alexis et Corydon, *assis seul au bord de la mer;* et ces œuvres monstrueuses, dont la fadeur exhale une odeur de sépulcre blanchi, audacieusement présentées pour le modèle de l'art nouveau

[1] Exercitatio. Voy. *Imago primi sæculi*, p. 441, 460.
[2] Ludus poeticus. V. *Ib.*, p. 157, 444, 447, 706.

par la Société de Jésus, sont précisément celles qui la trahissent le plus.

Elle a cru que l'art n'étant que mensonge, elle pourrait en faire ce qu'elle voudrait, et l'art a déconcerté tous ses calculs; elle s'est élancée dès l'origine dans cette voie, à un excès de ridicule et de faux goût que personne n'atteindra. Le christianisme commence dans la poésie par le chant du *Te Deum;* le jésuitisme commence par l'églogue officielle de saint Ignace et du père Le Fèvre *cachés sous les personnages* de Daphnis et de Lycidas : *S. Ignatius et primus ejus socius Petrus Faber, sub persona Daphnidis et Lycidæ.* Or, ce n'est pas là le poëme d'un particulier; c'est un genre propre à la Société, celui qu'elle propose elle-même, comme une innovation, dans ses œuvres collectives; sur quoi je ne puis m'empêcher de remarquer que le jésuitisme a pu faire paraître son habileté en toute autre matière, et prendre tous les autres masques. Dès qu'il a voulu se servir de la poésie, cette fille de l'inspiration et de la vérité s'est retournée contre lui; elle a vengé, par le comble du ridicule, la philosophie, la morale, la religion et le bon sens tout ensemble.

Faisons encore un pas pour en finir. De la philosophie élevons-nous pour un instant à la théologie, je veux dire aux rapports du jésuitisme avec le monde chrétien au seizième siècle. La question qui dominait la révolution religieuse était une question de liberté. L'Église se partage. Entre la réforme et la papauté quelle est la situation que va prendre le jésuitisme? Toute son existence dépend, à vrai dire, de ce point unique; et là sa politique a passé de bien loin celle de Machiavel. Il s'agit au fond, dans tout ce siècle, de se prononcer dans chaque communion pour ou contre le libre arbitre. Pour qui, croyez-vous, vont se décider ces hommes qui dans le fond du cœur ont juré la

servitude de l'esprit humain ? Il n'hésitent pas, ils se décident, dans leurs doctrines, ouvertement, officiellement pour la liberté ; ils s'enveloppent, ils se parent de ce drapeau ; ils sont, dans cette mêlée du seizième siècle, on ne peut trop le répéter, les hommes du libre arbitre, les partisans de l'indépendance métaphysique.

Ils exagèrent si bien, à plaisir, cette doctrine, que les ordres religieux qui ont conservé la tradition vive du catholicisme, les dominicains, se révoltent ; l'inquisition menace ; les papes, eux-mêmes, ne comprennent rien à tant de profondeur, sont tout près de condamner ; cependant, soit frayeur, soit instinct, ils sont retenus et laissent faire, jusqu'à ce que l'événement explique une manœuvre dont ni la papauté, ni l'inquisition, ni les anciens ordres n'avaient pu se rendre compte.

Voici quel était l'avantage d'un jour que s'était donné le jésuitisme, tout à la fois sur la réformation et sur la papauté. En portant au dernier degré la doctrine du libre arbitre, il complaisait aux instincts d'indépendance des temps modernes. Quelle force n'avait-il pas contre les protestants, lorsqu'il pouvait les convier à l'indépendance intérieure, qu'il les invitait à briser le joug de la prédestination et de la fatalité ! C'était un argument tout-puissant, contre les protestants de France et d'Allemagne ; ils se sentaient ressaisis par l'instinct même qui les avait fait se détacher. Luther et Calvin avaient nié le libre arbitre ; les disciples de Loyola, pénétrant par cette brèche, reprenaient, regagnaient l'homme moderne, précisément par le sentiment que les temps ont le plus développé chez lui. Avouez que le chef-d'œuvre était d'asservir l'esprit humain au nom de la liberté.

En tout ceci, la politique religieuse du jésuitisme est absolument la même que celle des premiers empereurs

romains. De même qu'Auguste et Tibère se font les représentants de tous les anciens droits de la république pour les étouffer tous, les jésuites se font les représentants des droits innés et métaphysiques de l'esprit humain, pour le réduire au servage le plus absolu qui fut jamais. Ils ont, autant que possible, réalisé le vœu de cet empereur : Si le genre humain n'avait qu'une tête ! La différence est qu'au lieu de la trancher, ils se contentent de l'asservir.

En effet, cette âme qu'ils viennent de faire rentrer dans l'indépendance native, qu'en vont-ils faire? La rendre à l'Église. Sans doute. Mais à laquelle? Est-ce à l'Église démocratique des premiers siècles? à l'Église fondée sur la solennelle représentation des conciles? à l'Église dont tout le quinzième siècle a demandé la réforme? Tout dépend, en dernière analyse, de savoir quelle est la forme que veut faire prédominer le jésuitisme dans la constitution du catholicisme.

Il y avait, au seizième siècle, trois tendances en Europe et trois manières de terminer le débat : faire prédominer les conciles (ce qui était développer l'élément démocratique), ou la papauté (ce qui poussait à l'autocratie), ou enfin, comme par le passé, les tempérer mutuellement. Quelle fut, au milieu de pareilles questions, la conduite et la théologie de ces grands fauteurs du *droit inné de la liberté humaine*[1]?

Leur doctrine, dans les sessions de Trente et partout ailleurs, fut d'extirper par la racine tout élément de liberté dans l'Église, de ravaler dans la poussière les conciles, ces grandes assemblées représentatives de la chrétienté, de saper par la base le droit des évêques, ces anciens élus du peuple, de ne rien laisser subsister théolo-

[1] Jure innatæ libertatis humanæ. (Molina, *Comment.*, p. 761.)

giquement que le pape, c'est-à-dire, comme s'exprime un illustre prélat français du seizième siècle, de fonder non pas une monarchie, mais tout ensemble une tyrannie temporelle et spirituelle. Comprenez-vous, maintenant, le long détour qui étonnait l'inquisition elle-même? Ils saisissent l'homme moderne au nom de la liberté; ils le plongent tout aussitôt, au nom du droit divin, dans une servitude irremédiable : car, dit leur orateur, leur général, Laynez, l'Église est *née dans la servitude*, *destituée de toute liberté et de toute juridiction*. Le pape seul est quelque chose, le reste n'est qu'une ombre.

Par là, vous le voyez, s'effacent d'un trait de plume, cette tradition de vie divine qui circulait dans tout le corps, cette transmission du droit de la société des apôtres à la société chrétienne tout entière. Au lieu de cette église gallicane reliée aux autres par une même communauté de sainteté, de puissance, de liberté; au lieu de ce vaste fondement qui rattachait les peuples à Dieu, dans une organisation sublime; au lieu de tant d'assemblées provinciales, nationales, générales, qui communiquaient leur vie au chef, et réciproquement puisaient en lui une partie de leur vie, que reste t-il en théorie dans le catholicisme de la Société de Jésus? Un vieillard élevé en tremblant sur le pavois du Vatican; tout se retire en lui; tout s'absorbe en lui. S'il défaille, tout s'écroule; s'il chancelle, tout s'égare; et après cela, que devient cette Église de France si magnifiquement célébrée par Bossuet? Un souffle suffit pour la dissiper.

C'est-à-dire, que malgré eux ils communiquent la mort à ce qu'ils veulent éterniser; car, enfin, on ne fera croire à personne qu'il y ait plus d'apparence de vie, lorsque la vitalité est renfermée dans un seul membre, que lorsqu'elle est répandue dans tout l'univers chrétien.

Depuis quinze siècles, la chrétienté s'était soumise au joug spirituel de l'Église, image de la société des apôtres. Mais ce joug ne leur a pas suffi ; ils ont voulu courber le monde tout entier sous la main d'un seul maître.

Ici mes paroles sont trop faibles ; j'emprunterai celles d'autrui. Ils ont voulu (c'est l'accusation que leur jeta en face l'évêque de Paris, en plein concile de Trente) *faire de l'épouse de Jésus-Christ une prostituée aux volontés d'un homme.* Et voilà aussi pourquoi le monde chrétien ne leur pardonnera pas. On eût pu oublier, avec le temps, une franche guerre, ou encore des maximes d'une fausse piété, des stratagèmes de détail. Mais attirer tout d'un coup l'esprit humain dans une embûche, l'appeler, le caresser au nom de l'indépendance intérieure, du libre arbitre, et le précipiter, sans délai, dans l'éternel servage, c'est là une entreprise qui soulève les plus simples. Comme elle n'a pas pour but un pays particulier et qu'elle enveloppe l'humanité tout entière, la réprobation n'est pas seulement dans un peuple, mais dans tous ; car il faut bien un crime universel pour expliquer un châtiment universel.

Ils ont tenté de surprendre la conscience du monde, et le monde leur a répondu. Lorsqu'en 1606, ils furent chassés d'une ville essentiellement catholique, de Venise, ce peuple le plus doux de la terre les accompagna en foule au bord de la mer et leur jeta sur les flots ce cri d'adieu : « Allez ! malheur à vous ! *Ande in malora !* » Ce cri fut répété dans les deux siècles suivants, en Bohême en 1618, à Naples et dans les Pays-Bas en 1622, dans l'Inde en 1623, en Russie en 1676, en Portugal en 1759 en Espagne en 1767, en France en 1764, à Rome et sur toute la face de la chrétienté, en 1773. De nos jours, si les hommes, Dieu merci, plus patients, ne disent plus

rien, il ne faudrait pas, cependant, réveiller ni tenter ce grand écho, lorsque d'un bout de l'Europe à l'autre, les choses crient encore comme sur la plage de Venise : « Allez ! malheur à vous ! *Ande in malora !* »

Voilà les observations que j'avais à faire sur les maximes fondamentales de l'ordre de Jésus ; je me suis attaché aux principes, et j'ai montré comment l'ordre y a été rigoureusement fidèle, dans les temps qui ont suivi ; comment il y a eu deux hommes dans la personne du fondateur, un ermite et un politique ; dualité de la piété et du machiavélisme qui à l'origine a été reproduite en chaque chose, dans la théologie, par Laynez et Bellarmin, dans le système d'éducation, par le pieux François Borgia et le rusé Acquaviva, dans les missions, par saint François Xavier et par les apostats de la Chine, enfin, pour tout comprendre en un mot, par le mélange de la dévotion de l'Espagne et de la politique de l'Italie.

Nous avons combattu le jésuitisme dans l'ordre spirituel. Cela ne suffit pas ; veillons encore, les uns et les autres, à ce qu'il ne pénètre pas dans l'ordre temporel.

C'est un grand mal assurément qu'il soit entré dans l'Église ; tout serait perdu s'il s'insinuait dans les mœurs et dans l'État ; car vous savez bien que la politique, la philosophie, l'art, la science, les lettres, ont aussi bien que la religion un jésuitisme qui leur est propre. Partout il consiste à donner aux apparences les signes de la réalité. Que deviendrait un peuple en général, si, dans la politique, il possédait toutes les apparences du mouvement et de la liberté : rouages ingénieux, assemblées, discussions, chocs de doctrines, de paroles, changement de noms, et si par hasard, au milieu de tout ce bruit extérieur, il tournait perpétuellement dans le même cercle ? N'y aurait-il pas à craindre que tant de dehors et de semblants de vie

ne l'accoutumassent peu à peu à se passer du fond des choses ?

Que deviendrait une philosophie qui voudrait, à tout prix, exalter sa propre orthodoxie ? N'y aurait-il pas à craindre que, sans atteindre la rigueur de la théologie, elle ne perdît le dieu intérieur ? que deviendrait l'art, si, pour remplacer le mouvement ingénu du cœur, il voulait faire illusion par le mouvement et le fracas des mots ? Que seraient toutes ces choses, si ce n'est l'esprit du jésuitisme, transporté dans l'ordre temporel ?

Je ne dis pas que ces choses se soient consommées ; je dis qu'elles menacent le monde. Et pour y obvier où est le moyen ? Il est en vous, en vous qui possédez la vie sans le calcul ; conservez-la dans sa source première, puisqu'elle vous a été donnée, non pour vous, mais pour rajeunir et renouveler le monde. Je sais bien que l'on met aujourd'hui en suspicion toutes les idées ; cependant ne glacez pas d'avance votre vie par trop de soupçons ; et ne croyez pas que, dans notre pays, il n'existe plus d'hommes de cœur décidés à aller dans leur conduite jusqu'où va leur pensée. Le moyen le plus sûr de lutter contre le jésuitisme sous toutes ses formes, voulez-vous que je vous le dise ? ce n'est pas, de ma part, de discourir dans une chaire ; tout le monde peut le faire et beaucoup mieux que moi ; ce n'est pas, de votre côté, de m'écouter avec bienveillance. Non, les paroles ne suffisent plus, au milieu des stratagèmes du monde qui nous enveloppe. Il faut encore la vie ; il faut, avant de nous séparer, jurer ici, les uns pour les autres, solidairement et publiquement, d'établir notre vie sur les maximes les plus opposées à celles que j'ai décrites, c'est-à-dire de persévérer jusqu'au bout, et en toutes choses, dans la sincérité, la vérité, la liberté. En d'autres termes, c'est promettre de

rester fidèle au génie de la France, qui est tout ensemble mouvement, force, élan, loyauté, puisque c'est à ces signes que l'étranger vous reconnaît pour Français. Si, pour ma part, je manque à ce serment, que chacun de vous me le rappelle, partout où il me rencontrera[1] !

Mais, s'écrie-t-on, vous qui parlez de sincérité, vous pensez secrètement que le christianisme est fini, et vous n'en dites rien. Annoncez au moins, au milieu de la confusion des croyances de nos temps, par quelle secte vous prétendez le remplacer.

Je n'ai point exagéré mon orthodoxie, je ne veux pas non plus exagérer l'esprit de sectaire que l'on veut bien m'attribuer. Puisqu'on nous le demande, nous le dirons bien haut. Nous sommes de la communion de Descartes, de Turenne, de Latour d'Auvergne ; nous ne sommes pas de la religion de Louis XI, de Catherine de Médicis, du P. Le Tellier, ni de celle de M. de Maistre, ni même de celle de M. de Talleyrand.

D'ailleurs, je suis si loin de croire que le christianisme est à bout, que je suis, au contraire, persuadé que l'application de son esprit ne fait que commencer dans le monde civil et politique. Au point de vue purement humain, une révélation ne s'arrête que lorsqu'elle a fait passer son âme entière dans les institutions vivantes des peuples. Sur ce principe, le mosaïsme fait place à la parole nouvelle, quand après avoir pénétré partout dans la société des Hébreux, il l'a moulée à son image. La même chose est vraie du polythéisme ; sa dernière heure arrive, aussitôt qu'il achève d'investir de son esprit l'antiquité grecque et romaine.

[1] Voyez mes récents ouvrages : *Lettre sur la situation religieuse et morale de l'Europe*. Bruxelles, 1856 ; *la Révolution religieuse au dix-neuvième siècle*, Bruxelles, 1857. — Le second ouvrage sert d'introduction aux Œuvres de Marnix, qui paraissent en même temps que ce volume. — 1857.

Cela posé, jetez les yeux, non sur les pharisiens du christianisme, mais sur la pensée de l'Évangile. Qui prétendra que cette parole s'est tout entière incarnée dans le monde, qu'elle n'est plus capable d'aucune transformation, d'aucune réalisation nouvelle, que cette source est tarie, pour avoir abreuvé trop de peuples et d'États? Je regarde le monde, et le vois possédé encore à demi par la loi païenne. L'égalité, la fraternité, la solidarité annoncée, où sont-elles? Dans les lois écrites, peut-être; mais dans la vie, dans les cœurs, où les trouvez-vous?

L'humanité chrétienne s'est modelée, je le veux bien, sur la vie de Jésus-Christ. Je retrouverai, j'y consens, à travers les dix-huit siècles écoulés l'humanité moderne, pleurant et gémissant dans la crèche nue du moyen âge; je retrouverai encore, au milieu de tant de discordes de l'intelligence, les luttes des scribes et des pharisiens, et sous tant de douleurs poignantes et nationales, l'imitation du calice, l'hysope aux lèvres des peuples flagellés. Mais est-ce là tout l'Évangile? et la société des frères rassemblés dans un même esprit? et l'union, la concorde, la paix entre tous les hommes de bonne volonté, l'aurore de la transfiguration après la nuit du sépulcre? et le Christ triomphant sur le trône des tribus; n'est-ce pas là aussi une partie du Nouveau Testament? Faut-il d'avance renoncer à l'unité, au triomphe comme à une fausse promesse? Ne faut-il recueillir de l'Évangile que le glaive et le fiel? Qui oserait le dire, quoique assez de personnes le pensent?

Préparer les âmes à cette unité, à cette solidarité promise, est le véritable esprit de l'Éducation de l'homme moderne. La Société de Jésus, dans son système appliqué au genre humain, n'avait pu méconnaître entièrement cette fin, et c'est de quoi je la loue hautement. Le malheur

est que, pour conduire le monde à l'unité sociale, elle commençait, comme toujours, par détruire la vie, en abolissant, dans les âmes, la famille, la patrie, l'humanité. A peine si vous trouvez ces trois mots prononcés, dans ses constitutions et ses règles, même pour les laïques. Tout s'agite entre l'Ordre et la papauté. Cependant, j'avoue que cette éducation abstraite, brisant chacun des liens sociaux, donnait une certaine indépendance négative, qui explique assez bien le genre d'attrait qu'on y trouvait. On échappait à l'action alors sévère du foyer paternel, à celle de l'État, du monde; tout allait bien, dès qu'on avait satisfait à l'Institut. Ce qui sortait de cette éducation n'était à proprement parler ni un enfant, ni un citoyen, ni un homme; c'était un jésuite en robe courte.

Pour moi, je ne comprends l'éducation réelle que si, loin de détruire ces trois foyers de vie, famille, patrie, humanité, on les y fait tous concourir pour quelque chose, selon leur mesure naturelle; si l'enfant s'élève, par ces degrés, dans la plénitude de la vie, si la famille lui communique d'abord et lentement ses souvenirs, sa tradition qui s'approfondit dans le cœur de la mère; s'il étend cette première flamme au pays, à la France, qui devient pour lui une mère plus sérieuse ; si l'État, en le prenant dans ses bras, en fait un citoyen capable, sur un signe, de courir au drapeau; si, développant encore cet amour tout vivant, il finit par embrasser l'humanité et les siècles passés dans une étreinte religieuse; si à chacun de ces degrés il sent la main du Dieu qui le prend et réchauffe sa jeune âme. Voilà un chemin vers l'unité, qui n'est pas une abstraction, mais où chaque pas se marque par la réalité et le battement du cœur. Ce n'est pas une formule ; c'est la vie elle-même.

Le plus grand plaisir que nous pourrions faire à nos

adversaires serait, en nous opposant au pharisaïsme chrétien, de nous rejeter dans le scepticisme absolu. Ni le jésuitisme, ni le voltairianisme. Cherchons ailleurs l'étoile de la France.

J'ai commencé ce cours l'hiver dernier, en prémunissant ceux qui m'entendaient contre le sommeil de l'esprit, au sein des jouissances matérielles. Je dois finir par un avertissement semblable. C'est sur vous que peut se mesurer l'avenir de la France. Songez bien qu'elle sera un jour ce que vous êtes au fond du cœur en ce moment.

Vous qui allez vous séparer pour vous élancer dans différentes carrières publiques ou privées, vous qui serez demain des orateurs, des écrivains, des magistrats, que sais-je? vous à qui je parle peut-être pour la dernière fois, si jamais il m'est arrivé de réveiller en vous un instinct, une pensée d'avenir, ne les considérez pas, plus tard, comme un rêve, une illusion de jeunesse qu'il est bon de renier, sitôt qu'on pourrait l'appliquer, c'est-à-dire, sitôt que l'intérêt s'en mêle. Ne reniez pas, à votre tour, vos propres espérances. Ne démentez pas vos pensées les meilleures, celles qui sont nées en vous, sous l'œil de Dieu, quand, éloignés des convoitises du monde, ignorés, pauvres peut être, vous demeuriez seuls en présence du ciel et de la terre. Bâtissez d'avance autour de vous un mur que la corruption ne puisse surmonter, car la corruption vous attend, au sortir de cette enceinte.

Surtout veillez! Pour peu que les âmes s'endorment dans l'indifférence, il y a de tous côtés, vous l'avez vu, des messagers de mort qui arrivent et se glissent par des voies souterraines. Certes, pour se reposer, il ne suffit pas d'avoir travaillé trois jours, même sous un soleil de juillet; il faut combattre encore, non pas sur la place publique, mais dans le fond de l'âme, partout où le sort

vous placera; il faut combattre par le cœur, par la pensée pour relever et développer la victoire.

Qu'ajouterai-je encore? Une chose que je crois bien sérieuse : dans ces écoles si diverses, si multipliées, vous êtes les favorisés de la science comme ceux de la fortune, Tout vous est ouvert, tout vous sourit. Entre tant d'objets présentés à la curiosité humaine, vous pouvez choisir celui auquel vous pousse votre vocation intérieure. Vous avez, si vous le voulez, toutes les joies comme aussi tous les avantages de l'intelligence. Mais, pendant que vous jouissez ainsi de vous-même tout entier, semant chaque jour généreusement dans votre pensée un germe qui doit grandir, combien d'esprits jeunes aussi, altérés aussi de la soif de tout connaître, sont contraints par la mauvaise fortune de se dévorer en secret et souvent de s'éteindre dans l'abstinence de l'intelligence, comme dans l'abstinence du corps ! Un mot peut-être eût suffi pour leur révéler leur vocation; mais ce mot, ils ne l'entendront pas. Combien voudraient venir partager avec vous le pain de la science! mais ils ne le peuvent. Ardents, comme vous, pour le bien, ils ont assez à faire de gagner le pain de chaque jour; et ce n'est pas là le plus petit nombre, c'est le plus grand.

Si cela est vrai, je dis que, dans quelque voie que le sort vous jette, vous êtes les hommes de ces hommes, que vous devez faire tourner à leur profit, à leur honneur, à l'accroissement de leur situation, de leur dignité, ce que vous avez acquis de lumière sous une meilleure étoile; je dis que vous appartenez à la foule de ces frères inconnus, que vous contractez ici, envers eux, une obligation d'honneur qui est de représenter partout, de défendre partout leurs droits, leur existence morale, de leur frayer, autant que possible, le chemin de l'intelligence et de l'avenir qui

s'est ouvert devant vous, sans même que vous ayez eu besoin de frapper à la porte.

Partagez donc, multipliez donc le pain de l'âme ; c'est une obligation pour la science aussi bien que pour la religion ; car il est certain qu'il y a une science religieuse, et une autre qui ne l'est pas. La première distribue, comme l'Évangile, et répand au loin ce qu'elle possède ; la seconde fait le contraire de l'Évangile. Elle craint de prodiguer, de disperser ses priviléges, de communiquer le droit, la vie, la puissance à un trop grand nombre. Elle élève les orgueilleux, elle abaisse les humbles. Elle enrichit les riches, elle appauvrit les pauvres. C'est la science impie, et celle dont nous ne voulons pas.

Un mot encore, et j'ai fini. Cette lutte qui peut-être ne fait que commencer a été bonne pour tous ; et je remercie le ciel de m'avoir donné l'occasion d'y paraître pour quelque chose ; elle peut servir d'instruction à ceux qui sont en mesure d'en profiter. On croyait que les âmes étaient divisées, attiédies, et que le moment était venu de tout entreprendre. Il n'a fallu qu'un danger évident ; l'étincelle a jailli, tous se sont réunis en un seul homme. Ce qui arrive ici dans cette question arriverait, s'il était besoin, demain dans toute la France, pour toute question où le péril serait manifeste. Que l'on ne remue donc pas trop ce que l'on appelle nos cendres. Il y a sous ces cendres un feu sacré qui couve encore.

L'ULTRAMONTANISME

OU

L'ÉGLISE ROMAINE ET LA SOCIÉTÉ MODERNE

A MES AUDITEURS

Je dédie ces pages aux amis connus et inconnus que je puis avoir parmi vous ; et par là je désire témoigner que ce qu'elles renferment de vrai est sorti de votre conscience autant que de la mienne.

Vous avez senti mieux que personne l'importance des questions religieuses qui se raniment. Vous avez compris que tout l'avenir y est renfermé ; dans ces luttes de l'intelligence, si les noms sont anciens, ils cachent des choses toutes nouvelles.

Loin de haïr nos adversaires, vous avez pensé qu'il faut plutôt se féliciter de leurs agressions. Ils font ce qu'ils croient leur devoir ; prenons de là occasion de faire ce qui est assurément le nôtre.

Si tant de fois une émotion sincère est partie du milieu de vous et s'est communiquée à moi, ce n'est pas ma voix, ce sont les choses qui ont parlé et crié à ma place. Je n'ai eu besoin que de vous les montrer ; le ferment d'avenir qu'elles renferment s'est agité ; il a éclaté dans des consciences encore neuves ; pur diamant, elles produisent, sitôt qu'on les touche, l'étincelle de vie.

Nous n'avons pas été chercher les questions loin de nous ; je les ai évitées tant que j'ai pu le faire ; mais elles m'ont assailli : j'eusse été indigne d'ouvrir la bouche si je n'eusse cherché à faire jaillir la pensée qu'elles renferment.

Il m'eût été incontestablement plus commode d'éviter le conflit face à face. Ne sais-je pas qu'en de pareilles affaires on a contre soi et les emportés auxquels on tient tête, et les indifférents qui ne veulent pas qu'on les réveille, et tout ceux qui, engagés dans un détail quelconque, ne permettent pas qu'on les ramène au centre des difficultés? Après cela, quelle est la fortune de ces ouvrages que l'on écrit avec le pur sang de son cœur? Beaucoup se persuadent que l'on n'a pu apporter au fond des choses l'impartialité et l'attention de l'homme de lettres retiré paisiblement dans son cabinet; ils ne savent pas que pour quelques esprits, le vrai calme, la lumière intérieure et l'équilibre éclatent, au contraire, dans la bataille. On nous oppose précisément ce qui, à nos yeux, est la marque la plus infaillible du vrai; jamais le monde ne s'est tant défié qu'aujourd'hui de quiconque regarde l'âme comme une autorité. Honneur, fierté, liberté, on nous abandonne, en souriant, ce naïf apanage qu'il est de bon goût d'appeler de notre temps les erreurs de la jeunesse.

Je savais tout cela, et j'ai continué; car, dans ma conviction, jésuitisme, ultramontanisme, ne sont qu'un symptôme d'un mal incontestablement plus profond; ces plantes des maremmes marquent l'état de l'air ambiant. Si nous ne ranimons pas, en dépit des obstacles, le principe de la vie morale, je tiens pour certain que nous marchons à un bouleversement, ou à une démission irrémédiable devant l'Europe. Dans cette conviction, il ne m'était pas permis d'hésiter à me jeter dans cette mêlée, où les adversaires sont, pour ainsi dire, de tous côtés.

Qu'est devenu le grand enseignement qui, sous la Restauration, partait de la tribune politique? Quand presque tout le monde n'aspire qu'à se rendre possible, il est de toute nécessité que les idées restent fort au-dessous du réel.

Dans une publication récente, nous nous étions contenté de réfuter le passé; nous nous avançons aujourd'hui bien plus loin. Le scepticisme de l'enfer est celui qui se nie. Le jésuitisme a

compromis le catholicisme[1]; prenez garde que le catholicisme ainsi engagé ne compromette le christianisme. Tel a été notre point de départ. Mais, sans rester au point de vue critique, nous avons jeté des fondements positifs. En face de chacune des idées de l'ultramontanisme, nous avons élevé une autre idée plus vraie, plus féconde, plus religieuse. Nous n'avons critiqué le passé qu'en montrant les indices de l'avenir.

Évidemment je ne puis ni ne dois attacher aucune importance littéraire à la forme de discours ébauchés, le plus souvent, du jour au lendemain; mais j'en attache une immense aux choses qui sont comme le fond même de ma conscience et pour lesquelles je suis prêt à tout endurer. L'arrangement des paroles ne déguisera l'intention pour personne.

Il est certain que nous avons porté la discussion sur les matières les plus graves. Le moyen âge n'en usait pas autrement dans ces écoles fameuses où retentissaient toujours les problèmes les plus vivants de chaque époque. Comment nous refuser aujourd'hui ce qui était le droit commun du treizième siècle?

Il ne peut plus y avoir pour personne d'enseignement secret. En des choses aussi vitales que celles qui s'agitent, notre pays a le droit de connaître au juste qui nous sommes. Si je vais dans son esprit, qu'il me fortifie ! sinon qu'il le sache et qu'il me brise. J'ai le sentiment de m'être attaché à ce qui a fait, dans les temps nouveaux, sa grandeur, sa force, son union, sa gloire devant Dieu et les hommes. Se peut-il qu'il ne veuille plus rien de tout cela?

Au reste, s'il est vrai qu'il y a quelque part dans le monde une alliance entre des gens persuadés que la religion est bonne au moins pour amuser et détourner l'esprit des peuples, il est bon d'avertir que personne n'est dupe de cette double impiété envers le ciel et la terre.

[1] Voyez *la Révolution religieuse au dix-neuvième siècle*, introduction aux Œuvres complètes de Marnix de Sainte-Aldegonde. Bruxelles, 1857.

Ce qu'il nous faut ramener ou préparer à tout prix, c'est le règne et la religion de la sincérité[1]. Si une génération consent à la perdre, travaillons pour que la génération nouvelle puisse la lui rendre; les fils alors rachèteraient leurs pères.

E. QUINET.

Paris, 10 juillet 1844.

[1] Voyez ma *Lettre sur la situation religieuse et morale de l'Europe.* Bruxelles, 1856.

L'ULTRAMONTANISME

OU

L'ÉGLISE ROMAINE ET LA SOCIÉTÉ MODERNE

PREMIÈRE LEÇON

DU ROYAUME CATHOLIQUE PAR EXCELLENCE, DE L'ESPAGNE.

20 mars 1844.

Pour parler du midi de l'Europe, j'arrive de Grenade et de Cordoue. Au point où nous sommes parvenus, dans les circonstances qu'on nous a faites, j'ai senti que pour prononcer une parole sérieuse sur le génie du Midi et des nations catholiques, il était indispensable, pour moi, de visiter le peuple qui, au milieu de tous les déchirements, n'a pas laissé de personnifier l'orthodoxie romaine dans sa plus inflexible rigueur. J'ai considéré cette tâche comme une partie de celle que j'ai à remplir ici. Je suis parti pour l'Espagne, sans l'appui de personne, contre le conseil et les vœux de tous mes amis, qui, dans leur sollicitude, ne me présageaient que ruine et désastre sur cette terre de misère. Et, assurément, je n'ouvrirais pas la

bouche sur cela, si je ne savais que pendant que je parcourais et fouillais les sierras les plus inhospitalières, il arrivait que le mensonge et la calomnie se tenaient ici contre moi en embuscade.

En effet, que disaient-ils, qu'imprimaient-ils? Le voici (et le sourire sera ma seule réponse) : ils disaient et imprimaient, non pas seulement en France, mais aussi à l'étranger, que j'avais reçu une mission officielle, diplomatique; que cette mission de muet avait pour but de laisser cette chaire vide; que par complaisance j'étais allé me jeter dans la fournaise de l'Espagne, probablement dans le blocus de quelque ville bombardée. Je ne ferai à aucun de mes auditeurs l'injure de penser qu'il ait pu accueillir un moment d'aussi grossières inventions; je n'admettrai pas, ce qui serait décourageant pour tout le monde, que le mensonge, en se glissant par derrière, ait si vite prévalu sur tant de paroles qui de ma conscience ont passé dans les vôtres.

Supposez qu'à cinq cents lieues d'ici on fût venu me dire : « Je vais vous donner une triste nouvelle : la jeu- « nesse française a abandonné son drapeau; elle était « bleue, désormais elle est blanche; tout a changé, elle a « passé à l'ennemi; là où elle vous a approuvé, elle vous « renie; en voici les preuves, elles sont frappantes, évi- « dentes. » Si quelqu'un fût venu me tenir ce langage, j'aurais répondu : Non, cela ne peut être, parce que je connais ceux dont vous parlez, parce que j'ai senti ma vie entière confondue avec la leur dans des moments décisifs qui ne reviennent pas et que l'on n'oublie pas. Or, cette estime que j'ai pour mes auditeurs, je sens que j'ai quelque droit de l'attendre d'eux; de là vient que j'ai poussé le dédain du mensonge jusqu'à négliger de le démentir. Ce serait faire trop d'honneur à la méchanceté de recon-

naître que toute invention court risque d'être admise pourvu qu'elle soit calomnieuse, et que la vie et les œuvres d'un homme ne peuvent pas le garantir un moment.

Deux raisons m'ont poussé en Espagne. La première est toute littéraire. Les livres d'un peuple moderne peuvent être pour moi l'objet d'une étude privée ; mais je me fais conscience d'en rien dire en public, aussi longtemps que je n'ai pas touché de mes mains et vu de mes yeux les lieux, les monuments, les choses, les hommes, qui en sont le perpétuel commentaire. Pour parler à mon aise des expéditions des rois catholiques, j'ai besoin d'avoir suivi leurs traces à travers les défilés : je ne connaîtrais pas Philippe II si je n'avais pas vu l'Escurial ; c'est dans les mosquées de Tolède[1] et d'Andalousie que j'ai compris tout ce qu'il y a de mahométan dans le christianisme de Calderon.

Ma seconde raison, peut-être la principale, était pour moi la nécessité d'étudier la situation de l'Église espagnole. Dans le combat que les hommes du passé nous livrent, j'ai voulu aller au-devant de ce fameux fanatisme espagnol et portugais, le voir de près, l'interroger, le chercher sous les cendres. Menace-t-il de renaître? Le bruit que font ici ses querelles théologiques l'a-t-il réveillé? Accepte-t-il l'alliance? Se prépare-t-il de son côté à garrotter l'esprit du midi de l'Europe? Voilà ce qu'il m'était indispensable de connaître.

Je dirai tout de suite que la conviction à laquelle je suis arrivé sur ce point est que la masse du clergé espagnol ne comprend rien encore à la tactique compliquée des clergés du Nord. Tant de discussions subtiles, de brochures, de livres, de pamphlets ecclésiastiques effarou-

[1] L'église de Maria la Blanca.

chent des hommes simples qui ne lisent pas, et sont près de considérer tout ouvrage nouveau comme une hérésie. Sous le costume demi-philosophique que revêt parmi nous l'Église militante, ils ne reconnaissent pas leur vieille église ; ils se méfient instinctivement de tant d'armes nouvelles qu'ils ne savent pas manier.

Le crucifix et le sabre, ce sont encore les armes naturelles de la foule des chrétiens issus de Mahomet ; hors de là, tout leur semble piége et danger dans la foi.

Aussi, jusqu'à ce jour, sont-ils restés parfaitement sourds aux appels des théologiens et des prêtres étrangers. Soit instinct de la tradition, soit obstination nationale, le royaume *catholique* n'a aucune foi en ce mouvement de réaction, qui lui semble trop embarrassé d'abstractions et de raisonnements. Les couleurs nouvelles empruntées à l'art des laïques déconcertent ces habitués de l'inquisition ; pour tout dire, le clergé espagnol, loin d'accepter jusqu'ici l'alliance intime avec le clergé français, est très-près de le tenir pour suspect de nouveautés, de philosophie, d'éclectisme, de panthéisme, de doctrinarisme, si ces mots-là ont passé les Pyrénées.

Qu'est-ce que l'Espagne depuis deux siècles et demi ? C'est un pays qui a été réservé pour servir de théâtre à l'expérience la plus décisive que l'on puisse imaginer sur l'efficacité des doctrines ultramontaines abandonnées à elles-mêmes. Tout projet particulier de réaction s'efface devant cette réaction d'une race d'hommes.

En face de l'Europe nouvelle, du protestantisme, de la philosophie, le génie du passé se rassemble au seizième siècle et s'enracine en Espagne ; taureau acculé dans le cirque, il fait tête à la foule. Le peuple et le roi s'entendent. Pendant deux cents ans, ce pays jure que pas une idée nouvelle, pas un sentiment nouveau ne franchira ses

frontières, et ce serment est observé. Afin que les doctrines de l'ultramontanisme et du concile de Trente montrent ce qu'elles peuvent faire toutes seules pour le salut des peuples modernes, ce pays leur est livré, abandonné sans réserve ; les anges mêmes de Mahomet veilleront sur le haut des tours arabes de Tolède et de l'Alhambra pour qu'aucun rayon du verbe nouveau ne puisse pénétrer dans l'enceinte. Des bûchers sont préparés ; tout homme qui appellera l'avenir y sera réduit en cendres. Séville se vante à elle seule d'avoir brûlé seize mille hommes en vingt ans. Ce n'est pas encore assez ! il faut que ce pays ainsi fermé soit occupé par un grand roi, Philippe II, une âme imperturbable, en qui se personnifie le génie de la réaction. Les pinceaux de Titien et de Rubens n'ont pas même pu éclairer d'un seul rayon de soleil cette pâle, cette sinistre figure, ce spectre royal, monarque inflexible d'une société morte.

Ce roi, pour mieux échapper au murmure de la vie nouvelle, fonde d'un mot sa capitale à Madrid, dans un désert ; il mène, il entraîne son peuple dans une Thébaïde. Pour lui, il échappe encore à ce reste de bruit ; au pied des rochers de l'Escurial, il rassemble autour de lui quatre cents moines de l'ordre de saint Jérôme, occupés jour et nuit de le séparer de la terre des vivants. Il se fait bâtir sa cellule dans le chœur de l'église, au pied du maître-autel, dans un caveau où la lumière du jour arrive à peine, mêlée à la lumière des cierges. C'est dans ce sépulcre qu'il habite? c'est de ce sépulcre humide et ténébreux que sort cet esprit de réaction, cette âme de glace qui s'infiltrant jusqu'aux extrémités de l'Espagne, venin distillé par le serpent royal, empêche soudainement de battre ce grand cœur castillan jusque-là si passionné, où l'Arabie avait jeté sa flamme.

Le joug imposé à l'âme de l'Espagne a été si puissant, qu'il a traversé les deux derniers siècles sans changer. Comment donc cette machine de réaction a-t-elle été brisée? par qui? par quel homme? par quel peuple? C'est, selon moi, le trait le plus extraordinaire de l'histoire contemporaine.

L'esprit français finit par se rencontrer en Espagne face à face avec l'esprit de réaction, dans ces terribles campagnes de Napoléon, de 1809 à 1813; le dix-neuvième siècle se heurte contre le quinzième; Napoléon est aux prises avec le fantôme de Philippe II. La milice sainte sort des monastères, la croix dans une main, l'escopette dans l'autre; elle retrouve dans les mosquées l'âme guerrière de Mahomet. La démocratie et l'Église scellent leur union mystique dans le sang de Saragosse, Occaña, Vitoria, Talavera, nous avons tous quelques-uns des nôtres dans ces champs desséchés. Les moines sont les maîtres; ils ont tué les soldats de la France. La réaction inaugurée par Philippe II a reçu sa couronne; l'Église d'Espagne victorieuse, n'a plus qu'à jouir de son empire incontesté. Cela vous semble la suite naturelle des choses; mais c'est le contraire qui arrive; l'Église d'Espagne, tout enivrée de joie après la chute de Napoléon, périt dans le triomphe de l'Espagne.

En effet, au milieu de l'exaltation universelle, le peuple s'adresse par cent mille voix à son Église, et lui dit : « Église espagnole, je t'ai défendue à Burgos, à Occaña, à Somosierra; je t'ai donné la victoire à Baylen, à Vitoria; je t'ai sauvée, je t'ai vengée; j'ai rempli jusqu'aux bords ton calice du sang de la France; nous te faisons de ce sang une libation funèbre. Pendant que tous les autres peuples ont choisi d'autres guides, je te suis resté fidèle; je n'ai voulu, je n'ai cherché que toi pour entrer dans la

vie nouvelle. Maintenant que tes ennemis sont morts, prononce pour moi une parole, une seule parole de vie. Conduis-moi vers l'avenir dont les autres parlent et que toi seule possèdes. Je suis nu d'esprit aussi bien que de corps ; revêts-moi de ta splendeur, Église des saint Dominique, des sainte Thérèse, des saint Jean d'Alcantara, dis une de ces paroles de flamme qui enfantent des miracles, et que les saints savaient dire autrefois à nos pères. »

Mais, à ces paroles toutes nouvelles, et qui sortaient du cœur du peuple, l'Église d'Espagne resta étonnée, interdite ; elle ne sut que répondre ; elle ne comprit pas même ce langage. Comment aurait-elle fait un seul effort pour satisfaire à un besoin spirituel et social dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence ? Elle referma sur elle les portes d'airain ; elle s'évanouit comme d'elle-même dans les monastères, d'où il ne sortit pas une prière, pas un soupir pour cette nation affamée d'espérance. En ce moment, le peuple espagnol comprit que l'Église et lui avaient une vie distincte ; il mit son espérance hors d'elle ; il se sépara d'elle ; il chercha ailleurs le présent et l'avenir.

Si l'on veut une raison plus précise de cette chute miraculeuse de l'Église d'Espagne, je la dirai dans toute sa nudité. Aussi longtemps qu'a duré la guerre, le clergé a répondu à l'esprit de son pays et de son temps. Dans la bataille, ces hommes ont su prononcer la parole de haine et d'extermination ; ils ont senti ce qu'il y a de saint dans le combat, et voilà pourquoi je les honore. Ils ont été les hommes de l'Ancien Testament, de l'ancienne alliance, les prêtres du dieu des batailles, d'Allah et de Jéhovah réunis pour un moment sous la même bannière ; ils ont, comme dans l'Ancien Testament, écrasé la tête de leur ennemi contre la muraille ; c'est leur grandeur d'avoir

teint de notre sang leurs robes de pourpre. Mais, quand la bataille a été finie, ces lèvres accoutumées à l'hymne de la haine, n'ont pas su trouver la parole de paix, de réconciliation, d'alliance. Ils avaient fait du crucifix une arme de guérillas ; dans ce Christ maudissant, ils n'ont pas pu retrouver le pasteur du monde.

Comment réconcilieraient-ils les vivants, eux qui n'ont pas su réconcilier les morts? ils plantent, il est vrai, une croix sur le chemin, dans la rue, à l'endroit où un homme a été assassiné; mais ils n'ont pas su en planter une seule sur ces vastes champs de bataille, sur ces immenses cimetières dont ils ne comprennent pas le sens et où l'esprit d'extermination veille encore.

On croit communément que le clergé est tombé, parce qu'il ne faisait rien de ses mains et qu'il laissait les terres en friche! Erreur ! Ce que le noble peuple espagnol attendait de ces hommes, ce n'était pas le travail des mains; c'était le travail de l'âme, et c'est celui qui a manqué. Ouvrier de l'esprit, on ne demandait pas que le clergé creusât des canaux, qu'il construisît des manufactures ; on demandait seulement qu'il répandit une nouvelle vie morale, qu'il sortît de la loi ancienne, qu'il fît jaillir du rocher la source de l'esprit.

Et maintenant, où êtes-vous, légions de moines guérillas, hommes formidables dans la guerre, impuissants dans la paix? Où êtes-vous, moines héroïques? qu'êtes-vous devenus? Je vous ai cherchés partout, dans vos monastères et dans vos cellules ; autour du tombeau de Philippe II, à l'Escurial, je n'ai trouvé personne ; j'ai heurté à la porte d'innombrables chartreuses, de couvents de tous les ordres, dans les villes, dans les solitudes. J'ai appelé, personne n'a répondu. J'ai ébranlé la porte, je suis entré ; depuis la Biscaye jusqu'à l'Andalousie, et dans

le Portugal, j'ai trouvé, grâce à vous, les cloîtres de l'Évangile plus déserts, plus ruinés que l'Alhambra du Coran. Je n'ai entendu que le marteau de l'ouvrier qui démolissait sans colère et sans regret ces murailles ; j'ai vu le crucifix battu de l'orage, en face des mosquées des rois maures, et suspendu dans le vide sur les ruines de son église. Je voulais toucher les os du grand capitaine des rois catholiques, de Gonzalve de Cordoue ; ces os ont été pillés dans la Chartreuse de Grenade. Près de la place des bûchers, à Madrid, j'ai entendu l'éloge public de Voltaire ; partout les palais de l'Inquisition sont changés en théâtres ; même ces figures de solitaires, de Zurbaran, de Murillo, qui autrefois peuplaient les cloîtres, avaient disparu.

Je voulais, à tout prix, rencontrer un moine en Espagne ; je n'ai pu y parvenir. Seulement, sur des chemins écartés, j'ai découvert, çà et là, quelques hommes à la voix brisée, et qui, privés même du costume ecclésiastique, mourant de faim, m'ont demandé l'aumône ; c'était là le reste de la milice de Philippe II.

Comprendra-t-on enfin un enseignement aussi manifeste ? Plût à Dieu que notre clergé l'entendît ! car ici ce n'est pas moi, ce sont les choses qui parlent. L'Église espagnole a voulu être seule, sans contradicteurs ; elle a réussi à faire le vide autour d'elle. Philosophie, protestantisme, esprits dissidents, science, elle a tout maudit ; tout lui a été sacrifié. Mais il est arrivé que, dans cet isolement absolu, ces hommes du passé se sont perdus eux-mêmes ; ils ont voulu stériliser le monde moderne ; la stérilité a commencé par eux. En se délivrant de leurs adversaires, ils se sont délivrés de la vie ; en prétendant tuer l'homme nouveau, ils se sont eux-mêmes frappés par derrière.

Lorsque l'Église s'est ainsi retirée de la conduite des

affaires, le peuple espagnol ne s'est pas abandonné pour cela. Il avait suivi aveuglément dans le désert la colonne de feu, tant qu'elle avait brillé ; ce flambeau s'éteignant avec la bataille, que lui restait-il à faire? Une seule chose, et vraiment héroïque. Ce fut d'embrasser sur-le-champ, sans délibérer, la pensée, le symbole, l'avenir du peuple ennemi, du peuple français, avec lequel il venait de mêler son sang. Spectacle, je crois, unique dans le monde ! En 1812, au moment où la plaie de la France saigne dans tous les défilés de l'Espagne, la pensée de la France germe et s'enracine d'un bout à l'autre de l'Espagne. Ces illustres guérillas qui nous firent si bonne guerre, Riego, Empecinado, Porlier, ces martyrs nouveaux que l'Église ne connaît pas, mais dont les noms sont inscrits en lettres d'or sur les murailles des Cortès, recueillent l'âme, la croyance de nos pères et de nos frères blessés et mourants sous leurs coups.

On demande d'où vient le souffle surnaturel qui ébranle l'Espagne en tous sens ; ce souffle sort de la cendre de chaque Français tombé sous le drapeau de l'esprit novateur ; partout où un des nôtres est tombé, s'exhale quelque chose de l'âme nouvelle au sein de la vieille Espagne. La pensée de nos morts, légion invisible, messagère de l'avenir, se promène dans les sierras et dans les plaines, sur toute la surface de ce pays. Ces morts ont réveillé les vivants ; ils les agitent d'une tempête irrésistible. L'homme du peuple, le soldat, se sentent saisis, à l'improviste, de l'esprit de vie, sans savoir d'où il vient; c'est le sang de la France rajeunie qui parle et qui crie sur tout ce long chemin, depuis les Pyrénées jusqu'à l'île de Léon !

Si j'ai été clair jusqu'ici, il est évident que deux sociétés sont partout en présence en Espagne ; vous rencontrez là, à chaque pas, sous toutes les formes, l'époque du Cid et

celle de Napoléon[1], le moyen âge et le dix-neuvième siècle. Comment passer de l'un à l'autre? c'est la question qui s'agite.

Les autres peuples qui ont été enfantés à la vie nouvelle, pour passer d'un rivage à l'autre, ont traversé ce que l'on appelle une époque philosophique, par où l'on désigne le mouvement sacré de l'esprit et de l'âme dans le monde moderne. Bacon, Descartes, Leibnitz, et il faut bien prononcer aussi ce grand nom de Luther, ces hommes exécrés en leur temps par les hommes de la routine, ont été les missionnaires de leurs peuples; ils ont converti le monde à la vie nouvelle ; ils ont été ce qu'à d'autres époques ont été les saint Boniface et les saint Patrice ; ils ont frayé la route au Verbe de l'avenir. Mais l'Espagne n'a pas eu un seul de ces missionnaires ; personne, sorti de son sein, ne lui a enseigné le chemin de cette liberté spirituelle à laquelle elle aspirait sans le savoir. Vous ne trouveriez pas, dans sa littérature, une ligne philosophique ; c'est l'idéal de ce que quelques personnes demandent aujourd'hui, du triomphe absolu de la théologie officielle, même dans la poésie. L'Espagne n'a voulu être sauvée que par ses deux patronnes, l'Église et la royauté. Toutes deux l'ont abandonnée. Et vous vous étonnez encore qu'un peuple délaissé ou trahi par ses guides naturels se déchire les entrailles, sans trouver ni paix ni trêve ! Ah ! quand la Révolution française marchait d'un pas assuré,

[1] Il est arrivé pour Napoléon ce qui est arrivé pour Charlemagne et pour le Cid. La légende s'était substituée presque entièrement à l'histoire. Tout devenait romanesque dans la manière de comprendre et d'interpréter les événements. Je ne me suis pas toujours défendu de ces fictions, quoique j'aie fait effort pour y résister, j'écrivais dans un temps encore trop voisin des choses; il était trop tôt pour les juger. Ce sera une des tâches de notre temps de rendre à Napoléon ses proportions réelles et historiques. La légende qui durait au moyen âge ne peut pas se maintenir au dix-neuvième siècle. — 1857.

elle avait devant les yeux le drapeau de ses philosophes.

Pourtant il ne faut pas croire que l'Espagne n'ait rien à faire dans le monde, qu'elle ne puisse rien y apporter de nouveau. Cette société a une forme qui lui est propre ; jeté mieux qu'aucun autre dans le moule du dogme catholique, ce pays était une sorte de trinité sociale composée de l'Église, de la monarchie, de la démocratie. Les deux premiers éléments lui ont manqué à la fois ; le troisième a dû se sauver seul ; de là le désordre. Et peut-être n'est-ce pas sans dessein que l'Espagne a été peu à peu dépouillée de son or, si bien qu'elle est aujourd'hui la plus mendiante, la plus nue des nations. L'insolence des riches et la jalousie des pauvres n'ont rien à faire là où la pauvreté est l'état de tout le monde! La guerre sociale, du moins, reste inconnue. Pauvreté héroïque, noblement supportée, qui peut faire la gloire de ce pays, si ses législateurs savent le comprendre. Qu'est-ce, en effet, que l'Espagne en haillons, comparée à tous les autres peuples de l'Europe actuelle qui la prennent en pitié? Il faut lui donner son nom véritable. L'Espagne est un peuple de prolétaires, une monarchie de prolétaires, un empire de prolétaires ! Qu'elle ose accepter ce nom, elle pourra encore une fois étonner le monde par une forme nouvelle.

Quoi qu'il en soit, avouez qu'il est bien temps d'en finir pour toujours avec ces déclamations contre les témérités de la raison et de l'âme, contre l'impuissance de la philosophie, que sais-je ? l'ambition de nouveautés, c'est-à-dire contre tous les inconvénients de la vie de l'esprit, créée par le christianisme lui-même. Voici une grande nation qui, sur vos conseils, a renoncé à toutes ces choses ; elle a mis un bandeau sur ses yeux; elle vous a suivis, sans détourner la tête, aussi longtemps que vous avez voulu, et, quand elle se réveille, la première chose qu'elle

aperçoit dans l'abîme, c'est son Église châtiée et qui paraît s'écrouler sous les verges de l'ange vengeur ! et ce peuple se tourne et se retourne dans son sang; la vie matérielle tarit pour lui avec la vie de l'esprit; la terre lui est fermée aussi bien que le ciel; tous les hommes désespèrent de lui, excepté lui peut-être.

Je viens de dire que dans cet abandon, cette nudité où l'a laissée l'ancienne autorité spirituelle, l'Espagne a embrassé l'esprit de la France. Encore une fois, les yeux fermés, ce peuple se tourne vers cette lumière qui l'échauffe; il la suit, sans discuter. Il en résulte une chose qui, si j'en avais eu besoin, m'aurait singulièrement confirmé dans mes croyances : c'est que nous sommes, non pas seulement responsables de nous-mêmes, mais encore de ces peuples qui marchent après nous et cherchent partout nos traces. Admettez que la France s'arrête dans l'immobilité : le désordre commence aussitôt chez eux. Que la France recule d'un seul pas, vous refoulez ces nations qui vous suivent dans le chaos et dans l'abîme : c'est-à-dire que nous ne pouvons nous renier sans jeter le monde dans la confusion.

Si le levain passionné de réaction qui s'amasse chez nous passait d'ici en Espagne, comprenez-vous, imaginez-vous ce qui arriverait? Chez nous, les paroles sont enflammées, acérées comme des flèches; mais la douceur de nos mœurs empêche qu'elles ne se tachent de sang. Imaginez qu'un archevêque espagnol et quatre évêques espagnols, ses suffragants, dans un moment de fermentation, s'unissent pour dénoncer par leurs noms deux hommes à la haine d'un roi espagnol et aux passions d'une province espagnole, croyez-vous qu'une chose si peu conforme aux habitudes des prélats chrétiens pût être sans inconvénients?

Chez nous, la réaction mêlée de philosophie cherche à ressaisir l'esprit par des voies invisibles. Voyez-vous, en Espagne, à la suite d'une contre-révolution politique, ces moines dont je vous parlais tout à l'heure renaître de leurs cendres au cri de guerre, et tenter, avec l'ancienne fureur et comme des gens qui jouent leur dernier coup, l'auto-da-fé du dix-neuvième siècle? Ah! je ne demande pas leur perdition; j'ai sympathisé avec leur misère; je l'ai dit à ceux que j'ai rencontrés, et j'ai dit la vérité. Je ne demande pas que l'abri de leur solitude leur soit refusé; mais il faut qu'ils y rapportent une âme nouvelle, instruite, agrandie, divinisée par la douleur, non pas une âme de colère et de vengeance. Si la porte se rouvre, que ce soit au souffle de l'avenir, non pas à la main froide de ces morts endurcis qui ne veulent pas ressusciter.

Pendant que le clergé espagnol, encore étonné de sa propre défaillance, ne trouve pas en lui-même la force de se mouvoir, partout ailleurs on s'agite pour lui. Le piége est tendu dans le reste de l'Europe. Voyez ce qui se passe dans le Nord : ces illustres universités d'Allemagne ne disent plus rien. A Berlin même, je ne sais quelle torpeur enveloppe les esprits et devient pour beaucoup d'entre eux une bienséance du monde; à Munich, il est de bon goût de ne plus penser, et la mort spirituelle est une convenance de cour. Où s'arrêtera ce sommeil? Les Allemands comprendront-ils enfin qu'il est temps d'oublier les rancunes de 1815, et que tout n'est pas mauvais dans la tradition de nos morts de Leipsick? Si l'alliance de l'esprit français et de l'esprit anglais a jeté de grandes lumières dans le dix-huitième siécle, oui, je l'avoue, j'ai cru longtemps que l'alliance de l'Allemagne et de la France pourrait également honorer le dix-neuvième; j'ai cru que le catholicisme de la Constituante et la réforme

de Luther, Descartes et Leibnitz, étaient dignes de se tendre la main des deux côtés du Rhin.

J'ai cru que cette ligue sainte était la plus forte muraille contre les prétentions du passé, de quelque part qu'elles vinssent; cette opinion, bonne ou mauvaise, m'a fait plus d'un ennemi; et pourtant il m'en coûte d'y renoncer.

Encore une fois, je fais ici appel aux écrivains, aux penseurs allemands; qu'ils rejettent loin d'eux des ferments de haine désormais sans grandeur. Les Espagnols, que l'on dit si implacables, ne nourrissent contre nous aucun ressentiment; leur terre, Dieu merci, est rassasiée de notre sang : et la terre d'Allemagne, n'en a-t-elle pas assez bu? Où les Allemands sont-ils devancés par les Espagnols? Ce qu'il y a de sûr, c'est que la haine est du passé; l'alliance, c'est l'avenir.

Tout près de nous, il est un symptôme de cette association si désirée de l'esprit de plusieurs races dans le combat que le génie des ténèbres essaye de ranimer. Je dois constater, saluer comme un fait important, ce qui se passe à quelques pas d'ici, dans l'enceinte du Collége de France. Au nom des Slaves, le premier poëte des Slaves, notre cher, notre héroïque Mickiewicz, combat de sa sainte parole pour une cause qui bien souvent se confond avec la nôtre. Qui jamais a entendu une parole plus sincère, plus religieuse, plus chrétienne, plus extraordinaire, que celle de cet exilé, au milieu d'un reste de son peuple, comme le prophète sous les saules? Ah! si l'âme des martyrs et des saints de la Pologne n'est pas avec lui, je ne sais pas où elle est. Qui jamais, surtout, a parlé de notre pays, de la France, avec des entrailles de fils, si ce n'est cet enfant de la Pologne? Grâces lui soient rendues! Ces hommes, ces frères d'armes, ont toujours

été à l'avant-garde de nos armées; il est juste qu'ils veuillent être encore, dans le mouvement de la France, à l'avant-garde de l'avenir.

Tout le monde comprend, en effet, instinctivement, que, dans ce dernier jeu, la question doit se décider en France. Les fils de la réaction aboutissent ici, parce que l'on sait bien que, si ce pays s'abandonnait, l'esprit de mort s'abattrait sur l'Occident comme sur une proie assurée. Savez-vous ce que l'on nous propose? Le voici tout simplement : nos pères ont fait une retraite précipitée, de Moscou à Leipsick, de Leipsick à Waterloo, de Waterloo à Paris; et la plaie saigne encore. On propose à leurs fils de suivre, de reprendre le mouvement, de continuer la retraite, mais une retraite cent fois plus misérable, puisqu'il s'agit de perdre en un jour le terrain moral, d'abandonner les frontières spirituelles après avoir perdu les frontières matérielles, d'envelopper toutes les concessions, toutes les déroutes dans une dernière concession, une dernière déroute, en un mot, de s'enfuir en désordre par delà la Rome de Loyola.

Et moi je prétends au contraire que le moyen de relever ce grand drapeau, c'est de relever les âmes, de fouler au pied la peur des spectres, d'être brave dans les choses de l'esprit comme nos pères l'ont été dans les choses de la guerre!

Pour ne tromper personne, je dois marquer d'un mot ce que j'entends par ces paroles, c'est-à-dire la tendance de cet enseignement. Je vois autour de moi des cultes divers, qui tous se font une guerre acharnée et prétendent vivre dans une séquestration complète; ils s'excommunient, ils se répudient mutuellement. Si leurs instincts d'isolement étaient seuls écoutés, n'y ayant aucun lien entre les uns et les autres, cette société se dissoudrait.

Chacun veut un enseignement séparé, et je ne les en blâme pas ; chacun vit dans un monde distinct. Ce que je tente ici, c'est de parler à tous, c'est de remonter à la source de vie qui leur est commune ; c'est d'apprendre, c'est d'épeler, c'est de parler la langue de cette grande cité d'alliance, qui, malgré la colère de quelques hommes, s'élève et se fortifie chaque jour ! car il n'est pas vrai qu'elle soit bâtie, comme on le dit, sur l'indifférence, mais bien sur la conscience de l'identité de la vie spirituelle dans le monde moderne ! Et tout faible que je suis, d'où vient que je ne désespère pas de continuer cette tâche? Le voici, en un mot, et c'est tout mon secret.

Je sens que dans cette œuvre je suis profondément d'accord avec l'esprit des lois, du droit, des révolutions, des institutions de la France, et ce sentiment que je peux bien aussi appeler religieux, me pousse et me fait marcher en avant. En donnant le même droit, le même nom, la même place dans la cité de vie aux membres partagés de la famille religieuse, la France a montré un sentiment plus chrétien que ceux qui continuaient de maudire ; elle est entrée par là plus que personne dans l'idée de l'Église universelle ; elle s'est trouvée à la fin, pour ainsi parler, plus catholique que Rome. Elle a livré un monde nouveau au travail de l'esprit ; et, en me rangeant à cette idée d'alliance qui, déposée pour toujours dans notre pays et nos institutions, en forme comme la profession de foi, je crois, moi aussi, obéir à la volonté de Dieu, manifestée, imprimée par tant de secousses dans la conscience d'un peuple.

La réaction, pleine de haine, tentée partout, ne peut s'établir en aucun lieu, parce que, mortelle à la France, elle est mortelle à l'Europe, mortelle au progrès de la vie véritablement religieuse.

DEUXIÈME LEÇON

RÉSULTATS POLITIQUES DU CATHOLICISME EN ESPAGNE.

DOUBLE ÉDUCATION DE L'ESPAGNE PAR LE CHRISTIANISME ET PAR L'ULTRAMONTANISME.

27 mars 1844.

J'étais armé contre d'injustes préventions ; je ne l'étais pas contre les marques inattendues de sympathie que j'ai reçues de vous, et dont la moitié s'adresse à M. Michelet, qui, en mon absence, a si bien développé et vivifié nos croyances communes. Je ne crois pas qu'aucun homme soit en état de supporter souvent de pareilles impressions ; pour moi, je l'avoue, j'en ai été brisé. Il est triste, pour répondre à de pareils élans, de n'avoir que des discours ; c'est par des œuvres que je voudrais vous répondre. En vous disant que je vous appartiens, c'est ne rien vous apprendre que vous ne sachiez ; mais si quelques paroles qui n'ont d'autre mérite que la sincérité, sont si vite entrées dans vos esprits, combien ne serait-il pas facile à d'autres, en quelque grande occasion, de rallumer le cœur de ce pays! C'est à peine si j'ai pu rassembler, sans ordre, sans art aucun, les observations qui rempliront cette séance. A ne consulter que mes forces, il est de toute certitude que je devrais renoncer aujourd'hui à paraître dans cette chaire.

Pour peu que l'on réfléchisse à la situation religieuse des peuples de l'Occident et du Midi en particulier, il est impossible de ne pas remarquer l'attitude toute nouvelle du clergé catholique dans ces contrées. Au moyen âge, lorsque l'Église croyait avoir à se plaindre d'un royaume, l'idée ne lui venait pas de s'en séparer pour toujours; elle le menaçait, elle le châtiait afin de le ressaisir. L'interdit pesait tout ensemble sur le royaume et sur chacun des individus qui le composaient; plus la menace était absolue, plus l'espérance de la réconciliation était visible. On frappait chaque partie pour reconquérir le tout. Aujourd'hui que cet espoir décline, on arrive à des pensées qui eussent brisé le cœur des saints du moyen âge. C'est à l'État lui-même que l'on paraît renoncer. Toute intimité avec lui devient un joug insupportable ; chaque jour il faut essayer de rompre une de ces relations que l'on avait acceptées avec joie, quand on avait l'espoir de tout reprendre. En s'attachant aux individus, on pense amener le corps politique à n'être plus qu'une ombre ; et si nous ne voulons pas être les plus imprévoyants des hommes, nous devons supposer la possibilité d'un ordre de choses où l'Église et l'État seraient entièrement séparés, et accepter par avance le défi que l'on nous jette de vivre.

En quoi consiste la menace? La voici dans toute sa gravité. L'Église est tout près de nous dire ce qu'elle a déjà dit à l'Espagne : J'ai des liens avec les personnes, les individus, je n'ai plus de liens avec la France. Qu'elle suive ses destinées comme elle l'entendra, qu'elle vive ou qu'elle meure, je me suis retirée d'elle ; je ne tiens plus à l'État, à cette personne abstraite, à cette nationalité de forme nouvelle que je ne connais plus. Pendant des siècles, j'ai animé de mon souffle ce grand royaume ; je m'étais identifiée avec lui ; mais je n'y suis plus seule maîtresse ;

de ce moment je m'en sépare, je me recueille dans mon éternité. Voyons comment se soutiendra, sans moi, ce corps qui, pendant quinze siècles, s'est appuyé sur moi.

Voilà, dans sa simple grandeur, la question qui pèse sur nous tous, et qui ne peut manquer d'éclater un jour. Le catholicisme, attaché encore aux individus de ce royaume, mais se séparant de la fille aînée de l'Église, et l'abandonnant comme Agar dans le désert, c'est là une probabilité, une possibilité qu'il faut absolument prévoir. Et, de là, que s'ensuit-il?

Nous, qui ne nous détachons pas si aisément de cette personne morale, la France; nous, qui la prenons pour patronne, qui ne pouvons déserter sans un crime irrémissible; nous, qui croyons tous ensemble qu'il y a quelque chose de sacré dans une nationalité, et qu'aucun État ne peut vivre sans un fondement divin, dans quelle situation nous trouvons-nous? Dans la nécessité de chercher si, au milieu de cet isolement dont on nous menace, il ne nous restera pas quelque grande part de Dieu; si, dans ce dépouillement qu'on nous annonce, nous ne trouverons pas un fondement religieux au droit, à la science, à l'art, à tous les événements de la vie moderne; si cette Agar, menacée de mourir de la soif de Dieu, ne verra aucune source jaillir à ses côtés; en un mot, si le catholicisme, en se retirant des États modernes, leur ôte tout principe religieux d'être et de durée.

Sans que j'en dise davantage, vous voyez quelles sortes de questions s'élèvent devant nous, cent fois plus redoutables que celles que nous avons rencontrées jusqu'ici. J'oserai y pénétrer, non sans crainte (où est l'esprit sérieux qui peut toucher de pareilles choses sans appréhension?), mais avec la fermeté que donne la certitude de n'appeler et de ne chercher que le vrai. Oui, il faut avoir le

cœur d'entrer dans ces questions. Notre temps, la nécessité, les besoins même de vos esprits nous y poussent : et pour moi, je ne ferai que m'abandonner au cours naturel des pensées qui ont été l'occupation constante de ma vie, et que le plus souvent je réprimais dans cette enceinte. Car nos adversaires ont raison en quelque chose, et je suis content de le dire : instruction, éducation, ces choses ne peuvent se séparer. Nous ne devons pas seulement enseigner ici les lettres, l'histoire, la tradition érudite et matérielle de l'humanité ; nous devons encore nourrir et réveiller les âmes, ramener la science à cette source élevée où elle se confond avec le principe de la vie morale ; c'est là ce que chacun a le droit d'exiger de nous.

En entrant dans cette voie, j'ai montré l'Espagne religieuse ; parlons aujourd'hui de l'Espagne politique. Il m'a été donné de voir ce grand pays dans un de ces moments où tous les ressorts sont mis à nu : dans le gouvernement un drame plus extraordinaire que tous ceux de Calderon ; des discussions incroyables, qui, après tant de choses imprévues, ont encore une fois déconcerté l'Europe et dont je n'ai pas perdu une syllabe. Étranger à tous les partis, j'ai cherché la vérité dans tous ; peut-être, ailleurs, essayerai-je un jour d'une manière directe de raconter ce que j'ai vu. Dépouillant ici ces impressions, ces faits, de ce qu'ils ont de particulier, et les élevant avec impartialité à cette forme générale qui seule est convenable dans cette chaire, voici ce que je crois pouvoir dire de l'esprit et de la nature politique de l'Espagne.

Le catholicisme a laissé, à chaque moment de sa durée, son empreinte sur la péninsule ; et comme il a été au moyen âge un élément de liberté, depuis le seizième siècle un élément de réaction, il a imprimé ce double caractère dans l'âme de l'Espagne. Il y a deux hommes dans chaque

Espagnol, un indépendant de l'époque des communes, un sujet façonné par Philippe II. De ce mélange d'indépendance et d'obéissance, naissent ces contradictions qui vous étonnent. Le même homme qui hier était affamé de liberté est aujourd'hui affamé d'obéissance, pour ne pas dire de servitude. Vous croyez qu'il est inconséquent, qu'il renie son caractère. Ce n'est pas de cela qu'il faut l'accuser; il porte en lui deux personnes, deux époques, le moyen âge et la réaction du seizième siècle; l'équilibre du monde moderne ne s'est pas encore fait en lui.

Si l'anarchie est dans l'individu, il ne faut pas s'étonner qu'elle soit dans l'État; seulement ne croyez pas qu'elle ait le même caractère que dans un autre pays. *L'anarchie est aimable chez nous*, me disait à Madrid un des membres des cortès les plus décidés à la combattre. En effet, comme la réaction, depuis deux siècles, a réduit ce pays à la plus profonde misère, l'anarchie peut grandir, sans déranger un seul intérêt. Point de fabriques, point de manufactures; on quitte la charrue pour prendre l'escopette; au moment des moissons, on quitte la faction pour retrouver son champ. On a poursuivi longtemps l'ennemi; on s'est battu quelquefois; on rentre au logis; rien n'est changé : le blé est mûr, la subsistance assurée; c'est la vie du moyen âge; vous comprenez qu'une vie ainsi faite peut durer fort longtemps.

D'ailleurs, ce n'est pas la guerre des chaumières contre les châteaux. Il n'y a pas un seul château en Espagne. Je suis allé de Bayonne à Cadix sans pouvoir trouver un seul reste de donjon, de manoir féodal. S'il s'agit de ruines, le peuple ne connaît que celles des Maures. Le sol d'Espagne n'a pas conservé une seule trace de la domination de la noblesse; cette terre, à cet égard, dans sa misère et sa nudité, est la plus fière d'Europe. Dépeuplée en grande

partie, sans bornes dans les champs, sans haies, sans murailles, sans ruines, elle porte sur le front l'orgueil immaculé du désert.

Où sont les grands d'Espagne? où est l'illustre noblesse d'Espagne? personne n'a pu me le dire. Ralliée à la révolution ou absorbée, elle a disparu, loyalement, simplement, sans essayer de dissimuler sa ruine; elle n'essaye pas même, comme en d'autres pays, de se survivre par le privilége des convenances, du bon goût, par ce que l'on pourrait appeler la conspiration des bonnes manières; ce qui est ordinairement le dernier refuge des noblesses dégénérées. Où la politesse est générale, où les *manières* mêmes du peuple sont remarquablement distinguées, ce dernier privilége n'existe pas. D'ailleurs dans un pays qui compte huit cent mille nobles, il va sans dire que chacun est de ce nombre. Cette politesse, cette urbanité générale de la nation, marque un esprit d'égalité qui est le fond même des mœurs. Ce caractère est si extraordinairement empreint en toutes choses, que pour l'expliquer il faut remonter à ce qu'il y a de plus vital dans le passé et l'histoire de l'Espagne.

Comment le peuple espagnol, qui semble en arrière de tous les autres, à tant d'égards, est-il plus avancé dans ce point fondamental? En voici certainement la raison. C'est que, représentant, au moyen âge, l'idée du christianisme contre les Maures, aucun n'a pris alors plus au sérieux l'idée vivante du christianisme. En face du Coran, le peuple espagnol s'est identifié avec l'Évangile ; il s'est considéré, à la manière des Hébreux, comme le peuple choisi. Dans les sierras d'Andalousie, pour me demander si je parlais espagnol, les montagnards me demandaient si je *parlais chrétien, habla christiano?* Durant cette lutte de huit siècles contre l'islamisme, chaque homme s'est accoutumé

à se regarder comme un chevalier du Christ. Mon guide pour interroger un chevrier, du haut d'un rocher, l'appelait, chevalier! *caballero !* et l'écho d'une tour des Maures répondait que la noblesse de cet homme remontait au duel du Christ et de Mahomet. Là où Dieu lui-même est en cause, que deviennent les différences de fortunes, de conditions sociales? Tous les hommes sont frères sur un champ de bataille; mais si le champ est le pays tout entier, si la bataille dure huit siècles, si la cause est celle du Christ, autour duquel les générations font la veillée des armes, il est évident que le sentiment de l'égalité sous la bannière de l'Éternel, celui de la communion par le sang, doit s'imprimer, d'une manière indestructible, dans le cœur de ce peuple, et devenir le fond même de sa nature. Tout l'or du Mexique n'a pu la changer.

Ce sentiment de fraternité religieuse est le résultat le plus pur de l'éducation de l'Espagne, celui auquel elle doit tenir le plus, qu'il ne lui est permis de sacrifier, sous aucun prétexte, à aucune forme de gouvernement. C'est la trace du doigt de Dieu dans son histoire.

Ici nous touchons à une des difficultés les plus grandes de l'établissement du gouvernement représentatif en Espagne. La masse du peuple ne s'est pas encore ardemment prononcée pour ce régime; elle y a même répugné au commencement. Pourquoi cela? Si elle est restée attachée si fort à l'idée du pouvoir d'un seul, ce n'est pas pur amour du despotisme. Non; c'est qu'avec le pouvoir absolu elle voit tous les autres rangés au même niveau, et par conséquent la vieille égalité conservée et sauvée. D'un côté le peuple, de l'autre, le roi absolu, *netto*, l'orgueil castillan se plaît dans cette relation sans intermédiaire. En nommant des députés, des sénateurs, des représentants, ne court-on pas risque de s'imposer des supérieurs,

des maîtres, de petits rois sans couronne? Voilà une idée qui trouble secrètement le peuple des campagnes dans la Péninsule. Le gouvernement représentatif ne s'établira solidement de l'autre côté des Pyrénées, qu'en rassurant pleinement cet instinct d'égalité qui est le produit des siècles, le fruit du christianisme, le sceau de l'Espagne; et si ce sentiment devait être atteint ou renversé, si à sa place devait s'élever un esprit d'exclusion, la féodalité de l'argent, le privilége de je ne sais quelle classe, que l'on ne sait comment nommer, c'est-à-dire le germe de la guerre sociale, je crois avec une grande masse du peuple espagnol qu'il vaudrait infiniment mieux que le gouvernement représentatif ne s'y établit jamais.

La monarchie est ainsi gravée au fond des esprits, comme une garantie de la fraternité évangélique, c'est-à-dire, qu'elle est en Espagne éminemment populaire. Le peuple se voit, se contemple, se réfléchit dans le roi; en dépouillant la royauté de son prestige, beaucoup pensent se détrôner eux-mêmes. Ce sentiment est même si fort, que je suis persuadé que la monarchie espagnole ne peut trouver ses dangers qu'en elle-même. Pour un grand nombre, la reine est une sorte de madone constitutionnelle. De là son péril, si la monarchie croit pouvoir tout oser.

Il est certain que l'inquisition a accoutumé les esprits à attacher une sorte de sanction religieuse à la violence. On tranche les discussions politiques par le fer, comme on tranchait les discussions théologiques; on fusille au lieu de brûler; c'est la suite de la même éducation; et même il faut ajouter que les auto-da-fé politiques sont auprès d'un certain nombre un moyen assuré de popularité. Prenez garde, à la fin, d'en abuser; car la pensée vraiment chrétienne, dénaturée chez vous, se réveille contre vous. Que faites-vous?... Vous imitez les moines

que vous venez de frapper : ah! ne tachez pas de trop de sang cette robe blanche que le monde regarde!

Que ne pourrait pas accomplir une âme royale, sur ce trône d'Espagne, si elle prenait l'initiative hardie de la renaissance de ce peuple? Tout la servirait, tout la porterait; car elle ne trouverait là aucun de ces souvenirs sinistres qui se rencontrent dans d'autres pays. Il n'est pas là de Charles Ier, de Louis XVI, dont la mémoire se dresse devant leurs successeurs. La nation espagnole a suivi ses rois dans la liberté, dans la servitude et jusque dans le crime. Elle a même amnistié Ferdinand VII. C'est grâce à la fantaisie de ce dernier qu'elle se débat depuis dix ans, au hasard, dans la révolution; seul exemple peut-être d'un peuple qui ait fait une révolution pour obéir à deux lignes du testament du prince. Que veut-on de plus? les défiances se comprennent ailleurs; ici elles sont impies.

En entendant quels bruits sourds sortaient de la poitrine de cette foule misérable et des entrailles mêmes de la terre d'Espagne, à la seule vue des chevaux qui entraînaient une jeune fille couronnée, en suivant ces cris étouffés qui tous semblaient dire : Sauvez-moi! je me demandais si de pareils accents ne doivent pas révéler en un moment, même à un enfant, cette science de bien faire, que les grands rois n'ont jamais apprise que de leurs peuples en péril. Lorsque, après cela, je m'inquiétais de savoir ce que l'on prétend accomplir avec une force aussi sacrée, puisée dans l'identité du peuple et de la monarchie, on me répondait : Nous ferons de l'administration, comme on en fait ailleurs. C'est de quoi nous avons besoin.

Sans doute, mais pour y réussir vous devez encore faire autre chose. Prétendre que tout doit aboutir à donner le pain du corps à cette foule accoutumée à s'en passer depuis des siècles, c'est la méconnaître.

Ce peuple a toujours eu de grandes occupations, de grands buts, tantôt la défense du christianisme, tantôt l'administration du nouveau monde. Depuis que ces occupations lui manquent, il périt de dégoût. Il faut que vous lui trouviez, en vous-même, un nouvel ordre de pensées, un nouveau monde moral, sans quoi toutes les combinaisons accompagnées de meurtre, pour établir l'ordre physique, resteront inutiles. C'est pour cela que ce peuple se précipite au-devant de vous. Dans ses acclamations inarticulées qui s'attachent à vos pas, il ne vous demande pas seulement des administrateurs, des préfets, des commis, de la maréchaussée ; il vous demande tout ce qui lui manque, l'honneur, la vérité, l'équité, la loyauté, un reste de l'ancienne grandeur espagnole, la vie sociale dont il vous croit encore la source.

Mais tout cela est difficile à retrouver, dites-vous. J'en conviens ! j'ai commencé par suppposer dans le pouvoir une âme royale.

A ces symptômes de la vie nouvelle en Espagne, il faut joindre l'aspect des assemblées politiques ; on croit trop communément que la nation castillane a été ensevelie sous sa charte empruntée et que le caractère national n'a trouvé aucune occasion de reparaître. Dans les cortès, la première chose que vous remarquez, en suivant la discussion, c'est que la parole y est à elle-même un but. Cette langue a été si longtemps enchaînée sous les liens d'un gouvernement muet, que déjà c'est une félicité pour des oreilles espagnoles de la retrouver, de l'entendre en public, de l'essayer sur tous les tons, à la pratique des choses modernes. Ah ! que ne donnerait pas l'Italie si elle pouvait seulement, pour unique liberté, se rassasier un jour en public des formes énergiques de sa langue politique du moyen âge !

Cette explosion de la parole, indépendamment des passions qu'elle exprime, est déjà une conquête pour ces peuples du Midi, condamnés depuis Philippe II au silence du cloître.

Lorsqu'une grande question s'agite, on peut dire que le tempérament ordinaire de l'éloquence espagnole est un calme menaçant, je ne sais quoi de glacé, qui subitement aboutit à des accents de flamme, à une intonation rauque, africaine, à des paroles de lave qui coulent lentement et enveloppent l'assemblée. Le constraste de cette froideur et de ces éclairs des tropiques est singulièrement puissant; c'est le caractère de la tragédie et du drame espagnol. L'auditoire ressemble à l'orateur.

Je ne sais par quel hasard, l'observation que je vais faire ne se trouve dans aucun voyageur; il est pourtant impossible de ne pas en être frappé. Quelle que soit la véhémence d'une discussion, la fièvre de l'orateur, jamais il n'est interrompu par aucun murmure de ses collègues, par aucun signe ni de sympathie ni d'antipathie.

J'ai assisté à des combats de parole, où il s'agissait non pas seulement de la vie et de la mort, mais d'un duel entre la royauté et un homme; la fièvre, la fureur, la menace étaient autour de moi au fond de tous les cœurs; pendant une semaine, un parti assiéga, provoqua ses adversaires de ses invectives froides et acérées. Pendant tout ce temps-là cette moitié de l'assemblée, ces hommes auxquels on arrachait la vie politique ne laissèrent pas entendre une seule syllabe. Ce fut un silence de marbre.

Ceux auxquels le sang-froid était près d'échapper se contentaient de se retirer sans éclat. Vous les eussiez crus résignés ou indifférents; c'était au contraire le dernier terme de la passion. Cette impassibilité dura jusqu'au moment où le plus grand orateur de l'Espagne se levant

en leur nom, et rassemblant, recueillant toutes ces passions, tous ces cris refoulés, jeta pendant deux jours entiers dans l'assemblée des paroles qui brûlent encore dans mon souvenir.

O accents de la vieille loyauté castillane! passion chevaleresque de l'honneur et de la vérité, souffle de l'Afrique dans une âme chrétienne! désordre, majesté, harmonie tout ensemble! J'avais entendu ailleurs des orateurs, je trouvai là un homme, un cœur qui se déchire et qui crie. Cet homme que je ne connais pas, dérobe, à l'heure qu'il est, sa tête à l'échafaud dans quelque défilé d'Espagne : excusez-moi de n'avoir pu résister à lui consacrer ces mots; tout ce que je puis faire, c'est de ne pas prononcer son nom[1].

Le caractère espagnol, qui s'imprime ainsi dans l'éloquence parlementaire, se marque d'une manière non moins énergique dans le mode même de délibération, dans le *vote*. Partout ailleurs on a considéré le secret du vote comme une garantie pour la liberté des opinions; on veut être libre, mais dans le mystère, à condition que personne ne le sache. La fierté espagnole n'a pu descendre à cet accommodement; la publicité la plus solennelle est donnée là au contraire, à l'opinion de chacun. Même dans ces occasions, où la menace, la fureur, est dans l'air, chacun, au moment de voter, se lève, prononce son vote à haute voix, en ajoutant seulement le monosyllabe oui ou non, *si* ou *no*. La première fois que je vis, dans des circonstances brûlantes, sous les cris de mort des tribunes, chacun de ces hommes afficher si bravement, et la tête si droite, son opinion, ce spectacle me remplit de sympathie et de respect. Il y avait là véritablement quelque

[1] Je puis le prononcer ici. C'est Don Maria Joachim Lopez.

chose de grand. qui rappelait la fierté des vieilles cortès du moyen âge. L'idée ne vient à personne que la sincérité du vote puisse être altérée par la peur. On ne comprend ni qu'il y ait là un péril pour l'avenir ni que cela puisse être autrement.

Ces indices extérieurs sont importants; ils montrent combien ces hommes prennent au sérieux l'apprentissage de la vie moderne; d'ailleurs, peu curieux de ce que l'on pense d'eux au dehors, trop de passions les occupent au dedans.

La tristesse de quelques-uns d'eux est visible. Tant d'efforts, tant de combats à outrance, tant de sang versé, et pour quel résultat! beaucoup se dégoûtent de la liberté, du droit, de la justice, et, selon l'ordinaire, se rejettent en désespérés dans l'ancienne servitude; mais je les avertis qu'ils ne pourront dormir longtemps sur ce chevet. Le pouvoir absolu tente et trompe tour à tour tout le monde en Espagne; c'est un vieil héritage que chacun convoite et qui n'existe plus; la liberté semble là tout à la fois trop faible pour se constituer, trop forte pour accepter la paix du despotisme.

Ce peuple se trompe lorsqu'il croit qu'il lui suffirait de retrouver l'ancienne égalité sous une commune servitude; c'était la fraternité de la mort, et c'est la fraternité vivante qu'il doit montrer au monde, s'il doit faire quelque chose. Les Espagnols s'accoutument trop à penser qu'ils ne travaillent, qu'ils ne souffrent que pour eux; depuis qu'ils ont rompu avec leur passé, ils semblent se considérer comme isolés de la vie universelle. Cet esprit d'isolement leur ôte la moitié de leur force. Eux que l'on trouve trop superbes, je les trouve souvent trop modestes. Je voudrais rallumer chez ce peuple la pensée que l'issue de ses débats est intimement liée à la destinée des autres,

et qu'il a, comme tous les autres, une mission dans le monde actuel.

Dans le fond, l'indifférence des masses aux questions politiques vient d'une admirable source. Ce peuple, après avoir été si longtemps chargé des affaires de Dieu, de la guerre de Dieu, a de la peine à s'intéresser à autre chose qu'à Dieu.

Chez le paysan de Biscaye, des Asturies, ce mépris de la politique humaine, comparée aux secrets de la politique sacrée, est d'un fierté presque sublime. C'est des hauteurs du Christ victorieux qu'il regarde en pitié les querelles constitutionnelles. Voulez-vous donc entraîner les masses dans le mouvement de ce temps, il faut absolument leur faire sentir que le Dieu de l'Évangile est présent dans les questions du dix-neuvième siècle, et que l'Espagne a une place dans le plan et la politique sacrée des temps modernes. La voie de salut pour ce peuple, c'est de le réconcilier avec lui-même.

Sur quelles idées, en effet, vit l'Espagne intelligente? Sur celles qui ont été développées par tout le monde en France, il y a vingt ans. Ces idées, bonnes en elles-mêmes, mais auxquelles manque une certaine séve religieuse, ont été promptement dévorées de l'autre côté des Pyrénées; et ces intelligences en un moment arrivées au bout de leur système, et retombées dans le vide, s'agitent convulsivement dans la passion.

Que faut-il donc faire? Ce que le siècle entier nous conseille. Faire rentrer le sentiment du grand, du divin dans la science politique. Car j'affirme que c'est devant Dieu seulement que l'Espagne s'arrêtera dans son chemin de sang.

Il faut montrer que la cause du dix-neuvième siècle, le mouvement qui l'emporte, le renouvellement du droit,

est la vieille cause de Dieu; qu'il y a encore, qu'il y a toujours dans le monde un mahométisme à combattre, que ce n'est pas celui du Coran, mais le principe du fatalisme inerte partout où il se trouve, que le souffle religieux passe dans les formes de la société nouvelle, qu'en un mot, si l'Europe, si l'Espagne en particulier, est entraînée vers l'avenir, c'est qu'encore une fois, *Dieu le veut*. Ces points établis on pourra encore tomber de lassitude; mais il ne sera plus permis de se décourager, ni de flotter au hasard, ni de se renier, de contradictions en contradictions, ni de se fusiller dès qu'on ne se comprend plus. — Oui, il faut que l'Espagne, sans plus regarder en arrière, répète dans la science politique, le vieux mot des croisades : Dieu le veut! Dieu le veut!

Une seule parole prononcée dans ce sens, au nom de la science, de la philosophie française, aurait plus d'efficacité sur l'esprit de l'Espagne que toutes les conspirations et toute la diplomatie du monde. Que les puissants la disent. Pour nous, travaillons au moins dans cette idée. On nous accuse d'être des incrédules. Ah! les incrédules sont ceux qui désespèrent de la vie, qui nient le mouvement, l'avenir, c'est-à-dire qui ne voient pas le doigt de la Providence chrétienne dans les choses modernes.

TROISIÈME LEÇON

DE L'ÉGLISE ROMAINE ET DE L'ÉTAT.

LE CONCILE DE TRENTE. L'ÉTAT PEUT-IL ÊTRE ATHÉE?

24 avril 1844.

En 1606, le pape Paul V jette l'interdit sur la république de Venise. Qu'avait-elle fait? Elle avait revendiqué pour l'État les droits que la France a conquis, et que l'on ne conteste plus aujourd'hui qu'en secret. Malgré l'excommunication, le clergé de Venise, véritablement national, reste fidèle à la république; il continue de célébrer le culte comme si rien ne s'était passé. Les jésuites seuls désertent; ils passent à l'ennemi.

Dans le fond d'un couvent, un pauvre moine de génie, physicien, naturaliste, surtout grand écrivain, Sarpi, défend la république par d'admirables plaidoyers contre l'usurpation temporelle de la papauté. Un soir, en rentrant au couvent, il est assailli, frappé par quatre assassins; ces hommes vont ensuite se réfugier chez le nonce apostolique. Guéri de ses blessures, le moine suspend au mur de sa cellule, au-dessus d'une tête de mort, l'arme des *bravi*, arrachée de sa plaie, avec cette inscription : *Poignard de Rome*. Sa vengeance fut d'écrire, dans le dix-septième siècle, avec la hardiesse du dix-huitième, l'histoire du Concile de Trente. Ce monument éclatant de

verve et de raison marqua le dernier effort de l'Église démocratique dans le Midi. Sarpi fit, dans la religion, ce ce que Campanella, Bruno firent dans la philosophie ; il jeta, comme eux, le dernier cri d'indépendance en Italie.

Ici nous entrons dans un nouvel ordre d'idées : il faut descendre au fond de la question la plus grave, celle des rapports de l'Église et de l'État; nous y sommes forcément conduits, par notre sujet, puisque la première chose que nous rencontrons au seuil des deux derniers siècles, c'est le Concile de Trente, qui, raconté en deux sens opposés par le moine libre penseur Sarpi et par le jésuite Pallavicini, appartient doublement au génie du midi de l'Europe, dont il règle encore en partie la destinée. Ce concile, le dernier de tous, fut la réponse de la théologie du Midi à la réforme de Luther et des peuples du Nord. A ne considérer que les intérêts qui s'y rattachent, son historien a raison de l'appeler l'*Iliade* des temps modernes. Contentons-nous de l'envisager dans ses rapports avec la constitution de l'Église. Notre sujet n'est que trop grand encore; du jésuitisme nous passons à l'ultramontanisme.

Au point de vue humain, ce qui marque d'abord la grandeur de l'Église, c'est que, tant qu'elle a fleuri, son gouvernement a été l'idéal vers lequel n'ont cessé de graviter les gouvernements politiques. Il est certain que, jusqu'à la Révolution française, le monde civil s'est moulé sur les formes de cette société spirituelle ; vous pourriez retrouver l'esprit des révolutions de la monarchie en suivant les révolutions intestines de la papauté et des conciles.

Assurément rien de plus extraordinaire que le spectacle de ces conciles, de ces assemblées formées de toutes sortes de peuples, et qui, changeant perpétuellement de place, mandant de siècle en siècle Dieu à la barre, don-

naient, chaque fois, une nouvelle impulsion au monde. Que sont, auprès de cela, les assemblées délibérantes de nos jours! les voix se comptaient par nation, et l'affaire de la majorité était vraiment l'affaire de l'univers. Qu'Arius, Origène, Pélasge l'eussent emporté dans ces questions de vote, toute la suite des temps était changée; car une logique profonde enchaîne l'une à l'autre chacune de ces assemblées constituantes du christianisme. Elles ne se continuent pas seulement, elle se développent l'une l'autre. Toutes ensemble, elles forment une organisation qui vit et se meut d'époque en époque. D'abord au concile de Nicée, au commencement du quatrième siècle, est posée comme fondement, pour soutenir tout le reste, l'idée de Dieu; puis, selon l'ordre des temps, viennent les délibérations sur l'Écriture, sur les livres canoniques, sur les cérémonies, sur la hiérarchie, et cette discussion dure seize siècles.

Dans cet intervalle, aussi longtemps que l'Église se développe, elle se réfléchit dans les formes correspondantes du monde politique. Voyez et comparez! Quand l'évêque est nommé par l'acclamation du peuple, le roi de la société naissante est élu de la même manière; le peuple l'élève sur le pavois. Plus tard, les évêques forment entre eux une sorte de république féodale, image et type de la féodalité des barons; ceux de Paris disent du pape qui commence à surgir: s'il vient pour *nous excommunier*, c'est *nous qui l'excommunierons:* « Si excommunicaturus venit, excommunicatus abibit. » N'est-ce pas, trait pour trait, la situation de la royauté dans les langes, encore enveloppée par la puissance des seigneurs? Grégoire VII et ses successeurs, appuyés sur la plèbe des ordres mendiants, répriment, humilient les évêques; ils fondent la monarchie spirituelle. N'est-ce pas, dans toute l'Europe

chrétienne, le signal pour la monarchie temporelle de suivre la même voie? Louis le Gros, Philippe Auguste, autant d'ombres qui marchent dans l'imitation des papes des siècles précédents.

Le quinzième siècle arrive : le schisme d'Occident éclate; la papauté a plusieurs têtes, c'est-à-dire que le schisme est dans l'État comme dans l'Église. Ne faut-il pas en dire autant de la royauté, quand il y a deux rois en France, l'un Français, l'autre Anglais? Les conciles de Bâle, de Constance se révoltent : c'est aussi le moment d'explosion des communes de France, des cortès d'Espagne, des parlements d'Angleterre. Le concile dépose le pape, l'État dépose l'empereur et deux rois. Jusqu'à ce moment, que veut-on de plus? Le monde temporel n'a-t-il pas obéi aux moindres impulsions du monde spirituel? L'obéissance de la part de l'État a précédé le commandement, la parole de l'Église. Il n'a fallu à celle-ci que remuer un fil pour tourner dans le sens où elle a voulu toute la société chrétienne. La ressemblance de la constitution religieuse et de la constitution politique a produit dans la société cet accord qui fait la beauté propre du moyen âge; mais combien cet accord durera-t-il? Suivez encore un moment ma pensée, je vous prie; nous touchons au concile de Trente.

Quel a été l'esprit de cette grande assemblée? voilà ce que je dois examiner en peu de mots. C'est, on ne l'ignore pas, un esprit de restauration, de réaction, de contre-révolution religieuse. En face de la Réforme triomphante dans le Nord, l'Église, qui, quelques années plus tôt, était emportée par le génie de l'innovation, se concentre dans le Saint-Siége comme dans un fort.

Un siècle auparavant, la papauté, dans le concile de Florence, avait jeté un de ces cris de joie qui font tres-

saillir le monde : Réjouissez-vous, poussez le cri d'allégresse, *jubilate*, *exultate*, vous tous qui portez le nom de chrétien ; *omnes qui ubique nomine censemini christiano*. Quelle était donc la grande nouvelle que Rome annonçait ainsi à la terre? Une bonne nouvelle, en effet, si elle se fût confirmée : c'est que l'Orient se ralliait à l'Occident, que les prêtres d'Asie, les patriarches, les évêques grecs, les moines du mont Athos, sortaient de l'Église séparée, et arrivaient, par toutes sortes de chemins, à Florence, pour se réconcilier, dans la ville de l'art, avec l'unité romaine. Alliance nouvelle de la Grèce et de l'Italie, non pas seulement dans les fêtes de l'art, mais dans les fêtes du culte. L'Italie se para de toutes ses pompes, jeta sur les chemins ses plus belles fleurs pour accueillir cette sœur aînée, qui arrivait en pèlerin, des ruines et des cloîtres d'Athènes, de Trébizonde, de Constantinople.

On pensa que l'ancienne division allait disparaître ; on se crut obligé envers ces schismatiques, issus de Périclès, à une urbanité inconnue. L'Italie et la Grèce réunies! quelle merveille! Mais l'espérance ne dura qu'un moment ; les rites d'Athènes ne voulurent pas céder aux rites de Rome ; on se quitta pour ne plus se revoir ; et cette espérance trompée excita dans l'Église d'Occident un esprit de défiance, qui parut bien dans le siècle suivant.

Si vous comparez au concile de Florence, celui de Trente, vous voyez qu'autant dans le premier il y avait d'espérance de réconciliation avec l'Orient, autant, dans le second, il reste peu d'espoir d'alliance avec le Nord. Que l'Italie s'est promptement désabusée! elle avait des promesses pour la Grèce ; elle n'a que des anathèmes pour l'Allemagne.

De là, au lieu d'appeler comme par le passé toute la terre à juger entre Luther et Rome, la papauté, dans cette

dernière affaire, ne se confie pleinement qu'à un seul peuple. Le concile de Trente n'a plus, comme les précédents, ses racines dans toutes les nations; il n'attire pas à lui les représentants de toute la chrétienté; il ne s'appuie, en toute sécurité, sur personne, excepté sur le peuple que la papauté a investi de tout côté. Au lieu de cette foule innombrable de théologiens, de docteurs, de peuple (*omni plebe adstante*, c'est la formule des anciens conciles), que l'on savait attirer dans les époques précédentes, comment était composée, en réalité, cette illustre assemblée de Trente? Cent quatre vingt-sept prélats Italiens, trente-deux Espagnols, vingt-six Français, deux Allemands; voilà quels sont les mandataires de l'univers chrétien. L'Orient et le Nord y manquent presque également, c'est ce qui lui faisait refuser par le roi de France le titre de concile. Encore, le mode de délibération fut-il changé; dans les conciles antérieurs, on votait par corps de nations; tout peuple qui avait une langue particulière comptait pour une personne. Dans le concile de Trente, on vota par individu, par tête, ce qui assura pour toujours, et sur tous les points, la majorité à l'Italie.

Ici, n'êtes-vous pas frappés de ce qu'il y a d'extraordinaire dans cette situation? Le Saint-Siége n'a cessé de grandir aux dépens de l'existence politique de l'Italie: par la force des choses, il l'a empêchée de marcher, comme tous les autres peuples de l'Europe, à l'unité qui, seule, pouvait la sauver. Il a suspendu, dans ce pays, le souffle de la vie civile; il a empêché l'État politique de se développer et de durer; il a absorbé toutes les forces vitales de l'Italie; chacun des centres d'organisation politique, la ligue lombarde, Pise, Florence, Venise, disparait à son tour; le monde temporel s'efface; il s'évanouit devant le spirituel.

Lorsque cette œuvre est achevée, qu'il ne reste plus trace, nulle part, de mouvements dans l'existence civile; lorsqu'au seizième siècle, l'Italie, effacée de la carte politique, disparaît de la région du temps, pour entrer dans la voie de l'éternelle ruine; en ce moment même, la papauté lui dit : Tu es morte, mais je vais te faire régner; tu m'as été immolée, mais je vais te donner le triomphe sur le monde. J'ai absorbé tous tes droits, toute ta vie, tout ton avenir; rien, chez toi, ne subsiste plus que moi-même; tu t'es consumée tout entière pour moi, et maintenant, dans mon règne, c'est toi qui vas régner; car, je ferai de la terre entière une Italie semblable à toi, sans ton soleil et ta beauté. Tes pensées de mort, qui s'élèvent du milieu de tes maremmes et de tes villes désertes, je les imposerai au monde; et il se fera, comme chez toi, un grand silence; tu te reconnaîtras, tu te retrouveras partout, et chacun t'enviera ta couronne de morte. Partout, comme chez toi, le temporel pâlira devant le spirituel; l'herbe croîtra sur le monde civil comme sur la campagne de Rome. C'est là, ce que l'on appelle l'ultramontanisme moderne.

Domination absolue de l'esprit italien, tel que les temps nouveaux l'ont fait et qui fut cause que tant de protestations éclatèrent dans le concile, de la part des Français, des Espagnols, des Allemands. La vie résistait à cette déclaration de mort. Les ambassadeurs français se retirent du concile à Venise; ils sont approuvés par leur gouvernement, et plus tard, par le tiers-état de 1614. Avec une fierté d'hidalgos, les évêques espagnols crient à l'usurpation. Ils sont près de dire au pape ce que les Cortès disaient au roi, *nous qui valons autant que vous;* mais l'anathème les interrompt! *qu'ils sortent! exeant!* reprend la majorité des prélats italiens. Le jésuite Laynez devient

l'âme du concile; la réaction contre le Nord dominant toute autre pensée, l'organisation de l'Église prend une forme nouvelle.

Au moyen âge, Grégoire VII, Boniface VIII, Innocent III, s'étaient attribué l'autorité suprême; c'était en eux-mêmes, dans leurs caractères personnels qu'ils puisaient cette force; et tout le quinzième siècle montra, par les révoltes des conciles, que cette condition n'était pas devenue la loi de l'Église. L'esprit du Concile de Trente fut de donner sa sanction pleine et entière à l'idée que certains papes du moyen âge avaient établie de leur primauté sur les assemblées œcuméniques. Par là, ce qui avait été l'effet d'un génie particulier devint la constitution même de l'Église. Paralyser l'aristocratie des évêques par la démocratie des ordres mendiants, les ordres mendiants par l'institution prétorienne du jésuitisme, voilà, en partie, le secret de cette politique. L'habileté consista à faire ce changement sans le dire nulle part; l'Église, qui était, auparavant, en droit, une monarchie tempérée par des assemblées convoquées de toute la terre, devint une monarchie absolue. De ce moment, le monde ecclésiastique se tait! la collection des conciles est close; plus de discussions, plus de délibérations solennelles. Tout se règle par des lettres, des bulles, des ordonnances. La papauté résume toute la chrétienté. Le livre de vie s'arrête; depuis trois siècles, on n'y a pas ajouté une page.

Ce qui nous importe, c'est de voir comment cette nouvelle forme de l'Église s'est presque immédiatement reproduite dans les institutions politiques du Midi. Encore une fois, mais ce sera la dernière, l'État se règle sur l'Église. Philippe II est le premier qui applique dans toute sa rigueur, au monde temporel, cette nouvelle phase du monde spirituel. On ne comprendra jamais rien à son génie, si

l'on n'a devant les yeux l'idéal de pouvoir absolu que l'Église vient de montrer au monde. Dans sa longue carrière. Philippe II ne fait rien qu'appliquer aux affaires l'esprit du Concile de Trente. Il devient le pape temporel, de qui toute autorité émane, auquel tout remonte. Plus de cortès, plus de parlements, plus rien qui rappelle le mouvement et la vie de la parole au moyen âge. Sans faire un pas, dans son caveau de l'Escurial, il dirige en silence ce vaste empire des Espagnes et des Indes, comme le pape du fond du Vatican régit l'empire spirituel.

Le concile était plein de menaces ; l'État se remplit de bûchers et d'échafauds. Les dernières paroles que prononcent les prélats, en se séparant, sont : anathème ! l'écho répète anathème pendant deux siècles d'inquisition politique. Toute l'Europe catholique, l'Autriche, le Piémont, le duché de Toscane, Naples, la France même, se règlent, dans leur constitution, sur ce modèle sacré. Le pape disait : l'Église, c'est moi ; le roi de France répond : l'État, c'est moi. La société se règle par ordonnances, la catholicité par des bulles. L'ancien accord des deux puissances est ainsi conservé jusqu'au bout. Qu'il l'avoue ou qu'il le nie, le pouvoir temporel se conforme, encore une fois, au pouvoir spirituel ; l'unité de la société est sauvée, grâce à une même servitude.

C'est pour cela que Pie IV déclarait que la papauté, depuis le seizième siècle, ne pouvait se maintenir qu'en s'unissant aux princes d'une manière indissoluble.

Qui est venu troubler un si bel ordre ? qui a détruit cette savante unité ? La Révolution française ; c'est elle qui a renversé le droit public, fondé, en principe, dans les États catholiques, sur le concile de Trente ; par où vous pouvez mesurer le sens et la valeur de cette révolution.

Pour la première fois, depuis que la catholicité existe,

le monde temporel change, sans y être provoqué par un mouvement correspondant de l'Église. Depuis le Concile de Trente jusqu'en 1789, la forme du droit dans l'Europe catholique est restée immuable. L'État, pendant deux siècles, attend que l'Église fasse la première un pas; mais l'Église demeure pétrifiée comme la fille de Loth. Alors la France, faisant à la fois une autre œuvre religieuse et séculière, s'élance toute seule, à ses risques et périls, dans cet avenir où elle n'a plus de guide qu'elle-même. Elle réalise des gouvernements de discussions libres, tandis que l'idéal qui continue de planer dans Rome, s'attache de plus en plus à la monarchie absolue.

Qu'est-ce à dire, si ce n'est que la France n'est pas l'assemblée des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, mais un être plein de vie qui, dans ce mouvement inspiré vers l'avenir, laisse loin d'elle en arrière son guide accoutumé, son Église. L'idéal qui s'obstinait à ne pas se développer, a été dépassé par la réalité; c'est le sens de tout ce que vous voyez d'anormal et de monstrueux dans les rapports actuels de l'Église et de l'État.

Tous les rapports sont renversés; c'est aujourd'hui le monde laïque qui traîne à sa suite le monde spirituel; et les questions qui vous préoccupent sont, au fond, plus profondes encore qu'il ne semble; puisqu'il faut en effet, pour retrouver l'harmonie dans le droit, ou que l'Église ramène l'État à son principe de pouvoir absolu, ou que l'État emporte l'Église dans ce mouvement de liberté qui est l'âme du monde moderne.

Mais, quand la question est ainsi posée par la nature des choses, et que l'on veut y échapper, on prononce un mot, un mot formidable qui a la magie de paralyser les cœurs : L'État moderne est athée; la loi est athée; la France, en tant que France est athée! A ces mots, les

fronts les plus fiers se courbent : beaucoup acceptent en silence cette condamnation, et les adversaires s'imaginent avoir flétri pour toujours l'esprit des révolutions et des institutions modernes. C'est ici, en effet, qu'est toute la question.

Ah ! quand je ne connais dans le monde, d'institutions athées que celles des Bohémiens errants, sans foyer, sans patrie sous le ciel, est-il bien vrai que ce soit là tout l'esprit des nôtres? Ce serait là, en vérité, une politique sans espoir, un droit sans droit, un jour sans lendemain. Ils croient frapper ainsi l'avenir de mort civile. Mais quoi! parlons tranquillement !

Quand, dans la vieille France, la violence était dans les mœurs et dans la loi, quand le privilége, les inégalités sociales, les servitudes de la terre et des hommes, abrégeons, quand tout ce que le Christ réprouve faisait le fond même de la vie civile, vous appeliez cela un royaume chrétien! Quand la force régnait à la place de l'âme, quand l'épée décidait de tout, quand l'inquisition, la Saint-Barthélemy, la torture empruntée du droit païen, le caprice d'un seul homme, c'est-à-dire, quand la société païenne durait, dominait encore, vous appeliez cela un royaume très-chrétien! et depuis, au contraire, que la fraternité, l'égalité, inscrites dans la loi, tendent de plus en plus à descendre dans les faits ; depuis que l'esprit est reconnu plus fort que l'épée et le bourreau, depuis que l'esclavage, le servage ont cessé ou que l'on travaille à en abolir les restes, depuis que la liberté individuelle consacrée devient le droit de toute âme immortelle, depuis que ceux dont les pères se sont massacrés se tendent désormais la main, c'est-à-dire, depuis que la pensée chrétienne, sans doute, trop faiblement encore, pénètre peu à peu les institutions et devient comme la substance et l'aliment

du droit moderne, vous appelez cela un royaume athée!

Qu'entendez-vous donc, à la fin, par religion, et quel est donc votre Christ? est-ce un mot ou une réalité vivante? si c'est un mot, vous pouvez, en effet, à votre gré, le clouer à une époque déterminée du passé, comme le nom du roi des Juifs au haut de la croix. Si c'est une réalité, il faut savoir le retrouver dans ce qui est, et non pas seulement dans ce qui n'est plus.

Vous cherchez le Christ dans le sépulcre du passé; mais le Christ a quitté le sépulcre; il a marché, il a changé de place; il vit, il s'incarne, il descend dans le monde moderne. Ah! vous qui pensez d'un mot, jeter l'interdit sur la France, votre grand malheur, je le sais, et je veux vous le dire : vous cherchez votre Dieu où il n'est plus; là où il est, vous ne savez ou vous ne voulez plus le voir.

Le Concile de Trente s'était proposé pour premier but d'abolir le protestantisme, d'extirper les dissidents. Par la flamme et par le fer, il a pu y parvenir en Espagne et en Italie. Quelques personnes d'un esprit très affranchi, croient qu'il est à regretter, pour l'unité sociale, qu'il n'en ait pas été de même en France; elles croient qu'une seule religion eût donné à ce pays plus de consistance. Je me persuade, au contraire, que ce fut une faveur du ciel, pour nous, d'avoir échappé à l'esprit d'exclusion qui se partagea le seizième siècle. Ce n'est pas sans la volonté d'en haut, que nos frères, les protestants de France ont échappé à tant de piéges, de meurtres, d'exils, de carnages. L'épée n'a rien pu contre eux parce qu'ils étaient nécessaires à l'œuvre et à l'avenir de tous.

Si la France fût restée toute catholique, elle serait tombée irrévocablement dans la forme de l'Espagne; d'autre part, si elle eût été toute protestante, peut-être se seraitelle contentée de répéter l'Angleterre, ce qui est une autre

extrémité. Mais, en embrassant à la fois ces deux religions, ces deux formes de la chrétienté, son esprit a été contraint de s'élargir; elle a été obligée de s'élever à une intelligence supérieure du droit, et d'agrandir assez son Église pour que l'humanité entière puisse y entrer à la fin. Car, elle devait servir de médiatrice entre le Nord et le Midi, Rome et Genève, les peuples latins et les peuples germaniques; et comme toutes les traditions de l'Église véritablement universelle affluaient en son sein par le catholicisme et le protestantisme, elle devait nécessairement servir de foyer à l'explosion de l'esprit nouveau.

En entrant dans cette idée, j'ai été heureux de voir qu'un des hommes dont je vénère le plus l'intelligence, Leibnitz, avait eu, avant moi, la même conviction. Il faut que je cite ici ses mémorables paroles, qui ont quelque chose de prophétique; elles sont tirées de sa correspondance avec Bossuet, au sujet du projet de réunion entre les catholiques et les protestants.

« L'obstacle que le Concile de Trente apporte à la réu-« nion, dit ce grand homme, étant mûrement pesé, on « jugera peut-être que c'est par la direction secrète de la « Providence que l'autorité du Concile de Trente n'est pas « encore assez reconnue en France, afin que la nation « française, qui a tenu le milieu entre les protestants et « les romanistes outrés, soit plus en état de travailler un « jour à la délivrance de l'Église, aussi bien qu'à la réin-« tégration de l'unité. »

Un peu plus loin, je lis : « Dieu voulut que la victoire « ne fût pas entière, que le génie de la nation française ne « fût pas tout à fait supprimé. »

Comme s'il n'était pas encore assez clair, il revient sur ses pressentiments avec une force nouvelle.

« Je l'ai dit, je dis encore, il semble que Dieu n'a

« point voulu qu'il en fût autrement, afin que le royaume « de France conservât la liberté et demeurât en état de « mieux contribuer au rétablissement de l'unité ecclé- « siastique par un concile plus convenable et plus auto- « risé. »

Quelle puissance dans cette foi obstinée à la mission de notre pays ! L'espoir que ce grand homme a mis en la France n'a pas été trompé. Quelle que soit la violence de ceux qui se la disputent, elle ne tombera pas dans l'extrémité des sectes ; elle a pris position au foyer même de l'humanité, et c'est là qu'elle est inexpugnable. En effet, je vais supposer un moment une chose dont les plus graves esprits sont souvent préoccupés, que les menaces qui arrivent, par intervalles, de l'Angleterre et du Nord, se réalisent, qu'une race nouvelle, la race slave, poussée par la Russie, s'ébranle à son tour, et veuille avoir sa journée, en un mot, qu'une conflagration quelconque soit imminente, ou enfin, simplement, que la paix ne soit pas perpétuelle, croyez-vous que, pour faire face à cette situation nouvelle, il nous suffirait de relever la bannière exclusive du Concile de Trente et de la flotte invincible?

Croyez-vous, du moins, que par là, nous entraînerions à notre suite, et dans notre alliance, les peuples du Midi? Mais ces peuples ont, avec raison, la prétention de représenter plus fidèlement que nous l'esprit de ce concile ; ils ne nous suivraient que si nous leur montrions un drapeau plus grand, plus universel. D'autre part, pour désarmer d'avance le Nord, le plus sûr moyen est de lui opposer en partie son propre esprit élevé, en quelque sorte, à une plus haute puissance.

Ce qui a fait, dans l'antiquité, la force de l'État romain, c'est d'avoir appelé, évoqué à lui tous les dieux de l'ancien univers, qui devenaient ainsi garants de sa du-

rée. De même, si jamais le jour du danger arrive, si le matin de la dernière bataille se lève, il faut que, dans l'alliance chrétienne, chaque peuple du Midi ou du Nord, de la communion latine ou germanique, voie et reconnaisse en France sa bannière, sa pensée ; il faut qu'il n'y ait pas dans l'humanité un seul droit qui n'ait ici sa sauvegarde, pas une pensée immortelle qui n'ait ici son refuge ; pas une conquête de la civilisation qui ne soit ici garantie ; il faut qu'en violant ce pays on viole tous les autres ; disons le mot, comme tout l'univers païen était intéressé au salut de l'État romain, il faut que tout l'univers chrétien soit intéressé au salut de la France.

On relèvera cette idée, on la falsifiera, on la calomniera, peu importe ; ma conviction est que la vérité est là : si je suis condamné, Leibnitz le sera avec moi.

Tout ce que je viens de dire peut se résumer ainsi : tant que l'État a été barbare et à demi païen, il a subi, comme une chose de droit, la suprématie absolue de l'Église ; c'est la première époque de notre histoire, personnifiée par la race sacerdotale des Carlovingiens. Quand l'État est devenu chrétien, comme l'Église, il a senti qu'il avait, comme elle, le droit divin d'être et de durée. Sa dépendance du spirituel a cessé ; la lutte a commencé ; époque que domine saint Louis, et qui va jusqu'à la renaissance. Lorsque l'État s'est élevé à une idée plus universelle que Rome, il a cherché réciproquement à absorber l'Église ; c'est là l'esprit qui sépare des lois ecclésiastiques de Charlemagne le concordat de Napoléon.

Cette révolution se personnifie, en quelque manière, dans la consécration de ces deux empereurs. Charlemagne se sent attiré par une force qui surmonte la sienne : il traverse son empire, il va tomber à genoux dans Rome, devant l'autorité spirituelle. Au dix-neuvième siècle, c'est,

au contraire, la papauté qui s'ébranle de son siége ; entraînée par une force supérieure, elle vient saluer dans la cathédrale de Paris, ce monde laïque, cette puissance inconnue, cette époque nouvelle, cet avenir qu'un autre droit divin a fait surgir de terre.

Dans le fond, rien ne se ressemble moins que l'ultramontanisme du moyen âge, et l'ultramontanisme du monde moderne. Le premier portait à l'action. C'était comme un grand commandement de marche imprimé à l'humanité. Le respect des peuples, les guerres contre les infidèles, les croisades, quels aliments offerts à l'esprit du monde ! La politique sacrée avait son héroïsme.

Mais, depuis deux siècles et demi, qui a entendu, dans aucune grande occasion, partir des mêmes lieux, l'ordre formel d'une grande entreprise ? Je me suis approché le plus que j'ai pu de ces saintes murailles ; mais dans un siècle où tout le monde est dans l'attente et a besoin d'un guide, je n'ai point vu sortir des portes du Vatican les messagers de la politique sacrée qui devraient, par tous les chemins, porter, à l'heure qu'il est, la solution et le commandement de Dieu. Et l'on s'étonne que nous ne nous soumettions pas aveuglément, que nous cherchions ailleurs une issue, quand aucun ordre, aucune impulsion formelle, n'arrive plus de ce côté !

On appelle cela méchanceté, mauvais vouloir. Non, c'est la nécessité d'être et de grandir ; c'est bien plutôt encore le désir de provoquer à vivre ceux qui nous traitent en ennemis.

Pourquoi, depuis les dernières sessions de Trente, c'est-à-dire, depuis près de trois siècles, ne voit-on plus de concile? Pourquoi ce silence mortel, quand il est notoire pour tous, que cette grande assemblée a laissé (ce qui ne s'était pas vu auparavant) une foule de questions

du dogme sans réponse. Les prélats, en se séparant, croyaient se retrouver bientôt dans une autre assemblée; mais leur adieu a été éternel; et cependant les difficultés manquent-elles au monde? ou sont-ce les solutions qui manquent aux difficultés?

Celles-ci n'ont fait que grandir depuis qu'on a cru les trancher, car, voici la contradiction que je rencontre. Si je considère l'Église, à son point de vue, les peuples Latins, Germaniques, Grecs, Slaves, sont plus séparés, plus entêtés aujourd'hui que jamais, chacun dans son isolement, puisqu'elle-même semble désespérer de les réunir. Que je regarde, au contraire, la société temporelle, les mêmes peuples se tiennent, se touchent, se pénètrent plus que jamais; ils sont près de former entre eux comme une grande communion civile. Si Église veut dire assemblée au nom d'une même pensée, il est visible que tous les peuples tendent de plus en plus à entrer dans une même église universelle; le monde laïque réalise ainsi l'œuvre à laquelle semble renoncer le pouvoir spirituel.

Verra-t-on jamais le concile attendu par Leibnitz, où, toutes les croyances étant représentées, les nations voteraient elles-mêmes? Lorsque, sous nos yeux, les ordres ennemis, les dominicains, les franciscains, après s'être excommuniés pendant des siècles, se réunissent, est-ce là un signe que les religions diverses finiront par s'entendre et se réintégrer dans l'unité première? Ce qu'il y a de sûr, c'est que si l'Église ne convoque pas le concile d'alliance, le Dieu de l'histoire le convoque lui-même chaque jour; car l'histoire est un concile perpétuellement assemblé, véritablement œcuménique, où chaque peuple est appelé à son heure, pour discuter, délibérer, voter. Là, personne ne comparaît par ambassadeur; mais chacun parle et prononce en son nom. Ce ne sont pas des docteurs qui discu-

tent, mais des nations pleines de vie, poussées par la Providence. Aucune assemblée ne peut prévaloir à la longue contre cette assemblée des siècles; et c'est en vain que l'on ne parle ailleurs que d'excommunications, d'anathèmes, si elle ne parle, au contraire, que d'alliance et de réconciliation.

Les croyances vitales du genre humain ont indubitablement un fond d'unité, que couvrent les guerres d'intelligence, la passion des sectes, mais qui ne peut manquer d'éclater à la fin. Heureux le peuple qui en a eu le premier conscience dans ses révolutions et dans ses lois!

Inutilement, on espère par un dernier stratagème nous partager, en divisant ce que l'on appelle les fils des croisés et les fils de Voltaire; personne de nous, dans ce pays, n'admet ces puériles distinctions et cette primauté de race. Notre noblesse à tous est de la même date, nous sommes tous les enfants des croisés. Seulement, d'autres jours sont venus; les croisades du moyen âge sont finies; ceux qui reprennent ce chemin n'arrivent qu'à la mort.

Le temps en est passé, car d'autres croisades ont commencé pour les vivants; n'en avez-vous pas entendu parler? Les peuples pèlerins se sont levés avec le siècle, à l'appel du dieu des vivants; ils ont semé aussi leur chemin de leurs os. Ils sont allés non pas à Antioche ou à Nicée où il n'y avait plus rien à faire, mais là où Dieu voulait qu'ils portassent leur pensée, à Arcole, aux Pyramides, sur le Rhin, sur le Danube, sur la Moskwa, jusqu'à Waterloo, ce Golgotha des temps modernes. Voilà les croisés dont nous suivons la bannière; car ce que nous cherchons après eux, c'est la vie, ce n'est pas un tombeau.

QUATRIÈME LEÇON

L'ÉGLISE ROMAINE ET LA SCIENCE.

GALILÉE.

7 mai 1844.

L'Église, qui renferme d'abord tous les éléments de la vie sociale, se dépeuple peu à peu au sortir du moyen âge. A chaque époque des temps modernes, une institution, un élément de vie s'en détache. D'abord, c'est l'État qui s'en sépare et devient laïque; puis l'art qui devient grec ou romain ; puis la liberté individuelle qui s'identifie avec le protestantisme. A la fin, tous les schismes sont résumés dans le plus grand, le plus irréconciliable de tous, dans le schisme de la science et de l'Église, auquel nous sommes aujourd'hui ramenés par la pensée et le nom de Galilée.

A chaque siècle, je vois ainsi sortir du sanctuaire une multitude avec une bannière particulière. Mais ces processions qui ouvrent elles-mêmes les portes, après avoir communiqué avec le monde séculier, ne rentrent plus dans l'enceinte ecclésiastique. On les y attend en vain, elles n'y reparaissent plus. Le sanctuaire devient de plus en plus solitaire; les mots changeant eux-mêmes de sens, l'Église, qui comprenait autrefois toute l'humanité chrétienne, finit par ne plus signifier que le corps du clergé.

Au temps où nous sommes parvenus, l'inquisition a étouffé toute apparence de mouvement dans le Midi. Le bourreau vient d'arracher la langue de Vanini, Giordano Bruno, Dominis sont brûlés sur le bûcher. L'Italie, obligée de renoncer à la théorie, aux idées, aux systèmes, que lui reste-t-il? Vous répondez : l'expérience, les faits, la réalité, ce qu'il y a d'invincible à l'homme, les mathématiques. Eh bien, l'expérience, les mathématiques vont être interdites, la physique réprouvée, la géométrie excommuniée, afin qu'il soit bien démontré que si l'Italie s'arrête, si elle renonce à produire, c'est que toutes les issues lui sont fermées et que c'est la vie même que l'on condamne chez elle.

En même temps, la Providence va se servir d'un grand homme pour tendre à la papauté le piége le plus extraordinaire; l'infaillibilité romaine se trouvera compromise par quelque chose de plus infaillible; tout le monde verra le prêtre se heurter contre la pensée de Dieu.

Le jour même où meurt Michel-Ange, Galilée vient au monde. Il continue cette dynastie de grands hommes qui avait commencé par le Dante. Il est à la science des modernes ce que le Dante est à leur poésie.

La première chose qui me frappe chez lui, c'est que, touchant à toutes les parties de l'univers physique, sous la multitude de ses expériences, vous découvrez l'esprit d'un vaste système, d'un grand corps d'idées qui jamais ne sont exposées dans leur entier, mais qui souvent se révèlent par un mot et se font sentir dans chacune de ses œuvres; lui-même se vantait d'avoir employé plus d'années à la philosophie que de mois aux mathématiques. Quelle était cette idée, cette âme cachée dans ses travaux? La violence faite à la pensée par l'Église romaine, l'exemple de tant de bûchers inutiles, le forcèrent de dissimuler

la meilleure partie de lui-même ; il n'a montré que le corps extérieur de sa science. Je voudrais que quelqu'un s'avisât de rechercher dans les confidences échappées çà et là à ce grand homme, dans quelques fragments enfouis et éclatants, quel était le démon secret de ce Socrate du monde moderne.

Car ne croyez pas que le hasard seul le conduise dans ses découvertes. Sa maxime fondamentale, que l'on ne peut pas enseigner à un autre, la vérité, que l'on peut seulement l'aider à la retrouver en lui-même, cette maxime seule, qui est le fond de sa méthode, est toute une philosophie ; elle suffirait à le séparer par un abîme des écoles purement sensualistes. Si l'on poursuivait l'étude que je ne puis qu'indiquer ici, on trouverait que Galilée se rattache aux écoles les plus larges de l'antiquité pythagoricienne ; il n'y avait dans les penseurs nouveaux, les Césalpini, les Sarpi, aucune idée hardie qu'il n'eût embrassée.

De ces hauteurs de la philosophie comme des hauteurs de la tour de Pise, il dominait l'expérience et les faits. Mais le monde moral, lui étant interdit, il fut réduit à agrandir le monde physique.

Qui sait même si cette nécessité de se comprimer dans un sens n'a pas ajouté dans un autre à sa force native ? On a souvent comparé Bacon à Galilée ; je ne trouve que des différences entre ces deux hommes. Le premier montre très-ingénieusement le chemin qu'il faut prendre pour arriver à la vérité ; mais, dès qu'il fait un pas pour la trouver, il s'en écarte. Il trace de merveilleuses théories pour découvrir l'inconnu ; il ne peut pas le saisir. Au contraire, chez Galilée, point de leçons, et beaucoup de réalité. Tout chez lui est vie, découverte, création. Il ne dit pas comment il faut trouver ; il trouve. La différence entre

ces deux génies est celle d'un homme qui fait une bonne poétique et d'un autre qui fait un beau poëme.

Galilée traite la science comme Raphaël traite l'art. Il agit; il accroît l'univers; il crée; il ne disserte pas.

A ce point de vue, Galilée se rapproche bien plus de son ami Képler; tous deux poursuivent le même ordre de vérités; seulement la science apparaît dans l'Allemand Képler avec tout l'enthousiasme de l'apôtre. Avant de résoudre un problème, il s'écrie : Je m'abandonne à la fureur sacrée : *Lubet indulgere sacro furori.* Il mêle à ses formules, des prières, des cantiques, des psaumes. Dans ce géomètre de Prague, vous reconnaissez quelque chose de la flamme de Jean Huss et de Jérôme de Prague. Il tressaille au sein de la vérité mathématique, comme s'il était frappé par les rayons brûlants de la révélation.

Vous connaissez les paroles tout à la fois saintes et altières par lesquelles il ouvre son Traité sur les révolutions des corps célestes : « Il me plaît d'insulter aux mortels « par une confession ingénue... Le sort en est jeté; « j'écris un livre qui sera lu par les contemporains ou par « la postérité; peu importe! Qu'il attende son lecteur « cent ans, s'il le faut, puisque Dieu lui-même a attendu « six mille ans un témoin de ses œuvres. » C'est la conviction du vrai géométrique, avec la ferveur du croyant.

Une grande erreur est de penser que l'enthousiasme est inconciliable avec les vérités mathématiques; le contraire est beaucoup plus vrai. Je suis persuadé qu'il est tel problème de calcul, d'analyse, de Képler, de Galilée, de Newton, d'Euler, la solution de telle équation, qui supposent autant d'intuition, d'inspiration, que la plus belle ode de Pindare. Ces pures et incorruptibles formules, qui étaient avant que le monde fût, qui seront après lui, qui dominent tous les temps, tous les espaces,

qui sont, pour ainsi dire, une partie intégrante de Dieu, ces formules sacrées qui survivront à la ruine de tous les univers, mettent le mathématicien qui mérite ce nom, en communion profonde avec la pensée divine. Dans ces vérités immuables, il savoure le plus pur de la création ; il prie dans sa langue. Il dit au monde, comme cet ancien : « Faisons silence, nous entendrons le murmure des dieux ! »

Le rapport de la science et de l'éternelle religion, pour être exprimé avec moins d'exaltation que dans Képler, n'existe pas moins dans l'esprit de Galilée. A proprement parler, c'est Galilée qui ouvre les portes de ce monde nouveau, de cette société moderne, où tout repose sur le poids et la mesure. Il entre dans cette région des découvertes avec une sérénité, une harmonie intérieure que personne n'avait connue avant lui ; ses découvertes mêmes ne semblent pas l'émouvoir. Il se livre à la pente vers la vérité avec l'ingénuité, la sécurité de Christophe Colomb en partance pour le monde nouveau, qu'il possède déjà en lui-même. Vous diriez qu'en découvrant des choses, des mondes, des lois inconnues, Galilée ne fait que confirmer l'idée qu'il en avait déjà. Rien qui trahisse jamais chez lui l'étonnement ; il palpe l'univers dans tous les sens, comme s'il le connaissait d'avance. Cette marche assurée est le trait distinctif le plus élevé de son génie.

Remarquez que ce qui devait rendre l'observation impossible ou stérile dans le moyen âge, c'est le mépris que l'on avait du temps présent. L'homme jetait un regard fugitif sur cet univers d'un moment, qui fuyait comme l'onde, où rien n'arrêtait son cœur. Galilée, le premier, fait tout le contraire : il arrête fixement ses yeux sur chaque moment comme une éternité, sur chaque atome comme sur un monde, sur chaque monde comme

sur un infini. De ce point de vue qui renverse tout le passé, il tire la science nouvelle.

Dans la cathédrale de Pise, au milieu des prières ascétiques, il arrête ses yeux sur une lampe agitée : ce mouvement de la lampe sacrée lui révèle la loi de l'isochronisme du pendule. A cette nouvelle, Képler, du fond de l'Allemagne, lui crie : *Courage*, Galilée, *continue: Confide Galilæe, et progredere!* Galilée répond par ses travaux, qu'il appelle lui-même gigantesques, les découvertes de la loi de la chute des graves, de la science, de la dynamique, de l'hydrostatique, de la composition du télescope, de la constitution de la voie lactée, du mouvement de rotation du soleil, des générations des comètes, des quatre satellites de Jupiter, de l'application des lois de ces corps célestes à la mesure des longitudes.

Avec la munificence d'un souverain, il annonce, il donne aux chefs de l'État, au roi d'Espagne, à la république de Hollande, ses découvertes les plus capables d'être mises aussitôt en pratique. Il fait l'office du prêtre; il révèle les lois immuables; il enseigne la sagesse de Dieu dans ses œuvres. Ses amis de Venise écrivent que, dans cette marche triomphante de révélation en révélation, il est comme le *monarque* de l'univers; je me contente de dire qu'il en est le pontife. Voyons comment ce sacerdoce a été reconnu par l'Église.

Vers 1536, un Polonais, après de longs séjours en Italie, rentre dans son pays : là, il compose, dans un esprit très-rigoureux, un ouvrage d'astronomie, où il suppose que la terre, et non pas le soleil, se meut dans l'espace. Il dédie cet ouvrage au pape Paul III; il meurt avant que le livre soit publié : un profond silence pèse quelque temps sur sa mémoire.

Le livre pénètre en Italie; on s'en raille. Galilée lui-

même, encore jeune, quoique frappé et converti, n'ose pas l'avouer ; il ne se sent pas encore assez fort contre le ridicule. Cependant peu à peu il s'enhardit à mesure que la conviction devient chez lui plus irrésistible. Il fallait une sorte d'héroïsme pour la proclamer : Galilée devient l'apôtre du dogme nouveau ; il l'enseigne, il le confirme, il le publie.

Tel est le lien des vérités, que presque tous les hommes qui regardaient l'avenir, se rangent presque aussitôt du côté de cette doctrine. Sarpi, Campanella, Grotius, Gassendi l'adoptent, pour ainsi dire, spontanément; tous les hommes du passé la repoussent ; les plus ardents à la faire rejeter sont les jésuites. Leur orateur, leur publiciste, le grand Bellarmin, jette le premier le cri d'alarme; il fait convoquer une assemblée de l'inquisition, qui, dans un premier conseil, interdit de discuter ni d'exposer l'hypothèse de Copernic. Dans le même temps, Bellarmin livre, comme suspectes, les découvertes des quatre satellites, et cet instrument de magie, le télescope, qui menaçait de bouleverser les cieux.

Que s'était-il donc passé depuis que le pape Paul III avait accepté la dédicace de Copernic? La réforme avait grandi en dehors, l'épouvante était dans l'Église. Désormais toute nouveauté, toute découverte devient un péril, le moindre bruit dans l'univers, une étoile qui se lève, un météore qui passe. La vie même fait peur.

Soyons vrais : Galilée donnait à ce système, une force menaçante pour tout ce qui vieillissait ; c'était une révolution sur la terre comme dans le ciel.

Contraint par l'esprit de vérité, incapable de garder le silence, malgré l'inquisition, Galilée compose une suite de dialogues, où le système nouveau est, d'une part, défendu avec un art irrésistible, et de l'autre, attaqué

maladroitement par un des interlocuteurs, Simplicius. On eut la malice de dire au pape Urbain VIII que ce *Simplicius*, esprit très-étroit en effet, n'était personne autre que Sa Sainteté elle-même. On n'avait pas besoin de cet artifice pour tout envenimer; les choses parlaient assez haut.

Voyez, en effet, tout ce que l'exposition du système nouveau apportait de changement, non pas seulement dans les choses, mais dans les esprits et les pensées des hommes. La manière seule dont il était présenté était une nouveauté. Ce n'était plus le langage hérissé de la scolastique qui ne s'adressait qu'à un petit nombre d'intelligences privilégiées. C'était, au contraire, la science qui se faisait humble et petite pour être accessible à tous, Dans cette parole souple, familière, charmante de Galilée, les cieux mêmes paraissaient s'incliner et montrer leurs mystères transparents. Imaginez les paroles de Socrate, appliquées à la science des révolutions célestes, la grâce des digressions, l'ironie de Platon avec la rigueur des démonstrations d'Archimède ou d'Euclide. On se sentait entraîné, par ce dialogue, de sphères en sphères, sans fatigue; cette popularité, dans les mystères de la science, était une chose inouïe; premier sujet de crainte.

Secondement, l'indépendance de la discussion, l'accent du discours, la conscience que l'esprit humain recevait là infailliblement de sa force native rappelait, à chaque instant, le ton, et presque les paroles de Luther.

Quand Galilée repoussait, avec tant de fierté, l'autorité de la tradition, quand il s'établissait seul, dans sa force et sa conviction, en face de tout le passé, il était impossible de ne pas penser à ce que le protestantisme revendiquait de liberté pour l'esprit de chaque individu. C'était, dans l'un et l'autre cas, la même situation. Il y

avait de plus, dans Galilée, la tradition et le sentiment du républicain de Pise. Avec quel dédain il oppose aux ordonnances arbitraires des princes, des empereurs, des monarques, la législation immuable de la nature! Dans un pays où il ne restait plus nulle trace d'institutions libres, il se retranche dans la Charte éternelle de la création; de cette hauteur inaccessible, il prend en dédain les caprices des princes. En face de l'infaillibilité de Rome surgit l'infaillibilité des lois canoniques de l'univers. Seconde cause de soupçon.

Enfin, le fond du système et des choses. Quand même on ne se rendait pas compte de toutes les conséquences, on ne laissait pas de les pressentir. Ce qui effrayait d'abord, c'était la nécessité d'agrandir l'idée que l'on s'était faite des proportions du monde [1].

Ces cieux étroits, inflexibles, du moyen âge s'ouvraient subitement; ils laissaient découvrir une perspective, une étendue incommensurable. Toutes les images accoutumées, des cieux roulés comme une tente, du firmament étendu comme une peau, cessaient d'exprimer et d'embrasser la vérité. La réalité l'emportait sur la poésie; on s'était accoutumé à un univers resserré, limité; soudainement, cet horizon, par le génie d'un homme, s'accroît, recule, s'étend à l'infini. Il faudrait, pour se proportionner à cet infini, agrandir la lettre, et l'on veut s'y emprisonner. Le bras de Dieu s'étend, d'une manière démesurée, pendant que la vue de l'Église se raccourcit!

Les petits systèmes, les arrangements gothiques se perdent dans cette immensité; emprisonnés dans une étroite conception des choses, les hommes du passé reculent devant cet infini ouvert de tous côtés. L'Église romaine,

[1] Fosse necessario ampliare l'orbe stellato smisuratissimamente.

dès le premier moment, ne se sent pas l'âme assez vaste pour remplir le nouvel univers.

Il est remarquable que ce qui l'attachait à l'ancien système, c'est ce qu'il avait de profondément païen. En effet, ce qui blessait plus encore que ce que je viens de dire, c'était de changer l'idée que l'on avait de la condition inaltérable des cieux. La pensée parfaitement idolâtre que les cieux visibles, séjour des Olympiens, sont formés d'une matière immuable, inaltérable, cette pensée faisait le fond de la physique païenne ; de là, elle avait passé dans la science de l'Église.

Imaginez la stupeur, lorsqu'un homme vient annoncer que cette immutabilité, cette incorruptibilité des cieux est un rêve du paganisme, que tout est soumis dans ces régions à des changements, à des transformations semblables à celles que l'on voit sur notre globe, que ces espaces ne sont pas régis par des lois particulières et en quelque sorte privilégiées ; en un mot, que des mondes nouveaux s'y engendrent, naissent, s'accroissent, se corrompent ou déclinent, et que les révolutions de la vie s'y succèdent éternellement ?

Quel abîme ne s'ouvrait pas dès lors à la pensée! et il était impossible que les Bellarmin, les Urbain VIII n'en fussent pas effrayés. Que devenaient toutes les visions que le moyen âge avait établies dans les constellations comme dans un séjour d'éternelle félicité? il fallait ne plus s'arrêter à ces mondes passagers comme le nôtre ; il fallait aller plus loin, s'élever plus haut. Mais l'âme de l'Église était lasse de monter ; elle refusait de suivre la science par delà les horizons visibles.

D'ailleurs (car enfin je parle ici à des hommes), si l'œil humain peut suivre la génération et la naissance des mondes, que devient l'ancienne idée de la création achevée en

six jours? Le monde que l'on croyait clos pour toujours, comme une pièce de théâtre se rouvre; il s'accroît. En d'autres termes, la création continue à chaque moment de la durée. Le miracle est permanent; et cette idée qui naissait naturellement et nécessairement de la première, était faite toute seule pour bouleverser des hommes dont la doctrine était, qu'à partir d'un certain jour, d'une certaine heure, tout était consommé dans le monde physique comme dans le monde moral.

Ces pressentiments, plus ou moins obscurs, recevaient une éclatante clarté d'une autre conséquence formellement exprimée, je veux dire de la condition nouvelle de la terre dans le système du monde: ici la pensée du moyen âge était directement contredite.

Tout le catholicisme du moyen âge avait représenté la terre comme un monde condamné, formé pour le châtiment et pour le mal. C'était la vallée où coulaient tous les pleurs des mondes; impure sentine de l'univers. Et voilà que par un renversement de la théologie accoutumée, Galilée relève la nature de cette condamnation. Il rend à la terre sa dignité première; il établit l'égalité entre le ciel et la terre; il montre que celle-ci, sujette aux mêmes lois, nage dans la même splendeur; il met la sérénité et la vie à la place de la théorie mystique; pour me servir de ses propres paroles, il replace la terre dans les cieux d'où on l'avait bannie.

C'était donc véritablement et nécessairement une forme nouvelle que Galilée imposait au dogme. Voyez dès lors la question qui va surgir. D'un côté est le livre des canons ecclésiastiques et des décrets du Saint-Siége; de l'autre le livre de l'univers et des lois éternelles de la géométrie. Ces deux livres se repoussent, ils semblent se détruire réciproquement. Lequel cédera à l'autorité de

l'autre? S'ils sont tous deux faits de la même main, lequel doit se plier, s'accommoder, se prêter à l'autre? est-ce la révélation écrite dans l'Ancien et le Nouveau Testament interprété par les conciles? ou est-ce la révélation permanente qui chaque jour se manifeste dans les œuvres vivantes de la nature? L'univers tout entier avec sa géométrie inexorable reculera-t-il devant un mot, peut-être mal écrit, mal interprété, mais adopté par le Saint-Siége? Voilà le problème qui se pose pour la première fois nettement dans le monde: c'est le divorce de l'Église et de la science.

Jusque-là l'Église n'avait rencontré que des oppositions particulières, des sectes, des opinions tirées d'un ordre d'idées semblables aux siennes. La voilà désormais qui entre bravement en contradiction avec la loi d'airain de la création. L'Église, qui s'appelle universelle, va mettre à l'interdit la pensée qui régit l'univers.

Si l'argument tiré du mot de *Josué* résuma pour beaucoup toute la question, j'en ai dit assez pour montrer qu'une foule de considérations se joignaient à celle-là. Les plus fins, les jésuites, furent ceux qui virent le plus loin dans cette affaire. Ces ennemis jurés de toute invention sérieuse devaient avoir l'honneur de porter à Galilée les premiers coups. Lui-même, dans une lettre à l'un de ses amis, dit, en parlant d'eux: « J'ai appris de bon lieu que « les jésuites ont persuadé à un personnage extrêmement « influent, que mon livre est plus abominable et plus per- « nicieux pour l'Église, que les écrits de Luther et de « Calvin[1]. »

[1] Dans une autre lettre, il ajoute : « Ce n'est pas pour cette opinion que l'on m'a persécuté et que l'on me persécute encore, c'est à cause de ma mésintelligence avec les jésuites. » 25 juillet 1634. — Lettre publiée par M. Libri. Voy. *Journal des savants*, 1841.

Ainsi, ils ont excité le procès. A peine le monde a prononcé, ils se ravisent; ils finissent par s'attribuer les découvertes[1] qu'ils avaient commencé par proscrire.

D'ailleurs, il n'est aucune affaire où la papauté ait paru plus souvent en personne[2]. Urbain VIII, avec un acharnement singulier, se mêle à tous les incidents; il déclare, sur tous les tons, que la doctrine du mouvement de la terre est *perverse au plus haut degré*[3].

Enfin Galilée est abandonné, dans le couvent de la Minerve, à la sainte universelle inquisition romaine. Le voilà, cet homme chargé de gloire, ce bon vieillard de soixante et dix ans[4], *questo buon vecchio*, agenouillé devant vous, pieds nus, en chemise. Vous qui êtes aujourd'hui les amis de toute liberté, dites-nous ce que vous avez fait, en

[1] E non vi e altra differenza, se non che voglion parere dessere essi gli inventori. Voy. la lettre de Micanzio à Galilée. « Votre Seigneurie voit que les jésuites essayent d'entrer dans toutes ses observations; il n'y a pas d'autre différence, sinon qu'ils veulent paraître en être les inventeurs. »

[2] Le témoignage de l'ambassadeur de Toscane ne laisse aucun doute à cet égard — « Quant au pape, il ne peut pas être plus mal disposé contre notre pauvre M. Galilée. » Dépêche du 5 septembre 1632. — Sa Sainteté est entrée à ce sujet dans une grande colère. (*Ibid.*) — Elle m'a répondu avec violence. (*Ibid.*) — Je dis à Sa Sainteté que certainement elle ne voudrait pas prohiber un livre déjà approuvé, sans du moins entendre M. Galilée. Elle me répliqua que c'était là le moindre mal qui pût lui arriver, et qu'il devait bien prendre garde de n'être pas appelé devant le Saint-Office. E che si guardasse di non esser chiamato al S. Uffizio (*Ibid.*) — En s'échauffant, Sa Sainteté me répliqua que l'on ne devait pas imposer de nécessité à Dieu. Dépêche du 13 mars 1633.

Cette dernière objection du Saint-Siége a été exhumée de nos jours contre l'un des patriarches de la science contemporaine, M. Geoffroy Saint-Hilaire.

[3] Ces paroles ont été dites par le pape à l'ambassadeur Niccolini, qui les transmet à son gouvernement : *Che la dotrina era perversa in estremo grado.* Et ailleurs : *Que cette œuvre, dans le fait, est pernicieuse.* 18 septembre 1632. *Que cette opinion est erronée et contraire aux saintes Écritures sorties de la bouche de Dieu : ex ore Dei.* Dépêche du 17 juin 1633.

[4] Moi, Galilée, âgé de soixante-dix ans, agenouillé devant vous, éminentissimes cardinaux : Inginocchio avanti di voi. (*Texte du jugement.*)

cet instant, de cet homme qui représentait alors toute liberté? car il y a un moment où l'histoire le quitte et reste entière en vos mains. L'avez-vous mis à la torture? vous seuls le savez. Vous déclarez l'avoir soumis au *rigoureux examen*; mais, dans ce code infernal de l'inquisition que je viens d'étudier, le rigoureux examen est partout synonyme de torture[1]. Ce mot : *Et pourtant elle se meut : Epur*

[1] Voici les termes du jugement signé de sept cardinaux : « Considérant que tu nous as semblé ne pas avoir dit entièrement la vérité sur ton intention, nous avons jugé nécessaire d'en venir contre toi au *Rigoureux examen*, dans lequel (sans nul préjudice des choses confessées par toi et déduites contre toi, touchant ladite intention), tu as répondu catholiquement : E parendo a noi, che non avevi detta intieramente la verità circa la tua intenzione, guidicassimo esser necessario venir contro di te al *Rigoroso esame...* »

Quant au sens du *Rigoureux examen*, il est clairement défini dans l'*Arsenal sacré*, ou code de l'inquisition romaine, sixième partie, au titre, *de la Manière d'interroger les coupables dans la torture*. Voici les premiers mots de ce chapitre; l'ouvrage qui les renferme étant devenu presque introuvable, je les cite dans leur entier ainsi que diverses formules.

« Le prévenu ayant nié les délits qui lui sont attribués, et ces délits n'étant pas pleinement prouvés, si, dans le terme assigné pour ses défenses, il n'a déduit aucune chose à sa décharge, ou bien, si ses défenses achevées, il n'a pas purgé les indices qui résultent contre lui du procès, il est nécessaire, pour tirer de lui la vérité, d'en venir contre lui au *Rigoureux examen* (ce sont les paroles mêmes employées dans le jugement de Galilée : É necessario, per averne la verità, *venir contro di lui al Rigoroso esame*); la torture ayant précisément été inventée pour suppléer au défaut de témoignages, quand ils ne suffisent pas à donner la preuve entière contre le prévenu; et cela ne répugne aucunement à la mansuétude ni à la bénignité ecclésiastique. Au contraire, quand les indices sont légitimes, suffisants, clairs (et, comme on dit), concluants dans son genre, *in suo genere*, l'inquisiteur peut et doit le faire sans aucun blâme, afin que les coupables, en confessant leurs délits, se convertissent à Dieu, et par le moyen du châtiment, sauvent leur âme... » (*Arsenal sacré, ou Pratique de l'office de la sainte inquisition*, p. 263; imprimé à Rome en 1730, et dédié au glorieux inquiteur saint Pierre, martyr.)

Galilée n'a pu être torturé que sur l'intention; or le règlement de la torture, dans ce cas, se trouve aux pages 267, 268, 270, sous le titre : *Modo di esaminare in tortura sopra l' intenzione solamente*. S'il reste des doutes aux juges sur l'intention, voici la formule :

« Dans ce cas, les seigneurs inquisiteurs ayant vu l'obstination du pré-

si muove, lui a-t-il échappé, au milieu du supplice de la

venu, décrètent qu'il soit soumis à la torture, sur l'intention et la croyance. » etc., etc.

Et ils ordonnent que le prévenu soit conduit au lieu du tourment, qu'il soit mis à nu, attaché, appliqué à la corde.

Ainsi conduit, pendant, qu'il est mis à nu, lié, appliqué à la corde, il est induit bénignement, exhorté paternellement, *benignè monitus, paternè adhortàtus*, par les seigneurs inquisiteurs à dire la vérité, et à ne pas attendre qu'il soit soulevé par la corde, comme il sera en effet soulevé s'il persiste. Répond, etc., etc.

Alors MM. les inquisiteurs siégeant; et voyant que ledit prévenu mis à nu, lié, appliqué à la corde, refuse de dire la vérité, ordonne qu'on le suspende. (*Eumden jam spoliatum, ligatum et funi applicatum, mandaverunt in altum elevari*.)

Lequel ainsi élevé commence à crier en disant : *Ah! ah! hélas! ô sainte Marie*, etc., ou bien il garde le silence, *cœpit clamando dicere*... oimè! oimè! o santa Maria... *ovvero tacuit*

Le tout sans nul préjudice de ce qu'il a confessé, n'y ayant torture et interrogation que sur l'intention et la croyance du prévenu. « Sed tantum ipsum torqueri facere intendunt super intentione et credulitate ipsius constituti... » etc. (P. 270.)

Je réunis ici trois autres passages sur l'identité du *Rigoureux examen* et de la torture. Le lecteur jugera lui-même d'après les termes du procès.

1° Pag. 272 : « *Manière de répéter ou de continuer les tourments*. Il convient quelquefois, à cause de l'atrocité du délit ou de la gravité des indices, ou d'autres importantes considérations, de répéter ou de continuer la torture; et pour cela, les juges devront, dans ce cas, à la fin du *premier examen rigoureux*, faire ajouter par le notaire cette clause, *animo tamen*, etc., qui marque dans les juges la volonté de continuer ladite torture; outre cela, ils avertiront que l'habitude du Saint-Office est de la répéter le jour qui suit immédiatement la première, et de ne pas dépasser ordinairement la demi-heure, ni dans l'une ni dans l'autre. La formule de la seconde torture est la suivante, etc.

Die — mensis — anni, etc.

« Eductus de carceribus et personnaliter constitutus in loco tormentorum..., etc.

« Et l'on procédera contre le prévenu comme dans la première torture.»

2° Pag. 275. Voici un autre cas, lorsque le délinquant revient sur ses aveux.

« Alors les juges ordonnent qu'il soit suspendu à la corde.

« Ainsi suspendu, il se tait, etc., ou bien, il crie disant, etc..., ovvero, clamans... dixit, etc.

« Cela fait, on l'interroge comme il suit : Si tout ce qu'il a avoué dans son *premier examen rigoureux, in alio suo rigoroso examine*, est vrai dans toutes les circonstances.

« C'est de la même manière qu'on doit procéder contre le prévenu, dans

corde, du chevalet ou du brodequin de fer? il n'y a que vous qui puissiez le dire[1].

le cas où, après avoir avoué dans la seconde torture, et revenant ensuite sur son aveu, il conviendra d'en venir à la troisième torture, laquelle doit avoir lieu selon le conseil et l'avis des experts. »

3° Pag. 282. « *Manière de donner la corde au prévenu qui refuse de répondre ou ne veut pas répondre avec précision* (*precisamente*).

« Souvent il arrive que le prévenu ne veut pas répondre avec précision, mais il le fait en termes évasifs : Je ne sais, je ne m'en souviens pas. Cela peut être, je ne crois pas. Je ne dois pas être coupable de ce délit. Il doit répondre en paroles claires, précises : J'ai dit, je n'ai pas dit; j'ai fait, je n'ai pas fait. Dans ce cas, il est nécessaire d'en *venir contre lui au rigoureux examen* (toujours la formule du jugement de Galilée : Fa di besogno venir contro di lui a rigoroso esame), pour tirer de lui une réponse absolue, précise, satisfaisante, suffisante. Mais d'abord il convient de lui faire les admonitions dues, après cela le menacer de la corde. Et le notaire enregistrera lesdites admonitions et menaces. La formule est la suivante : ... Bénignement averti : Benignè monitus... etc.

« Après l'avoir fait suspendre, on l'interrogera dans sa torture sur ledit fait seulement, en le maintenant suspendu plus ou moins longtemps, *ad arbitrio*, selon la qualité de la cause, la gravité des indices, la condition de la personne torturée, et autres choses semblables que le juge devra considérer, afin que justice ait son effet, sans que personne soit indûment lésé. » (P. 277.)

« Si dans la torture le prévenu persiste dans la négative, on terminera l'examen comme il suit :

« MM. les inquisiteurs ne pouvant tirer de lui rien de plus, ordonnent que le prévenu soit légèrement descendu de la corde à laquelle il est suspendu, qu'on le délie, qu'on lui remette les articulations des bras, qu'on le rhabille, qu'on le ramène à sa place, après qu'il a été tenu suspendu dans la torture, pendant une demi-heure de l'horloge de sable, et le notaire soussignera. — (*Si terminerà l'esame cosi : Et cum nihil aliud ab eo posset haberi DD. mandaverunt ipsum constitutum de fune leviter deponi, disligari, bracchia reaptari, revestiri; et ad locum suum reponi, cum stetisset in tortura elevatus per dimidium unius horæ ad horologium pulveris...*, etc.

« Mais si le prévenu par aventure confesse le délit dans les tourments, on devra immédiatement l'interroger, en continuant ladite torture, sur l'intention et la croyance..., etc , etc., et l'examen se terminera comme ci-dessus, par la signature du notaire, » etc., etc. (P. 266.)

[1] Niccolini, qui l'a vu, au sortir des mains de l'inquisition, dit de lui à cette époque : Dieu veuille que nous soyons encore à temps; car il me semble bien tombé, brisé et affligé : *Mi par molto caduto, travaglioto ed afflitto.*

Au reste, le plus grand tourment que vous lui ayez infligé, c'est la torture morale : défense de rien enseigner, de rien publier; prohibition générale contre tout ce qu'il a fait, contre tout ce qu'il fera[1], *de editis omnibus et edendis;* un silence absolu commandé pour le reste de sa vie. Relégué pour toujours en paria loin des villes, dans sa geôle d'Arcetri[2], vous lui avez interdit le commerce des hommes. Lorsque, ses yeux s'étant usés à regarder le soleil, il devient aveugle, comme Beethowen devient sourd, lorsque ce monde, qu'il avait agrandi, se réduit, pour lui, à l'étroite mesure de son corps, et que, dans cet abandon. il perd sa fille chérie, la religieuse Maria Céleste, qui lui lisait les psaumes de la pénitence, que vous lui aviez imposés pour châtiment de son génie, tant de douleurs ne vous désarment pas! Vous envoyez l'inquisiteur de Florence s'informer si Galilée est abattu, si Galilée est triste! Vous craignez que cet esprit immortel ne se réjouisse dans la contemplation intérieure des sphères.

Même ses observations, ses calculs astronomiques sont enlevés et dispersés comme suspects d'hérésie. Le plus fidèle de ses amis enfouit sous terre ses manuscrits; ils ne se retrouveront pas. A cette occasion, le Vénitien Micanzio prononce cette belle parole : « *Non, l'enfer tout entier ne pourrait pas détruire de pareilles choses!* » Hé bien! vous avez été plus puissants que l'enfer, vous les avez détruites.

Dans un accès de dévotion, son héritier brûle ce qui reste de ses derniers travaux : et vous demandez si Galilée est triste! Soyez content! Vous avez réduit au désespoir l'esprit le plus serein, le plus fort, le plus calme qui fut

[1] Quoi! dis-je au père inquisiteur : s'il voulait imprimer le *Credo* ou le *Pater?* (Lettre de Micanzio, 10 février 1635.)

[2] Dalla mia carcere d'Arcetri. (Galilée.)

jamais. *Une tristesse, une mélancolie immense* m'accable vous répond-il; *una tristizia, e melanconia immensa.* Et après deux siècles, le chef de la réaction néo-catholique, M. de Maistre, croit en être quitte avec tout ce passé quand, avec le rire du bourreau, il a raillé ce long supplice qu'il appelle l'*historiette de Galilée.* Ah! messieurs, trêve au moins d'ironie! Nouveaux défenseurs de l'Eglise, n'insultez pas les martyrs!

On peut, à toute force, répondre que ces cruautés appartiennent au siècle qui les a commises; on peut les discuter, les pallier, j'y consens. La torture a été des plus bénignes, je le veux bien; aussi n'est-ce pas à cela que je m'attache. La difficulté va beaucoup plus loin.

Que sont ces hommes d'un ordre nouveau, Galilée, Képler, Newton, auxquels il est donné de lire dans le conseil éternel du Dieu des mondes? Donnons-leur ici leur véritable nom : ce sont les prophètes du monde moderne. Il ne faut pas se figurer que l'esprit de Dieu n'ait parlé qu'aux prophètes de l'ancienne loi, et que, depuis Jérémie, Ezéchiel, il n'ait plus parlé à personne. Ces hommes de l'ancienne alliance ont vu d'avance la loi qui meut les révolutions des sociétés humaines. Mais, à ce titre, Galilée, Képler, Newton, ne sont-ils pas aussi des voyants? Ils ont lu, dans l'immensité, les lois qui meuvent la société des mondes; et ces lois, cette géométrie sacrée, contemporaine de Dieu, coéternelle avec Dieu, où les ont-ils aperçues, sinon en Dieu lui-même? Le moindre de tous, Linnée, après avoir reconnu les lois de la vie, dans l'infiniment petit, s'écriait : « Je viens de voir, par derrière, « passer le Dieu Eternel, tout-puissant, tout sachant, et « je suis resté dans la stupeur. » *Deum sempiternum, omniscium, omnipotentem a tergo transeuntem vidi et obstupui.*

Or, ce que le monde reproche à l'Église dans cette affaire de Galilée, il faut qu'elle le sache bien clairement. C'est d'avoir, comme Linnée, vu passer devant elle la main de Dieu, et de ne l'avoir pas reconnu ; c'est d'avoir frappé son envoyé ; c'est d'avoir manqué du pressentiment, de l'inspiration des choses immuables ; c'est de n'avoir pas su goûter le parfum des parvis célestes, et la parole qui soutient l'univers ; c'est de s'être rangée du côté des sens, quand l'esprit lui parlait ; c'est d'être restée dans le génie païen, quand l'intelligence chrétienne surmontait l'illusion et l'habitude du corps ; c'est d'avoir cru le corps plus que l'âme ; c'est, enfin, d'avoir renié dans la science, l'esprit et l'inspiration du christianisme.

On s'excuse sur ce que l'infaillibilité n'est réclamée que pour la théologie. Cela est vrai : mais, selon vous, qu'est-ce donc que la théologie, sinon la science de Dieu ! C'est assez dire que ceux qui réclament le droit absolu de représenter cette idée de Dieu sur la terre sont obligés de posséder tout ce que l'humanité peut savoir et posséder de cette idée. En d'autres termes, tout ce qui, sous une forme ou sous une autre, est indubitablement immuable, éternel, coexistant avec le Créateur même, vous êtes contraints de le pressentir. Si vous êtes les maîtres infaillibles dans la science de Dieu, vous êtes obligés de savoir tout ce que l'on sait de Dieu[1] ; cela est évident. La pensée de circonscrire, de dépouiller la théologie, de la séparer de la science est toute moderne ; car enfin il n'y a qu'une seule science comme il n'y a qu'une seule religion, et vous ne pouvez sortir de l'une sans sortir de l'autre.

Direz-vous (en effet, on est près d'arriver à cette con-

[1] Rien de plus logique que le bref par lequel Alexandre VII soumet au Saint-Siége, non pas seulement la foi, mais la science.

clusion), qu'il y a toute une face de Dieu qui ne vous regarde pas? Mais alors que devient votre titre à le représenter? Direz-vous que les lois, c'est-à-dire la parole qui a fait et soutient la création, que cette géométrie sacrée qui est née dans les temples, que le verbe immuable qui ne cesse de souffler sur l'abîme, direz-vous que tout cela ne vous regarde pas? Mais ne voyez-vous pas que vous abandonnez au savant les attributs du prêtre? Au lieu de tout dominer, de tout renfermer, se peut-il que la doctrine de Dieu ne soit plus en vos mains qu'une *spécialité*? Comme j'ai démontré dernièrement que l'état temporel est aujourd'hui plus universel que le spirituel, vous démontrez vous-mêmes que la science est aujourd'hui plus universelle que l'Église.

On a senti que l'on ne pouvait diviser la vérité en deux parties contradictoires; tout le monde reconnaît qu'il faut mettre fin au schisme entre l'Église et la science. Comment se fera la capitulation? Il faut pour cela une science catholique, et il se rencontre deux moyens.

Le premier consiste à ramener de gré ou de force tous les faits, toutes les observations à la forme de l'Église romaine; sur quoi il est clair que les mots n'ont pas de sens, ou que cette science est nécessairement fausse. Renfermée d'abord dans l'Église, et devenue plus grande, plus compréhensible, la science ne peut plus y être contenue, si l'Église elle-même ne s'agrandit pas. Qu'on me dise ce que peut être une géométrie, une astronomie, une mathématique romaine. Pour mériter ce nom exclusif, il faut que cette dernière se sépare dans son principe de la géométrie protestante, calviniste, luthérienne, c'est-à-dire qu'elle perde ce qui la constitue comme science. Au lieu de régir toute la terre, la voilà descendue à l'esprit de secte.

Nous aussi, nous affirmons, sans peine, l'unité de la religion et de la science, mais à condition que chacune soit réellement aussi vaste que l'autre, ou plutôt que la plus universelle entraîne l'autre dans sa vérité et son universalité. Mutiler, paralyser l'une ou l'autre pour rendre l'alliance plus commode; c'est évidemment fuir la question; ce n'est pas la résoudre.

Ce règne de l'unité que l'Église poursuit encore, la science, en marchant sans jamais s'arrêter, y touche, si déjà elle ne l'a pas atteint. Vous l'accablez de majestueux dédains; pendant ce temps-là, elle accomplit ce que vous vous contentez de promettre. Que fait-elle? elle est la même pour tous les peuples; elle parle, elle s'impose dans toutes les langues; elle rapproche les climats; elle supprime l'espace. Toujours d'accord avec le livre ouvert de l'Orient à l'Occident, elle ne connaît ni sectes, ni hérésies. Elle agit, elle imite le Créateur; elle achève, pour ainsi dire, la nature. Elle marche pendant que vous dissertez; et le monde moderne que vous ne voulez pas suivre, s'assied peu à peu sur ses lois, comme sur l'éternelle raison, la raison véritablement catholique, manifestée par ceux-là même que vous avez condamnés.

On adopte, de nos jours, un certain nombre de mots, par lesquels on croit trancher toute difficulté. J'ai montré plus haut que, pour flétrir l'État moderne, on se contente de dire : L'État est athée. Pour flétrir l'esprit scientifique, pour glacer dans son principe la recherche de la vérité, on a un autre mot; on appelle cela doute, scepticisme; et cette parole lâchée, on reste convaincu que la raison humaine a reçu le coup mortel. Voyons s'il en est ainsi.

Lorsqu'un homme, plein de génie, Descartes, par exemple, riche de toutes sortes d'expériences et de doctrines,

consent un momen à se dépouiller de cette gloire, de ces richesses d'intelligence, il redevient volontairement pauvre d'esprit; il se fait petit, de grand qu'il était; il se remet à ignorer ce qu'il croyait savoir; il s'interroge, il appelle, il écoute le Dieu intérieur. Qu'est-ce que cela, sinon un acte d'humilité, au milieu même de la science? Pourquoi le méconnaissez-vous?

On plaint, il est vrai, l'agitation éternelle du penseur; on se vante que pour soi il n'y a plus même de mouvement. Mais, je vous prie, qu'est-ce que cette fièvre éternelle du penseur, du savant, si ce n'est la soif de la vérité? Et cette soif n'est pas moins inextinguible chez le savant, que chez le véritable religieux, qui, lui aussi, n'est jamais rassasié pleinement de son Dieu.

On ne veut pas voir que cette avidité, cette curiosité que l'on déplore dans l'esprit du philosophe, du savant, est précisément ce qu'il y a de plus sacré en lui. C'est par où la vraie science est le plus près de se confondre avec la vraie religion : impossible dans l'une et dans l'autre, de se rassasier jamais, ni de vérité, ni de sainteté.

Je me défie de la satisfaction qui s'étale dans la possession de l'infini; cela s'appelle fatuité dans l'ordre philosophique.

Au plus haut degré de l'échelle, le prêtre et le savant se confondent; saint Augustin, Kepler, Galilée, saint Thomas se seraient certainement entendus, au moins, par le désir d'entrer perpétuellement plus avant en communion avec l'immuable. Au contraire, voulez-vous voir l'extrémité opposée de cette échelle de vie? L'académicien, convaincu que son œuvre est achevée, et que tout est dit; le prêtre, convaincu qu'il possède la connaissance entière de son Dieu, et qu'il n'a plus qu'à en jouir, sont, absolument parlant, sur la même ligne.

Mais, dans cette recherche de la vérité, vous courez risque de vous égarer! Sans doute. Dans toute action grande, généreuse, religieuse, je cours quelque péril. Il y a un héroïsme de l'intelligence, comme il y a un héroïsme du cœur; et c'est cette vertu de la science que vous prétendez supprimer! L'homme qui s'élance du rivage du connu à l'inconnu est un moment en danger. Qui le nie? ce danger fait sa grandeur. Il pourrait s'arrêter sur le rivage du passé; il pourrait s'asseoir tranquillement au milieu de ce qu'il possède. Au lieu de cela, il se précipite tête baissée, parce qu'il sent une force divine qui l'attire vers le vrai. Loin de défaillir, il retombe sur le roc immuable; il y puise une force nouvelle; car Dieu se cache aux pusillanimes, mais il se révèle aux braves.

Oui, nous voulons une science religieuse, catholique, mais bien différente, il semble, de celle que vous demandez. Car, au lieu de nous arrêter, comme vous nous le conseillez, nous voulons une science qui aspire perpétuellement et sans repos à de nouvelles conquêtes, puisque cet élan, cette aspiration vers le vrai, n'est rien autre chose que la prière de l'intelligence. Tout homme qui travaille prie, a-t-on dit; à plus forte raison, tout homme qui découvre et qui crée.

La science est chrétienne, non pas quand elle se condamne à la lettre des choses, mais quand dans l'infiniment petit elle découvre autant de mystères, autant d'abîmes, autant de puissance, que dans l'infiniment grand. La science est pieuse quand partout elle retrouve un miracle permanant, et qu'ainsi elle est enveloppée de tous côtés par la révélation. Elle est universelle quand elle ramène tous les mondes, toutes les vérités à une même loi, à une même unité, et que, placée au centre, au point générateur, elle gouverne la circonférence. La science est catho-

lique, non pas quand elle commence par se conformer au Vatican, mais quand elle est conforme à cette orthodoxie vivante et immuable, que proclament dans le concile de toutes les créatures, dans l'Église des mondes, cette géométrie sacrée[1], ces mathématiques sublimes, qui ne fléchissent devant aucune autorité, parce qu'elles sont écrites dans la pensée du Créateur lui-même.

Terminons par une dernière réflexion. Elle sera sévère, mais ce n'est pas moi qui la fais.

L'Église a méconnu dans Galilée l'enseignement de l'esprit; elle est tombée dans le piége des sens. Depuis ce moment, pendant deux siècles, par l'inquisition et la violence, elle a souvent persécuté le mouvement chrétien de la pensée. Il fallait qu'un grand châtiment vînt tout à coup l'avertir d'en haut qu'elle se trompait de route. Ce châtiment sacré, la Providence le lui a envoyé en déchaînant contre elle la Révolution française. Le ciel ne pouvait pas parler plus haut. A-t-il été entendu, compris? comment se fait-il que l'Église qui nous commande, à bon droit, de nous laisser instruire par chaque coup de la fortune, répudie pour sa part cet enseignement divin, quand c'est elle qui est frappée? Niera-t-elle le châtiment? cela est impossible. Prétendra-t-elle que ce qui est vrai pour les autres n'est pas vrai pour elle? elle ne le peut pas davantage. L'avertissement n'a-t-il pas été donné avec assez de force? faut-il que Dieu se répète? Elle le pense encore moins.

Pourquoi donc rentrer aveuglément dans le même chemin comme si rien ne s'était passé, et que la verge de l'ange ne se fût pas fait sentir? C'est par la raison que

[1] Geometria ante rerum ortum menti divinæ coæterna, Deus ipse (quid enim in Deo, quod non sit ipse Deus). V. Kepler, *Harmonices mundi*, l b. IV, p. 119.

voici : pour que le châtiment profite, il faut qu'on l'accepte pour juste. Or on ne l'accepte pas. On se vante d'être martyr quand on a été châtié ; où la Providence a voulu donner une leçon d'humilité, on veut ne rien recueillir qu'une leçon d'orgueil.

CINQUIÈME LEÇON

L'ÉGLISE ROMAINE ET L'HISTOIRE.

VICO.

15 mai 1843.

A la suite de mes dernières paroles, nos adversaires ont jeté contre moi un cri de colère ; je ne le leur reproche pas. Je cherche à entrer dans leur esprit et à comprendre leur violence. Ils se sont attachés à la lettre des choses ; quiconque les trouble dans cette possession les désespère.

Quelque chose de semblable est arrivé dans un autre ordre d'idées, il y a une vingtaine d'années. Toute une école identifiait la poésie avec la versification ; sitôt que l'on montra combien la vraie poésie était en dehors de cette école, ce fut un grand scandale. De même, le résultat de nos discours doit être de montrer au scandale de la lettre, premièrement que toute une vie religieuse se développe dans les temps modernes, en dehors du clergé ; secondement, que Dieu vivant est désormais plutôt avec le monde laïque qu'avec le monde ecclésiastique. On accusera cet enseignement d'impiété ; la réponse à cela est trop facile. Je veux dire moi-même à mes adversaires par où je suis sans défense et de quoi je dois être réellement suspect : c'est d'aspirer, au moins dans ma pensée, à un enseignement plus véritablement religieux que l'enseigne-

ment ecclésiastique. Voilà le crime qu'il faut retourner contre moi, car je ne m'en défends pas.

Galilée vient de révéler les lois fondamentales du monde physique; il est naturel que, dans le même pays, un homme cherche à ramener à des lois également immuables les révolutions de l'univers moral que l'on appelle l'histoire. Vico est, dans ce sens, le successeur légitime de Galilée.

Après que Kepler et le mathématicien de Pise eurent trouvé les formules des mouvements du monde physique, le problème qui se posait de lui-même était de rechercher celles du monde civil. Si un ordre éternel gouverne les courbes des astres, il doit se retrouver dans les successions des peuples, des États. Le même Dieu qui lance les astres dans leur orbite, jette les sociétés dans les révolutions des temps; et la Providence qui vit dans la nature vit aussi dans l'histoire. On avait entrevu cette idée depuis l'origine de la société chrétienne; mais le Napolitain Vico fut le premier qui chercha à ramener ce sentiment à la rigueur de la science. La grande cité de Dieu que saint Augustin avait vue des regards de la foi, le philosophe de Naples veut la construire comme une formule géométrique.

Pour être juste, il faut dire que la science nouvelle de Vico est liée intimement à l'esprit de restauration qui éclatait depuis deux siècles dans tout le Midi et dans l'Italie en particulier. Amour des traditions, sentiment puissant de l'autorité, culte des symboles, intelligences des légendes, consécration du passé, voilà par où il est d'accord avec la réaction de l'Église romaine. Mais, en même temps qu'il fait alliance avec le catholicisme, il ne s'aperçoit pas qu'il le transforme.

Vico, que l'on accusait, dans le Nord, de prêter des ar-

mes à la papauté, était méconnu de tout ce qui l'environnait. Le moyen qu'il en fût autrement? Pendant que la tendance générale dans le Midi était de se renfermer de plus en plus dans la lettre, Vico aspirait vaguement à un catholicisme immense qui eût donné un lien à tous les cultes, à toutes les époques; il offrait à la papauté l'empire du passé renouvelé par son génie. Le pape, non plus que le clergé italien, ne comprirent rien à cette vaste église où affluaient réellement tous les temps et tous les lieux. A peine le pouvoir ecclésiastique prête l'oreille à cet homme qui, dans une langue singulière, offre le secours d'une théorie avec le conseil indirect de se renouveler, de se raviver à la source de l'humanité antique et moderne. On avait réduit la révolution religieuse aux proportions des conceptions du jésuitisme. Comment s'étonner que personne dans le clergé romain ne s'aperçut qu'une grande pensée venait de naître, qui seule pouvait réconcilier le monde avec l'Église?

Il y a eu un moment où deux issues s'offraient au Saint-Siége; d'une part, Loyola, puissant, habile, politique, qui proposait à l'Église de se circonscrire, de se borner, dût-elle finir par se réduire aux proportions d'une secte; il y avait d'un autre côté un homme misérable, sans écho, sans savoir-faire, qui n'avait rien qu'une pensée, à demi ébauchée, mais une pensée, maîtresse de l'avenir, et qui consistait à dire au catholicisme : Agrandissez-vous! élargissez vos murailles et vos symboles; faites-y entrer tous les siècles du passé et de l'avenir; donnez l'unité, non pas apparente, mais réelle, à tous ces peuples qu'une même Providence gouverne. Je vous apporte la science de l'humanité : il faut, pour mériter votre nom, vous agrandir comme elle; soyez le pape, non pas seulement de l'Église latine, mais de l'Église universelle.

Entre ces deux voix qui se sont toutes deux adressées à l'Église romaine, vous savez laquelle a prévalu. Le comble du bonheur pour Vico est de n'avoir pas été compris; s'il eût été entendu, nul doute qu'il eût fait peur, et qu'il en eût été puni.

Je ramène l'originalité de Vico à une seule pensée créatrice de toutes les autres : c'est d'avoir entrevu que les civilisations sortent de l'idée de Dieu, comme un fleuve de sa source. Le jour où après avoir lu Grotius, et cherchant à résoudre le problème de l'origine des sociétés, il découvre que la communauté entre les hommes a commencé avec la pensée de Dieu, ce jour-là il trouve sa science. Tandis que les publicistes, en recherchant les origines sociales, Grotius, Puffendorf et même plus tard Rousseau, font tout dépendre d'abord de l'invention des arts mécaniques, Vico s'élance d'un bond à la conception de Dieu; et cette pensée connue, la société est constituée. De ce sommet élevé, que lui seul occupe, pendant un siècle, il voit distinctement des horizons qui échappent à tous les autres. Chaque regard qu'il jette sur les choses humaines, vues ainsi à travers les croyances positives, est pour lui comme une révélation; les formes, les explications du passé lui apparaissent tellement renouvelées, que tout ce qu'il aperçoit, il l'appelle sa découverte.

La seule chose que je lui reproche est d'avoir trop tôt quitté ce sommet pour descendre à des explications arbitraires. Voulez-vous avoir tout le secret d'un peuple, il est certain qu'il faut entrer dans l'intimité de sa religion. Le Dieu d'un peuple est la substance même dont il vit, par laquelle les générations s'enchaînent dans une même unité; l'art, le droit, la philosophie d'une race d'hommes ne sont pas autre chose que cette pensée divine, circulant de veine en veine, de génération en génération.

Que sont toutes les institutions politiques, sociales, sinon des religions qui, en se réalisant, s'incarnent dans le monde?

L'âme du droit hébraïque, c'est Jéhovah ; du droit mahométan, c'est Allah ; du droit européen, c'est le Christ, c'est-à-dire toujours et partout, la parole, l'idée religieuse d'où une société est sortie et qui se développe, comme un discours privé, dans l'esprit et l'histoire d'une nation, d'un état, d'une race d'hommes.

Si la religion est le point culminant d'un peuple en particulier, le christianisme est l'idée la plus élevée du genre humain ; d'où, il semble qu'un homme qui veut embrasser la loi de l'humanité, doit nécessairement se fixer à la hauteur de l'Évangile. Pourquoi donc Vico ne l'a-t-il pas fait? Ce législateur de la cité idéale efface de son souvenir la cité chrétienne. Pour embrasser les lois de la Providence, il va se confiner dans l'étude de Rome païenne. C'est au cœur du polythéisme, qu'il voit éclater le mieux la sagesse divine. Pourquoi cela?

Pourquoi Vico a-t-il ainsi réduit son sujet? au lieu d'une ville, que n'embrasse-t-il le monde? et cette ville, pourquoi est-ce Rome païenne, et non la Rome des papes? Parce que la liberté dont il avait besoin pour interpréter les faits, il ne l'eût pas trouvée en traitant une époque chrétienne ; parce que tandis qu'il faisait une œuvre de philosophie religieuse, il paraissait ne faire qu'une œuvre d'érudition; parce que dans la renaissance il était naturel que Rome apparût comme le modèle classique de toute cité, de toute législation ; d'où la conclusion que son histoire est la formule abrégée des volontés éternelles de la Providence chez tous les peuples de l'univers.

En portant l'idée de la Providence au milieu même du paganisme, il faisait d'ailleurs, une chose essentiellement

nouvelle. Jusqu'à lui, les écrivains religieux n'avaient voulu voir dans les cultes de l'antiquité (et même c'est encore là le sentiment de plusieurs) qu'un égarement sans frein, un délire sans âme. Vico établit au contraire que la sagesse divine s'est servie de ces formes du polythéisme, pour se communiquer, j'allais dire, pour se révéler aux barbares et aux gentils. Il rend ainsi, à quelques égards, la Providence complice du paganisme; il montre que sous la figure de ces dieux reprouvés est caché le plus pur des idées et de la substance des peuples antiques.

Combien à cet égard, il est supérieur par la divination à Bossuet lui-même ! Bossuet reconnaît en termes magnifiques la sagesse des institutions des anciens; mais il ne s'aperçoit pas que le meilleur de ces lois est contenu dans le principe de ces religions qui lui font horreur. Parce qu'il les a vues surtout dans leur décadence, il ne peut se décider à accorder la moindre estime à ces révélations païennes, à reconnaître le moindre reflet divin dans ces croyances, ces légendes, cette église des gentils; toutes les institutions politiques des anciens ne se trouvent avoir chez lui d'autre appui qu'elles-mêmes. Au contraire, Vico, sans aucune critique, il est vrai, établit une sorte de catholicisme païen, avant-coureur du catholicisme moderne. Il présente cet exemple unique au monde d'un livre dans lequel presque tous les détails sont faux, mais dont l'idée est si essentielle, qu'elle éclate et vous saisit comme la seule réalité au milieu de toutes les fictions rassemblées par la fantaisie et le hasard.

N'avez-vous jamais fait cette simple réflexion? les modernes admirent les anciens dans leur art, leur droit, leurs institutions; or tout cela est dérivé de leurs croyances religieuses; d'où il suit que cette source ne doit pas avoir été à son origine aussi empoisonnée qu'on le prétend.

Vico voit, comme Bossuet, que le monde civil est soumis au gouvernement de la Providence ; mais il ne s'arrête pas comme lui à cette pensée générale ; il approche beaucoup plus de la réalité vivante. Dire que les empires sont remués par les idées divines, c'est encore rester dans les abstractions de Platon. Voici l'originalité précise de Vico ; c'est celle dont il a eu le moins de conscience ; il identifie, à son insu, les idées divines, les avertissements de la Providence, avec les cultes positifs, avec les religions, qui deviennent ainsi comme autant de révélations partielles de la sagesse éternelle, dans la cité de l'espace et du temps. C'est la plus haute pensée à laquelle Vico se soit élevé ; elle le remplit d'une sorte de frisonnement religieux. Qu'importe après cela que son ouvrage soit plein de bizarreries, de contradictions, que dans l'enivrement où sa découverte le jette, Vico foule aux pieds les détails qu'il ignore? il a semé obscurément une idée qui n'a pas cessé de croître ; aujourd'hui, elle nous enveloppe de lumière.

Nous voilà bien loin, il semble, des théories de la papauté romaine. Elles vont tout à coup reparaître dans l'esprit de Vico ; car il établit dans l'histoire la même immobilité que le Saint-Siége établit dans l'Eglise ; en sorte que cet esprit si audacieux se trouve tout à coup ressaisi, au plus fort de son élan, par les doctrines de l'Italie moderne. Un ordre de chose immuable, un cercle de révolutions partout les mêmes, un avenir qui ressemble toujours au passé, une véritable roue d'Ixion que meut le genre humain, sans espérance, sans lendemain, des siècles qui se succèdent pour se répéter, les générations qui passent pour se régler sur le même modèle ; cité de Dieu, mille fois plus désespérante que la cité des hommes : voilà le dernier mot de Vico ; son ambition est de ne laisser au-

cune issue au genre humain pour échapper à sa formule d'immutabilité.

L'Italie, telle que l'ultramontanisme l'a faite, pouvait révéler toutes les lois, excepté celle du développement; elle a tout compris dans l'homme, excepté la vie.

Il y a, en général, deux philosophies de l'histoire, celle qui prend son point de vue dans l'ancienne loi, et celle qui s'inspire de la nouvelle. Au point de vue de l'Ancien Testament, Dieu, retiré hors des siècles, du haut des cieux, préside de loin aux mouvements extérieurs de l'histoire; il agit du dehors; quelquefois il se retire, il abandonne les peuples, et il y a comme un interrège de la Providence; il s'efface, il reparaît, il surprend les États à leur réveil; il s'élance comme par bonds de siècles en siècles; dans cette marche toute biblique, nul ne peut prévoir ses desseins.

Il est une autre philosophie de l'histoire. Au point de vue le plus profondément chrétien, la Providence agit d'une manière beaucoup plus intime; le Dieu n'habite plus seulement dans les hauteurs invisibles; il n'agit plus par secousses et par surprises. Il s'est incarné; il s'est fait homme; il vit dans le cœur des nations et des États. Dans ce sens, l'histoire est un Évangile éternel, tout rempli du Dieu intérieur; c'est lui qui parle et qui se remue dans le vaste sein des peuples; il agit du dedans au dehors, sans interruption; il habite au fond des choses; il façonne l'esprit intérieur des empires, et les événements ne sont plus que la conséquence qu'il abandonne à l'homme; tout vivant, il communique la vie. C'est dans les choses humaines, l'esprit de développement et de progrès mis à la place de l'immutabilité ou de l'arbitraire.

Vico a écrit l'histoire universelle dans un esprit païen,

Bossuet dans un esprit biblique. Reste encore à l'écrire dans l'esprit renouvelé du christianisme.

A ce point de vue, la philosophie de la révélation devient une chose possible. Au lieu de jeter l'interdit sur la face de presque tous les siècles, je les vois tous sortant de Dieu, se rapprocher processionnellement de la lumière et de la vie. Chacun apporte son image, son rite, sa pensée à cette tradition dans laquelle ils doivent être tous représentés. Il n'y a plus pour moi d'histoire profane; toute histoire m'est sacrée, parce que dans chacune je reconnais le reflet de quelque chose de divin, sans quoi elle ne subsisterait pas. Parce que le christianisme m'a relevé, ne regarderai-je qu'avec mépris, de cette hauteur, cette foule inconnue de mes frères, qui, de cultes en cultes, gravitent vers cette splendeur? Jéhovah ne sera-t-il plus rien pour moi, parce que je reconnaîtrai quelques rayons de sa sublimité dans le dieu de l'Inde et de la Perse? Le Christ s'évanouit-il pour moi, parce qu'à l'extrémité des temps, je rencontre avec stupeur des christs barbares, incarnés comme lui, nés d'une vierge comme lui, pressentiments sacrés, par lesquels l'humanité se prépare à la bonne nouvelle de Judée? les prophètes hébreux me parlent-ils moins, parce que je retrouve la forme de leurs visions dans les sculptures mutilées de Persépolis?

Tout au contraire, plus je découvre de ces ressemblances, plus aussi je sens partout les principes d'une même foi, les débris d'une vaste Église qui doit un jour se réparer et réunir ce que le souffle des temps a divisé. Je vois se bâtir sous mes yeux, depuis l'origine des choses, cette vaste cité divine, fondée, non pas seulement sur la parole d'un peuple, mais sur la parole de tous, qui, à des degrés différents, tendent vers la même foi, et portent chacun témoignage d'une partie de la vérité.

Qu'est-ce, au fond, que la vie de l'humanité? un perpétuel mouvement pour sortir de Dieu et y rentrer. La civilisation orientale repose en lui; le monde grec en sort, le moyen âge y rentre, mais avec plus de plénitude et de profondeur; car ce grand Dieu de l'histoire n'est pas seulement un mot des écoles, une abstraction; il vit, il marche; dans ce mouvement, il entraîne avec lui le monde moral vers des cieux inconnus.

Je me demande, dans le système de l'ultramontanisme, quel peut être le but manifeste de l'histoire; pour l'antiquité, ce but est clairement défini, c'est de préparer la voie au peuple hébreu. Ne croyez pas que je trouve ce but trop étroit; il rentre dans l'idée même du christianisme; le peuple hébreu ayant eu la pensée, la révélation la plus élevée de l'Orient, il est très-raisonnable de montrer tout le reste du monde convergeant de ce côté. Mais il en est très-différemment du système de l'Église romaine appliqué aux temps nouveaux. Autant il satisfait à l'antiquité, autant il est contrarié par la Providence, en ce qui touche le monde moderne.

C'est peut-être par un secret instinct de ces contradictions que ni Bossuet, ni personne après lui, n'a essayé de continuer ce système jusqu'à nos jours. A cette question, quel est le but visible de l'histoire moderne? l'ultramontanisme doit répondre : C'est le triomphe visible de la Papauté. Pour composer une philosophie de l'histoire qui lui appartienne en propre, il est obligé de montrer que tous les faits, depuis trois siècles, tendent évidemment à la puissance absolue du Saint-Siége. Or, qui osera soutenir cette gageure, quand les grands événements du monde, la Réformation, la Révolution française, vont tous dans un sens opposé? Cet homme hardi ne s'est pas encore trouvé; le jésuitisme qui a tant fait n'a pas encore tenté cela, et

l'ultramontanisme a jusqu'ici reculé devant sa propre idée. Il n'a pas osé se donner, jusqu'au bout, sa philosophie de l'histoire.

Beaucoup de penseurs, depuis Vico, surtout les Allemands, ont cherché à résumer toutes les lois de la Providence dans une seule. Vous connaissez la plus fameuse, celle de Hegel, l'infini, le fini et son rapport. A ces penseurs j'appliquerai la même réflexion.

Tous sans exception parlent de l'histoire humaine comme si elle était achevée ; ils partagent les temps en certaines divisions qu'ils appellent l'Orient, la Grèce, le moyen âge ; sans nul pressentiment de ce qui doit suivre, ils déterminent les lois du passé et les donnent pour règle de l'humanité, comme s'il ne devait pas y avoir de lendemain. Pourquoi aucune de ces savantes formules ne vous satisfait-elle ? parce que vous sentez en vous-même toute une partie de l'humanité qui les contredit et qui proteste, tout un monde dont elles ne tiennent aucun compte, c'est-à-dire l'avenir.

Vous vous révoltez intérieurement contre des règles qui, pour être vraies, ont besoin qu'il n'y ait plus de vie et que tout soit fini. L'humanité est pour ces penseurs un tout achevé, consommé ; dans ces formules, inscriptions funéraires du genre humain, s'affiche par avance le jugement porté dans la vallée de Josaphat ; et vous sentez, au contraire, en vous-mêmes, des forces vives, des puissances jeunes qui crient et vous démontrent que ce tout prétendu n'est encore qu'une fraction.

Demain viendront d'autres hommes, d'autres peuples, d'autres formes, d'autres conditions, une nouvelle humanité que ces esprits n'ont comptée pour rien dans leurs calculs. Déjà leur règne menace de passer ; le cercle qu'ils croyaient fermé se rouvre ; le monde étouffe dans les for-

mules d'école. N'essayons pas à notre tour de dire au flot de vie : Tu n'iras pas plus loin. La loi de l'humanité doit se composer du passé, du présent et de l'avenir que nous portons en nous ; quiconque ne possède qu'un seul de ces termes, ne possède qu'un fragment de la loi du monde moral. La vraie philosophie de l'histoire, c'est Janus aux deux visages tournés l'un vers le passé, l'autre vers le futur. Aussi, notre tâche, telle que nous la comprenons, est double : étudions l'esprit qui n'est plus; écoutons l'esprit nouveau qui déjà frappe à la porte.

Au fond, la science des lois de la Providence, dans l'histoire, devrait être l'attribution naturelle du sacerdoce. On répète souvent que cette science est née à une certaine époque toute moderne, qu'elle est d'hier. Non, elle est aussi vieille que le monde; seulement, elle est restée identifiée avec les doctrines de l'Église, tant que l'Église a été pleine de vie. Montrer le doigt de l'Éternel dans les affaires du temps, reconnaître le divin mêlé aux choses humaines, à qui cela appartient-il, si ce n'est au prêtre? c'est, sans contredit, la partie la plus essentielle de sa mission. Tant qu'il l'a remplie, l'idée n'a pu venir à personne de lui enlever les confidences de l'Éternel, qui lui appartenaient en propre; il montrait chaque jour les volontés du ciel s'inscrivant sur la terre : nulle intelligence ne pouvait en demander davantage.

Par malheur il est arrivé un moment, vers la fin du moyen âge, où l'œil de l'Église s'est troublé. Des événements qui sortaient de toutes ses prévisions l'ont quelque temps déconcertée; au milieu des révolutions qui la contredisaient et l'ébranlaient, sa vue s'est embarrassée; elle a laissé tomber le fil de la Providence. Au lieu d'embrasser tout l'horizon de l'humanité, elle n'a plus considéré comme vivant et raisonnable que le point où elle était.

Pouvait-elle donner aux hommes le sens divin de ces changements, de ces révolutions, qui toutes semblaient la renverser; elle ne pouvait, dans cette stupeur, que garder le silence et maudire. Alors, qu'est-il arrivé? Il a été nécessaire qu'il se formât, en dehors de l'Église, une science particulière de ces arcanes de Dieu. Il ne suffisait plus de maudire tout ce qui dépassait le cercle immuable que l'on avait tracé; l'anathème n'expliquait rien.

Eh quoi! dans les premiers temps, quand elle avait sa force entière, l'Église avait compris la mission divine même des invasions de Barbares; et, dans les temps de son déclin, elle s'obstinait à méconnaître la nécessité divine de la Réformation, de la Révolution française, de presque tous les changements qui se passaient sous ses yeux; il était donc divinement et humainement nécessaire que ce fil de la Providence, qui s'était rompu entre ses mains, fût ressaisi et renoué par d'autres. Des esprits étrangers au clergé ont fait alors l'office du clergé; ils ont expliqué au genre humain le dessein de Dieu sur cette humanité renouvelée; et, cette conscience de la Providence, ils l'ont appelée philosophie de l'histoire. Vico, Condorcet, Herder, Hegel, Émerson, ont fait pour les temps modernes ce que les saint Augustin, les Salvien faisaient dans l'Église primitive; ils ont débrouillé les conseils de Dieu, qui restaient impénétrables à l'œil de l'Église romaine depuis le seizième siècle.

Encore une fois, le prêtre s'est laissé enlever, par le laïque, la plus haute de ses fonctions; il a gardé les vases sacrés, d'autres ont emporté l'odeur de l'Éternel. Tant il est vrai que, dans le monde moderne, la conscience du divin, après avoir cessé d'être la propriété de l'Église, l'a débordée, dépassée en beaucoup d'occasions; et, si elle n'y prend garde, le sacerdoce de l'esprit est tout près

de se constituer hors d'elle, en face du sacerdoce de la lettre.

Voilà, en moins d'un siècle, le prêtre romain qui deux fois s'est laissé dépouiller de deux pensées sacrées, premièrement, par Galilée, de la science du Dieu de la nature, secondement, par Vico, de la science du Dieu de l'histoire. Qu'il continue, un moment encore, à se laisser déposséder ainsi de la science du Dieu vivant, demain que lui en restera-t-il?

Si elle était complète, la philosophie de l'histoire universelle serait la manifestation de l'action divine dans toutes les choses humaines; elle s'identifierait par là avec la religion universelle.

Véritablement, depuis son origine, l'humanité, enveloppée de la Providence, ne forme qu'une seule et même Église. Mais cette Église s'étend, elle s'accroît d'âge en âge; tout ce qui prétend s'immobiliser fait nécessairement schisme avec le genre humain. La grande orthodoxie s'enrichit de chaque vérité nouvelle : ce qui avait paru d'abord universel, en voulant s'arrêter, tôt ou tard, devient secte.

On croyait, en se moulant sur la forme de l'empire romain, avoir atteint les limites du catholicisme; mais le monde pressent aujourd'hui un catholicisme plus vaste, qui n'a d'autres limites que l'humanité même.

Que sont les agitations tumultueuses de l'homme dans le passé? Pourquoi rien de ce qu'il a rencontré n'a-t-il pu le satisfaire? Pourquoi a-t-il changé à la longue tout ce qu'il a fait, renversé tout ce qu'il a édifié? Parce qu'il s'est senti à l'étroit dans chacune de ces formes comme dans une secte, et qu'il a incessamment aspiré à sortir de la secte pour entrer dans la vaste orthodoxie qui doit tout réunir. Toujours il a aspiré à quelque chose de plus

grand, de plus général, à une Église plus universelle; toujours il a senti qu'il était capable d'une croyance plus complète, d'une lumière plus vive. De ruine en ruine, d'Église en Église, il n'a pas cessé un jour de graviter vers Dieu.

Et quelques personnes aujourd'hui espèrent l'arrêter dans cette ascension de vie! il serait plus sage de prétendre arrêter de la main le globe lancé dans son orbite.

SIXIÈME LEÇON

L'ÉGLISE ROMAINE ET LE DROIT.

L'INQUISITION.

7 juin 1844.

Notre sujet nous abandonne; l'œuvre de Vico est le dernier effort pour ressaisir avec éclat l'autorité philosophique dans le midi de l'Europe. La pensée vaincue se résigne; elle se soumet à la violence. Après avoir prétendu à tous les genres de liberté, voilà l'Italie tombée sous le double joug de l'Empire et de l'Église. Les deux anneaux de la chaîne sont rivés. Jamais pays ne fut mieux investi. Même cet historien si calme, si tempéré, Giannone, pour un mot sur les finances ecclésiastiques, est emprisonné à perpétuité. Après lui, je cherche vainement, je ne trouve plus un seul écrivain qui élève la voix avec puissance.

Le silence commence pour le Midi; mais à la place de ces fêtes de l'art et de la parole, qui n'avaient jamais manqué à ces contrées, je trouve une institution muette qui résume toute la pensée de la réaction ecclésiastique dans l'Europe méridionale, l'inquisition. Quelquefois, au milieu du plus beau jour, la nature est saisie d'un silence de consternation; même les cigales se taisent; un oiseau de proie, au plus haut du ciel, pèse sur l'horizon.

Je n'étalerai pas ici la jurisprudence du Saint-Office ; je ne montrerai pas, dans ses détails les plus repoussants, cet idéal de la torture morale et physique ; cette *reine des tourments*[1] est une arme trop forte dont je ne me servirai pas. Je m'adresse à l'esprit : c'est l'esprit de cette législation que je veux montrer en quelques mots[2].

Il était impossible que l'Église romaine ne portât pas son principe dans son code pénal ; elle ne doute pas en matière de foi, elle ne doute pas davantage en matière criminelle ; voilà pourquoi, chez elle, le prévenu et le coupable ont un seul et même nom[3]. Quiconque comparaît devant elle a contre lui le ciel et la terre : l'examen est déjà un supplice.

Quand l'Église accuse, elle paraît persuadée ; tous ses efforts tendent à arracher l'aveu du crime qu'en vertu de son infaillibilité elle aperçoit dans les ténèbres. De cette conviction anticipée du crime, naissent cette foule d'embûches, de piéges tendus pour surprendre la confession du criminel. On tait le nom des témoins ou on le falsifie. Dans les moindres détails, on sent partout cette idée fondamentale, que la vérité est toute d'un côté et le démon de l'autre.

De là, ce mélange incroyable de douceur dans les paroles, de cruauté dans les actions. Sans le moindre scrupule, on soumettait par forme d'examen, à la question de la corde, du chevalet, du feu, des hommes dont on pensait châtier d'avance l'obstination. Décrets de torture contre le témoin qui varie, le témoin qui vacille, le témoin que

[1] Pagano. De' Saggi politici : *Regina de' tormenti.*

[2] Mes observations sont fondées sur un ouvrage que j'ai déjà cité : le *Code officiel, ou l'Arsenal sacré de l'inquisition romaine*, imprimé en 1730 à Rome.

[3] *Il Reo.* Modo di esaminare il Reo ne' tormenti. (*Sant-Uffizio*, p. 267.)

l'on présume bien informé et qui nie, le témoin qui se prétend suborné, etc. Torture de l'accusé sur le fait; torture réitérée s'il est *dur à nier* (*se egli stara duro nel negar*). Le fait avoué, torture sur la vérité ultérieure, sur la croyance, sur l'intention, sur les complices, sur l'identité; torture *in caput proprium*[1]. Les enfants pouvaient être soumis à la torture dès l'âge de neuf ans; le droit païen attendait cinq ans de plus[2].

Il est recommandé, dans les formules, de parler toujours avec une douceur exemplaire au prévenu, pendant qu'on lui brûle les pieds[3] oints de lard de porc dans le réchaud, ou qu'on lui brise les bras par le supplice de la corde. On a appelé cela hypocrisie; non, c'était la conséquence d'un principe que l'on suivait en pleine sécurité de conscience. Jamais un mot dur, véhément; les paroles

[1] La torture réitérée sur le fait est réglée page 264 : Ayant averti le prévenu de dire la vérité, et qu'il sera sursis au tourment, il répond, etc., et s'il vient à redemander qu'on le dépose, et à promettre qu'il dira la vérité, même sans avoir l'intention de la dire, on pourra le descendre et continuer comme il suit :

MM. les inquisiteurs, sur la promesse susdite, ordonnent que le prévenu soit légèrement dégagé de la torture et qu'on l'accommode sur un banc de bois (leviter de torturâ deponi et super scamno ligneo accommodari).

Lequel ainsi descendu, et accommodé sur le banc de bois, etc., INTERROGÉ, etc., RÉPOND, etc.

Et s'il ne veut pas confesser, on le menacera de lui continuer la torture, comme il suit :

Et averti, etc., de dire la vérité promise, qu'autrement les tourments seront continués et qu'il sera suspendu de haut, RÉPOND, etc.

Et s'il est dur à nier (se egli stara duro nel negare), qu'on le fasse de nouveau élever, et que le notaire soussigne.

Alors même les inquisiteurs ordonnent qu'on le suspende, lequel suspendu commence à crier, etc., etc., ou s'il se tait, etc., comme ci-dessus averti, etc., RÉPOND, etc , le tout sans préjudice.

[2] Fanciulli che peró trapassano il nono anno della loro età. (*Pratica del santo Uffizio*, p. 274.) Comparez à la loi romaine : *De minore quatuordecim annis quæstio habenda non est.* (*Digeste*, lib. XLVIII, tit. XVIII.)

[3] Nudatis pedibus, illisque lardo porcino inunctis. (*Pratique de la sainte Inquisition*, p. 272.)

étaient évangéliques, les actions infernales; rien n'est abandonné à la sensibilité du juge.

Les formules d'interrogatoire étant tracées d'avance officiellement, ligne par ligne, on y comprend même d'avance, en abrégé, les pleurs, les cris, les sanglots éventuels ou le silence du torturé; il n'a qu'à remplir de ses larmes et de son sang ce blanc seing de la torture[1].

Il est vrai que l'aveu, extorqué par la violence, devait être confirmé en pleine liberté de conscience hors de la chambre des tourments; mais si, au contraire, on se démentait, on était rendu au supplice; ce qui faisait que cette législation ne pouvait être au fond qu'un cercle vicieux, qui du bourreau ramenait au bourreau.

Je dirai quelque chose de plus, sans y mettre plus de chaleur qu'il n'en faut pour exprimer nettement la vérité. L'examen par la torture n'est pas propre à l'Église, je le sais; elle l'a trouvée dons le droit romain. Remarquez seulement ceci : les Romains avait senti que la recherche des secrets de l'âme, par la violence du fer et du feu, était en soi une chose impie[2]; ils avaient très-bien compris, tout matérialistes qu'on les fait, que la corde, le chevalet ne peuvent rien sur la pensée. Aussi, jamais l'idée ne leur

[1] Dans ladite torture, les pieds nus, oints de lard de porc et retenus dans le brasier sur un feu ardent, après être resté en silence l'espace de, etc., etc., il commence à dire à haute voix, en vociférant : Ah ! aye ! etc , etc. Qui sic suppositus, nudatis pedibus, illisque lardo porcino inunctis, et in cippis juxtà ignem validum retentis, cum stetisset per spatium, etc., etc., in dicto tormento tacitus, cœpit posteà altâ voce vociferando : Oimé..., etc., etc. (*Sacro Arsenale*, page 272.) Le bourreau serrant fortement, le prévenu commence à crier à haute voix, etc., etc. Ministro fortiter premente, clamare cœpit altâ voce, etc., etc. (Page 274.) Ces mots se retrouvent à presque toutes les pages de la sixième partie. Voyez ci-dessus, page 197.

[2] La loi romaine ne se fiait pas à la torture; car, dit-elle, c'est une chose incertaine, périlleuse et qui peut tromper la vérité : Etenim res est fragilis et periculosa et quæ veritatem fallat. (*Digeste*, lib. XLVIII, tit. XVIII.)

est venue, théoriquement, d'appliquer ce mode d'interrogatoire à un témoin libre, à un esprit émancipé, qui faisait, suivant eux, partie de la société vivante.

A qui donc appliquaient-ils la torture? aux témoins qu'ils ne considéraient pas comme des personnes, à ceux qui ne s'étaient pas encore élevés à la vie spirituelle de l'homme, qui n'avaient pas encore gagné, suivant eux, le droit de cité dans le genre humain[1]. Eh bien, que fait l'Église au seizième siècle? le voyez-vous? au lieu d'entrer dans cette voie du spiritualisme, de l'équité, que les Romains avaient entrevue; au lieu de distinguer, au moins comme eux, les accusés et les témoins, au lieu d'achever d'émanciper de la violence matérielle ceux que le droit païen avait laissés en dehors du droit commun, au lieu de suivre ce progrès marqué dès l'antiquité, que fait-elle? Je voudrais ne pas le dire; les paroles peuvent sembler dures, mais enfin, je ne puis pas reculer.

[1] La torture est le droit commun seulement à l'égard des esclaves. Tout l'esprit du droit criminel des Romains est là. Ceci est clairement exprimé par le rescript suivant : Si quelqu'un, pour se soustraire à la torture, se prétend homme libre, il n'est pas permis de lui faire subir la torture, avant qu'un jugement ait décidé de son état. Si quis, ne quæstio de eo agatur liberum se dicat, Divus Hadrianus rescripsit, non esse eum antè torquendum quàm liberale judicium experiatur. (*Digeste*, lib. XLVIII, tit. XVIII.) Voyez tout le titre *de Quæstionibus;* l'esclave seul revient à chaque ligne.— Dans certaines causes criminelles on met obstacle à l'affranchissement des esclaves, pour que, dit le droit romain, *devenus libres, ils n'échappent pas à la torture. Prospexit legislator, ne mancipia per manumissionem quæstioni subducantur: idcircoque prohibuit ea manumitti;* certumque diem præstituit intra quem manumittere non liceat. (*Digeste*, lib. XL, tit. IX.) Chez les Romains, on ne trouve la torture en usage que pour les seuls esclaves, auxquels était enlevée toute personalité; *che su i soli schiavi, ai quali era tolta ogni personalità*. (Beccaria, *Des Délits et des Peines*, c. XVI.) « J'allais dire que les esclaves chez les Grecs et les Romains... mais j'entends la voix de la nature qui crie contre moi. » (Montesquieu, *De la Torture, Esprit des lois*, liv. VI, ch. XVII.) Les citoyens d'Athènes ne pouvaient être mis à la question, excepté dans le crime de lèse-majesté; mais on ne donnait la question que trente jours après la condamnation. Il n'y avait pas de question préparatoire. (*Ibid.*)

Loin d'affranchir tout le monde de cette torture servile, elle l'applique à tout le monde, prévenus, témoins, complices, serfs, bourgeois ou gentilshommes. A des esprits développés par dix-huit siècles de christianisme, elle impose la violence tortionnaire, dont les païens ne voulaient que pour ceux qu'ils regardaient comme des choses. Combien donc, à ce moment, l'Église romaine n'est-elle pas loin de l'esprit du christianisme! Elle était venue pour émanciper tous les hommes de l'esclavage; elle fait rentrer tous les hommes dans la législation, dans l'exception de l'esclave. Droit matérialiste et antichrétien s'il en fut! égalité de la torture dans un monde de serfs! Elle était venue pour glorifier l'esprit, et maintenant elle frappe le corps pour faire parler l'esprit: plus matérialiste que le droit romain, elle est, dans l'inquisition, plus universellement païenne que le paganisme.

Vous comprenez par là le sens de cette page fameuse où le principal écrivain de la réaction néo-catholique, M. de Maistre, consacre le sacerdoce du bourreau qu'il appelle le *lien de l'association humaine*. Ce n'est pas là une saillie intrépide d'un bel esprit; c'est bien l'expression réelle du droit ecclésiastique dans le Midi pendant les trois derniers siècles: « *La terre entière, qui n'est qu'un autel immense, continuellement imbibée de sang, l'échafaud qui est un autel,* » toutes ces paroles sanglantes que je consens à admirer, si l'on m'accorde qu'elles appartiennent au culte du dieu Siva, bien plus qu'au culte de Jésus-Christ, ne sont pas un jeu d'imagination; elles rentrent scrupuleusement dans l'esprit de la législation du Saint-Office.

Il est certain que le bourreau est au commencement, au milieu, à la fin de ces institutions; il commence l'instruction, il la continue, il l'achève; c'est le personnage

qui ne cesse de reparaître et d'agir. M. de Maistre ne le montre qu'au dénoûment. Pourquoi reculer? il fallait le montrer pendant toute la suite de l'action judiciaire. M. de Maistre ne le dépeint qu'aux prises avec le corps; c'est la moitié de l'œuvre; il fallait le montrer dans sa lutte furieuse avec l'esprit, dont il faut qu'il devienne le confesseur et le verbe. Il fait crier l'innocent comme le coupable; il est chargé de démêler, dans le sang, l'âme blanche du juste et l'âme noire du criminel. Les juges, les prêtres sont muets; lui seul parle; il fait parler la chair, les os, les entrailles. De ce langage des entrailles déchirées, il tire à tout hasard les auspices de la justice de Dieu. C'est le sacrifice païen de l'homme vivant sur l'autel de Jésus-Christ : voilà ce qu'il fallait oser dire.

Je n'accuse pas les individus, les corporations; je montre seulement comment les principes s'enchaînent. Ce code de l'Église a été l'idéal de la législation criminelle, aussi longtemps que la société est restée exclusivement catholique et romaine; il était impossible qu'il en fût autrement.

On s'étonne de la cruauté des lois pénales du moyen âge. Comment ne voit-on pas, qu'aussi longtemps que la société civile a nié, en principe, l'esprit d'examen, il lui a été impossible de l'appliquer sérieusement à un cas particulier de sa législation? A peine si elle admettait la possibilité qu'elle pût errer. Comment aurait-elle commencé par supposer que l'individu pût avoir raison contre elle? De nos jours, il est de bienséance de médire de l'esprit d'examen et de recherche. On s'apitoie sur le doute qui a saisi le monde; on se fait de sa propre tristesse un manteau de parade. Laissons là cette lâcheté de cœur; sans nous laisser amollir par les ruines, regardons où est l'Église vivante.

C'est précisément cet esprit d'examen et de doute chrétien qui, passant dans la loi pénale, a changé ce qu'elle avait non pas seulement d'inflexible, mais de barbare. Sitôt que la société, sortant de sa prétendue infaillibilité, a senti tout ce qui lui manquait dans l'idéal de la justice, elle a compris qu'entre elle d'une part, et un homme, un accusé de l'autre, il y avait une égalité fondée sur la dignité d'un esprit immortel. Dans ce duel que l'on appelle le jugement criminel, au lieu d'écraser le prévenu tout d'abord et de ne lui laisser ouvrir la bouche que pour se condamner, elle a voulu l'investir de sa propre puissance. Elle lui a donné pour se défendre les mêmes garanties que celles qu'elle possède pour accuser. L'individu comparaît comme son égal; l'une et l'autre discutent; Dieu prononce par le cri non plus du torturé, mais de la conscience humaine. Voilà le changement apporté dans le principe de la loi.

Or cette révolution morale de l'esprit contre la force, ce développement du droit chrétien, est-ce un concile qui l'a provoqué? est-ce le Saint-Siége? Non, c'est l'Angleterre hérétique, c'est l'Italie suspecte d'hérésie dans Beccaria, Filangieri, c'est la France philosophique, c'est la révolution, c'est tout le monde, hors l'Église romaine qui persévère, au moins de nom, dans le droit païen de l'inquisition. Par où se confirme ce que j'ai montré jusqu'ici que la société laïque qui a fait pénétrer avant l'Église le génie vivant du christianisme dans la science et dans l'État, l'a fait pénétrer aussi dans la loi civile. L'Église suit; Électre emporte l'urne vide de l'éternel vivant.

Le premier signe de cette nouvelle institution, c'est qu'elle se tourne contre l'esprit qui l'a créée. Il ne suffit pas que l'Église méridionale perde l'instinct précurseur du vrai dans la science et dans l'histoire; il arrive à ce

moment quelque chose de bien plus étrange ; elle finit par méconnaître la sainteté elle-même. Comment parler assez clairement? Obsédée par le génie de sa création, par l'inquisition, ses propres saints lui deviennent suspects.

Dans les temps où elle était pleine de vie, elle reconnaissait, elle saluait de loin l'auréole de ceux en qui Dieu habitait. Jamais elle ne se méprenait à cet égard. Voyez l'histoire des apôtres, des premiers pères. L'approche d'un homme de Dieu les fait tressaillir ; à sa physionomie, à son accent, tous s'écrient : C'est lui, sans l'avoir vu jamais. Et maintenant, chose prodigieuse, l'Église semble avoir perdu ce tact sûr, que j'appellerai le sens du divin ; elle voit sous ses yeux de grandes actions, de sublimes caractères, qu'elle canonisera plus tard ; en attendant, au lieu de les proclamer, elle les condamne. Tout ce qui sort de la vie ordinaire, tout ce qui naît du pur héroïsme, la déconcerte ; c'est un semblant d'hérésie.

Comment se fait-il que les miracles de vertu que le seizième et le quinzième siècle n'ont pas laissé d'enfanter, n'aient d'abord inspiré que sa colère? c'est que ces grands cœurs vivaient dans une région supérieure à celle de l'Église italienne officielle. On voulait bien les vertus calculées, composées du jésuitisme ; c'est là ce que l'on comprend, dès l'abord, à merveille ; mais des vertus sans habileté, sans fard, sans arrière-pensées, ces grands coups d'aile de l'amour divin qui surmontent la terre, tout cela paraît d'abord redoutable. N'est-ce pas une innovation?

Voilà pourquoi saint Philippe de Néri est d'abord interdit ; on lui refuse les sacrements ; il est presque excommunié pour trop de pureté. Malgré ses liens officiels et de parenté avec le Saint-Siége, que de clameurs contre saint Charles Borromée ! Saint Jean de la Croix, cette âme parente de l'auteur de l'Imitation, a beau s'immoler cha-

que jour dans la ferveur de l'orthodoxie la plus éclatante ; cette lumière trop vive éblouit l'Église; le nonce du pape le fait jeter en prison.

Louis de Léon, l'éditeur de sainte Thérèse, est le poëte le plus soumis de la chrétienté. Son génie est celui de l'obéissance. Mais c'est un poëte inspiré; il touche au fond du christianisme ; il chante avec l'âme de saint Paulin et de saint Augustin ; cela ressemble bien peu aux sonnets officiels des cardinaux Bembo, Bentivoglio ; cet élan sublime, n'est-ce pas une hérésie? on le jette dans un cachot ; il y passe cinq ans. Il en est de même de saint Jean de Ribeira.

Comment n'eût-on pas été effrayé de sainte Thérèse! le moyen, pour les princes de l'Église, de suivre cette âme de feu sur ces hauteurs divines! Sainte Thérèse, poussée par le souffle d'en haut, est l'idéal de ces vierges fameuses de Murillo, qui remplissent l'Espagne. Vous avez pu en voir ici au moins les copies. Une tempête divine la promène sur les nues; l'haleine de l'Éternel passe dans ses cheveux ; le disque de l'incantation est sous ses pieds ; dans son regard elle aspire sur l'abîme tout l'amour du ciel et de la terre. Tant d'emportements vers les choses d'en haut, n'est-ce pas déjà un schisme avec l'Église qui s'enracine de plus en plus dans les choses d'en bas? il faut se débarrasser de ce péril ; voilà la première pensée. Le jour vient où sainte Thérèse, sœur de Luis de Grenade, de saint Jean de la Croix, de saint Jean de Ribeira, est persécutée à son tour par l'autorité ecclésiastique ; elle finit par s'écrier avec désespoir : « Il est temps de nous délivrer de ces bonnes intentions qui déjà nous ont coûté si cher ! »

Qu'est-ce que cela signifie? c'est un des signes les plus étranges du monde moderne et, vous l'avouerez, le plus surprenant des schismes. Les saints obligés de se délivrer

de leurs bonnes intentions! L'Église qui se frappe elle-même et ne reconnaît plus les siens! Elle ne revient à eux, que lorsqu'elle est avertie par les sentiments et la fidélité de la foule. Le monde la ramène à Dieu ; ce n'est plus elle qui y conduit le monde. Elle veut être sauvée, comme toutes les choses de la terre, par des combinaisons, ou, tout au moins, des vertus politiques ; semblable à ces gouvernements qui, même dans le danger, ont peur de l'enthousiasme de leur premier principe.

Quiconque leur parle de l'héroïsme, de la sainteté des premiers jours, et veut les ramener, commence par passer pour suspect. Cela même est arrivé à Ignace de Loyola ; quand il n'était qu'un ermite, l'autorité ecclésiastique le prend pour un hérésiarque; plus tard le politique a racheté le saint.

L'Église italienne, dans la suite de son histoire, a passé de l'époque des apôtres à celle des saints, des saints aux docteurs, des docteurs aux légats, aux nonces, aux princes de l'Église; est-ce cette dernière époque diplomatique qu'elle veut faire éternelle?

Une situation si extraordinaire a produit, dans l'enceinte même de la foi, un résultat qui ne l'est pas moins. En face de ce gouvernement ecclésiastique, qui hésite et a perdu son étoile, je vois se former des tentatives de réforme que je puis appeler désespérées ; ces deux tentatives pour échapper à l'influence italienne, partent de la France catholique ; l'une de ces réformes est celle de la Trappe, l'autre de Port-Royal.

Dans toutes les deux je distingue le même principe : à Port-Royal comme à la Trappe, des solitaires d'une espèce toute nouvelle, tels que la papauté n'en avait jamais vus de semblables. Prêtez-moi votre attention sur ce point, qui est décisif.

Qu'avaient été, jusque-là, les solitaires, les anachorètes, dans le monde catholique? des hommes qui, du fond de leurs grottes, restaient en communion intime avec l'Église visible. Ils recueillaient, ils amoncelaient en eux-mêmes leurs pensées dans la solitude; et, le jour venu, ils surgissaient dans le gouvernement de l'Église, l'anachorète devenait pontife. Du fond des Thébaïdes, saint Antoine reparaissait au milieu d'Alexandrie, saint Athanase au milieu du concile; ils rapportaient les méditations du désert à la source commune. L'inspiration de la solitude n'était pour eux qu'une préparation à l'inspiration supérieure, déposée dans le corps du clergé.

Telle est l'histoire de tous ceux qui ont fondé le catholicisme. Les saint Grégoire de Nazianze, les saint Basile, les saint Chrysostome, les saint Augustin, ont commencé par être des ermites; ils quittent plus tard cette communion avec l'invisible pour entrer en communion de chaque instant avec l'Église visible. Ils n'étaient qu'ermites, ils deviennent prêtres, évêques, pontifes; de plus en plus ils tendent à s'identifier avec le pouvoir du clergé; et il semble qu'en entrant dans l'Église ils entrent davantage en Dieu.

Maintenant, c'est tout le contraire qui arrive. Voici le saint du siècle de Louis XIV, le grand M. de Rancé! Il vient dans sa jeunesse à Rome; il voit de près le sanctuaire, il touche de ses mains le principe de la théologie italienne; il entre dans l'intimité de la papauté; et après cela, quel est le cri qui lui échappe? Ah! ce cri explique toute la suite de sa vie! « Rome, écrit-il, m'est aussi peu « supportable que la cour me l'était autrefois. » C'est-à-dire que tout à l'heure Rome se défiait des saints, maintenant ce sont les saints qui se défient de Rome. Poursuivons.

Rancé s'éloigne; toute cette ardeur chrétienne n'est considérée par les cardinaux et le Saint-Siége que comme une singularité de gentilhomme, une furie française, *furia francese*, disent-ils en souriant! Laissons-les railler cette âme intrépide; pendant qu'ils sourient, elle va malgré eux fonder le dernier ordre du catholicisme romain, celui qui exprime, avec une profondeur immense, la tristesse immense de la situation de l'Église.

Il faut savoir enfin ce que signifie ce génie funèbre des constitutions de la Trappe; puisqu'elles ont résisté au temps, à la nature, ce n'est pas seulement l'œuvre de la fantaisie d'un grand seigneur.

Quel étrange spectacle! pendant que le clergé se vante de sa renaissance, voici des hommes qui entrent dans la mort et dans la désolation, plus avant qu'on ne l'avait fait dans aucun temps. Ils célèbrent avec une inexorable tristesse des funérailles anticipées. De qui ces hommes funèbres portent-ils le deuil depuis deux siècles? *Frère, il faut mourir*, à qui cela s'adresse-t-il? Quel est le mort qu'il faut pleurer avec eux, sans s'arrêter jamais? Est-ce le monde? Est-ce l'Église? Est-ce l'un et l'autre? il y a là un mystère qu'il faut connaître!

Ce qui distingue les nouveaux saints, et en particulier Rancé, c'est une répugnance incroyable pour entrer dans le clergé officiel. L'idée d'un couvent régulier lui fait horreur: *Moi! me faire frocard*, s'écrie-t-il avec défaillance. Que veut donc ce grand cœur qui oppose à la piété du jésuitisme la loyauté de l'ancien gentilhomme français?

Il est, à l'égard de l'Église, dans la situation où les anciens anachorètes étaient à l'égard du monde; il la parcourt des yeux; il ne trouve pas en elle un seul abri assez pur pour s'y arrêter, De là, il veut, en quelque manière,

fuir l'Église elle-même, comme les autres fuyaient la nature et le monde; il veut que son ordre soit dans l'Église comme s'il n'y était plus; le moyen pour cela est de l'ensevelir de ses mains.

Solitude incomparablement plus grande que celle de tous les anachorètes, de tous les ermites, de tous les cénobites du moyen âge! car ces hommes n'étaient isolés que de la société civile et de la nature; ils restaient en communication perpétuelle avec l'Église. L'autorité canonique, la tradition vivante, le Saint-Siége, le mouvement de ce grand corps universel venait aboutir par cent chemins invisibles à la porte de chaque monastère; Rome retentissait dans chaque cellule. Mais ici, dans ce sépulcre de la Trappe, des hommes ont élevé barrière sur barrière, pour se tenir séparés, comme d'un bruit impur et terrestre, même de la voix de leur Église. « Je me suis soumis, dit Rancé, sans avoir de liaisons avec personne, parce que j'ai cru qu'il n'y en avait point qui ne fût dangereuse[1]. »

On demande quel est le principe de cet ordre des trappistes dans ses rapports avec Rome; par ce que je viens de dire, il est aisé de voir que ce principe est le désespoir. La signification de Rancé, sa valeur dans l'histoire du christianisme, c'est d'avoir senti, à la vue de l'Église romaine, des douleurs et un effroi qu'elle-même ne pouvait plus sentir; sa grandeur est d'avoir trouvé ces douleurs inguérissables.

Avant lui, les législateurs de tous les ordres avaient eu toujours pour but formel de fortifier l'action générale du clergé; il y avait là un grand fonds d'espérance, de confiance dans l'avenir; on voulait s'associer au mouvement de vie et de tradition.

[1] *Vie de Rancé*, par M. de Chateaubriand, p. 184.

Dans l'ordre des trappistes, vu dans sa profondeur, l'idée première, la pierre de fondation, c'est que la tradition est close, que dès lors il est inutile de rester en communication avec elle, que le livre est fini, que la vie de la catholicité romaine est conclue, qu'il n'y a plus lieu de tourner la page, que tout est dit, consommé, c'est-à-dire qu'il ne reste plus rien à faire que des funérailles. Recueillez les paroles qui échappent à Rancé; on le sent saisi de frayeur à la vue des maximes, des moyens, du machiavélisme religieux, que l'Italie met en œuvre pour sauver l'Église italienne; tous ses discours aboutissent à ceci, que *l'on verra dans peu une désolation presque générale*. Ce pressentiment de désolation dans l'Église devient chez lui le principe même de son institut.

Que peut-il y avoir de commun, dit-on, entre cet établissement de larmoyeurs et l'Église moderne dans l'éclat de sa renaissance? C'est un anachronisme que cette image permanente de deuil, cet habit de funeste augure, ces lamentations vivantes devant le portique de Saint-Pierre. Pourquoi se déchirer la poitrine quand tout prospère?

Pour moi, j'imagine, au contraire, que cet institut d'épouvante et de repentir est tout ce qu'il y avait de plus convenable à la situation, non apparente, mais réelle de l'Église romaine. Pendant que la papauté et le jésuitisme, les Innocent X, les Alexandre VII livraient le Christ à Machiavel, il fallait bien qu'il se trouvât quelque part des hommes inconsolables pour pleurer éternellement cette chute. La croix de bois des trappistes expie jour et nuit la croix d'or des cardinaux; Rancé expie Loyola. L'un est la conséquence, et tout ensemble la contradiction de l'autre.

Chose nouvelle, un saint établit un ordre, comme un signe prophétique de mort, à la face de toute la catholicité.

Jérémie le prophète s'était couvert aussi d'un cilice et de cendres à la face de Jérusalem; et nul n'avait compris cet avertissement; un autre jour il avait brisé un vase en éclats devant la Judée. Rancé fait quelque chose de semblable; il donne à son établissement la figure d'un sépulcre étalé devant l'Église visible; et l'Église ne le comprend pas.

Ses cénobites creusent chaque jour une fosse; on croit que la fosse est pour eux, que cela n'a pas d'autre sens; et l'on ne voit pas que le dernier des ordres porte d'avance le deuil de tous les autres! on ne voit pas que cette fosse prophétique s'agrandit chaque jour, d'une manière surhumaine, sous la main de ces hommes, pour contenir, à la fin, toute la vieille société que la Révolution française y jettera bientôt!

Les trappistes ont survécu à tous les ordres, comme le fossoyeur survit aux funérailles; encore à présent, sans être émus d'aucune des passions de nos jours, sans se mêler en rien aux agitations de l'Église, ils restent froidement debout et impassibles, comme le génie de la mort; et la fosse qu'ils n'ont pas cessé de creuser, crie encore, appelle encore celui qui doit la remplir. Ces cénobites, tels que leur instituteur les veut, n'ont plus rien du moi humain. Signes vivants, figures prophétiques de désolation dans l'Église, laissez en paix ces Jérémies modernes, couverts de cilices et de cendres, parler à la Jérusalem moderne leur langage muet, jusqu'à ce qu'enfin ils soient compris.

Car ils mènent le deuil non d'eux-mêmes, mais d'une époque. Cet ordre de fossoyeurs est la vivante oraison funèbre de tout ce qui dans la chrétienté n'est pas immortel.

Si telle est la signification la plus profonde de la Trappe,

d'autre part, Port-Royal est une seconde tentative de la France catholique pour se dérober à Rome; expliquons-nous.

Je vois s'élever loin du monde de Louis XIV un asile silencieux, consacré à la prière et à la pénitence. Nul éclat extérieur; nul effort d'habileté pour attirer à soi. On possède le plus grand orateur du temps[1]; on pourrait se parer de son éloquence pour appeler le monde; on lui impose silence, et l'on choisit pour l'organe de tous le moins éloquent de tous[2]. Le parfum de sincérité qui s'exhale de lui-même de Port-Royal est le seul charme qu'on se permette. Attirés par cette odeur de vérité, je vois arriver d'abord en ce lieu des hommes qui me semblent pleins déjà de la vie chrétienne. Saint-Cyran, Lemaître, Singlin me retracent la pénitence des anachorètes des premiers siècles; je respire quelque chose de la vie des solitaires de la Thébaïde, en même temps que j'entends au seuil le murmure du grand siècle. L'un après l'autre, Pascal, Nicole, Arnauld, Racine, cèdent à ce prestige de sainteté; ces lieux deviennent comme sacrés pour moi.

A chaque moment, un groupe se détache du dix-septième siècle et vient se renouveler dans cette société sainte. Au milieu de la splendeur de Louis XIV, ce point de la terre m'attire de plus en plus; j'y reconnais l'imitation de ce que j'aime le mieux, de ce que j'ai lu le plus souvent dans saint Jérôme, dans saint Augustin; en dépit de ce que l'on appelle l'orgueil de la philosophie, je me sens touché par tant de piété, de sainteté réelle, qui contraste même avec le faste d'austérité de la Trappe. Je veux moi-même suivre ces groupes; je m'attache à leurs pas, je m'ap-

[1] M. Lemaître.
[2] M. Singlin. Voy. *Port-Royal*, par M. Sainte-Beuve.

proche de ces lieux bénis; au même moment, je vois la main de l'Église qui s'étend et vient, avec une violence incroyable, renverser à mes yeux cet asile, chasser ces pénitents, tout détruire jusqu'à la dernière pierre, arracher de terre les corps des saints et les jeter au vent. Que tout soit rasé et extirpé, crie une voix de colère; c'est celle du Saint-Siége : *evellatur et eradicetur !* Cela me semble un songe; toutes mes pensées en sont renversées; mais ce songe est au contraire ce qu'il y a de plus réel dans le dix-septième siècle.

Dans cet étonnement, je cherche à découvrir la cause de cette fureur; avec un peu d'attention, je la trouve bientôt.

Il est certain, en effet, que pour échapper à la toute-puissance de Rome, telle que le Concile de Trente et le jésuitisme l'ont constituée, je n'entrevois, pour des chrétiens, qu'une seule voie; c'est celle à laquelle Port-Royal a été poussé aussi naturellement, aussi invinciblement que Luther. On s'étonne que l'un et l'autre aient proclamé, avec le néant de l'homme, avec l'abolition du libre arbitre, le despotisme de Dieu; et l'on ne voit pas que ce détour était le seul possible pour s'émanciper.

Il fallait pour échapper au pouvoir accablant de l'Église, lui opposer un pouvoir plus accablant; il fallait, en quelque sorte, exagérer la puissance de Dieu, pour faire pâlir et annuler la puissance du prêtre. La tyrannie du ciel était un moyen de se soustraire à la tyrannie de la terre. C'est la maxime des réformateurs, c'est aussi celle de Port-Royal : Dieu fait tout, par sa seule volonté; l'homme ne peut rien, n'est rien, ne fait rien. Ne voyez-vous pas que ce principe contient en lui-même, pour dernière conséquence, la diminution ou plutôt la démission du prêtre? Qu'est-il besoin de lui, si tout se fait sans lui. Tout ce

que Luther donne à Dieu, il l'enlève à l'Église. Ces maximes s'enchaînent parfaitement, loin de se contredire, comme on le pense.

Oui, les choses en étaient à ce point au seizième siècle, que l'homme, pour se dérober au pouvoir absolu du Saint-Siége et de l'Église extérieure, n'a pas trouvé d'abord d'autre voie que de s'engloutir, de s'abîmer lui-même, de se précipiter dans les profondeurs de Dieu. Voilà par où il a pu échapper. Toute autre issue était fermée.

Qu'ils en aient eu conscience ou non, c'est là ce qui fait le fond des grands hommes de Port-Royal. Écoutez le bon génie du lieu, Saint-Cyran; il explique en termes parfaitement clairs la cause de tant de persécutions: « J'ai été « longtemps prisonnier pour cette vérité, qu'il faut que « Dieu change le cœur le premier et le renverse, avant « que le prêtre entreprenne d'absoudre l'âme. » Vous l'entendez; il prétend donner à Dieu la préséance sur le prêtre; c'est tout le contraire de Rome moderne, qui partout donne au prêtre la préséance sur Dieu. Il part du dedans, de l'intérieur, de l'invisible; Rome, au contraire, veut partir du dehors, du visible, de l'extérieur.

Je rencontre ainsi deux voies qui s'ouvrent, représentées, l'une par les Exercices spirituels de Loyola, l'autre par les Lettres spirituelles de Saint-Cyran. Dans l'une, je suis un instrument muet entre les mains d'un instructeur. C'est la voie qui est glorifiée par l'Église. Dans l'autre, je suis mis face à face, solitairement avec Dieu, le principal conducteur des âmes. C'est la voie qui me semble mener les grands cœurs; c'est celle qui enfante Pascal, Nicole. C'est celle qui est condamnée.

A véritablement parler, voilà deux catholicismes différents. Dans cette alternative, lequel suivrai-je? Dans le premier, je vois à chaque ligne le pouvoir de l'Église

visible mis en suspicion. *Sur dix mille prêtres, pas un!* Qui dit cela? c'est encore le saint du jansénisme, Saint-Cyran. Et dès lors que devient l'éclat, la puissance extérieure du sacerdoce? Dans le second catholicisme, au contraire, dans celui de Rome, je suis, il est vrai, avec l'autorité, avec le gouvernement officiel; mais que devient l'Église invisible? que deviennent ces maximes toutes spirituelles des premiers Pères, l'esprit intérieur de saint Augustin? Il faut avec Pie V, Grégoire XIII, condamner ce que les conciles d'Afrique, d'Orange ont proclamé, c'est-à-dire renverser dans les temps nouveaux ce que l'on a édifié dans les anciens. Après cela, le prêtre, toujours présent, me cache le Dieu intérieur.

Voilà, en toute vérité, ma situation. Que reste-t-il donc à faire? Si je m'attache à Port-Royal, j'ai pour moi les premiers temps de l'Église, et contre moi les trois derniers siècles de la papauté; si je m'attache à Rome, j'ai pour moi l'autorité des temps nouveaux; mais j'ai contre moi, il semble, tout l'esprit de l'antiquité chrétienne!

Le clergé se défie des saints, les saints se défient du clergé. C'est le résumé de tout ce qui précède. Entre ces deux Églises, quel chemin prendrai-je?

Pascal, vous qui avez tout pressenti de loin, qui avez vu d'avance les incertitudes et les déchirements de notre siècle, qui savez que nous ne parlons pas ici de pareilles choses pour notre amusement, mais que nous cherchons la seule vérité; vous le martyr de la pensée, vous qui voyez aujourd'hui distinctement dans le fond de cet abîme qui vous faisait pâlir, que faut-il faire? Car voici, après deux siècles, l'héritage que vous nous avez laissé. D'un côté l'Église du Midi; elle est toujours debout; mais près d'elle est le génie de la ruse que vous avez frappé. Et comme

vous avez refusé d'entrer dans cette alliance lorsqu'elle n'avait pas porté tous ses fruits, il m'est encore plus impossible de me rendre à elle, aujourd'hui qu'elles les a portés tous. Je pourrais peut-être trouver la paix, là où vous l'avez trouvée vous-même, dans cette Église renouvelée du désert de saint Jérôme et de saint Augustin. Mais cette Église où vous aviez obtenu le repos, elle est maudite; cette maison sainte qui vous avait sauvé de vous-même et du monde, elle est rasée comme une maison de souillure; vous y êtes entré comme dans le port; et vous êtes entré dans l'interdit. D'une part le jésuitisme flétri par vous, de l'autre Port-Royal flétri par Rome : telle est l'alternative où vous nous avez laissé.

Que dirai-je donc dans une si étrange situation? Je dirai que *le Christ aux bras étroits* n'est pas le Christ qui embrasse le monde. Je dirai que l'Église romaine, italienne n'est pas toute seule l'Église universelle; et puisqu'on ne me laisse d'autre alternative que le jésuitisme ou l'anathème, je dirai que je suis obligé de me frayer une voie qui ne soit ni l'un ni l'autre, ni le jésuitisme, ni le jansénisme, ni Rome, ni Port-Royal.

Ce n'est pas moi qui parle ainsi, je ne me mettrais pas si aisément en scène; c'est la fin du dix-septième siècle et tout le dix-huitième qui tiennent ce langage. Le catholicisme s'était divisé lui-même. L'Église extérieure était renversée par Port-Royal, l'Église intérieure par Rome; la direction spirituelle qui jusque-là avait conduit le monde disparaissait. Dans cet interrègne de l'Église, il fallait trouver à l'humanité une issue, ou l'ensevelir dans la fosse de Rancé. La terre avait besoin d'une autre papauté; nous verrons bientôt quel fut ce nouveau pouvoir spirituel, qui remplaça en un moment tous les autres. Cette papauté irrésistible, qui s'assit, presque sans contradiction, sur le

Saint-Siége de l'humanité, pendant le dix-huitième siècle, je peux déjà la nommer; c'est la philosophie.

Elle n'a besoin que de paraître; le siècle se soumet sans murmurer à ce nouveau pontificat de l'Esprit, parce que, sous une figure nouvelle, on reconnaît les marques de la puissance ancienne, qui jusque-là avait remué le monde.

Ceci consacre d'avance la légitimité de ce siècle; il a non pas renversé, mais déplacé l'Église; il n'a pas bouleversé les temps comme un usurpateur. Ce n'est pas un siècle de bâtardise, qui se mêle, sans droit, à la lignée des siècles chrétiens. Non; il a hérité légitimement de la mitre et de la triple couronne que l'on ne portait plus assez haut dans Rome. Il a hérité légitimement du Dieu vivant; c'est par lui que, malgré la défaillance de l'Église, il n'y a pas eu d'interrègne dans le royaume de l'Esprit; mais n'anticipons pas aujourd'hui sur ce grand sujet; réservons-le dans son entier pour un autre moment.

SEPTIÈME LEÇON

L'ÉGLISE ROMAINE ET LA PHILOSOPHIE.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

5 juin 1844.

L'Italie a eu, deux cents ans avant nous, son dix-huitième siècle. Des talents éclatants, une hardiesse incomparable, un zèle de martyr chez quelques-uns, tout cela reste inutile. La société ne répond pas à cet appel; on rencontre d'intrépides chefs d'écoles; il ne leur manque que des disciples. La persécution, ce charme des forts, n'attire personne de leur côté; nulle popularité ne s'attache à leur nom. Après ces premiers combats, il est certain que l'Église, qui continuait de craindre l'hérésie, dut penser qu'elle n'avait rien à craindre de la philosophie.

Il faut qu'il y ait une raison sérieuse pour que ce grand cri d'indépendance n'ait pas trouvé d'écho. L'inquisition elle seule ne l'expliquerait pas. La vérité est que Cesalpini, Pomponatio, Patrizzi, ces grands esprits précurseurs, pour mieux échapper au catholicisme romain, s'étaient placés en dehors de l'esprit même du christianisme. Dès leur premier élan, ils sortent de l'enceinte de la société moderne. Abolissant dans leur pensée les seize siècles du monde chrétien, comme un rêve subtil, ils se rattachent immédiatement à la philosophie du paganisme. Ils

continuent avec génie Héraclide, Parménide, Platon; ils redeviennent citoyens d'Alexandrie; mais dans ce mouvement violent, hors de leur temps, le monde les perd de vue; égarés dans le passé, la société vivante ne les connaît pas.

Ajoutez qu'en se privant du christianisme, ils se privaient d'une supériorité certaine. Cela devenait évident, quand des abstractions on passait aux théories politiques. Ne voulant rien admettre du génie chrétien, tous les publicistes de cette école, Machiavel, Sarpi, Paruta, commencent par nier le droit; ils ne connaissent que la force. Ce résultat pouvait plaire aux gouvernements; il était incapable de conquérir l'opinion, la popularité. On sentait instinctivement que ces publicistes restaient, en principe, inférieurs à l'Église moderne. Dès lors, ils avaient beau s'agiter; ils armaient un passé glorieux contre un présent inerte; tout glorieux qu'était ce passé, ce n'était pas pour lui que le monde devait s'ébranler.

Lorsque cette première explosion de l'esprit philosophique dans sa spontanéité fut épuisée, on vit dans le Midi une autre génération de penseurs; hommes déconcertés, qui rachètent chacune de leurs hardiesses par une concession. C'est Vanini, c'est Paruta. Le premier, que Rome brûlait comme athée, passait pour fanatique en Angleterre; quant à Paruta, imaginez un Machiavel, dont la phrase altière a été disloquée et exténuée par la crainte de l'inquisition. Il enveloppe sa pensée dans les plis et les replis de son langage sénatorial, comme un poignard dans un manteau de Venise. A la fin de son ouvrage, lorsqu'il a suffisamment commenté la raison d'État et les précautions ombrageuses du génie décrépit de la ville des doges, pour racheter tout cela il tombe à genoux, dans le dernier chapitre; il fait devant ses lecteurs une confession publique, acte de componction déclamatoire.

Ainsi finit sous la terreur de l'Église l'éclat de la philosophie au seizième siècle. L'esprit de Machiavel à genoux se frappe la poitrine et prie du bout des lèvres; cette prière dure encore.

Si la philosophie française au dix-huitième siècle fût rentrée dans cette voie ambiguë, certes elle eût éprouvé le même sort; le monde ne se serait pas ému pour elle; heureusement elle fit tout le contraire. Comment cela? Elle montra au monde une idée supérieure à celle de l'Église; et au même moment l'Église se sentit frappée par des armes qu'elle ne possédait plus. Elle se trouva face à face avec une puissance qui en niant toutes les formes, toutes les sectes, toutes les Églises particulières, et en quelque sorte le christianisme visible, retenait pourtant ce qu'il y avait de plus vivant dans le christianisme, l'esprit.

Tant qu'on avait opposé à l'Église romaine une autre Église, protestante, grecque, janséniste, la première avait pu saisir son adversaire, résister à ses coups; c'étaient des forces de même nature; il y avait pour cela une tradition de controverses qui pouvaient durer indéfiniment. Si l'on était attaqué, d'autre part on avait prise sur un ennemi de la même famille; deux Églises s'entrechoquaient; elles disputaient sur leurs formes. Mais voici un adversaire tout nouveau; le fruit même du christianisme, l'esprit, l'âme, qui, développée, affranchie des formes, se retourne à nu contre le principe même des formes, le corps du christianisme est d'un côté, l'esprit de l'autre. Jacob est assailli dans les ténèbres par le lutteur invisible, invincible, insaisissable. C'est le combat de l'Église et de la philosophie au dix-huitième siècle.

Allons plus loin: sans sortir de la tradition des sociétés chrétiennes, cherchons la signification de cette époque. N'y a-t-il rien eu de semblable dans l'histoire? Les monu-

ments de l'Église elle-même ne peuvent-ils pas nous montrer comment la Providence s'y prend, quand elle veut communiquer à une société une nouvelle effusion de l'Esprit de vie? ne pourrons-nous pas rattacher ce grand siècle maudit à l'histoire sacrée?

Ce qu'on lui reproche le plus, c'est de s'être soudainement isolé de la tradition de tous les autres; or il est des temps où cet isolement même est d'institution divine. Soyons plus clair.

Quand les Hébreux, pour entraîner après eux le reste du monde, sont prêts à recevoir le baptême et l'esprit d'avenir, la Providence les enlève à la vallée et aux idoles d'Égypte. Elle les conduit quarante ans dans le désert; là, le peuple prophète reçoit l'éducation de l'avenir. Cette solitude devient l'ère de sa renaissance; sitôt qu'il est renouvelé, il va bâtir la société future.

De même, le dix-huitième siècle, tout entier, est arraché à sa vallée d'Égypte; il laisse derrière lui ce qu'il a adoré; et les Pharaons le poursuivent pendant plus d'une journée. Il est entraîné à l'écart par ceux qui le conduisent. C'est, si vous le voulez, un désert; car les institutions, les coutumes, les cultes mêmes, tout ce qui abritait le passé, s'écroule. Une plage d'où la mer s'est retirée ne paraît pas plus dévastée; c'est un désert, mais plein des miracles de l'intelligence. Il y a des éclairs qui s'allument à l'horizon; ils montrent le chemin. L'homme moderne reste là, loin de la vieille société, sans aucun intermédiaire, en face de la raison, de l'âme; il reçoit, en quelque sorte, la révélation et les tables de la loi de l'Esprit pur; son éducation, dans le silence de tous les autres siècles, est si fortement conduite, qu'il ne pourra jamais être entièrement ressaisi par le génie du passé; à la fin il quitte cette solitude pour fonder la nouvelle cité.

Ainsi, le dix-huitième siècle est la migration du monde moderne, pour passer d'une forme sociale à une autre ; ce n'est pas seulement une époque, c'est une ère.

Mais cette ère est celle de l'impiété ! Doute, scepticisme, génie du vide, de la sensation, que sais-je ! il est aisé, du haut d'une orthodoxie laborieuse, de jeter ces anathèmes contre cette époque. Reste à voir ce qu'il y a de fondé dans cette interdiction.

L'avenir est toujours sceptique à l'égard du passé, puisqu'il s'en sépare. Évidemment, il est beaucoup de choses auxquelles le dix-huitième siècle a cessé de croire ; mais il est également certain que le fond de ce siècle est une foi universelle à ce qu'il y a de plus important dans l'héritage du christianisme, je veux dire, à la puissance de l'invisible, de la pensée. Par là, s'unissent tous les hommes de ce temps ; le souvenir de l'un appelle presque nécessairement l'autre.

Quoi donc ! ils ont contre eux d'abord toutes les puissances de la terre ; ils entreprennent de tout changer, non par une association régulière, mais par une rencontre fortuite de sentiments, d'idées. Force, richesse, puissance, possession des siècles, que manque-t-il à ceux qu'ils attaquent? et quelques écrivains, qui à peine se connaissent, vont détruire tout cela par la magie d'une parole !

Ils croient tellement à la pensée, qu'ils sont persuadés que le reste n'est rien, qu'une idée suffit pour renouveler, alimenter le monde, que l'humanité possède en soi assez d'énergie morale pour rejeter tout le fardeau des temps, et refaire, à un moment donné, un monde nouveau, sur un idéal nouveau ! Sont-ce là des matérialistes ? sont-ce des sceptiques, ceux qui croient qu'une âme suffit pour créer un nouvel univers ? Et l'on a voulu retrancher de la tradition vivante de la philosophie française ces hommes

qui en seront toujours le foyer! Parce que l'on ne trouvait pas dans J.-J. Rousseau un attirail de formules d'école, j'ai vu le temps où on lui refusait le titre de philosophe; sans réfléchir que l'on peut toute sa vie manier, étaler des formules, et n'avoir pas le moins du monde l'esprit philosophique, qui est véritablement l'esprit de création.

Il n'est personne qui ne se soit cru obligé, en conscience, de jeter la pierre à ce siècle adultère. La vérité est que les classificateurs d'écoles ne savent que faire de ces grandes figures; il leur faut, comme aux herboristes, des systèmes bien morts qu'ils puissent mettre à la suite les uns des autres, dans leurs casiers : mais des hommes qui sont tout ensemble parole, mouvement, réalité, systèmes vivants, quel embarras! Ce n'est pas l'abstraction de la vie, c'est la vie elle-même.

Où allions-nous par cette étroite voie? Nous placions au premier rang des philosophes Reid, Dugald Stewart, parce que ces honnêtes écrivains ont assuré un jour que, d'après le sens commun, ils consentaient à croire à l'intelligence. Et nous repoussions de ce prétendu spiritualisme nos grands hommes qui, par un mouvement héroïque de l'âme, ont fondé, au dix-huitième siècle, le vrai royaume des Esprits! Nous nous emprisonnions dans la lettre insulaire de je ne sais quelle philosophie écossaise! et nous quittions la grande voie, la voie nationale, la voie royale de la tradition et du verbe de vie! Hâtons-nous d'y rentrer.

Oui, revenons à l'intelligence de ce grand siècle, et ne nous laissons pas amuser par les mots. Tel l'accuse de n'avoir compris que la matière, qui lui-même ne voit rien au delà; entrons davantage au fond des choses.

Il ne suffit pas à une philosophie de murmurer extérieurement une formule d'idéalisme, d'héroïsme, pour appartenir vraiment au royaume de l'Esprit. On peut être

très-matérialiste, en parlant toujours de l'idée. Réciproquement, un siècle qui n'affiche aucune prétention d'idéalisme, mais qui le met en pratique et le fait passer dans la vie, voilà vraiment un âge idéaliste; il fait du spiritualisme une réalité. A ce titre, que l'on me montre dans tout le passé une époque qui ait eu plus de foi dans l'âme, qui en ait plus montré, qui en ait plus dépensé, qui, pour vaincre, ait eu moins besoin des forces, des bras et de la nature. C'est le moment où la parole, jusque-là enfouie dans le mystère, devient vie, réalité. Au point de vue politique, la France est écrasée par l'ennemi; à ne la juger que par les yeux du corps, vous la croiriez impuissante; c'est au contraire le moment où elle règne, avec une puissance incontestée, sur l'univers; ses bras sont liés, elle commande au monde. Qu'est-ce donc que cela, sinon le règne de l'Esprit? parce qu'il est devenu visible, ne le voyez-vous plus?

Quand il habitait autrefois dans l'Église, et qu'il était voilé, vous le supposiez présent. Il quitte l'Église, il passe dans le siècle : parce qu'il s'est rapproché de vous, ne le reconnaissez-vous pas?

Ah! nous avons péché envers ce siècle; et, en disant cela, je n'accuse personne en particulier, mais je suis d'accord avec la plus haute autorité philosophique de notre temps. Pendant que, dans notre pays, tout homme qui prétend à la philosophie croit bienséant de commencer par renier ce siècle éminement français, n'est-il pas extraordinaire que le maître de l'abstraction, par excellence, un étranger, Hegel, le salue, au contraire, comme l'ère fondamentale de la pensée[1]? le seule page enthousiaste, peut-être, qu'ait écrite ce grand esprit,

[1] Das Geistreich selbst.

marque le génie spiritualiste de notre dix-huitième siècle. Après cela, quelqu'un aura-t-il encore le courage de ne voir dans ce moment héroïque de l'esprit humain rien que ce que l'école appelle la doctrine de la sensation[1]?

Remontons à la cause de tout ce que nous voyons, et parlons sérieusement. A la suite des doubles invasions de 1814 et de 1815, sous le fardeau d'un million d'ennemis, l'esprit de la France s'est, pendant un moment, comme perdu lui-même. Le génie du dix-huitième siècle avait eu pour apôtre dans le monde la Révolution française ; cette Révolution était vaincue ; comment s'expliquer ce mystère? N'accusons personne ! les circonstances étaient accablantes, et peut-être n'eussions-nous pas fait autrement.

La première pensée qui vint à quelques hommes fut de donner tort au dix-huitième siècle. Ils crurent que le ciel venait de se prononcer contre lui, que les peuples s'étaient armés pour l'abolir ; de peur d'être enveloppé dans ce que l'on imaginait être sa défaite, on s'avisa de le renier. Après avoir sacrifié le drapeau national, on sacrifia, les uns après les autres, Voltaire, Rousseau, tous les représentants de cette époque ; on s'immola soi-même. Ainsi persuadé que c'était non-seulement échapper à la défaite, mais faire partie des vainqueurs, on se plaçait en dehors de toute réalité, de toute vie. Dans cette abstraction qui était, au fond, un vrai néant, beaucoup se figurèrent qu'ils occupaient un roc immuable, au-dessus de toutes les angoisses de la patrie.

De ce vide sophisme, on arriva à se convaincre que personne n'avait été vaincu à Waterloo, que dès lors il ne restait qu'à embrasser le droit et l'avenir sorti de cette

[1] En Italie, Rosmini continue cette guerre de traînards, longtemps après qu'elle est finie.

journée. Avec un peu de subtilité, on se résigna pour toujours à accepter comme une victoire, sans réplique pour tout le monde, ce que la terre de France s'obstinait à pleurer comme un coup imprévu dont il fallait absolument se relever.

En effet, sur ce champ de bataille, pour gage de réconciliation, était abandonné sans sépulture ce que l'on croyait un grand mort, tout le dix-huitième siècle. On livrait sans rançon chacune de ces gloires éclatantes, chacun de ces esprits de lumière, qui avaient porté la bannière de la France. Ce fut la pire des capitulations.

Vous savez ce qu'était une ville antique, prisonnière ; la première pensée des vainqueurs était de piller ses lares et ses pénates. On traita de même la Révolution française ; on livra au passé les pénates et les lares de l'avenir.

Ceci nous explique beaucoup de choses. Ces esprits avaient, entre autres missions, celle de combattre la lettre morte; ils servaient au monde de barrières contre les entreprises de l'ultramontanisme. Ces barrières, livrées par nous, dans un moment de défaillance, qu'arrive-t-il? Les hommes du passé reviennent par des issues qu'ils n'ont pas même eu la force de s'ouvrir; ils marchent sur des ruines qu'ils n'ont pas su faire.

Mais ces prétendues ruines se relèvent d'elles-mêmes ; et le génie du dix-huitième siècle que l'on croyait abattu n'a fait que se développer et se confirmer dans le monde. Après 1814 et 1815, c'était la vie même que nous livrions, croyant ne livrer que des cendres. Si l'on se fût élevé à une pensée supérieure, on eût vu distinctement que Waterloo n'était pas le dernier mot de la France, que c'était une de ces journées, desquelles on prend tôt ou tard sa revanche, sous une forme ou sous une autre, que dès lors, la pire des conclusions philosophiques était

d'abandonner, d'immoler les représentants du mouvement français.

En effet, voici ce qui se passait à cet égard , à l'étranger. Pendant que nous cédions notre force morale, et que la France, comme Samson, abandonnait elle-même aux ciseaux sa chevelure, il arrivait que tous les hommes qui prétendaient à une puissance extraordinaire sur leur époque, se mettaient en communication intime avec notre dix-huitième siècle.

An moment où il était de bon goût en France de renier Voltaire, c'est chez Gœthe qu'il s'abritait. Gœthe recevait ce grand exilé; il apprenait de lui le don magique de communiquer la vie, l'électricité à des multitudes. Il traduisait Diderot. Lord Byron se faisait le disciple de J. J. Rousseau; il tentait de réunir tout ensemble l'âme de l'auteur des Confessions et celle du vieillard de Ferney. Avec le vaste horizon qu'elle entr'ouvre, la Profession de foi du Vicaire savoyard reparaît en d'autres termes, dans cette théologie philosophique qui s'étend depuis Kant jusqu'à Schleiermacher. Les vastes travaux du plus grand critique de ce temps-ci, de M. de Wette, ne semblent-ils pas bien souvent des commentaires aux opinions hasardées par Voltaire?

Ainsi, après d'immenses travaux, on revenait aux résultats aperçus par le dix-huitième siècle; Hegel en proclamait le fond métaphysique, Gœthe la littérature, comme la source de vie; de Wette en confirmait la critique; de telle sorte que l'on peut dire que tout le mouvement contemporain est un développement nouveau, une nouvelle puissance de l'esprit de ce même siècle. On le reniait parmi nous au moment où il demeurait vainqueur.

Saluons donc derechef ces magnifiques otages! Ils reviennent à nous, éprouvés, glorifiés par l'exil; ils ont fait

au dehors l'œuvre de la France, quand elle se croyait abandonnée de Dieu et des hommes ! Ils ont vaincu quand nous renoncions à lutter ; on les disait morts, voilà qu'ils ont combattu mieux que n'ont fait les vivants. Mais s'ils reviennent, c'est avec une signification nouvelle ; replaçons-les dans nos esprits à leurs places légitimes. Ce sera effacer la trace la plus visible des dévastations qui suivent la défaite.

Je suis des yeux, pendant quarante années, le règne d'un homme qui est à lui seul la direction spirituelle, non de son pays, mais de son époque. Du fond de sa chambre, il gouverne le royaume des Esprits ; les intelligences se règlent chaque jour sur la sienne : une parole écrite de sa main parcourt en un moment l'Europe. Les princes l'aiment, les rois le craignent ; ils ne croient pas être sûrs de leur royaume, s'il n'est pas avec eux. Les peuples, de leur côté, adoptent sans discuter, et répètent à l'envi chacune des syllabes qui tombent de sa plume. Qui exerce cette incroyable puissance, que l'on n'avait plus vue nulle part depuis le moyen âge ? est-ce un autre Grégoire VII ? est-ce un pape ? non, c'est Voltaire.

Comment la puissance des premiers a-t-elle passé à l'autre ? Se peut-il que la terre tout entière ait été dupe d'un mauvais génie, envoyé par l'enfer ? Pourquoi cet homme s'est-il assis sans contestation sur le trône des Esprits ? c'est que d'abord il faisait bien souvent l'œuvre réservée dans le moyen âge à la papauté. Partout où éclate la violence, l'injustice, je le vois qui la frappe de l'anathème de l'Esprit. Qu'importait que la violence s'appelât Inquisition, Saint-Barthélemy, Guerre sacrée ? il se plaçait dans une région supérieure à la papauté du moyen âge. Dominant toutes les sectes, tous les cultes, c'était la première fois que l'on voyait la justice idéale frapper la

violence ou le mensonge partout où ils apparaissaient.

L'Église, personne ne le nie, avait commis de grandes fautes; il fallait tôt ou tard qu'elles fussent châtiées; et comme c'étaient des crimes envers l'Esprit, il fallait qu'elle fût punie par les flagellations de l'Esprit. Voltaire est l'ange d'extermination envoyé par Dieu contre son Église pécheresse.

Il ébranle, avec un rire terrible[1], les portes de l'Église qui, posées par saint Pierre, se sont ouvertes pour les Borgia. C'est le rire de l'Esprit universel qui prend en dédain toutes les formes particulières, comme autant de difformités; c'est l'idéal qui se joue du réel. Au nom des générations muettes que l'Église devait consoler, il s'arme de tout le sang qu'elle a versé, de tous les bûchers, de tous les échafauds qu'elle a élevés, et qui devaient tôt ou tard se retourner contre elle. Cette ironie mêlée de colère n'appartient pas seulement à un individu, à une génération; il s'y mêle le rire de toutes les générations abusées, de tous les morts torturés, qui, se rappelant qu'ils ont trouvé sur terre la violence au lieu de la douceur, le loup au lieu de l'agneau pascal, s'agitent et se moquent à leur tour, jusque dans le fond du sépulcre.

Ce qui fait de la colère de Voltaire un grand acte de la Providence, c'est qu'il frappe, il bafoue, il accable l'Église infidèle, par les armes de l'Esprit chrétien. Humanité, charité, fraternité, ne sont-ce pas là les sentiments révélés par l'Évangile? il les retourne avec une force irrésistible contre les violences des faux docteurs de l'Évangile. L'ange de colère verse, dans la Bible, sur les villes condamnées, tout ensemble le soufre et le bitume, au milieu des sifflements des vents; l'esprit de Voltaire se pro-

[1] *Isaïe*, c. XXVIII, v. 11.

mène ainsi sur la face de la cité divine; il frappe à la fois de l'éclair, du glaive, du sarcasme. Il verse le fiel, l'ironie et la cendre. Quand il est las, une voix le réveille et lui crie : Continue! Alors il recommence; il s'acharne; il creuse ce qu'il a déjà creusé; il ébranle ce qu'il a déjà ébranlé; il brise ce qu'il a déjà brisé! Car une œuvre si longue, jamais interrompue et toujours heureuse, ce n'est pas l'affaire seulement d'un individu; c'est la vengeance de Dieu trompé qui a pris l'ironie de l'homme pour instrument de colère.

Non, cet homme ne s'appartient pas; il est conduit par une force supérieure. En même temps qu'il renverse d'une main, il fonde de l'autre; et là est la merveille de sa destinée. Il emploie toutes ses facultés railleuses à renverser les barrières des Églises particulières; mais il y a chez lui un autre homme; plein de ferveur, celui-ci établit sur les ruines l'orthodoxie du sens commun.

Il sent de toutes ses fibres le faux, le mensonge, l'injustice, non pas seulement dans un moment du temps, mais dans chacune des pulsations du genre humain. Les Églises particulières n'avaient fondé le droit chrétien que pour elles-mêmes. Voltaire fait du droit chrétien le droit commun de l'humanité. Avant lui, on se disait universel; et cette universalité s'arrêtait au seuil d'une communion, d'une Église particulière; quiconque n'en faisait pas partie était hors la loi évangélique. Voltaire enveloppe la terre entière dans le droit de l'Évangile!

Où ce vieillard de quatre-vingt-quatre ans a-t-il pris, je vous demande, la force de plaider jusqu'à la dernière heure pour la famille des Calas, pour les Sirven, les Labarre, tant d'hommes qu'il ne connaissait pas? où a-t-il appris à se sentir contemporain de tous les siècles, à être blessé jusque dans le plus intime de son être par telle vio-

lence individuelle, commise il y a quinze cents ans? Que signifie cette protestation universelle de chaque jour contre la force? cette indignation que ni l'éloignement de l'espace, ni les siècles de siècles ne peuvent calmer? Que veut ce vieillard qui n'a que le souffle, et qui se fait le concitoyen, l'avocat, le journaliste de toutes les sociétés présentes et passées?

Chaque matin il se réveille, obsédé par les cris des générations, des civilisations éteintes! au milieu des agitations, des distractions du dix-huitième siècle, un cri, un soupir parti de Thèbes, d'Athènes, de Rome antique, du moyen âge, l'occupe, l'obsède, le tourmente; cela l'empêche de dormir! Le 24 août, jour de la Saint-Barthélemy, il a la fièvre. L'histoire n'est pas une science pour lui, c'est une réalité criante. Quel est cet étrange instinct qui pousse cet homme à être partout sensible et présent dans le passé? D'où vient cette charité nouvelle qui traverse les temps et l'espace?

Qu'est-ce que cela, je vous prie, si ce n'est l'esprit chrétien lui-même, l'esprit universel de solidarité, de fraternité, de vigilance, qui vit, sent, souffre et reste dans une étroite communion avec toute l'humanité présente et passée. Voilà pourquoi la terre a proclamé cet homme comme la parole vivante de l'humanité dans le dix-huitième siècle. On ne s'est pas trompé sur les apparences; il déchirait la lettre; il faisait éclater l'esprit universel. Voilà pourquoi nous le proclamons encore.

De bonne foi, que lui a-t-on opposé? quel adversaire est entré en lutte contre lui? dans le camp du passé, où a-t-il paru, ce lutteur qui, pour vaincre Voltaire, aurait besoin de se montrer plus vigilant que lui, plus fervent que lui, plus universel que lui dans la cause de la justice contre la force et la violence?

Dans le mouvement précipité de notre siècle, la poussière s'est élevée jusqu'au ciel, sous les pas de nouvelles générations; quelques personnes se sont écriées avec joie : Voltaire a disparu ; il a péri dans le gouffre avec toute sa renommée. Mais c'était là un des artifices de la gloire véritable; les médiocres seuls en sont la dupe. La poussière retombe, l'esprit de lumière que l'on croyait éteint reparaît ; il rit de la fausse joie des ténèbres. Comme un ressuscité, il brille d'un plus pur éclat : et le siècle qui avait commencé par le renier du bout des lèvres, s'achève en le confirmant dans tout ce qu'il a d'immortel.

L'œuvre de Voltaire est dans un rapport nécessaire avec le catholicisme; même en le frappant, Voltaire l'attaque par ses armes, l'histoire. Il fallait, pour que la tradition du dix-huitième siècle fût la source du monde futur, qu'il se trouvât un homme qui, sortant du protestantisme, représentât dans l'œuvre nouvelle le génie des Églises dissidentes. Cet homme, c'est Rousseau.

Le génie de la révolution religieuse du seizième siècle se mêle avec lui aux ferments de la France. Pour ôter au mouvement du dix-huitième siècle toute apparence de secte, pour que ce ne soit pas une révolution seulement catholique et romaine, mais une révolution chrétienne et universelle, il faut que cet étranger, Rousseau, sorte de l'enceinte de Luther et qu'il apporte parmi nous quelque chose de l'esprit du docteur de Wittemberg. Ses armes sont celles de la Réformation, non pas l'histoire, mais la logique, le raisonnement, l'autorité individuelle, l'éloquence toujours. Par lui, l'âme de la révolution du seizième siècle passe dans la Révolution française; il rend, plus encore que Voltaire, Rome irréconciliable avec la France.

Dans le scepticisme du Vicaire savoyard, je ne découvre

aucune trace de douleur. C'est un scepticisme d'espérance, bien plutôt que de mécompte. Il s'avoue très-franchement, il s'explique, il se dévoile. Dans ce doute, je sens un grand commencement de foi ; le Vicaire savoyard se confie aux temps qui viendront pour dévoiler ce qui lui reste obscur. A proprement parler, il officie sur l'autel du *Dieu inconnu*. C'est la première pierre d'une société nouvelle.

Voulez-vous avoir devant les yeux la véritable image du scepticisme? on la rencontre quelquefois de nos jours ; j'entends par là un scepticisme qui se nie. Ne pas oser se regarder une fois courageusement au fond de l'âme, mais jeter à tout hasard sur ce vide incommensurable une apparence, une ombre de crédulité qu'on ne soulève plus! continuer toute sa vie ce jeu d'esprit avec soi-même, vivre jour et nuit sous un masque doré qu'on emporte au tombeau ! douter et ne pas même s'affirmer que l'on doute! et ne pas permettre que nous désirions, que nous cherchions, que nous attendions autre chose! Quel renversement! quel abîme! cela suppose qu'on désespère d'en sortir. Ce néant qui se nie me fait peur; je ne vois rien de si misérable dans tout le dix-huitième siècle.

Voltaire, Rousseau, Montesquieu, triple couronne de cette papauté nouvelle que la France a montrée à la terre. Du haut du Vatican moderne, elle parle véritablement à la ville et au monde, *urbi et orbi*. Elle ne s'adresse pas seulement à la race romane, elle convie toutes les races humaines; et les schismatiques, que n'avait pu dompter la papauté, je veux dire les peuples germaniques, grecs, slaves, comme les latins, les empereurs, les rois des peuples, comme les rois de l'intelligence, les guelfes comme les gibelins, s'il en reste, se soumettent à cette orthodoxie de l'esprit universel. Ceux que n'avait pu courber Grégoire VII, les successeurs des empereurs, le Grand-Frédé-

ric, Catherine, Joseph II, plient le genou ! ils viennent de découvrir une puissance supérieure, qui leur donne ou leur enlève la couronne ! tels que ces premiers rois chevelus qui sortaient de la barbarie, ils ont reconnu le sceau suprême du pouvoir spirituel !

Lorsque la France, secouant sur son front cette tiare des temps modernes, a appelé la terre à la croisade, qu'a-t-on vu ? des armées sans pain, sans souliers, sans vêtements, sortir de la glèbe, véritables fantômes que l'on croyait pouvoir renverser d'un souffle. Car on avait, d'un autre côté, tous les pouvoirs, et, pour ainsi dire, tous les mandats de la matière ! mais ces prétendus fantômes étaient les soldats de l'Esprit ; ces armées étaient les armées de l'Esprit, et voilà pourquoi elles étaient nues comme l'Esprit. Les croisés du moyen âge ne l'étaient pas davantage.

J'étais un jour au lit de mort de l'un des deux représentants du peuple qui ont été envoyés par la Convention pour défendre les lignes de Vissembourg ; voici ce que me dit ce vieillard [1], dans un moment où l'on n'exagère pas sa pensée ; je ne l'oublierai de ma vie : « C'est nous qui « mettions le feu aux batteries. On s'étonnait de notre « calme ; nous n'avions à cela aucun mérite : *nous savions « fort bien que les boulets ne nous pouvaient rien.* » Est-ce là le langage d'un missionnaire du matérialisme ? Je ne doute pas qu'il n'y ait dans le corps ecclésiastique des hommes capables de mourir pour leur foi ; mais trouverait-on aujourd'hui beaucoup de représentants de la papauté romaine, persuadés, en face d'une batterie ennemie, non pas seulement qu'il est convenable de bien mourir, mais que les boulets ne leur peuvent rien ? Ceci est bien différent.

[1] Baudot.

Où ces hommes puisaient-ils cette force surhumaine, qui tient de la légende? Dans la conscience du miracle social, dont ils étaient les artisans. Ils la trouvaient dans le même sentiment qui poussait les premiers missionnaires de la papauté chez les Barbares ; ces missionnaires aussi, nouveaux convertis, étaient des sceptiques à l'égard de tout le passé païen ; mais c'étaient des croyants à l'égard de tout l'avenir qu'ils embrassaient d'avance.

Dans le triumvirat de Voltaire, de Montesquieu, de Rousseau, on ne pourrait dire quelle est l'idée particulière qui a enfanté l'héroïsme de la Révolution ; ce n'est, à véritablement parler, aucune de leurs maximes, ni même toutes ensemble ; il s'y est joint quelque chose de plus puissant encore que tout cela. Dans le fond du dix-huitième siècle, on sentait par avance la série des conséquences, et en quelque manière toute la suite des siècles nouveaux qui devaient en sortir, et dont on était responsable. L'avenir entier s'est levé ; il a combattu dans les cœurs, sous le voile du dix-huitième siècle.

Aujourd'hui, on se croit bien fort contre cet esprit en lui demandant compte de ses œuvres. On montre avec ostentation les cathédrales du treizième, du quatorzième siècle ; et l'on demande à l'esprit nouveau où sont les siennes. On veut à tout prix voir des œuvres de pierre et de chair, comme si on ne croyait plus qu'à celles-là.

Si l'on eût fait cette question à la papauté encore nouvelle, le lendemain de son avénement, elle n'eût pas montré davantage ses édifices de pierres, mais des édifices de l'âme : le passé vaincu, le paganisme dépouillé, la barbarie apprivoisée, l'unité du monde préparée et entrevue, la terre un moment pacifiée, l'esclavage diminué, sinon aboli, l'homme relevé du destin : voilà les œuvres qu'elle montrait au monde, lorsque n'existait encore ni la basi-

lique de Saint-Pierre, ni celle de Saint-Jean-de-Latran, ni celle de Sainte-Marie-Majeure, et que les chèvres paissaient dans Rome l'herbe des champs où devait plus tard s'élever le Vatican de Léon X.

De même, les œuvres de l'esprit nouveau qui ne date que d'hier, sont des œuvres de vie ; elles vous entourent, et comme elles ne sont pas de pierre et de ciment, vous ne les voyez pas ! La charité étendue à tous les esprits, la communion des nations dans un même droit, le bourreau dont vous faisiez avec M. de Maistre le lien de l'association humaine n'en étant plus que l'horreur, les peuples se tenant peu à peu par la sympathie d'une même cause comme ils se touchaient auparavant par la haine, la dignité de chacun sauvée et établie sur la conscience du Dieu intérieur, l'esclavage si longtemps maintenu par l'Église, effacé d'abord par l'hérésie, l'unité de l'humanité non plus seulement aperçue, mais fondée, le droit divin passant de quelques-uns à tous : voilà la cité nouvelle qui s'élève. Déjà elle sort de terre ; elle vous enveloppe ; et les aveugles demandent encore où sont ses tourelles, où sont ses basiliques de marbre et de porphyre !

Ils entendent les peuples qui se rencontrent, s'appellent ! et ils demandent où sont les ouvriers ! Ils sont eux-mêmes, quoi qu'ils en disent, intérieurement émus, éclairés, améliorés ! et ils demandent si dans le monde il se fait quelque chose !

Pour ma part, si dans le dix-huitième siècle je reconnais l'avénement d'une nouvelle direction spirituelle, ne pensez pas que je réclame pour elle une nouvelle immutabilité. Que l'on ne m'accuse pas de mettre à la place de l'infaillibilité de Grégoire VII, l'infaillibilité de Voltaire. Je ne prétends pas retenir l'humanité dans le dix-huitième siècle plutôt que dans le onzième. L'esprit de l'un et de

l'autre est puissant, à condition qu'il soit développé, c'est-à dire expliqué par la suite des temps. On avait excommunié le dix-huitième siècle, au nom de la lettre morte de la philosophie. J'ai montré que le fond de ce siècle est non pas un système, mais un foyer d'esprit. Puisez donc à ce foyer pour l'étendre. Ne rentrez pas dans ce siècle de vie pour vous y emprisonner, mais, au contraire, pour y chercher une vie nouvelle ! Le caractère des grands hommes qui le représentent, est d'avoir été des précurseurs : ils veulent pour successeurs des intelligences libres, non des serfs. Vous les honorerez en ne les imitant pas, c'est-à-dire en faisant ce qu'ils n'ont pas pu faire.

HUITIÈME LEÇON

L'ÉGLISE ROMAINE ET LES PEUPLES.

12 juin 1844.

Une chose frappe les yeux les moins attentifs. Les chefs du pouvoir politique, au dix-huitième siècle, les princes, les rois cèdent au mouvement philosophique, jusqu'à ce que la Révolution éclate. A cette vue, il se retournent avec violence; un seul jour les ramène au moyen âge. On peut en dire de même de l'Église romaine au seizième siècle. Elle suivait la pente des temps; sans s'alarmer, elle se prêtait au changement; peut-être allait-elle faire un pas décisif. Mais Luther paraît, la Réformation éclate; une lumière terrible brille à la face du Saint-Siége. De ce moment, la papauté recule; elle repousse des deux mains le don de l'avenir; chaque jour elle se replonge plus avant dans le passé; cependant, son berceau l'effraye autant qu'un sépulcre.

L'action de la papauté n'est nulle part plus visible qu'en Italie; c'est là qu'il faut l'étudier pour en posséder le secret, puisque c'est là qu'elle est tout à fait maîtresse. Cette politique repose sur une immense espérance à laquelle tout un peuple se prête.

Dès le commencement, on s'aperçoit que cette nation

n'aura pas la destinée des autres[1]. Une atteinte extraordinaire la travaille ; à peine, après les invasions, elle commence à prendre sous l'administration des Lombards une forme de peuple, qu'une main appelle l'étranger : c'est celle de la papauté. L'étranger arrive ; il détruit cette ébauche d'empire italien ; de ses débris se forme, comme des débris du bouclier de Minerve, une multitude de petits États. Ils cherchent à s'unir entre eux, mais le même génie reparaît ; par sa seule présence il les sépare.

Comme ce génie n'a par lui-même aucune force matérielle, il est contraint toujours d'appeler la force étrangère à son secours ; de telle sorte qu'il empêche la puissance nationale de se développer et se trouve incapable de la remplacer. A la fin, quand de tous ces petits États il ne reste plus que Florence, Clément VII, pour consommer cette œuvre, appelle encore une fois l'étranger contre Florence, sa patrie ; alors la nationalité italienne périt dans son dernier abri ; sur ses ruines s'élève le pouvoir absolu de la papauté moderne.

Comment n'y a-t-il pas eu dans le moyen âge un cri depuis les Alpes jusqu'en Calabre contre ce pouvoir étrange qui empêchait l'Italie de prendre sa place au soleil ? Les historiens ne l'ont pas expliqué : c'est que jamais ambition plus grande n'avait été nourrie dans un peuple. Au moment même où il était frappé, ce peuple croyait, en s'immolant, revivre dans le pouvoir qui devait commander au monde ; et si la papauté eût tenu, en effet, ses promesses, en amenant la terre entière au pied du Vatican, c'eût été là peut-être un digne prix de la nationalité perdue de l'Italie.

Remarquez qu'en demandant à toute une race d'hom-

[1] Voyez les *Révolutions d'Italie.*

mes le sacrifice absolu de l'existence temporelle, on s'engageait à régner spirituellement sur l'univers; cela seul pouvait rendre légitime la disparition d'un peuple. Si l'on se faisait de sa ruine un piédestal, c'était à condition de soumettre l'humanité entière. Voilà ce que l'on était obligé de faire, puisque toutes les générations de l'Italie s'étaient l'une après l'autre démises sur cette seule promesse.

L'Italie a rempli les conditions du contrat; elle s'engageait à mourir : elle a tenu sa parole. Rome a-t-elle tenu la sienne?

Que diraient, si elles pouvaient reparaître aujourd'hui, ces générations de Guelfes, qui dans toutes les villes d'Italie, au moyen âge, ont disparu de la terre, convaincues qu'en abandonnant leur pays à la papauté, elles l'abandonnaient au pouvoir qui tenait dans sa main toute l'énergie de l'avenir? elles verraient ce pouvoir peu à peu confiné dans ses murailles, qui au lieu de ressaisir la Grèce dissidente, perd l'une après l'autre la Russie, la Germanie, la Prusse, la Suède, la Norwége, les Iles-Britanniques et en partie la France; elles verraient en franchissant du regard l'Océan, la moitié la plus vivante d'un monde nouveau, qui, sans espoir de réconciliation, s'est dérobé à Rome; ramenant leurs yeux sur l'Europe, elles trouveraient l'Espagne même ébranlée. Que diraient alors ces générations? cela est facile à imaginer.

Est-ce là la politique sacrée pour laquelle tout un peuple a bien voulu disparaître de la terre? L'Italie a consenti à vivre sur un calvaire; elle a souffert une passion de huit siècles; elle a été flagellée par tous les soldats qui ont passé sur son chemin; car vous aviez promis que cette passion servirait à faire régner par vous le Christ du Vatican. Au lieu de cela, nous rencontrons presque partout, en face

de vous, une autre Église que nous ne connaissions pas. Là où vous êtes encore, d'autres pouvoirs spirituels se sont levés ; et vous êtes bien moins avancés dans votre victoire, que dans le temps où nous avons consenti à disparaître pour vous faire un marchepied. Nous nous sommes immolés ; cela ne vous a servi de rien. Vous vous êtes abusés dans votre espérance ; en vous trompant, vous nous avez perdus, nous et nos fils et les fils de leurs fils.

Ces sentiments ont été exprimés avec une force extraordinaire par les grands écrivains de l'Italie au moyen âge, qui conservent la vraie tradition nationale. Tant qu'il y a quelque espérance de sauver l'Italie du suicide, on entend des voix puissantes qui la conjurent de s'arrêter. Si la politique des papes est vraiment la politique sacrée, une nation se plonge pour elle dans le gouffre et disparaît ; cela est sublime et tout chrétien. Mais au contraire, si cette politique n'a, comme toutes les autres, qu'une valeur précaire, temporelle, si elle n'est pas éternellement divine, quelle erreur sans remède !

Or ce doute naissait dans les esprits dès le treizième siècle. De là les cris terribles du Dante, qui ont eu leur écho dans Pétrarque, Boccace, et à la fin dans Machiavel[1] !

[1] « Puisque l'opinion de quelques-uns est que le succès des affaires d'Italie dépend de l'Église de Rome, je veux leur opposer quelques raisons qui se présentent à moi, et j'en alléguerai deux principales qui sont sans réplique. La première, c'est que, par le mauvais exemple de cette cour, cette province a perdu toute piété et toute religion ; ce qui produit des désordres infinis ; parce que, où est la religion on suppose le bien, où elle manque on suppose le mal. Nous avons donc, nous autres Italiens, cette obligation à l'Église d'être tombés dans l'irréligion et la corruption ; mais nous lui en avons encore une plus grande, qui est la cause de notre ruine, c'est que l'Église a tenu et tient cette province divisée ; la papauté n'étant pas assez puissante pour occuper l'Italie et n'ayant pas permis qu'un autre l'occupât, il en est résulté que celle-ci n'a pu se réduire à une seule tête, mais qu'elle a été partagée entre plusieurs princes et maîtres : source de tant de discorde et de faiblesse, qu'elle en est arrivée à devenir la proie,

Dante surtout fait des efforts surhumains pour arracher son pays à l'illusion! Jamais Luther ni la Réforme n'ont parlé en termes plus violents de la papauté. Pour enlever l'Italie à sa chimère, Dante veut la jeter dans les bras de l'empereur. Machiavel fait une ligue de tous les vices et de toutes les vertus barbares, afin de la tirer de son sommeil. Mais le sort en est jeté, l'Italie continue; elle entre de plus en plus dans le songe de la papauté universelle; elle n'est plus italienne; elle devient cosmopolite, pour mieux se livrer encore.

Et quand tout est consommé, vers la fin du quinzième siècle, il faut entendre le langage des nouvelles générations d'écrivains qui parlent au nom de l'Église. Au lieu du triomphe qu'elle s'attendait à partager avec la papauté, l'Italie se sent prisonnière de guerre. Que lui disent alors les écrivains les plus généreux, les Savonarole, les Campanella, ceux qui désirent sincèrement la voir affranchie? Savez-vous quel nouveau remède ils proposent pour tant de maux, au nom de l'Église qui les a faits? Rien de plus incroyable et de plus logique. Savonarole, ce tribun évangélique, ne voit d'autre remède que de souffrir plus encore. Que l'Italie n'espère rien de la terre ni d'elle-même! qu'elle se laisse flageller, crucifier par tous les peuples; qu'elle prenne pour armoiries le crucifix sanglant! qu'elle meure volontairement et descende sans défense comme Lazare dans le sépulcre. Telle est alors cette politique de l'Église.

Pour consoler l'Italie de sa misère, on lui conseille d'être plus misérable! Eh bien, l'Italie suit ce conseil de son Église; pendant un siècle et demi, elle est précisément

non-seulement des Barbares puissants, mais de quiconque l'attaque; et c'est là une obligation que, nous autres Italiens, nous avons à l'Église, et à elle seulement. » (Machiavel.)

ce martyr inerte que demande Savonarole. Elle entre dans le sépulcre autant qu'une nation peut y entrer. Elle se laisse frapper par tous ceux qui viennent la visiter. Le dix-septième siècle arrive; voyons, après une obéissance si passive, ce que vont lui dire les nouveaux écrivains qui s'inspirent de l'Église de la renaissance.

Chiabrera, Filicaja, ces vrais poëtes, sont d'accord avec le Saint-Siége. Ils ont retrempé leur poésie dans le ferment de la réaction religieuse. Quelle parole de vie vont-ils prononcer? Au moins ils penseront, sans doute, que la mesure des maux est comblée, et qu'il est temps de songer à faire partager à leur peuple la renaissance et le triomphe de l'Église : nullement.

La politique de martyr de Savonarole est un temps d'allégresse, en comparaison des promesses de Chiabrera et de Filicaja. Relisez ces confidents de la nouvelle Église italienne; le même mot revient perpétuellement pour l'Italie : c'est qu'il faut achever de mourir. *Souffre, misérable, souffre!* lui crie le pieux Filicaja : *être esclave ou mourir! réfléchis et choisis!* Pas un mot de plus, chez ces prophètes de mort.

Encore, du moins, dans ces paroles, il y a un écho de la colère biblique, le bruit heurté d'un corps qu'on jette dans le sépulcre. Cette vigueur de mépris cache peut-être encore un reste de vie nationale. Mais, plus tard, lorsqu'accompagné de chants de mort, sans que vous entendiez jamais un seul chant de renaissance partir de l'Église, cette sorte de convoi d'un peuple arrive jusqu'à nos jours, que voit-on? Le royaume d'Italie soulevé un moment par Napoléon, retombe; et les écrivains inspirés par l'Église de Rome, Manzoni, Silvio Pellico, sans même pousser une plainte, se résignent; la douleur de la disparition de l'Italie n'a plus rien chez eux de l'exaltation toute vive de

Savonarole; tout est consommé pour eux, depuis des siècles.

Voilà donc le résumé de cette histoire. Un contrat social se forme entre l'Église romaine et l'Italie. La première promet à la seconde la suprématie universelle de l'esprit, en compensation de la ruine. L'Italie accepte; la ruine se consomme; le but n'est pas atteint. Il y a, dans le monde un grand peuple de moins; et la papauté, infidèle à sa promesse, s'assied, sans repentir, sur ce grand mort qui s'étend des Alpes en Calabre.

Il est impossible que nous assistions à un pareil spectacle sans en tirer quelque enseignement, au moins pour nous-mêmes. Tout ceci dérive d'une cause générale, c'est-à-dire d'un fonds de mépris que l'Église romaine nourrit et entretient pour les nationalités. Elle a assisté pendant des siècles, sans proférer une plainte, à la dissolution de l'Italie; de nos jours, elle a vu, avec la même impassibilité, tomber la Pologne. Peut-être un cri, parti du Vatican, eût pu la sauver; mais l'idée n'est pas même venue de pousser ce cri qui eût fait tressaillir la terre. Loin de pressentir, le moins du monde, le réveil de la Grèce, M. de Maistre a osé répéter que le plus grand mal pour elle serait peut-être d'échapper à la servitude. Une impassibilité si extraordinaire tient à un principe général.

Que de fois, même en France, n'entend-on pas des paroles qui reviennent à ceci : l'État, la France, c'est-à-dire la patrie, choses précaires et passagères, en comparaison de nous, pouvoir ecclésiastique, qui, comme tel, sommes éternels. On s'enorgueillit de son éternité, on abandonne, par grâce, à la patrie, le temps rapide; on lui mesure les années, les heures; on réserve pour soi les siècles de siècles; et il est aisé de voir que, dans ce partage, on se résigne d'avance à survivre, sans trop de douleur, à ce

pays, à cette France, à ces peuples éphémères que l'on contemple du haut de son immutabilité.

Mépriser les nationalités, ce n'est rien autre chose que mépriser la vie en sa source la plus profonde. D'où viennent ces formes originelles que les peuples reçoivent dès leur berceau? elles sont comme le sceau du Créateur. Qui les a vues naître? Qui vous dit que ces marques soient moins sacrées que le sceau du Vatican? Qui a touché ce moule divin dans lequel sont jetées les races humaines? La nationalité d'un peuple est pour lui ce qu'est pour l'homme sa conscience. Quand l'Église s'appuyait, non sur des théories, mais sur le vivant lui-même, songeait-elle à s'abstraire du sein des peuples, qui sont les véritables vases de l'Éternel? Les prophètes hébreux menaçaient Jérusalem; mais dans sa ruine ils voyaient sa renaissance; chez eux, l'allégresse touchait à la lamentation.

La nationalité de la France est le fruit de toutes les générations; de sa langue, dont les racines se perdent dans une nuit aussi profonde que celle dont vous vous vantez; de chacun des actes de la Providence à chaque moment de son passé, avant même qu'elle eût d'histoire; de ce baptême mystérieux que reçoit chaque peuple, au bord d'un Jourdain inconnu, en entrant dans la vie; de ses combats, de ses défaites, de ses victoires, pour une cause dont elle a reçu le germe, et qui grandit avec elle.

Œuvre patiente de Dieu, la France était avant que vous fussiez ce que vous êtes! Sans vous inquiéter davantage de ce que vous ferez quand elle ne sera plus, prenez garde seulement qu'elle vous survive!

Car, si l'Église se sépare de la conscience intime des sociétés vivantes, il est inévitable que, dans la même proportion, ces sociétés se séparent d'elles. L'idéal social que l'Église romaine offre aux peuples du Midi est un vaste

cosmopolitisme dans lequel va se dissoudre toute personnalité nationale. L'Italie, la première des peuples de race romane, est tombée dans le piége ; elle a embrassé ce cosmopolitisme, pensant que tout le monde allait l'y suivre; mais les peuples, au contraire, s'obstinant à conserver, comme un don de Dieu, leur vie propre, il en est résulté qu'elle a été étouffée par ces personnes inviolables que l'on appelle des nations. N'imitons pas cet exemple d'un peuple de notre race ; nous aurions infailliblement le même sort.

Le véritable idéal de la politique sacrée (et c'est en cela que Rome moderne le méconnaît) n'est pas de sacrifier la nationalité à l'humanité, mais bien de les concilier l'une et l'autre en les développant l'une par l'autre. Assez de personnes, obéissant en cela à leur insu au génie de l'Église romaine, proclament parmi nous un cosmopolitisme abstrait ; il est temps de revendiquer les droits de la vie. Servir la cause de l'humanité, ce n'est pas, pour une nation, consentir volontairement à s'atténuer devant toutes les autres, puisque si chacune réalisait cet idéal, il s'ensuivrait que la vie décroissant à la fois, l'humanité irait aboutir à un véritable néant.

Concourir à l'unité réelle du genre humain, c'est, au contraire, pour chaque peuple, se déployer dans la mesure de son génie, agir pour tous en vivant de toute sa vie. Une nation quelconque qui se retire de la mêlée, des dangers de l'existence, qui n'occupe pas dans le monde moral et social la place que Dieu a confiée à sa garde, qui ne fait pas sa tâche entière, une telle nation pèche, non-seulement envers elle-même, mais envers le genre humain, non-seulement envers le passé, mais envers l'avenir ; elle s'oblige d'avance à racheter ces moments d'inertie par des trésors futurs de courage et de vie.

Pendant qu'on nous parle de cette humanité abstraite

dont le danger et le type pour tous les peuples d'origine romane est à Rome, ne voyez-vous pas, au contraire, partout éclater de puissantes et hardies nationalités, fondées sur des Églises nationales, la Prusse, l'Allemagne, l'Angleterre, toute la race slave, menée par le pape slave, l'Empereur ! Il suffit de franchir nos frontières pour s'apercevoir de ce ferment des esprits indigènes; chacun de ces peuples nouveaux porte avec lui son Église.

Quant à l'Espagne, veut-on savoir comment elle a gardé sa nationalité? Si elle n'a pas été entraînée à se démettre comme l'Italie, elle le doit à une horrible cause. Croirait-on que l'inquisitton est ce qui a conservé chez elle l'esprit de race? rien n'est plus certain. En se faisant plus catholique que Rome, le roi d'Espagne est resté, pour le peuple, comme la source de son Église; on était trop préoccupé de ce que l'on avait à craindre du roi, pour penser au pape; pendant trois siècles, un bûcher national a conservé, en dépit de l'ultramontanisme, la nationalité de l'Espagne.

Ne nous abandonnons donc pas à la fascination énervante de ce faux idéal qui, du haut du Vatican, plane sur toute la race romane; c'est assez qu'un grand peuple ait péri dans l'attente d'une promesse menteuse que tout a contredite; l'expérience consommée, le sacrifice ne se renouvellera pas.

La théorie politique de Rome consiste à renfermer le foyer de la vie sociale et divine dans un seul point, le Vatican, d'où elle se communique au reste du monde; et, au contraire, nous sentons de plus en plus distinctement que ce foyer est dans le cœur de chaque race d'hommes, de chaque peuple. Voilà pourquoi, dès qu'une nationalité est opprimée, il s'échappe de France un cri de douleur, comme si elle se sentait atteinte dans une partie vivante

de l'Église universelle ; car l'Église de France n'est pas seulement renfermée dans le Vatican. Le pape de M. de Maistre peut nous maintenir en communion avec les Latins; mais cela ne nous suffit pas ; nous voulons être en communion avec le genre humain.

Vous franchissez en toute hâte les frontières ; déjà les Alpes s'abaissent; vous allez chercher plus loin votre autel ; enfin vous entrez dans une enceinte au bord du Tibre, vous vous arrêtez, et vous dites : C'est ici qu'est l'Église de France! Vous vous trompez. L'Église de France est en France.

On comprend que dans le moyen âge, quand la conscience des peuples n'était pas encore formée, il se soit trouvé un pouvoir spirituel extérieur, qui sur les ruines de Rome, ait enseigné au monde, dans chaque circonstance, ce qu'il fallait aimer, haïr. Aujourd'hui la France porte en elle-même sa direction spirituelle, sa papauté vivante ; son Église n'est plus en tutelle. Pour accomplir des faits d'un ordre universel, elle n'attend pas que l'ordre lui vienne du Vatican ; elle prend conseil directement de la Providence manifestée dans la conscience universelle du genre humain, elle a prononcé elle-même, quand il a fallu, son *Dieu le veut !* Sur ce principe, sa nationalité, sa vie propre, nous est aujourd'hui sacrée. Les peuples ne sont plus les disciples muets du pouvoir spirituel; ce pouvoir a passé en eux; inviolable, il leur a communiqué son inviolabilité.

Ces idées empruntent une singulière évidence, si vous considérez le rôle de l'Église au milieu des événements qui ont changé le monde vers le commencement de ce siècle. Les rapports de Napoléon et de la papauté renferment à cet égard une instruction inépuisable.

Sous le Consulat, quand il est l'organe manifeste de

l'opinion universelle, il rétablit l'Église catholique dans ses droits : tout le monde applaudit. Plus tard, à mesure qu'il s'éloigne de l'esprit nouveau, il tente autre chose ; il veut combler le vide de son empire ; et pour cela que fait-il ? il enlève le pape de Rome, comme autrefois on enlevait une divinité de pierre ou de bronze ; il l'amène au centre de son pouvoir ; c'est-à-dire, qu'il tente de faire pour le catholicisme ce que Henri VIII a fait pour le protestantisme. Plus l'Empereur met de violence pour attirer cette force de son côté et l'envelopper dans l'état laïque, plus il montre l'importance qu'il y attache. S'il eût réussi dans cette occupation de la papauté, que fût-il arrivé ? la France eût fini par représenter dans le monde le catholicisme : c'eût été là le drapeau auquel le monde l'eût reconnue.

Mais la religion qu'elle avait embrassée était plus vaste ; aussi cette alliance qui devait être indissoluble, se brise par la nature même des choses. L'Empereur a des conciles qui durent un jour ; on signe des concordats qui sont rompus le lendemain. L'impossibilité éclate de tous côtés : Rome et la France frémissent l'une et l'autre sous cette main qui essaye de les confondre. La première jette l'anathème, la seconde se détache ; et Napoléon comprend à Sainte-Hélène que cette Église, cette puissance spirituelle qu'il cherchait de l'autre côté des monts, était toute vivante, près de lui, dans la conscience des peuples.

Alors on voit une chose qui renverse toutes les idées admises jusque-là sur le Saint-Siége. Dès que Napoléon chancelle, le pape passe du côté des vainqueurs ! Mais ces vainqueurs, quels sont-ils ? des hérétiques, des schismatiques, la Prusse, l'Angleterre, la Russie. Ainsi, l'Église romaine épouse l'hérésie ; et pour que toutes les contradictions soient rassemblées, ce mélange qui eût fait recu-

ler d'effroi les papes du moyen âge, s'appelle Sainte-Alliance.

Chose incroyable, ce sont les schismatiques, l'empereur de Russie, le roi de Prusse, les ministres d'Angleterre qui exaltent la papauté. On découvre alors un fait étonnant. Pour la première fois dans le monde chrétien, les immenses questions dont la terre s'est émue ont passé, pour ainsi dire, par-dessus la tête de la papauté. Les États schismatiques traitent l'Église romaine, non plus comme un être vivant et menaçant pour eux, mais comme un être d'abstraction qui entre dans le calcul de la diplomatie. On s'aperçoit que la terre s'est ébranlée pendant un demi-siècle et que la papauté a cessé d'être le centre et le but de ce mouvement universel. Elle n'apparaît plus, au milieu de ce grand bouleversement des choses modernes, que comme une partie, une secte du christianisme.

Dans les congrès de Vienne, de Vérone, où se discute le sort du monde, quel est son rôle? elle y assiste par ses légats, un autre les préside. Je me demande comment le représentant des Grégoire VII, des Innocent III, a pu, sans désespoir se trouver obscurément confondu parmi les chargés d'affaires, les plénipotentiaires de l'hérésie. Dans ces assemblées qui vont décider de la condition du genre humain, quel peuple la papauté a-t-elle sauvé et protégé? Au milieu de ces solennels débats, pour qui parle-t-elle, quand toute la terre écoute; elle ne s'occupe que de ses possessions matérielles !

Afin de rappeler la mission qu'elle remplissait dans le moyen âge, plaide-t-elle pour les faibles? Pense-t-elle à l'Irlande, à la Grèce, à la Bohême, à la Hongrie, à tous les opprimés, lorsqu'une parole tombée de haut sur la table des plénipotentiaires de Vienne pouvait tout chan-

ger? Ne lui demandez pas cela ; sa vue est absorbée par un point de la terre ; elle pense à la Romagne. Au moins plaide-t-elle pour ceux qu'il est impossible d'oublier, pour les vaincus ? Au contraire, elle voit la France catholique abattue ; elle demande instamment aux puissances hérétiques de profiter de l'occasion pour arracher de la France une province, et pour la lui donner[1] !

Ce sont les schismatiques qui empêchent ce meurtre ! C'est-à-dire qu'elle voit le Samaritain, couvert de blessures sur le chemin ; non-seulement elle ne l'aide pas, elle ne le console pas, mais elle n'a qu'une idée obstinée, qui est de le dépouiller.

Quelqu'un a-t-il ouï dire, qu'au milieu de l'avidité de ces princes victorieux, le prince de l'Église ait dominé les débats par une de ces grandes effusions de charité universelle, qui lui eût rendu en un moment l'autorité morale ?

Profite-t-il de l'exaltation des esprits, de la magnanimité naturelle qui suit la victoire, pour rappeler aux princes leurs serments envers leurs peuples ? C'était là assurément sa tâche. Le prince du schisme, l'empereur Alexandre, à rencontré, dit-on, quelques-unes de ces lueurs de grandeur. On ne dit rien de semblable de Rome.

Quand il s'agit de refaire le droit des gens, est-ce Rome qui propose l'abolition de l'esclavage, de la peine de mort en matière politique? Ces questions s'agitent dans la conscience universelle; mais l'Église universelle n'y songe pas. Au moins, le cri du sang la rend-il à sa mission ? Quand les échafauds politiques se dressent au milieu de passions périssables, Rome élève-t-elle la voix, au nom de

[1] Les *Quatre Concordats*, t. III, p. 93, par M. de Pradt, ancien archevêque de Malines.

l'éternelle clémence? Se place-t-elle entre l'échafaud et le monde, trop irrité pour être impartial? Ney, Murat, tous ces braves poursuivis par la colère du temps, trouvent-ils un refuge dans Rome? En étendant la main sur eux, sauve-t-elle à leurs juges eux-mêmes un éternel regret? Non, mille fois non : au milieu de tout cela, Rome ne voit que Rome. La France ne peut pas l'oublier.

Ah! c'était là une de ces circonstances qui ne se représentent par deux fois, et par lesquelles sont jugés en dernier ressort les grands pouvoirs, tant de l'Église que du monde. La terre encore humide du sang des champs de batailles, les nations haletantes au sortir de la lutte, la France désespérée, les vainqueurs étonnés, Napoléon seul et pensif dans son île, l'univers jeté dans une immense attente, et au milieu de ce mélange de désolation et d'orgueil, la papauté, ce pouvoir du ciel, bénissant d'en haut la ville et le monde, occupée surtout de ceux qui souffrent, fermant les plaies des peuples blessés, réclamant pour eux leur salaire à la fin d'une si terrible journée, se souvenant que la France est la fille aînée de l'Église, l'évoquant du sépulcre, la réchauffant de son souffle sacré, le lendemain de Waterloo, mais surtout réclamant jour et nuit pour celui qu'elle avait maudit dans un jour de colère, pour le grand prisonnier de Sainte-Hélène, ne laissant pas une heure de sommeil aux rois, qu'ils n'eussent mis fin à cette inique torture, et brisant, à la fin, au nom de la puissance chrétienne les liens de Longwood que tous les princes de la terre avaient forgés; quelle mission, si seulement on se la fût proposée! Quel spectacle! et c'est ainsi qu'autrefois les papes avaient fait pour le roi Richard! Quelle manifestation, quelle révélation éclatante de l'autorité spirituelle! Où est l'homme qui n'eût été frappé, ébranlé, jusque dans le fond de son cœur, à la

vue de ce Prométhée délivré du vautour par l'Hercule chrétien? Je ne connais personne, pour ma part, d'assez aveugle, qui n'eût plié le genou.

Mais, lorsque l'on est resté au-dessous de ces occasions toutes divines, elles ne reviennent pas! alors que reste-t-il à faire? il faut tenter de regagner, par les voies souterraines, le monde que l'on n'a pas su ressaisir par l'éclair de l'esprit et au milieu de l'acclamation de l'univers. Il faut user d'artifices, parler un double langage, que sais-je? il faut faire tout ce que l'on fait aujourd'hui[1]?

Au reste, puisque la papauté a renoncé. dans un moment solennel, à ce qu'il faut bien appeler le gouvernement spirituel du genre humain, c'est là un héritage qui ne peut rester vacant. Il faut absolument, dans le démembrement de la puissance spirituelle, qu'il se forme une autorité dont l'effet se fasse sentir à tous les peuples. Le monde chrétien est accoutumé à être régi par la parole publique; il ne peut entièrement se passer de ce conducteur invisible.

Les premières assemblées de la Révolution française ont eu évidemment cette pensée. Qu'est-ce que la Déclaration des droits de l'homme par l'Assemblée constituante, si ce n'est une profession de foi canonique, manifestée au nom de la France, non-seulement à un pays en particulier, mais à la terre entière? Un discours de Mirabeau avait-il alors, dans le monde, beaucoup moins d'efficacité qu'une bulle? Les peuples chez lesquels la parole est

[1] Que parlent-ils de politique catholique! ils ont perdu le sens de ce mot, que nous sommes obligé de restituer; ils comprennent par là toutes les rancunes, tous les schismes du passé. A les entendre, il s'agirait de remettre les États en présence, et de les partager suivant la bannière de leur Église visible. Mais c'est là un combat fini, on ne le rallumera pas. La politique véritablement catholique n'est pas romaine, elle est universelle; c'est tout le contraire de celle qu'ils proposent.

vraiment émancipée sont faits pour servir d'organe à tous et plaider les uns pour les autres.

Nos assemblées politiques ne remonteront à la hauteur à laquelle elles doivent viser que lorsqu'elles auront la conscience d'être un organe de la nouvelle puissance spirituelle. Jusque-là on possédera des orateurs brillants ; ils enchanteront souvent l'oreille ; mais on ne sait comment leur parole habile aura perdu le chemin de l'âme ; elle ne descendra plus au fond des esprits ; on sera tout étonné, après tant de discours, que les peuples n'en retiennent pas une syllabe.

Ou ces pouvoirs disparaîtront dans la décadence de l'Occident, ou il arrivera, un jour, que personne ne se fera plus un jeu privé de la parole publique, que nul, dans un moment sérieux, ne montera à une tribune sans éprouver un frémissement intérieur, comme s'il avait la terre entière pour auditoire ; et il l'aura réellement. Alors la parole redeviendra vraie, vivante ; elle régira le monde comme elle l'a régi au moyen âge. Les formules fictives feront place à l'accent spontané. Partis de la conscience publique, les anathèmes retentiront de peuple en peuple ; ils frapperont, comme autrefois les bulles du Vatican, la violence et la ruse. Ou la parole des nations chrétiennes n'est qu'un bruit inutile, ou elle doit finir par être tout cela.

Il ne s'agit pas de renverser la cité catholique, mais bien de la réaliser.

Vous assistez à d'interminables débats sur l'éducation publique. Les discussions sont savantes, éloquentes ; tout le monde comprend qu'il s'agit d'un point vital ; on se dispute d'avance les générations qui ne sont pas. Comment, après tant de paroles habiles, personne n'a-t-il dit que la véritable éducation d'un pays de discussion libre,

c'est le spectacle permanent de sa politique, que toutes les influences d'école cèdent à celle-là, et qu'il est souverainement inutile de rien espérer d'une modification obscure de l'enseignement, si, auparavant, vous n'améliorez, ne redressez, ne corrigez cet enseignement tout-puissant, irrésistible, qui, chaque jour, parle et éclate dans les faits et dans la tribune politique?

Comment veut-on que nous fassions pénétrer ici la vie du christianisme dans la littérature, dans la philosophie; si cette haute pensée ne reparaît pas ailleurs, là où elle pourrait briller dans la réalité de la loi pour la France et pour le monde? Comment veut-on que nous enseignions ici que toute la dignité morale de l'homme moderne est dans sa pensée, si les pouvoirs publics ne reconnaissent au contraire que la richesse?

Nous disons cela, dans notre étroite enceinte, parce que nous le pensons. On nous croit pendant que nous parlons; mais, ressaisis bientôt par le démenti éclatant que nous donne l'enseignement de la vie politique, combien en est-il d'un cœur assez robuste pour rester fidèle à la vérité dont ils ont ici conscience! Faut-il qu'il y ait une doctrine pour les fils, une autre pour les pères? Depuis quand la vie d'un peuple se partage-t-elle ainsi? L'avenir est là pour mettre fin à ces contradictions.

Si nos doctrines sont vraies pour la science, le droit, les lettres, la philosophie, il est nécessaire qu'elles le soient aussi pour la politique, considérée d'une manière générale.

J'ai établi qu'il existe aujourd'hui deux puissances spirituelles : l'une, réelle, qui est dans la conscience des peuples ; l'autre, apparente, qui se montre dans le Vatican. Lorsque la première se tait par une raison quelconque, l'autre en profite pour reparaître et menacer de tout envahir.

Voulez-vous donc résister sincèrement à la domination de la papauté romaine? Je ne vous propose pas de refaire ce qu'a fait Napoléon, d'enlever la personne matérielle de la papauté : je vous propose seulement de rester fidèle à notre tradition, d'enlever à Rome moderne l'esprit qui, dans les époques saintes, a fait sa grandeur et son universalité.

Ce n'est pas un homme qu'il faut enlever, c'est un esprit; et j'ai montré que, dès le dernier siècle, il a passé de notre côté.

Vous craignez le pape ; il est un moyen de le déposséder sans l'insulter, comme ont fait nos rois du moyen âge. Soyez, dans la conduite du monde, plus chrétien, plus universel que lui; ayez pour les nationalités la charité qu'il n'a pas eue. Essayez de relever un jour les morts qu'il a faits! ouvrez les portes de la cité de vie, non plus seulement à un petit nombre de prédestinés. L'Espagne a été le bras droit de Rome, soyez le bras droit de l'humanité. En un mot, essayez une politique plus élevée, plus sacrée, plus divine que celle du pape ; vous hériterez légitimement de sa force et vous ne le craindrez plus : c'est le moyen assuré de le vaincre sans le combattre.

NEUVIÈME LEÇON

L'ÉGLISE ROMAINE ET L'ÉGLISE UNIVERSELLE.

19 juin 1844.

Sous Urbain VIII, un poëte italien, Pallavicini, rencontre une idée singulièrement hardie ; dans un caprice de poésie, il imagine que le Christ au haut des cieux se repend de son alliance avec l'Église romaine. Saint Paul descend sur terre pour la répudier. Après le divorce céleste, d'autres Églises prennent d'avance le voile de fiancées ; toutes elles sont repoussées l'une après l'autre. Plutôt que d'épouser une Église particulière, le Christ préfère demeurer dans l'éternel veuvage.

L'auteur de cet ouvrage apocalyptique vivait en sûreté à Venise, sous la protection de la république. Un jeune poëte de ses amis l'engage à faire en commun un voyage d'imagination du côté de la France ; ils partent. Aux frontières, on se détourne pour voir Avignon, la ville des papes. A peine entré dans la ville, l'ami quitte son rôle. C'était un affidé de l'inquisition romaine. Pallavicini est jeté en prison ; il a la tête tranchée en 1644.

Cette histoire explique comment le christianisme disparaît presque entièrement des œuvres d'imagination en

Italie dans les deux derniers siècles. Le croyant le plus sincère devait toujours craindre de ne pas le paraître assez dans une œuvre de fantaisie.

Je m'aperçois avec étonnement que, dans l'époque moderne, l'Église romaine a perdu, dans les lettres, avec l'idéal du christianisme, le sentiment de sa propre poésie. Les cardinaux, les papes écrivent une foule de vers ; mais cette distraction frivole n'a plus rien de commun avec les inspirations solennelles du moyen âge. Que sont devenus les accents de flamme des saint Ambroise, des saint Paulin, qui s'ajoutaient à la liturgie ? Urbain VIII écrit des vers païens au cavalier Berni. Au lieu du *Stabat Mater*, du *Salutaris hostia*, les princes de l'Église composent des sonnets mythologiques, dans le temps que Luther entonne le *Te Deum* de la Réformation : *Notre Dieu est une forteresse* : *eine feste Burg ist unser Gott.*

On considère à Rome le christianisme comme épuisé par Dante et par le Tasse ; de là vient le règne presque officiel de la mythologie de Marini, l'auteur d'*Adonis*, le poëte du Saint-Siége, d'Urbain VIII, d'Alexandre VII, de Grégoire XV, du cardinal Ludovisio. Méconnaissant tout à la fois la nature de l'Évangile et de la poésie, on finit par se persuader que l'une n'a rien de commun avec l'autre. On donne son imagination au paganisme, sa foi au christianisme ; c'est-à-dire, que l'on brise l'unité de la vie intérieure.

Ce sont des hérétiques, Milton par le *Paradis perdu*, Voltaire par *Zaïre*, Klopstock par la *Messiade*, qui ramènent dans la poésie le sentiment chrétien. Et lorsqu'au commencement de ce siècle, M. de Chateaubriand achève de renverser l'idéal païen et restitue le christianisme en possession de l'homme tout entier, esprit, cœur, imagination, que fait-on alors ! O enseignement plus éclatant que

la lumière ! on met à l'interdit l'auteur du *Génie du christianisme*.

Dans la vieillesse de Louis XIV, on vit les discussions du jansénisme et du molinisme absorber peu à peu l'attention de la France. Ce fut d'abord l'objet de l'étonnement de quelques beaux esprits ; ils ne pouvaient comprendre que l'on attachât à de pareilles matières une attention que l'on n'accordait plus aux petites révolutions dans les faveurs et l'esprit de la cour ni aux changements de ministères. La France s'obstina, parce que dans ces débats religieux était renfermé tout le germe du dix-huitième siècle; sous les jansénistes et les molinistes, apparaissaient vaguement les premiers indices du changement qui allait éclater dans les esprits et dans les choses. De même, aujourd'hui, sous ce ferment de discussions religieuses qui resaisissent le monde, je dis que s'agite un nouvel avenir, un nouvel ordre de choses, et qu'il appartient à tous les hommes de bonne volonté de travailler à en préparer l'avénement.

Ceux qui ont été le plus surpris de cette irruption des questions religieuses sont ceux qui font profession exclusive de la vie politique. Quand nous avons signalé ces symptômes nouveaux, beaucoup se sont écriés que nous résistions à un fantôme; quand toute l'Europe s'en est mêlée, il a bien fallu se rendre à l'évidence.

Ils croyaient fermement l'univers entier absorbé pour toujours dans le spectacle des petites luttes de personnes, des rivalités de tribune ; plutôt que de s'abandonner davantage à des questions ainsi rampantes, c'est un progrès que de se tourner seulement vers autre chose.

Car il ne faut pas croire que tout soit faux ou vicieux dans les efforts de ceux qui nous font la guerre. Après les événements de ce siècle, la Révolution, Napoléon, un im-

mense ennui est toujours près de saisir l'âme humaine, dès qu'elle n'est pas occupée. Dieu l'a accoutumée à de terribles secousses ; elle ne peut plus rentrer sous le joug des petites pensées. Agrandie par l'éducation qu'elle a reçue des faits, il lui faut de grands objets, même pour se divertir. Or enseignez-moi où est aujourd'hui la vie morale? qui la développe? qui s'y attache, ou plutôt, qui est-ce qui ne travaille pas à l'amortir? On dirait que c'est là aujourd'hui le mot d'ordre qui, descendu de haut, régit toute cette société.

Une pareille situation ne pouvait échapper à l'intelligence des hommes qui pensent avoir le privilége des choses religieuses : ils ont vu l'âme humaine abandonnée, désoccupée, livrée! ils se sont dit : C'est bien! nous allons la ressaisir.

Une raison plus forte que celle que j'ai indiquée jusqu'ici, se joignait à toutes les autres. On avait paru croire que, grâce aux merveilles chaque jour accumulées de l'industrie, aux délices dont on parait la terre, l'âme humaine, séduite, oublierait son immortalité. Eh bien, malgré tous ces enchantements de la terre enrichie par l'art humain, cet instinct de la vie immortelle proteste ; il se réveille comme en sursaut. L'homme cherche son lien, non-seulement avec l'humanité vivante, mais avec l'éternelle cité ; au milieu des prodiges du siècle, il avait oublié qu'il faut mourir ! il s'en souvient, il cherche dans la mort la communion vivante avec tous les esprits. Voilà ce qu'il y a de sérieux au fond du mouvement religieux de ce temps ; quoi qu'on en dise, il inquiète les peuples.

Les prolétaires eux-mêmes sentent que vous auriez beau les couvrir d'argent et d'or, il leur manquerait encore quelque chose. Leur âme est bien souvent plus grande que celle des rois, ils le savent ; il ne leur suffirait pas de

porter ici la couronne; ils veulent encore régner dans l'éternelle vie.

Qu'est-ce que l'instinct de l'immortalité, sinon une vie morale, qui, accumulée dans le présent, déborde dans l'avenir?

N'espérez pas, par aucune satisfaction politique, par aucune combinaison sociale, tromper ce sentiment; il porte avec lui-même sa démonstration ; c'est l'axiome d'une science supérieure. On l'étoufferait aujourd'hui, il renaîtrait demain. Ni la ruse, ni l'habitude, ne font seules la force de l'Église romaine. Sa puissance, c'est cet appât invincible d'immortalité, source toujours renaissante de l'éternelle religion. L'Église semble avoir conservé, elle seule, au milieu du monde civil, l'antique formule de l'évocation de l'âme hors du sépulcre. Toute la force de la réaction ultramontaine est là.

Beaucoup d'esprits arrivent de ce côté, attirés par une soif inextinguible de vie; mais ceux qui possédant cette amorce, au lieu de la vie, ne transmettent que la mort, ont reçu leur nom de saint Paul; il les appelle des *voleurs d'hommes.*

Si la philosophie, en se taisant sur ces questions, a cru que pendant ce temps-là l'esprit humain les oublierait, elle s'est trompée; sa timidité ne lui a servi de rien. La voilà engagée d'honneur à entrer dans une nouvelle époque, sans quoi les peuples seraient bientôt plus avancés que les docteurs. Il est vrai que cette question ne se résout pas seulement par des livres; c'est par un élan intérieur que l'immortalité se révèle. Voulez-vous, non pas seulement la croire, mais la sentir, remplissez votre esprit de grandes pensées qui débordent, de nobles projets : et vous aurez la conscience anticipée de la vie à venir; vous la posséderez d'avance. Au contraire, donnez-vous à de

petites passions, à d'étroits intérêts ; vous aurez beau feuilleter toutes les démonstrations officielles, accepter tous les catéchismes, vous pourrez bien vous promettre du bout des lèvres l'immortalité; mais dans cette vie morale exténuée que vous vous serez faite, la conscience présente de la vie future vous manquera toujours. A quoi bon l'éternité quand l'âme, telle qu'on la fait, ne remplit pas même le temps?

Le pis serait d'espérer vaincre un système religieux, philosophique, politique, en combattant la ruse par la ruse. D'autres seront toujours nos maîtres dans cette guerre. Nous ne devons l'emporter que si nous opposons à nos adversaires, quels qu'ils soient, une idée plus haute, une chrétienté plus universelle, une société plus équitable, une immortalité plus entière. Il ne suffit pas de nier les questions pour les faire disparaître : c'est l'esprit du passé; il s'agit d'établir un ordre supérieur à celui qu'on nous oppose : c'est l'esprit que nous croyons voir surgir.

J'ai dit que l'Église romaine méconnaît les nationalités; il faut ajouter qu'elle s'en défie. Observez ce qui se passe dans l'Europe catholique : vous découvrirez bientôt ce fait considérable, que partout l'Église tient les peuples pour suspects, qu'elle aspire à se séparer d'eux et à ne plus s'appuyer que sur Rome. On n'avait pas besoin d'éclatants aveux pour savoir qu'en France l'Église gallicane n'existe plus que de nom.

En Espagne même, où le clergé était jusque-là si profondément incorporé à la nation, toutes les voix qui se font entendre répètent à leur tour le même cri : Rome. L'évêque des Canaries, dans l'ouvrage qu'il vient de publier, place la nouvelle indépendance de l'Église espagnole dans la servitude absolue à l'égard de Rome. Cet homme, d'un vrai mérite, incapable de prendre un mas-

que de liberté, livre le secret de la coalition ecclésiastique lorsqu'il prononce une parole que l'on se garde bien de répéter ici. « Personne n'ignore, dit-il, que la Révolution française est une invention de l'enfer[1]. » En Allemagne, Gœrres, au nom du clergé de Bavière, fait écho à l'évêque des Canaries.

On peut dire qu'au moment où je parle, tous les clergés catholiques du midi et du nord de l'Europe dépouillent avec violence les caractères nationaux qui avaient fait dans le passé leur sauvegarde, et qu'il se concentrent dans Rome pour combattre avec ensemble l'esprit de chacun de leurs peuples en particulier, et l'unité spirituelle du dix-neuvième siècle en général.

Ce désordre ne date pas d'aujourd'hui; dans les deux derniers siècles le pape s'est brouillé avec tous les États de sa communion. Est-ce là l'unité que l'on accuse la Révolution française d'avoir brisée? cette unité n'était que la pire des anarchies.

Les princes les plus faibles ont garanti l'esprit de la société moderne. Espère-t-on sincèrement que les peuples livreront aujourd'hui, par surprise, ce que les rois ont su défendre hier? le peut-on croire?

En se séparant des nationalités, le clergé ne voit pas qu'il se sépare de son principe de vie. Car depuis deux siècles, il suit les peuples, il ne les précède plus. Dans le dix-huitième siècle, quand la société était raisonneuse, le clergé l'était aussi avec le cardinal Dubois; le monde, après de grandes secousses, se retourne vers Dieu; le

[1] Il est singulier que, dans cet anathème contre la Révolution française, l'évêque des Canaries prétende s'appuyer sur le sentiment de M. de Tocqueville, auteur de *la Démocratie en Amérique* : « Nadie ignora ya que la revolucion francesa fue, como la llama el mismo autore, invencion de Satanas. » (*Independencia constante de la Iglesia Hispana*, 1843, p. 355. Don Judas José Romo, obispo de Canarias.)

clergé suit aussitôt; et cette vie qu'il a puisée dans le cœur des peuples, il essaye de la communiquer tout aussitôt à Rome : en sorte que c'est la société qui rend la vie à l'Église, et non plus l'Église à la société.

Rome ressemble bien peu à ce qu'imaginent les écrivains ecclésiastiques de ce côté des monts ; s'ils réussissaient un jour à ne plus s'inspirer que de l'âme du Vatican, ils s'étonneraient de sentir combien cette âme froide est ennemie du bruit. Il y a dans le monde un gouvernement personnifié par Sixte V : pour entrer au pouvoir, cet homme de fer s'épuise à feindre qu'il est mourant; pendant sept ans, il joue l'agonie, il fait semblant d'expirer à chaque souffle; car, dit-il, on veut pour papes des moribonds : *che si fanno papa i moribondi.* Si les Églises étaient face à face un seul jour, toutes seules, sans les peuples, avec un pouvoir qui se fait une loi de la mort, ne regretteraient-elles pas, avant le soir, le soleil et la source des vivants!

Dans ce duel que l'on prétend établir entre l'Église et les peuples, si Rome n'a pas pour elle les nationalités, a-t-elle au moins l'humanité? Les dissidents se réuniront, dites-vous. Et quelle garantie en ai-je? Quoi! sans que vous fassiez un seul pas, sans que vous vous éleviez davantage, la moitié de la chrétienté qui vous a abandonnée, va se raviser; et sans aucune œuvre de votre part, vous consommerez aujourd'hui, dans votre vieillesse, ce qui vous a été impossible dans la ferveur d'un autre âge! Mais où sont les marques d'une chose si extraordinaire? Où sont ces peuples dissidents qui reviennent en arrière? Je les vois, au contraire, marcher tête baissée vers l'avenir; d'où je conclus qu'il faut chercher ailleurs qu'en vous la réconciliation suprême; et tout ce que je puis dire, c'est que je crains que dans cette immutabilité, vous ne

restiez isolés des nationalités et de l'humanité tout ensemble.

Dans cette situation du monde, quelques écrivains du Nord, et de l'Allemagne en particulier, n'ont pu s'empêcher de jeter un cri de joie en voyant ce qu'ils appellent la décadence des peuples de race romane, entraînés par la décadence de l'Église romaine. Ils se sont trop pressés ; cette joie de vautour les a trahis. Ils ont espéré que cette race d'hommes allait s'affaisser sous le poids de l'ultramontanisme, et que la leur allait en hériter.

Par cette joie antichrétienne, antiphilosophique, ils ont montré que, tout abattue que semble la France, sa mission n'a été encore empruntée par personne. Nul parmi nous ne s'est réjoui jamais de la mort d'un peuple, encore moins d'une race d'hommes. Nous avons compati à la Grèce dissidente autant qu'à l'Irlande catholique ; et la disparition d'un peuple, si elle était possible, nous semblerait une calamité pour nous-mêmes. Voilà pourquoi, telle qu'elle est, le monde sait que la France seule peut encore prononcer la parole sociale, capable de relever l'Italie, l'Espagne, le Portugal, l'Irlande, la Pologne, la Bohême, la Hongrie, tous ces débris tombés de la couronne des papes.

Voyez combien nous croyons à l'esprit plus que Rome ! Tandis qu'elle se vante de survivre à toute cité, il est de foi parmi nous que toute nation chrétienne est immortelle. Chacune d'elles peut bien défaillir un moment ; mais elle a en soi le principe qui l'empêche de se corrompre, même dans le sépulcre.

Il est vrai que nous ne pensons pas que le moyen de sauver ces peuples soit d'appesantir sur eux la pierre de l'ancienne Église ; nous croyons qu'une nouvelle parole de vie, prononcée par une nation libre, est seule capable

de briser le sceau du tombeau. Car si l'Église romaine a pu dire qu'elle est le corps incorruptible du Christ, nous étendons cela à toute l'humanité renouvelée par l'Esprit; et nous n'admettons pas qu'un seul peuple, membre vivant du Christ, puisse rester éternellement cloué sur la croix et le Golgotha de l'histoire, sans avoir son jour de résurrection.

Quel peuple descendit jamais plus avant dans la mort que le peuple grec? Il n'était pas seulement crucifié, il était scellé dans le sépulcre; une autre race d'hommes, d'une autre religion, veillait pour qu'on n'ôtât pas la pierre. Rome ne priait plus pour cette nation défunte! elle était abandonnée par celui qui devait éternellement prier pour tous. Les voyageurs, Byron lui-même, s'y sont trompés; ils ont prêté l'oreille; ils n'ont entendu aucun bruit.

Mais cette loi devait être observée, d'après laquelle, on ne voit pas, dans le christianisme comme dans le paganisme, des peuples qui une fois frappés ne ressuscitent pas. Sous cette cendre, l'esprit vivait on ne sait où! Riga traduit la Marseillaise; l'âme de la France nouvelle circule tout bas avec ce chant de vallées en vallées; ils s'étend, il grossit; et, jour éternellement sacré pour moi, il m'a été donné d'arriver, en 1829, avec l'armée française, sur ces rivages de mort, précisément à temps pour voir le miracle se consommer. De la terre sortait, près d'une croix saignante, une Grèce nouvelle. Mes mains ont touché les mains qui ont sauvé un peuple; mes yeux ont vu sous la forme d'une nation, un Lazare, après trois siècles de sépulture, à l'appel de la France, sortir en chancelant de la Corinthe et de l'Athènes de saint Paul.

Or cette résurrection s'est accomplie sur un peuple schismatique, pour que tout le monde pût voir que Rome

a perdu le privilége des choses merveilleuses. D'un autre côté le miracle a été fait non pas pour la Grèce seulement, mais pour l'enseignement et l'espérance de tous les peuples détruits, en qui subsiste une seule étincelle de vie. Qu'ils la gardent cette étincelle! il n'en faut pas davantage au dieu des modernes pour qu'un monde renaisse!

Dans la décadence de plusieurs États catholiques, on voit chaque jour, il est vrai, naître des théories pour relever un peuple en particulier[1], l'Irlande d'un côté, l'Italie de l'autre. A ces entreprises il manque une seule chose; de sentir que ces misères nationales sont solidaires entre elles, que le remède de l'une ne peut naître que d'une force capable de les guérir toutes. Par quelle contradiction les écrivains catholiques d'Irlande, d'Italie[2] conseillent-ils à leurs peuples de chercher isolément et à l'écart leur propre salut? comme si, en se réduisant à l'intérêt privé, on ne se désarmait pas soi-même par cet excès de prudence! comme si ce n'était pas le contraire même de l'idéal catholique! Il est certain que nul d'entre eux ne rentrera dans l'entière possession de lui-même, si la cause de tous ses frères ne devient sa cause, si cette idée n'agrandit à ses yeux sa propre entreprise, s'il n'a tout ensemble pour lui la puissance de la nationalité et la puissance de l'univers.

La trompette de l'ange, capable de réveiller l'Irlande, ne doit-elle pas s'entendre avec le même éclat dans toutes les ruines catholiques, à Prague, à Varsovie, à Florence, à Madrid, dans le Paraguay et jusqu'à Rome, dans le tom-

[1] A l'étranger les écrivains néo-catholiques sont presque tous ennemis déclarés de la France.

[2] O'Connell n'a fait jusqu'ici du catholicisme de l'Irlande qu'une question insulaire. Voy. Balbo, *Espérances de l'Italie*, p. 268.

beau d'Adrien? Voulez-vous qu'un membre de ce grand corps universel ressuscite, et qu'un autre demeure enseveli?

Le malheur est que l'Église a laissé devenir étrangers les uns aux autres les peuples de sa communion; elle a semé des membres épars; elle ne sait plus en composer un corps. En se réveillant, au nord, au midi, partagés par lambeaux, ces peuples, demi-morts, demi-vivants, ont peine à se reconnaître ; la faiblesse de Rome les a tenus divisés; la grandeur de la France serait de les réunir. Pour ranimer cette froide cité des morts, la première chose à faire est de provoquer en eux le sentiment de la nouvelle alliance dans un esprit nouveau : car les morts ensevelissent leurs morts, ils ne les ressuscitent pas!

Chez aucun peuple, je ne vois le péril aussi flagrant qu'en Italie ; et si les paroles que je vais prononcer ne sont pas emmiellées, je désire qu'elles soient reçues comme celles d'un homme qui a prouvé maintes fois ici son amour pour ce pays. Le moyen de ne pas être frappé de voir la philosophie italienne entrer aujourd'hui dans le piége de l'ultramontanisme! Jusqu'ici, sous toutes sortes de formes, elle avait incessamment protesté, même en dépit des poëtes, contre la destruction de la société civile. Si les faits étaient accablants, du moins le droit était maintenu. Il restait à l'Italie moderne une seule chose, l'indépendance intérieure de l'esprit. Or ses écrivains conspirent aujourd'hui à lui ôter ce dernier refuge. De la meilleure foi du monde, les Rosmini, les Gioberti, les Troya, les Balbo, mettent tout leur talent à détruire par la raison l'empire de la raison; renversant cette liberté interne de l'esprit humain, ils donnent à leur pays, sans le savoir, autant qu'il est en eux, le coup de grâce.

Si encore ils étaient originaux et novateurs dans cette

servitude volontaire! mais non! ce chemin stérile a déjà été parcouru; ils répètent, à satiété, ce qu'ont exposé avant eux, M. de Maistre à Saint-Pétersbourg, M. de Bonald dans l'émigration, Gœrres à Munich, Gunther, Schlegel à Vienne. Dans le pays des hardiesses de l'intelligence, ils se rangent à l'arrière-garde du passé. Sans qu'ils le sachent, le fardeau des idées autrichiennes pèse sur eux; ils emploient leur force à s'enchaîner encore. Je crois voir des gens dont le bras droit est garrotté, et qui se lient le second par instinct de symétrie. Pour se délivrer du double joug, l'Italie a besoin plus qu'aucun autre peuple de l'explosion d'un esprit nouveau; et c'est le principe même de la pensée qu'ils enchaînent, persuadés que lorsque l'esprit se sera démis entre les mains de la papauté, il aura justement alors la force électrique de briser la pierre du sépulcre!

O illusion de la défaillance! ne s'élèvera-t-il personne dans la grande tradition nationale pour jeter un cri capable de percer les murailles des Alpes, et d'empêcher ce suicide réfléchi!

Philosophie prisonnière! captivité du dedans et du dehors, du temporel et du spirituel! double nœud de l'Empire et de Rome! Quel mot faut-il prononcer, Italiens; pour vous rendre lumineux dans votre langue ce qui est plus clair que le jour dans la nôtre? C'est que, si aux chaînes du corps vous joignez volontairement, scientifiquement les chaînes de l'esprit, il ne peut plus y avoir parmi vous ombre de peuple.

Je veux me répéter, car les choses en valent la peine[1]. Vous avez à combattre deux genres de servitude : jusqu'ici

[1] On sait combien ces avertissements ont été inutiles; ils ne pouvaient être entendus en 1844. Peut-être l'Italie les entendra-t-elle aujourd'hui. — 1857.

vous avez essayé de les retourner l'un contre l'autre; il serait bien temps d'entrer dans un esprit nouveau : sans quoi vous courez risque d'être éternellement dupes et de l'un et de l'autre. Or il n'y a rien, absolument rien de nouveau dans le renoncement que vous faites du principe de recherche et de vie aux pieds de la papauté, si ce n'est que vous démentez par là tous vos plus grands hommes, et qu'en prétendant vous appuyer sur la tradition, vous commencez au contraire par répudier la tradition de vos penseurs. Vous qui voulez revivre, et qui avez si longtemps représenté, au premier rang, l'esprit humain, ne le désertez pas dans son dernier combat!

Appuyé sur une alliance chimérique avec Rome, on croit tous les dénoûments faciles, au risque d'énerver même l'espérance. L'Italie s'enrichit ainsi de livres ingénieux où l'on recompose presque sans effort la carte du globe. Dans ces écrits, fruits d'excellentes intentions, on promet à un peuple de le faire ressusciter, presque à l'amiable, par la bonne volonté des chancelleries. On ne demande pour cela qu'un peu d'assistance de la part du pays; et moi, je vous dis, au contraire, que vous ne pouvez renaître que par un prodige moral; et si le premier axiome de votre science politique n'est pas de verser, au besoin, dans de nobles combats pour le monde, non pas quelques gouttes, mais des ruisseaux de votre noble sang, il vaut mieux ne jamais rien espérer ni tenter. Est-ce par des combinaisons de chancelleries impériales ou papales que se sont affranchies l'Amérique du Nord, l'Espagne de 1812, la Grèce de 1827? Le monde n'a pas changé; ceux qui vous font croire qu'il est aisé de ressusciter sans un miracle d'héroïsme, se trompent. N'oubliez pas que votre Machiavel lui-même ne vante le renard qu'à condition que le lion s'y joigne. Ni le ciel ni la terre ne peuvent vous

sauver si vous ne vous rachetez vous-mêmes, dans l'avenir, par un baptême de feu; défiez-vous des mots! A cette plaie, il faut du fer. *Bisogna il ferro!*

Rassemblons en un mot tout le génie de la Révolution française; essayez de chercher en quoi elle se distingue de celles qui l'ont précédée. Pensez-vous que c'est seulement le renversement de la noblesse? d'autres y avaient réussi avant elle. Du pouvoir absolu? l'Angleterre l'avait déjà détruit. L'affranchissement du tiers état, l'avénement du peuple? cela aussi s'était vu auparavant. Qu'y a-t-il donc de nouveau dans cette révolution? Le voici : pour la première fois dans le monde ancien et moderne, un peuple s'émancipe des liens et des limites de son Église. Il s'élève au-dessus de toutes les barrières, des différences, des limites de son culte privé; il remonte directement à la source du droit, de la vie. Il entre en communication avec le Dieu de toutes les Églises; et dans cette condition qui domine chacun des clergés de la terre, il fait ce que personne n'avait fait avant lui; il embrasse dans une communion universelle un nouveau genre humain. C'est là ce qui d'abord a fait pousser un cri d'allégresse à la terre. Un peuple devient pendant cinquante ans l'instrument de l'Esprit universel, comme tous les autres avaient été, avant lui, l'instrument d'un esprit, d'une secte, d'une Église particulière! cela ne s'était pas encore vu.

Voilà dans quel sens il est vrai de dire que cette révolution, qui n'est enfermée dans aucune limite, doit faire le tour du globe.

Fondement de la Révolution française dans sa grandeur; pensée qui lie entre elle ses époques les plus diverses! Attachez-vous à un but secondaire, et vous perdez le fil de cette histoire : Assemblée constituante, Convention, Directoire, Empire, autant de phases qui se réfutent l'une

l'autre; vous ne voyez qu'un chaos. Au contraire, suivez cette idée suprême de l'universalité religieuse; tout s'explique. Jamais elle ne s'interrompt, et ces cinquante années de contradictions apparentes forment une unité invincible.

Après que ce peuple a communiqué directement avec l'Esprit universel, on lui propose, aujourd'hui, pour dernière démission, de laisser là ces *vastes pensées*, ce sommet, ce Sinaï où il a été mené par la Providence, où il a conversé face à face avec Dieu même, au milieu des éclairs et des tonnerres sur un monde ébranlé. On l'engage à rentrer le front bas dans le bercail, c'est-à-dire dans un esprit de secte qui s'est encore resserré, bien loin de s'agrandir!

Je suppose que la France y consente! j'admets que ce génie qui débordait se resserre, que la France repentie de trop de gloire aille, comme Charles-Quint, célébrer vivante ses funérailles dans un coin du Vatican. Cette abdication ne servirait de rien à l'Esprit du passé.

La position supérieure à l'Église romaine a été prise une fois; cette position ne sera plus abandonnée. Le jour où la France la quitterait, la Russie, l'Allemagne, l'Angleterre, tout le monde voudrait s'y asseoir à sa place, puisqu'on sait bien que c'est là le trône de l'Église de l'avenir.

Ainsi, on propose à notre pays un sacrifice absolu, inutile à qui le demande, mortel à qui le consomme : véritable sacrifice d'Abraham; car la main de Dieu est dans la nue pour retenir le glaive, si par hasard la France agenouillée, les yeux baissés, consentait à recevoir le coup.

Il faut ajouter un mot. Dans l'idéal de l'Église chrétienne, tout se faisait par le peuple : prêtres, diacres, évêques, sortaient de l'élection, et comme de la conscience

publique. Maintenant rien ne se fait dans l'Église par le peuple; on n'interroge plus jamais en lui la voix de Dieu. C'est ce qui m'autorise à dire que l'esprit des institutions nouvelles, en tout replaçant sur cette grande base de la conscience publique, de la souveraineté du peuple, est incontestablement, dans son principe, plus près de l'idéal chrétien que ne l'est aujourd'hui l'organisation et l'institution de l'Église.

Terminons. On cherchait de diverses manières à fausser la tradition de vie qui a fait toute notre force; je me suis assuré qu'un véritable danger menaçait, et qu'il y avait de grands complices. Depuis ce jour, j'ai combattu ce que, dans mon âme et conscience, je crois être le bon combat. Mes adversaires me connaissent bien mal, s'ils croient qu'aucun sentiment privé d'amertume s'est mêlé pour moi à cette lutte. Dieu merci, je n'éprouve pour personne au monde aucune haine, et les choses étaient si grandes, que si j'ai été attaqué par une corporation quelconque, je déclare ne l'avoir pas senti. D'ailleurs, je dois à mes contradicteurs la justice de dire que s'ils m'ont écouté, ils n'ont plus songé à m'interrompre; ils ont compris qu'apporter ici la violence c'était, en se démentant, se ruiner eux-mêmes; et de notre côté, pour les vaincre, nous avons pensé n'avoir pas besoin de les haïr.

Dans le fait, je n'ai jamais vu le véritable péril dans les hostilités flagrantes. Quelque chose m'a toujours paru plus dangereux que le jésuitisme ou l'ultramontanisme avoué; c'est cet esprit qui en est le précurseur, et dont le monde commençait à se laisser saisir : faire de la religion non plus un fanatisme, mais une mode éternelle, flatter tout ensemble l'Église et la philosophie, la liberté et la servitude, échanger tous les masques, mettre la convenance suprême à s'envelopper de paroles ambiguës, amu-

ser l'opinion par de feintes querelles, se repaître, comme d'une réalité, d'un vain changement de personnes, parler et penser bas : c'était là le danger. Au milieu de cette inertie, la raison, le bons sens sont soudainement provoqués. Tout se remet à sa place. On nie le mouvement à l'esprit humain ; il est obligé de faire un pas pour le prouver.

A véritablement parler, dans la voie où je me suis engagé, il m'eût été difficile, sinon impossible, d'arriver au terme, si vous ne m'eussiez prêté l'appui de vos convictions rassemblées. Aussi, ce que j'ai fait vous appartient autant qu'à moi ; ou plutôt c'est le fruit de cette conscience générale, qui s'est montrée et a éclaté ici avec une force dont je m'étonne encore. Qui l'a fait naître ? qui l'a développée ? qui a répandu dans cet auditoire cette vie inexplicable ? ce n'est pas moi ! je n'ai fait que servir d'organe à la pensée qui, sans qu'on sache comment, arrivait sur toutes les lèvres.

Vous cherchez, vous appelez un meilleur avenir ! mais il est évident, à ces signes, que cet avenir est déjà en vous. Je n'ai rien apporté ici ; je n'ai rien fait que montrer la vie recélée au fond de vos propres cœurs. Quoi, pour de si faibles paroles, tant d'élans, en retour, tant d'électricité morale ! Eh ! qu'eussiez-vous donc fait, si j'eusse été tout ce que j'aurais dû être ?

Je me demande ce qu'il faut que je pense de tout ce que j'ai vu et éprouvé ici depuis quelques mois ; je pense que l'esprit de l'avenir travaille notre pays dans les générations nouvelles, comme dans la source la plus pure de la vie.

Ce qui s'est passé ici, entre nous, est un lien sévère. De votre part, comme de la mienne, c'est un engagement. Je suis lié par mes paroles, vous l'êtes par votre assentiment.

Ce ne sont pas, je le sais bien, des applaudissements de théâtre qui ont retenti dans cette enceinte; ils s'adressaient, non à un homme, mais aux croyances qui me sont communes avec vous. La parole qui fait explosion dans les âmes est un principe d'avenir; il faut la réaliser, c'est à-dire y conformer sa vie; il faut se préparer à la mettre en pratique, quand, à votre tour, il vous sera donné d'influer sur les affaires publiques.

Lorsque je parle ainsi, ne croyez pas que je veuille vous enchaîner à la lettre de mon enseignement! j'ai servi, peut-être, dans un moment rapide, à vous montrer ce que vous possédez en vous-mêmes. Je vous ai enseigné à vous-mêmes vos richesses intérieures que vous ignoriez peut-être. C'est cet éclair de foi dans la pensée, ce moment de dignité morale, qu'il faut sans moi, loin de moi, travailler à rendre immortel. Je ne suis qu'un degré de cette échelle de lumière que vous devez parcourir jusqu'à Dieu. Demain, ou après, l'échelon peut disparaître. Qu'importe? j'ai montré le chemin! allez plus loin que moi! élevez-vous plus haut que moi!

Dans cette réunion consacrée au génie des peuples étrangers, il y a naturellement des hommes de race différente ou ennemie. Souvent j'ai vu ici à côté les uns des autres, des Polonais, des Russes, des Italiens, des Allemands, des Hongrois, des Espagnols, des Roumains, des Portugais, des Américains et même des Noirs. C'est une chose difficile, dans une semblable rencontre, de ne blesser la nationalité de personne. Je l'ai toujours désiré, j'y ai mis tous mes efforts, je crois y être parvenu. Si cela est, puisse l'union rapide de ces hommes de races diverses être pour nous l'emblème de l'union, de l'alliance, de la renaissance, de la prospérité future de leurs patries, dans un esprit nouveau de justice et de solidarité!

Vous reverrez un jour, bientôt peut-être, ces patries désirées. On vous demandera ce que l'on fait en France : vous direz qu'on y fait des vœux pour le monde.

Vous direz qu'il ne faut pas la juger seulement sur l'apparence, sur ce qui fait le plus de bruit ; que le cœur dans le fond bat encore aussi puissamment que jamais. Vous direz que vous avez vu les fils des hommes qui dans un autre temps ont si bien porté l'épée, et qu'ils travaillent non-seulement à ne pas dégénérer, mais à rester les premiers dans le zèle chrétien de l'humanité, dans la charité politique et sociale, dans la mission d'avenir qu'ils pensent que Dieu a donnée à leur peuple, et qu'il ne leur a pas retirée!

Esprit de grandeur et de force, Esprit d'avenir, qui n'es pas tout renfermé dans Rome, mais qui vis aussi, qui fermentes à ce moment dans le cœur de toutes les races, qui débordes aujourd'hui, comme un fleuve après les pluies d'automne, par delà toute forme connue, toute Église particulière, tout symbole ancien et nouveau ; qui n'es la possession exclusive de personne et d'aucun clergé, qui éclates dans le monde laïque autant au moins que dans le monde ecclésiastique, qui veux que ton Église soit non pas seulement une tribu choisie, mais l'humanité entière, apprends-nous donc, enfin, seulement à ne plus nous haïr!

Et maintenant, il faut nous séparer, de corps seulement, jamais d'esprit. A ce moment, qui, je ne le cache pas, est rempli pour moi d'émotion, je dois vous prier de m'accorder une chose. Promettez-moi de n'élever, de n'accepter, de n'écouter dans cette enceinte, ni près d'ici, aucun genre de discussion. Nos pensées sont trop graves pour ne pas gagner beaucoup à être contenues ; on serait trop heureux de tout ce qui pourrait plus tard être mésinter-

prêté. Mes adversaires ont contre moi d'autres chaires où s'enseignent librement d'autres maximes, la presse, la tribune des deux Chambres où j'ai été, où je peux être encore dénoncé : cela doit leur suffire. J'ai pour moi, de mon côté, votre assentiment intérieur ; si j'y ajoute l'estime de mon pays, je ne demande rien de plus dans ce monde.

RÉPONSE

A UNE DÉPUTATION DE LA JEUNESSE DES ÉCOLES

20 juin 1844.

« Le témoignage, que je reçois de vous m'est d'autant plus précieux qu'il s'adresse, non pas à moi, mais à nos croyances communes ; il suffit de vous entendre pour sentir qu'une vie nouvelle commence à circuler. La génération qui vous a devancés est lasse ; il faut que vous apportiez à votre tour un nouveau souffle dans le monde ; et puisse cette âme généreuse que vous me montrez ne pas rester seulement dans les livres, mais entrer avec vous en possession des affaires et des choses ! C'est ce que nous nous engageons mutuellement ici à faire quand le temps viendra pour nous.

« Ce siècle a reçu d'immenses dons matériels ; ces instruments nouvellement découverts, d'une force incalculable, attendent encore la pensée qui doit les mettre en œuvre. Supposez que l'époque qui s'est emparée de toutes les forces de la nature finisse par développer un esprit proportionné à de semblables moyens ; et dites-moi si aucun temps aurait pu consommer de plus grandes choses. Ramenez l'équilibre entre l'âme et la matière, cet avenir est grand, Messieurs, et c'est à vous qu'il appartient ; cha-

cun de vous en contient déjà une partie en lui-même. Toutes les nations, toutes les races doivent apporter un fragment à cette œuvre. Travaillons seulement pour que notre pays conserve et accroisse ses droits à se dire la conscience du genre humain.

« Ce moment vivra toujours pour moi, Messieurs, comme un souvenir et un gage de mon alliance avec la jeunesse française dans ce qu'il faut bien appeler la guerre sacrée pour la liberté religieuse et sociale. Ce n'est pas un professeur qui dit cela, c'est un ami qui parle à des amis. »

RÉPONSE

A M. L'ARCHEVÊQUE DE PARIS

Août 1843.

Une intervention imprévue nous oblige de nous défendre. En traitant une question fort différente de celle dont nous nous sommes occupés, M. l'archevêque de Paris a considéré comme un devoir envers son diocèse de réclamer contre notre enseignement et l'ouvrage[1] qui le résume. Cet écrit de M. l'archevêque[2], qui, au début, respire l'esprit de conciliation et de douceur, change de tempérament dès qu'il s'étend à nous. La véhémence remplace l'onction. On avait commencé dans l'intention de *ne faire la guerre à personne*, on termine en nous faisant une guerre déclarée ; tant il est vrai que souvent la polémique entraîne même le plus sage dans un sens contraire à celui qu'il se propose. Ce serait-là notre excuse, si, ce qu'à Dieu ne plaise, nous ne réussissions pas à accorder, dans tout ce que nous avons à dire, le respect de la personne avec le respect de la vérité.

Loin de nous plaindre de cette haute intervention, nous

[1] *Les Jésuites.*
[2] *Observations sur la controverse élevée à l'occasion de la liberté d'enseignement*, par M. l'archevêque de Paris.

la croyons utile. Non-seulement le débat s'agrandit, il s'éclaire. A l'instant où nos adversaires nous accusaient de poursuivre un fantôme de jésuitisme, le premier prélat de France, noblement dégoûté de tant de subterfuges, lève ces vains masques; il reconnaît ouvertement le concert du jésuitisme et de l'épiscopat. Les disciples de Loyola n'étaient, disait-on, qu'une invention de notre esprit; nous les avions créés pour le plaisir de la dispute. Nul ne songeait à eux, ne s'intéressait à eux ; et, au milieu de ces inutiles artifices, voilà un homme plus sincère que tous les autres, le premier membre du clergé, qui se décide à cet aveu suprême de sympathie et d'alliance :

Vous attaquez[1], nous dit ce prélat, *le clergé sous le nom d'une société non reconnue par les lois.* — Est-ce un bon moyen de le défendre que de l'identifier avec ce que la loi réprouve? — *Nous ne prétendons pas vider ici le procès de cette société célèbre dans lequel tant de passions ont été mises en jeu.* — Ce procès a été vidé trente-neuf fois, et toujours dans le même sens. — *Alors même que les jésuites auraient des torts* (il y a trois siècles, l'évêque de Paris les accusait de prostituer l'Église), *vous n'êtes pas dispensés d'être justes et logiciens.* — Il s'agit précisément, en effet, de montrer en quoi nous ne sommes ni justes ni logiciens. — *Vous accusez les règles de ces religieux d'établir un humiliant despotisme.* — En quoi le despotisme fondé sur la délation est-il chose honorable? — *Vous savez bien qu'ils ne peuvent faire peser leur joug sur aucun de ceux qui ne sont pas disposés à l'accepter.* — Je sais aussi que l'art de surprendre la volonté est une partie de leur religion. — *Vous savez bien que, malgré certaines métaphores employées dans la rédaction de leurs règles*

[1] *Observations*, p. 78.

(Loyola n'était pas un rhéteur, ses métaphores sont des préceptes), *leur discipline n'impose pas une obéissance passive aussi absolue que la discipline militaire.* — Dans quel régime militaire a-t-on jamais ouï parler d'une règle telle que la suivante : « Si l'autorité déclare que ce qui est blanc est noir, affirmez que cela est noir[1]. » — *Vous n'accusez pas d'envahissement ceux qui possèdent tous les établissements d'instruction publique.* — Nulle corporation ne possède tous ces établissements.— *Vous vous indignez contre les envahisseurs qui n'ont aucune école, aucun titre, aucun traitement.* — Je m'indigne contre la ruse qui contrefait la sainteté. — *Vous prétendez qu'ils dominent les évêques.* — J'aime mieux croire qu'ils les dominent que de penser qu'ils leur agréent. — *Et il dépend d'eux de les congédier;* — que ne le font-ils? le christianisme y gagnerait. — *Ce qu'ils ne manqueraient pas de faire s'ils étaient aussi pervers que vous le dites.* — Nous disons que les maximes du corps sont perverses, nous l'avons démontré, nous attendons qu'on nous réfute.

Ainsi, on ne nous permet pas de séparer la cause du clergé français de celle du jésuitisme. On veut, à tout prix, assumer sur soi la responsabilité de cette société tant de fois maudite. Ce que nous affirmons contre elle, le clergé se l'applique à lui-même: tant d'impopularité, une iniquité si patente, un héritage si monstrueux ne l'effrayent pas. Si nous nous obstinons à mettre une différence entre des choses que toute la terre avait jusqu'ici séparées, cette distinction nous est tenue à impiété. Est-ce bien là véritablement le dernier mot de l'Église de France? Cette parole que l'on peut encore retirer, a-t-on pesé tout ce qu'elle enferme de conséquences? identifier l'Église de

[1] Cette règle est de Loyola.

France avec le jésuitisme, c'est là quelque chose de si nouveau pour des oreilles françaises, que nous avons besoin de l'entendre répéter encore :

Vous témoignez[1] *au clergé de second ordre de vives sympathies ; est-ce donc en blasphémant contre sa foi?* Nous avons pris la défense de l'Esprit contre ceux qui veulent ruser avec l'Esprit. Nous avons condamné le pharisaïsme moderne en nous servant le plus souvent des termes de l'autorité ecclésiastique. Nous avons préféré l'Évangile aux *Exercices spirituels* de saint Ignace, cela est vrai. Nous avons pu errer, quoique personne n'ait relevé une erreur de fait. Nous avons séparé, par un abîme, le christianisme de Jésus-Christ et le christianisme de Loyola. Dans tout cela, où est le *blasphème?* et quels sont donc les termes que l'on évite, si ce sont-là *les termes pleins de modération et de bienveillance* qu'on nous promettait en commençant?

Pour réfuter ce qui a été dit de l'oppression du bas clergé, on objecte que *peu de prêtres sont disposés à se plaindre.* Il y a une bonne raison de garder le silence, quand la plainte vous est imputée à révolte. Que ne puis-je citer à M. l'archevêque les paroles navrantes des prêtres qui s'adressent furtivement à nous, et nous confient leur oppression, en nous suppliant de ne pas divulguer leurs noms ! la meilleure preuve de leur servitude désespérée est qu'ils recourent à nous. Que pouvons-nous pour eux, à moins d'achever de les perdre? si leur cause, partout ailleurs, avait une chance d'être écoutée, je me figure difficilement qu'un seul d'entre eux nous choisît pour avocats.

Les conséquences déduites[2] de l'abolition de la religion

[1] *Observations*, p. 79.
[2] *Les Jésuites*, p. 19.

d'Etat sont de celles qui devaient provoquer la plus vive contradiction. *Vous rendez*, nous dit-on, *le législateur absurde pour nous le rendre contraire*. On sent que toute la question est ici.

Des développements[1] dans lesquels entre à ce sujet M. l'archevêque, il résulte que, n'accordant aucune vie religieuse aux institutions civiles et politiques, il appartient à l'opinion de ceux qui déclarent la loi athée. D'après cette idée, les institutions ne reposant que sur elles-mêmes, c'est, en effet, rendre le législateur absurde que de chercher dans les lois un rapport quelconque avec les croyances.

Pour nous, au contraire, nous maintenons l'impossibilité de concevoir un corps d'institutions, un code, une législation, sans supposer une base religieuse. L'esprit qui supporte l'ensemble des institutions françaises est l'esprit du christianisme qu'elles tendent à réaliser. En formant de toutes les Églises éparses une seule cité, l'État est selon nous[2], plus conforme à l'idée de l'Église universelle que ceux qui songent à les séparer dans un esprit de sectaire; et l'on avouera, en passant, qu'il est au moins surprenant, dans ce débat, que ce soit nous qui affirmions que nul établissement civil ne peut vivre hors de Dieu, et que ce soit M. l'archevêque qui soutienne le contraire.

Appliquons ces principes à l'objet principal de la controverse, au problème de l'éducation; ils ressortiront avec une évidence manifeste. A quoi, en effet, aboutit dans la pratique, le système qu'on nous oppose? on va le voir. Si l'État est athée, il en résulte son impuissance totale à donner une règle de conduite, ni à établir un principe quelconque d'éducation; d'où la nécessité de former au-

[1] *Observations*, p. 41, 48, 80.
[2] *Les Jésuites*, p. 2.

tant d'enseignements, d'écoles, d'éducations séparées qu'il y a de confessions en France. C'est en effet la conséquence à laquelle on s'arrête. Des écoles catholiques, des écoles luthériennes, des écoles calvinistes, des écoles philosophiques, sans nul lien entre elles, voilà, aux yeux de M. l'archevêque, l'idéal de la constitution publique de l'éducation[1]. Chacun goûterait à l'écart une doctrine séparée, sans nulle crainte d'un contact mutuel. On formerait à côté les uns des autres autant de peuples isolés qui, étant élevés dans la haine réciproque les uns des autres, n'auraient entre eux de commun que le nom. Ou les mots ont changé de sens, ou tout ceci n'est rien autre chose que ramener la société à la division, au partage civil et politique, c'est-à-dire au schisme.

Enfermez les intelligences dans l'isolement, où le système de M l'archevêque tendrait à les ramener ; après un demi-siècle, que trouverez-vous pour résultat? des esprits nourris dans des traditions qu'ils croiront inconciliables, des sectaires ardents qu'aucun point commun ne ralliera, de nouveaux ferments de guerres civiles et religieuses, le combat renaissant et acharné des prêtres et des philosophes, une société systématiquement divisée et morcelée, les générations parquées dès le berceau dans des préjugés et des haines mutuelles ; quoi encore ! des fanatiques et des sceptiques. Au milieu de tout cela que devient l'œuvre des temps et de la Providence, la France, le pays de l'unité? vous l'aurez divisé, autant que vous aurez pu. Vous aurez fait le contraire de ce que fait la Providence. En serez-vous plus chrétiens?

Tout le principe de l'éducation publique repose sur la nécessité que les générations nouvelles, après avoir reçu

[1] *Observations*, p. 54.

les tendances, les inspirations du foyer domestique, les enseignements des croyances particulières, se rencontrent un moment pour se lier dans un même esprit. Par là, en gardant les affections originaires, elles apprennent à se sentir issues du même pays, membres de la même famille; et c'est ce principe d'alliance qui vous fait ombrage, et que vous travaillez à ruiner autant que vous le pouvez!

Mais plus vous l'attaquez au nom de l'Église, plus vous montrez la nécessité de le sauver au nom de l'État. Ou l'Université n'est rien (et dans ce cas il est bon d'en ôter jusqu'au nom), ou elle doit représenter dans ses doctrines cette unité morale de la société française et ce principe d'alliance que vous poursuivez dans son germe. Qu'elle ose se placer sur ce terrain. Il n'appartiendra à aucune secte de la ruiner, puisque aucune ne peut la remplacer.

L'État a en soi une vie religieuse, sans quoi il ne subsisterait pas un seul jour. Seulement, il est vrai que cette vie n'a plus pour unique règle l'autorité catholique, depuis que la société, en grandissant, s'est établie, non plus sur une fraction de l'Église, mais sur le christianisme tout entier. Et lorsqu'en constatant ce fait qui résume l'esprit des temps nouveaux, j'invite l'autorité spirituelle à ne pas se laisser devancer par le pouvoir temporel dans l'œuvre de l'alliance et de la société universelle, vous ne voyez dans ces paroles qu'impiété; puis vous ajoutez :

« Comment[1] croire à votre amour pour la religion, « lorsque vous déguisez assez mal votre confiance dans « une audacieuse exégèse qui n'ébranle les fondements « du christianisme qu'en renversant les fondements de

[1] *Observations*, p. 80.

« toute certitude historique? » Nous avons posé les questions qui ont été soulevées par la critique moderne[1]. Au lieu d'un vain débat, nous avons sincèrement montré les difficultés qu'a créées la science de nos jours. Est-ce faire preuve d'un *véritable athéisme* que d'inviter les théologiens à saisir les difficultés où elles sont ? Qu'on les résolve, nous ne demandons pas mieux. En attendant, nous nous étonnons que, par aucun ouvrage, le clergé de France n'ait seulement tenté d'aborder les objections proposées avec tant d'éclat et de franchise par l'exégèse et ce qu'il est aisé d'appeler le *naturalisme* des universités allemandes. Une fois, cependant, on a répondu à l'ouvrage de Strauss[2] qui, résumant avec une audace inconnue toutes les formes du scepticisme, sapait le christianisme par la racine. Et quel est celui qui a fait cette réponse? est-ce un homme du clergé de France? est-ce un de ces prélats que la moindre dissidence scandalise? est-ce au moins un membre de l'ordre de Jésus, auquel la tâche appartenait par privilége? Non. C'est celui que Votre Grandeur traite aujourd'hui de blasphémateur.

J'ai demandé pourquoi les peuples qui ont adopté la bannière de la politique ultramontaine sont aujourd'hui délaissés ou châtiés par la Providence. La réponse que l'on me jette comme une accusation confirme l'objection : « Qui vous a dit que ces déchirements ne viennent point « de la témérité, de l'ignorance profonde des réforma« teurs qui partagent vos doctrines? » Reste à voir où sont les réformateurs téméraires de l'Italie, de l'Espagne, de l'Amérique du Sud. Ces peuples sont ceux chez lesquels les réformes ont eu le moins de crédit; ils devraient, d'après cela, être moins déchirés, moins abandonnés que

[1] La *Controverse nouvelle*, p. 337 de ce volume.
[2] Voyez l'*Examen de la Vie de Jésus*, par le docteur Strauss.

les autres. Mais c'est le contraire qui arrive ; puisque les peuples chez lesquels les changements ont été les plus profonds, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, les États-Unis, l'emportent incontestablement en puissance, en autorité, en prospérité, sur les premiers ; d'où il suit que tout ce que M. l'archevêque avance ici se retourne contre lui. Car enfin, si le Midi est en décadence à cause de ses réformes téméraires, pourquoi le Nord prospère-t-il par des réformes beaucoup plus téméraires ? Celui qui pèche le plus prospère-t-il où celui qui pèche le moins succombe ?

M. l'archevêque sent bien que cette première raison n'est bonne que contre lui ; sans y insister il s'appuie sur une autre : *Vous la trouveriez*, dit-il, *dans les mauvais penchants de la nature humaine*, *si vous n'étiez pas assez aveugles pour les diviniser*. Lors même que nous diviniserions les mauvais penchants (chose sur laquelle il sera nécessaire de revenir), le raisonnement n'y gagnerait rien encore. La nature humaine n'a pas seulement une mauvaise pente dans les contrées ultramontaines. Je ne pense pas même que M. l'archevêque veuille dire qu'elle est là plus méchante qu'ailleurs. Lors donc que j'avance que la politique étroitement catholique a contre elle un puissant argument, tiré de l'infériorité des États qui l'ont suivie, ce n'est pas répondre que d'opposer le vice originel de la nature humaine. Ce vice étant le même partout, je demande en quoi il explique la décadence des uns et la prospérité des autres.

Après ces réponses dont chacune est tournée en accusation contre nous, M. l'archevêque fait un appel à l'amour de la paix. Nous y souscrivons de tous nos vœux :

« Vous aimez la paix, on nous l'assure, vous avez gémi « d'entamer une lutte propre à réveiller les passions. »

Plût à Dieu que ces paroles de pacification n'eussent pas retenti si tard ! Sans doute elles auraient suffi pour arrêter les violences essayées contre nous ; car M. l'archevêque n'ignore pas que ni la calomnie, ni l'injure, ne nous ont jamais arraché une parole de défense. Nous avons attendu patiemment que le droit de liberté de discussion ait été violé dans nos personnes, que l'insulte, la menace ouverte, l'émeute sacrée, soient venues nous provoquer, tête haute, et que notre parole ait été étouffée sous les cris pendant des heures entières par ceux qui se disent aujourd'hui les amis uniques de la liberté de discussion. Pour représailles qu'avons-nous fait ? Une seule chose : nous avons suivi le cours ordinaire de notre enseignement ; nous avons raconté, analysé les origines d'un ordre dont nous ne pouvions éviter l'histoire. Nous l'avons examinée, comme nous eussions fait si rien de nouveau ne fût arrivé. Raconter l'histoire, ne rien dire qui ne soit conforme aux monuments, est-ce là de la *vengeance*, comme vous le dites, Monseigneur ? Dans ce cas, c'est la vengeance de Dieu, ce n'est pas celle de l'homme.

Combien il eût été à désirer que les paroles évangéliques de M. l'archevêque de Paris eussent versé alors la paix dans les esprits aveuglés, qui pour réclamer l'indépendance du jésuitisme essayèrent d'abord d'étouffer la nôtre. Un seul mot de sa bouche eût, sans nul doute, fait rentrer dans les bornes nécessaires ce zèle aveugle ; et l'on n'eût pas vu, par une contradiction qui fait excuser aujourd'hui un peu de défiance, les partisans les plus entiers de la liberté d'enseignement commencer par essayer d'écraser l'enseignement.

« Vous devez, continue M. l'archevêque, déplorer votre « succès, puisque les passions ont été déchaînées. Vous « devez le déplorer, parce qu'il ne donne pas une gloire

« solide; vous devez le déplorer, parce qu'il n'a jamais « donné le véritable bonheur. »

Pour des hommes dont on veut étouffer la voix, le succès est de pouvoir parler. Cela établi, je ne vois pas clairement en quoi il faut déplorer que nos adversaires n'aient pas réussi. Qui aurait gagné à notre défaite? sans contredit, la force brutale, la violence, qui, un autre jour, aurait pu tout aussi bien se retourner contre d'autres. Ah! Monseigneur, quelle triste victoire vous eussiez obtenue là; et qu'il est bon, je crois, pour votre propre cause, que nous n'ayons pas laissé s'établir, par un précédent éclatant, ce droit de la violence sur la pensée! Si la résistance à l'oppression grossière *ne donne pas le véritable bonheur*, ce n'est pas moins un devoir de la repousser. Quant à la *gloire solide* dont vous parlez, je ne vois pas davantage en quoi ce mot peut s'appliquer ici. Dans ces affaires, il n'est guère ordinairement question de gloire; tout ce qu'on peut faire, est d'y mériter obscurément l'estime de quelques hommes, et peut-être aussi en secret la vôtre, Monseigneur!

Au milieu des plus hautes questions, pourquoi faut-il que le premier archevêque de France ait écrit les mots qu'on va lire? Comment la crosse sainte a-t-elle pu relever dans la poussière une insinuation telle que celle-ci :

« Nous rapportons, sans en garantir la vérité, un autre « motif d'opposition : serait-il vrai que la chaire évangé- « lique pût exciter de tristes jalousies, lorsque son succès « dépasse celui de quelques autres chaires entourées d'au- « diteurs moins nombreux et moins empressés? »

Et cela est dit tranquillement, posément, sans scrupules! après une légère hésitation, le mot est confirmé avec une pleine autorité par cette réflexion austère : « Quel « est celui qui, même dans les nobles travaux de l'intelli-

« gence, n'a pas à se défendre des susceptibilités de son « amour-propre ? » Ainsi, voilà le diocèse de Paris solennellement averti. Quelques personnes des plus religieuses avaient cru pouvoir s'expliquer notre marche par la nécessité de la défense, par une curiosité inquiète, ou encore par la manie d'indépendance qui tourmente l'homme moderne. Les plus décidés à nous blâmer avaient cru reconnaître les conséquences de doctrines acceptées et suivies jusqu'au bout. On nous avait accusé de naturalisme, d'éclectisme, de panthéisme, d'athéisme ; restait à trouver la raison générale de ces doctrines ; il faut que la discussion arrive aux mains de M. l'archevêque, pour que le principe théologique de ces erreurs soit découvert. C'est pour le manifester que M. l'archevêque se décide à rompre un silence que, sans cela, les catholiques du diocèse de Paris *pourraient regarder comme une prévarication ;* et, tout bien considéré, le chapitre interrogé, ce principe est l'envie excitée par les succès de MM. les prédicateurs. Si nous nous sommes abandonnés au *naturalisme des universités allemandes*, si nous avons résisté à la violence, pure envie ! si nous n'avons pas reculé devant le sujet que la suite naturelle des temps nous imposait ; si, pour tout cela, nous nous sommes renfermés dans le seizième siècle, encore une fois pure envie des succès littéraires de l'Avent et du Carême ! Mais ces succès honorables ne datent pas d'hier, de cet hiver, de cette année ! On conviendra que c'est un miracle que des hommes capables de nourrir cette basse jalousie depuis si longtemps aient attendu jusqu'à ce jour l'occasion de la montrer.

Si vous vous êtes crus calomniés, ce que nous n'avons pas à examiner ici ; et où donc, de grâce, l'examinerez-vous, Monseigneur, si ce n'est dans le moment même où la calomnie siffle autour de vous et se glisse à votre insu

sous votre plume? où l'examinerez-vous, si ce n'est dans le moment où votre intervention doit être pour nous, selon vos propres termes, une *garantie d'impartialité?* Est-ce donc une chose de si peu d'importance que de savoir si des hommes dont vous vous faites le juge ont été oui ou non calomniés? Et non content de laisser subsister la calomnie quand elle vient d'autrui, cette imputation d'altérer la vérité par l'effet de *tristes jalousies* est-elle donc aussi une chose si légère de la part du premier prélat du royaume, qu'elle ne vaille pas non plus la peine d'être examinée avant d'être portée devant tout votre diocèse?

Vous nous promettez une *discussion calme et polie;* vous ne nous devez rien que la vérité nue; mais, quand vous nous accusez directement de *diviniser les mauvais penchants de la nature humaine*, daignez considérer que par cette inculpation solennelle, la plus grave assurément que l'on puisse élever contre des hommes, vous nous donnez le droit de vous demander sur quoi elle est fondée. Profiter de la confiance publique et de la liberté de la parole pour exalter, dans des cœurs encore neufs, les mauvais penchants, les vils instincts, rien ne me semblerait assez rigoureux pour châtier une pareille indignité! Car il ne s'agit plus ici seulement d'une dissidence sur un dogme; il s'agit de la morale universelle; et plus votre assertion est grave, plus elle a besoin d'être démontrée.

Avant de vous lire, je me disais: Si des hommes aveugles provoquent contre nous la haine publique, il est impossible que le chef du troupeau mêle sa voix à la leur. Sa dignité, sa modération connue, son désir de conciliation, sa politique, tout s'y oppose. Même sous l'erreur involontaire, il est impossible qu'il ne reconnaisse pas la sincérité, le goût de la vérité, la vie morale, l'âme qui soutient nos paroles. Et au contraire, par un mot, vous tentez de

tout flétrir, sans discernement aucun du vrai et du faux, sans considérer que de votre part une assertion équivaut pour un grand nombre à une vérité établie. Vous ne jugez pas nécessaire d'appuyer une accusation, si énorme qu'elle soit, sur aucun fait, aucune preuve, aucune induction même éloignée que nous puissions au moins discuter; faire le procès au jésuitisme, cela suffit, selon vous, pour offenser à la fois la conscience humaine et la morale universelle. Jusqu'à ce jour, c'est précisément le contraire qui était tenu pour certain.

Non, Monseigneur, vous ne pouvez penser que de vils sentiments nous aient fait parler. Nos paroles ont été rendues publiques; c'est là-dessus qu'on jugera si ce sont les bons ou les mauvais penchants que nous divinisons. Il y aurait, je le sais bien, un moyen efficace pour détruire par la base tout le corps enseignant de France. Pour cela, on n'aurait besoin d'aucune loi nouvelle; il suffirait de le réduire à cet état d'inertie où toute injure pourrait lui être adressée sans qu'il relevât jamais la tête. Persuadez le pays qu'il est un corps contre lequel il est permis de tout oser sans jamais essuyer d'aucun individu aucune contradiction sérieuse, et ce corps-là tombera dès demain sous le dédain public. Qui voudrait en faire partie, un seul jour, si la première condition était de livrer silencieusement son honneur, pour peu que l'adversaire fût audacieux et que l'attaque tombât de haut? Dans l'habitude de tout décider sans contrôle, voyez combien il est difficile d'être juste. Notre principale impiété, à vos yeux, sera toujours de ne pas nous être laissé écraser sans discussion.

Assez de personnes nous disaient[1] : « Pourquoi séparez-« vous le clergé du jésuitisme, soyez certains qu'ils s'en-

[1] *Les Jésuites*, p. 18.

« tendent ; » malgré cela, nous persistions à les discerner l'un de l'autre. Aujourd'hui même, en dépit de l'autorité qui les confond, nous hésitons encore à voir dans cette déclaration la pensée formelle de toute l'Église de France. Ne se trouvera-t-il pas une voix dans ces quarante mille prêtres pour s'élever contre une telle responsabilité ? parmi tant d'évêques, de prédicateurs, d'ordres différents, ne verra-t-on personne, je le répète, personne qui ose, non à la dérobée, non dans une lettre furtive, mais franchement, ouvertement, renier cette solidarité avec les fils de Loyola? Un silence de peur pèsera-t-il sur une déclaration qui enveloppe l'Église de France, dans une cause tant de fois jugée et toujours condamnée? Nous attendons, nous écoutons.

Et pourquoi donc tant d'ardeur à se commettre pour eux ? qui vous oblige à vous charger volontairement de cet héritage de malédiction? La reconnaissance? mesurez d'abord le bien et le mal qu'ils vous ont faits. La nécessité? où est-elle? La peur? c'est-à-dire que vous vous abandonnez pour n'avoir plus rien à craindre? Leurs promesses? est-ce que vous pensez qu'eux seuls peuvent sauver le catholicisme? Dans ce cas, c'est une grande nouvelle, que le monde soit mis ainsi dans la nécessité d'opter entre Voltaire ou Loyola.

Si leurs promesses vous attirent, attendez au moins qu'ils aient prouvé, par des marques irréfutables, leur habileté à se ressaisir des temps nouveaux. Qui vous presse ? Le monde vous donne la paix que vous promettez sans la pouvoir garder. Mais quoi ! à la première injonction de leur part, sans rechercher si leur alliance est funeste ou non, sans qu'ils aient réparé le dommage qu'ils vous ont fait, sans nul gage assuré, contrairement à votre propre tradition, vous identifier à eux, vous absorber en

eux ! vous réfugier chez ceux-là mêmes dont le nom suffit pour faire crouler les palais en un moment, sans qu'il en reste pierre sur pierre ! Si c'est du désintéressement, il manque de la prudence obligée même dans les choses divines ; si c'est de l'aveuglement, que l'on mesure par là ce que peuvent des hommes qui, en exerçant cette fascination, ont encore l'art de persuader qu'ils ont cessé de vivre.

Au reste, cette intime solidarité une fois admise, il faut du moins en subir la première conséquence ; elle s'applique à ces ordres divers, Bénédictins, Dominicains, Frères mendiants, etc., qui partout essayent de renaître. Aussi longtemps que ces instituts ont été réellement distincts, ils ont eu leur raison d'existence. Mais, s'il est avéré que le jésuitisme les enveloppe désormais dans un esprit plus général, de telle sorte que l'on ne peut le critiquer sans que tous ne soient atteints, pourquoi, encore une fois tant de manteaux divers pour cacher le même personnage? Est-il juste de cacher l'âme du jésuite sous l'habit du franciscain? Ramener tous les ordres à un seul, ce devrait être la conséquence loyale du système dans lequel on vient d'entrer ; d'autant mieux qu'il n'est aucune forme de vie à laquelle ne puisse s'étendre l'institut de Loyola. La vérité est ici la même chose que l'unité.

J'avoue qu'au milieu des partis qui divisent la France, il me semblait que l'Église avait autre chose à faire qu'à mêler aux blessures toutes vives ces ferments de disputes que le jésuitisme apporte toujours avec lui. Dans le chaos des opinions, il eût été beau de voir l'Église de France, seule, tranquille, pacifique, conciliante, quand tout s'agitait autour d'elle. Comment n'a-t-elle pas été tentée d'essayer le rôle du Samaritain, en fermant les plaies de ce grand blessé au bord du chemin? elle aime mieux les rou-

vrir. J'imagine pourtant que ce spectacle de sérénité, de majesté, au milieu des clameurs des partis, eût frappé les esprits plus qu'aucun autre signe. C'eût été là, du moins, un miracle cent fois plus efficace que tous les miracles récents que chaque jour on nous oppose ; demeurer calme dans la tempête civile, voilà vraiment la marque du doigt de Dieu.

Au contraire, on prend à tâche de faire passer dans l'Église le tempérament fiévreux de la politique quotidienne. L'agitation, l'irritation, les habitudes mesquines de l'esprit de parti, se communiquent à la Cité sainte. Si l'on obéit à l'esprit de notre temps, ce n'est pas dans ce qu'il a de grand, mais dans ce qu'il a de petit. On repousse ce qui en fait véritablement la vie religieuse, je veux dire, l'esprit de conciliation, d'unité profonde, d'impartialité, fondé sur le sentiment de plus en plus distinct d'une commune alliance. Ce que l'on emprunte à son époque, c'est ce qu'elle a de plus extérieur : esprit de querelles, polémiques, menaces de tribunaux, évangile de bruit et de tumulte. Un nouvel hymne sorti du cœur parlerait plus haut que tout cela.

Lorsqu'on se retire dans le sanctuaire, est-ce pour se rapprocher de Dieu ou du monde? dans les caveaux de nos cathédrales, des milliers d'ouvriers sont habilement rassemblés et embrigadés, en secret, loin du jour. Que font ces nouveaux chrétiens enfouis au sein des catacombes? dans quel abîme d'ascétisme se plongent-ils? quel secret leur enseigne-t-on dans la poussière des tombeaux? Plongé dans le saint des saints, un jésuite tire une loterie et fait un cours de physique amusante.

Rien n'est facile comme de diviser et de détruire. Ces mots par lesquels termine M. l'archevêque résument en effet toute la question. Quels sont ceux qui unissent? quels

sont ceux qui divisent? voilà bien ce qu'il s'agit de savoir.

Que vous nous reprochiez d'allier ce que l'ultramontanisme sépare, je le comprends. Mais il est difficile de concevoir en quoi nous divisons, lorsque, au lieu d'élever les communions les unes contre les autres, nous cherchons au contraire les points de ressemblance et de contact. Jusqu'ici, on nous avait accusés de réunir ce qui ne veut pas être uni, de rapprocher ce qui veut être séparé; on appelait cela panthéisme. Aujourd'hui, Monseigneur, vous nous accusez de diviser. Ces deux inculpations ne peuvent subsister ensemble. Il faut choisir, puisque l'une réfute nécessairement l'autre.

Ceux qui divisent sont ceux qui veulent que chaque secte, chaque église, soit un monde séparé, clos pour jamais, sans nul contact d'éducation avec ce qui s'en rapproche le plus, que les générations nouvelles ne se rencontrent nulle part dans un symbole commun, que les hommes, dès le berceau jusqu'à la tombe, passent à côté les uns des autres sans se toucher ni se reconnaître, qu'il y ait dans la France plusieurs Frances inconciliables entre elles, et dont l'une apprenne à jeter éternellement l'interdit à toutes les autres.

Ceux qui unissent et édifient sont ceux qui, en respectant les Églises particulières, croient qu'elles sont contenues dans une Église plus compréhensive, qui est le christianisme; que, dès lors, loin de séquestrer systématiquement chaque croyance, d'envenimer par là et d'exagérer souvent les points de litige, il est bon de rapprocher, au moins un moment, dans un symbole commun d'éducation, les intelligences destinées à former une seule et même société. En rapprochant des cultes frères, ils unissent; ils édifient en tendant, par un mouvement continu de l'âme chrétienne, à l'association des esprits dans la

cité promise. Évidemment, l'État qui se place à ce point de vue dans sa constitution est plus près de l'Église universelle que ne l'est l'ultramontanisme, en ne parlant jamais que de séquestration, de séparation et d'isolement.

Vous demandez, Monseigneur, quelle mission l'État, en le supposant bien ordonné, peut accomplir dans l'éducation; vous faites vous-même la réponse, quand vous avancez une chose bien grave en effet, que chaque secte, chaque religion, possède un enseignement moral qui forme un *corps de doctrines fort différent*[1]. Entre ces morales particulières, je demande à mon tour qui montrera le lien des unes et des autres? qui décidera? Sans doute, ce ne peut être aucune secte.

Formerez-vous donc dans la société autant de consciences différentes qu'il y a de communions séparées? C'est à quoi il faudrait arriver en pressant vos paroles. Sous ces enseignements différents, il y a une morale sociale sur laquelle repose la vie nouvelle. Dans la situation actuelle, chaque secte, chaque Église ayant un enseignement distinct, il s'ensuit évidemment la nécessité d'une éducation publique, qui, en liant les éducations particulières, achève de lier et de coordonner dans la conscience générale les doctrines différentes. L'argument décisif pour l'intervention de l'État en matière d'éducation se tirera toujours du principe que vous venez de mettre en avant pour la combattre.

Car il ne suffit pas de se tolérer les uns les autres; il faut encore être réciproquement d'intelligence. Or qui enseignera au catholique l'amour du protestant? Est-ce celui-là même qui inculque l'horreur du dogme protestant? De bonne foi, pouvez-vous développer dans autrui

[1] *Observations*, p. 41.

le sentiment intime des droits et de la dignité de l'israélite, vous qui, dans le royaume où vous êtes le maître, venez de proscrire toute *relation amicale* entre le juif et le chrétien? pouvez-vous professer le respect pour ceux que vous anathématisez? pouvez-vous développer le sentiment de fraternité religieuse qui est l'âme de la société dans laquelle nous vivons?

Vous le pouvez si peu, que ce principe tout nouveau de la vie sociale n'existe pas à vos yeux, puisque vous ne vous posez pas même la question qui en dérive. C'est assez pour vous de maintenir les communions dans un isolement profond. L'idée d'établir un rapport entre les unes et les autres ne paraît pas une seule fois vous occuper; et pourtant c'est là toute la difficulté du problème. Reconnaissez donc qu'en restant dans les termes où vous vous renfermez, il est toute une partie de l'homme moderne qui vous échappe.

Entre des cultes désormais égaux, il faut une intervention spirituelle qui ramène à la paix ceux que tout pousse à la guerre; et les sectes, les Églises séparées, avouant leur impuissance à la conciliation, nous revenons par tous les chemins à cette conséquence : qu'il faut chercher ailleurs l'enseignement de cette morale sociale, sans laquelle il y a désormais des catholiques, des dissidents, des philosophes, c'est-à-dire des partis, des sectes, et point de France.

Ne croyez pas d'ailleurs aisément que ceux que vous choisissez pour adversaires ne soient mus que par de petites pensées; ils croient fermement que le problème de la société nouvelle est tout entier engagé dans les questions que vous provoquez : voilà tout. Si vous trouvez tant d'obstacles dès que vous voulez, sous une forme ou sous une autre, mettre une barrière aux rapprochements

des âmes, c'est d'une part que vous touchez à ce qui résume tout le progrès des temps, et, de l'autre que vous paraissez faire une œuvre plutôt de schisme que de religion. Car ce que l'on appelle tolérance ne repose pas seulement sur l'indifférence des cultes, mais bien sur un sentiment profond de l'identité de l'esprit chrétien dans le monde moderne. Les membres de la famille dispersée du Christ, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, se rapprochent, se reconnaissent, s'entendent, d'un bout à l'autre de l'univers. La France est entrée plus qu'aucun autre peuple dans ce chemin de la réconciliation. Elle les précède tous dans l'alliance. C'est là son génie, sa mission, son étoile, sa loi écrite dans les codes et dans les âmes. Quand le grand troupeau essaye de se rassembler après la tempête, la houlette de l'évêque n'empêchera pas l'unité que la croix a promise.

Sans parler du scepticisme, l'Église est menacée aujourd'hui par deux sortes de dangers. D'abord, elle peut méconnaître ce qui se passe de religieux hors d'elle, et par là, en se laissant devancer dans sa propre voie, laisser aux laïques le soin d'accomplir sous ses yeux l'œuvre qu'elle abandonne. Supposez que le Temporel invite à l'union des intelligences, le Spirituel à la discorde[1], et dites-moi de quel côté sera l'Évangile. Il pourrait arriver qu'au moment où le christianisme s'incarne dans les institutions, le clergé fît la guerre sourde à ces institutions, et que l'Église finît ainsi par se briser dans les ténèbres, contre le Christ vivant, au fond des lois.

En second lieu, le danger est l'enivrement de la vic-

[1] On a commencé par demander des bureaux de charité catholiques, des municipalités catholiques; on a répondu (ce qui était conséquent) en demandant des régiments protestants, des équipages de marine protestants. Dans cette émulation de sectaires, où s'arrêter?

toire, même sainte. Car, si dans l'ordre politique l'infatuation d'un gouvernement est périlleuse, que faut-il dire de l'infatuation d'un culte ! On a vu le vertige saisir l'autorité civile ; dans ce cas, on la dépose ; une famille remplace une autre famille, et tout le reste subsiste. Mais si, par hasard, un culte longtemps absolu, après avoir perdu la souveraineté, songe à la ressaisir, si le vertige ravit d'orgueil un clergé sur son trône inaliénable, s'il se précipite lui-même volontairement les yeux fermés, de toute la hauteur de Dieu, cette chute ne trouble pas seulement à la surface une famille, une dynastie, un roi ; pendant des siècles, l'ébranlement retentit au loin dans les entrailles de la terre.

LA CONTROVERSE NOUVELLE

QUE DEVIENNENT LES ÉCRITURES.

15 avril 1842.

Ceux qui spéculent si bruyamment aujourd'hui sur des croyances respectables avaient pris un autre ton depuis plusieurs années; la polémique avait cédé à la poésie; l'ancienne controverse s'était changée en élégie. Ce n'étaient partout, dans cette théologie amoureuse, que cathédrales, ogives parfumées, petits vers demi-profanes, demi-sacrés, qui s'insinuaient en murmurant au cœur des plus rebelles, art mystique qui pour plus de tolérance sanctifiait les sens, légions d'anges tombés, relevés, qui toujours étaient là pour couvrir de leurs ailes indulgentes l'hérésie ou le péché. Le démon lui-même, toujours pleurant, rimait des vers mélancoliques, depuis qu'il avait pris la peau de l'agneau.

Dans ce changement, il n'est pas de voltairien qui n'ait été gagné et appelé; c'était non pas une trêve, mais une paix profonde. Tant de douceur, tant d'amour, une piété si compatissante! où est l'âme qui n'en eût pas été touchée? Les temps des prophètes étaient arrivés. Le loup dormait avec la brebis, c'est-à-dire la philosophie avec l'orthodoxie; les incrédules répétaient sur leur lyre les cantiques spirituels des croyants, et les croyants purifiaient par la rime le doute des incrédules.

Que ces temps étaient beaux ! mais qu'ils ont passé vite ! C'est au milieu de ce paradis terrestre que tout à coup les voix emmiellées se sont remplies de fiel ! Comment, en un instant, odes, dithyrambes, élégies indulgentes, art plaintif, ont-ils fait place à la prosaïque délation? En ce temps-là, on a vu les mandements se changer en pamphlets; les évêques se sont faits journalistes; les anges tombés ont écrit des brochures; ils ont embouché la trompette infernale dans le nuage d'un feuilleton, et, par excès de malheur, ils ont cité à faux, en sorte que les cieux de l'art catholique se sont voilés, et que l'Université de France, but innocent de cet orage, a été émue jusqu'au plus profond de ses entrailles.

Pour parler sérieusement, que l'on ne dise pas que le catholicisme est ainsi revenu à sa pente naturelle, que son tempérament est d'être intolérant, provocateur, délateur, que c'est là son génie, qu'il faut qu'il y reste fidèle, ou qu'il cesse d'être. Dans la partie de l'Europe où le droit d'examen en matière religieuse est passé profondément dans les mœurs et dans les institutions, le catholicisme a très-bien su se plier ou se réduire aux conditions que le temps et les choses lui ont faites. Là, il partage son Église avec les hérétiques ; il célèbre la messe dans le même temple où le protestantisme réunit ses fidèles, la même chaire retentit tour à tour de la parole de Luther et des doctrines de Rome. Souvent même j'ai vu le prêtre catholique et le prêtre protestant, réunis dans la même cérémonie religieuse, donner ainsi l'exemple le plus frappant d'une tolérance mutuelle.

Là, le catholicisme n'affecte pas de grincer des dents à tout propos; il n'abuse pas de ses foudres ; il sait que le temps de la discussion est arrivé pour lui, que la menace, la violence, l'anathème, ne lui rendront aucune des cho-

ses qu'il a perdues. Cette nouvelle situation, il l'accepte; il ne déclame pas, il étudie; il ne foudroie pas ses adversaires, il prend la peine de les réfuter; il ne lève pas la bannière de l'injure et de la calomnie; mais il suit pas à pas ses antagonistes dans tous les détours de la science. A une érudition sceptique, il répond, sans violence, par une érudition orthodoxe; et, dans la situation la plus difficile où un clergé soit placé, il pense que la première chose à faire pour regagner les esprits est de consentir loyalement à la lutte[1].

Pourquoi les conditions que le protestantisme a faites au catholicisme dans l'Europe du Nord, la philosophie et l'esprit d'examen ne les lui imposeraient-ils pas en France? Il ne faut pas lui laisser perdre un moment de vue qu'il a cessé d'être une religion d'État; qu'après avoir été rejeté de la France révolutionnaire, c'est à lui de la reconquérir, s'il le peut, par la force des doctrines, par l'autorité de la pensée, et qu'il doit mettre dans un oubli profond l'habitude de commander et de régner sans contrôle.

Par malheur, lorsqu'il admet la discussion, il semble qu'il ignore où la question est posée; à entendre ses déclamations sur Locke et l'éclectisme, on dirait qu'il ne sait pas même où le danger le menace, et sur quel point le combat est désormais engagé. La question est posée cependant par la théologie moderne avec une précision à laquelle il est impossible d'échapper. Il ne s'agit pas des vagues théorèmes de la philosophie écossaise; oh! que le terrain est bien autrement brûlant, et qu'ils seraient peu avancés lorsqu'on leur accorderait tout ce qu'ils demandent avec une ingénuité véritablement effrayante! Puis-

[1] Cette différence n'existe plus. Le tempérament du catholicisme est le même aujourd'hui dans toute l'Europe. — 1857.

qu'ils en détournent la tête, il faut donc les ramener au point vital de toute la question.

Depuis cinquante ans, voilà l'Allemagne occupée tout entière à un sérieux examen de l'authenticité des livres saints du christianisme. Ces hommes, de diverses opinions, d'une science profonde et incontestable, ont étudié la lettre et l'esprit des Écritures avec une patience que rien n'a pu lasser. De cet examen est résulté un doute méthodique sur chacune des pages de la Bible. Est-il vrai que le Pentateuque est l'œuvre, non de Moïse, mais de la tradition des lévites, que le livre de Job, la fin d'Isaïe, et, pour tout résumer, la plus grande partie de l'Ancien et du Nouveau Testament sont apocryphes? Cela est-il vrai? voilà toute la question[1], qui est aujourd'hui flagrante, et c'est celle dont vous ne parlez pas.

Si, au siècle de Louis XIV, pareils problèmes eussent été posés, non pas isolément, obscurément, mais avec l'éclat qu'ils empruntent des universités du Nord, j'imagine que les prélats français ne se seraient pas amusés à combattre quelques vagues systèmes, mais qu'ils se seraient aussitôt attachés de toutes leurs forces au point qui met en péril les fondements mêmes de la croyance. Car enfin, dans ce combat où nous sommes spectateurs, nous voyons bien les adversaires de l'orthodoxie qui marchent sans jamais s'arrêter, profitant de chaque ruine pour en précipiter une autre : nous ne voyons pas ceux qui les réfutent. Ou plutôt, les défenseurs de la foi, abandonnant le lieu du péril, feignent de triompher subtilement de quelques fantômes sans vie, en même temps qu'ils désertent le sanctuaire où l'ennemi fait irruption.

Mais nous ne cesserons de les ramener au cercle brû-

[1] Voy. l'*Examen de la Vie de Jésus.*

lant que la science a tracé autour d'eux. C'est là qu'est le péril, non pas dans les doutes timides que se permet, par intervalles, l'Université de France. Depuis que la science et le scepticisme d'un de Wette, d'un Gésénius, d'un Ewald, d'un Bohlen, ont jeté le bouleversement dans la tradition canonique, qu'avez-vous fait pour relever ce qu'ils ont renversé? Depuis que les catholiques, les croyants du Nord, sont aux prises avec ce scepticisme qui menace de détruire l'arbre par la racine, quel secours leur avez-vous porté? Vous n'avez pas même entendu leurs cris de détresse!

Où sont les avertissements, les apologies savantes de nos Bossuet, de nos Fénelon, contre les Jurieu et les Spinosa de nos jours? Où est la réfutation des systèmes et des conclusions d'un Gésénius sur Isaïe, d'un Ewald sur les Psaumes, d'un Bohlen sur la Genèse, d'un de Wette sur le corps entier des Écritures? Ce sont là, d'une part, des œuvres véritablement hostiles, puisqu'elles ne laissent rien subsister de l'autorité catholique, et, de l'autre, de savants auteurs qui semblent parler sans nulle autre préoccupation que le désir sincère de la vérité. Il ne suffit pas de les maudire, il faut les contredire avec une patience égale à celle dont ils ne se sont pas départis.

Assurément il est plus facile de s'adresser, comme vous le faites, à une vaine abstraction, poursuivant et terrassant les imaginations que vous vous créez pour cela; mais ce détour ne peut satisfaire personne; car l'ennemi ne se déguise pas, il ne recule pas : au contraire, il vous provoque depuis longtemps. Il est debout, il parle officiellement dans les chaires et les universités du Nord; et, pour nous, simples laïques, que pouvons-nous faire, sinon vous presser de répliquer enfin à tous ces savants hommes qui ne vous attaquent pas sous un masque, qui ne vous harcè-

lent pas, ne vous provoquent pas en fuyant, mais qui publiquement prétendent vous ruiner à visage découvert?

Répondez donc sans tarder, il le faut; répondez sans tergiverser, mais aussi sans calomnier personne, et, ne vous servant que des armes loyales de la science et de l'intelligence, revenez au plus tôt là où est le péril; quittez les ombres sur lesquelles le triomphe est aisé. Entre vos adversaires qui, tranquillement, chaque jour, vous arrachent des mains une page des Écritures, et vous qui gardez le silence ou parlez d'autre chose, que pouvez-vous demander de nous, sinon que nous consentions à suspendre notre jugement aussi longtemps que vous suspendrez votre réponse?

Avant de songer à attaquer, songez donc à vous défendre, puisque, encore une fois, la philosophie, la philologie, la théologie du Nord, se vantent, à la face du ciel, de vous avoir enlevé les fondements de votre autorité, en détruisant, sous vos yeux, l'autorité de l'Écriture, sans que vous paraissiez seulement vous apercevoir de ce qui vous manque! Êtes-vous décidés à laisser effacer sous vos yeux, et sans rien dire, jusqu'à la dernière page des livres révélés? Certes, ce serait-là le spectacle le plus inouï dont on eût entendu parler, que de vous voir triompher quand il faudrait gémir! Vous parlez de Voltaire, de Locke, de Reid; mais ils sont morts : ce sont les vivants qui vous assiégent, et ce sont eux dont vous ne vous inquiétez pas! Et c'est le moment que vous choisissez pour vous enorgueillir de la victoire! et vous parlez, vous agissez comme si rien ne s'était passé! Avouez que c'est là un triomphe effrayant; si vous avez des ennemis, ils doivent désirer qu'il ne finisse pas.

D'où est venue cette illusion? d'une situation fausse pour tout le monde. Les concessions trompeuses que se

sont faites mutuellement la croyance et la science n'ont servi qu'à les altérer l'une et l'autre. L'orthodoxie, qui a voulu pendant quelque temps s'identifier avec la philosophie en a pris les formes et le manteau. De son côté, la philosophie s'est vantée d'être orthodoxe; déguisant ses doctrines, elle a souvent affecté le langage de l'Église; après l'avoir bouleversée au siècle dernier, elle a prétendu, dans celui-ci, la réparer sans la changer. Dans cette confusion des rôles, que de pensées, que d'esprits ont été faussés! et, pour résultat, quelle stérilité!

Enchaînée par cette fausse trêve, la tradition, transformée, altérée, méconnaissable, avait perdu son propre génie. La langue même se ressentait de ce chaos. On ne parlait plus de l'*Église*, mais de l'*école* catholique. D'autre part, que devenait la philosophie sous son masque de chaque jour? Obligée de détourner le sens de chacune de ses pensées, se ménageant toujours une double issue, l'une vers le monde et l'autre vers l'Église, parlant à double entente, elle retournait à grands pas vers la scolastique, dont elle avait pris déjà soin d'exalter par avance les services et le génie. A petit bruit, sans scandale, on marchait en France à la ruine de la religion par la philosophie, et de la philosophie par la religion, ou plutôt au néant, puisque le véritable néant, c'est d'habiter le mensonge; c'est, pour le croyant, de déguiser sa croyance sous l'apparence du système; c'est, pour le philosophe, de déguiser sa philosophie sous les insignes de ceux qui la combattent.

Les attaques violentes, injustes, quelquefois calomnieuses, qui viennent de retentir sur tous les tons, peuvent donc avoir le grand avantage de replacer chacun dans sa condition naturelle. Il faut même, jusqu'à un certain point, féliciter l'Église de s'être lassée la première de la trêve menteuse que l'on avait achetée si chèrement de part

et d'autre; et nous ne songerons pas à nous plaindre, si tout cet éclat peut ramener sur le terrain de la vérité les sectes religieuses et les sectes philosophiques, qui semblaient, d'un commun accord, vouloir également s'y soustraire.

Tout serait, en effet, perdu, si la même indifférence qui se glisse peu à peu dans la vie civile, si les mêmes transactions, les mêmes accommodements, les mêmes déguisements où s'use la société politique, pénétraient jusque dans les plus hautes régions de l'intelligence, dans le domaine des croyances et des idées; si là aussi le faux et le vrai avaient les mêmes couleurs, si l'on passait indifféremment de l'un à l'autre, de la gauche à la droite, de la droite à la gauche; si, au moyen d'une sorte d'idiome parlementaire, on pouvait flatter, caresser tout ensemble le mensonge et la vérité, le bien et le mal, le ciel et l'enfer, réduisant à la fois la croyance et la science à une pure fiction, que l'on admet aujourd'hui, que l'on rejette demain, et renversant ainsi le mot de Pascal : *Mensonge en deçà des Pyrénées, mensonge au delà, vérité nulle part!* Plutôt que d'assister à un pareil dénoûment, nous aimons mieux encore voir se réveiller contre nous et nos amis la colère et l'anathème des tièdes.

A-t-on bien songé, cependant, à quoi l'on s'engage, quand on parle d'un enseignement strictement catholique? Celui-là mériterait ce nom qui déduirait de la seule tradition ecclésiastique le fondement de toutes les connaissances, et détournerait, de gré ou de force, le sens de tous les faits pour les rapporter à un système conçu, adopté d'avance, les yeux fermés, sans discussion, sans examen, sans observations. Après cela, un seul moment de liberté, d'impartialité pour la raison humaine, et tout cet échafaudage d'orthodoxie disparaît sans retour; il ne reste qu'une

opinion monstrueuse qui, affectant tout ensemble l'autorité de l'Église et celle de la science, compromet la première en parodiant la seconde. Imagine qui le voudra une géologie, une physique ou une chimie sur le fondement de la légende dorée.

Dans le fond, la vieille querelle du clergé et de l'Université n'est rien autre que celle qui partage l'esprit humain. Le clergé, dans cette lutte, représente la croyance; l'Université, la science; et il faut que chacune de ces voies soit suivie jusqu'au bout, sans entraves. C'est même en se développant librement, chacune dans son domaine, que ces deux puissances peuvent un jour se rapprocher et s'unir, tandis qu'en prétendant soumettre l'une à l'autre par la seule autorité du plus fort ou du plus grand nombre, on ne fait rien en réalité que détruire l'une ou l'autre. Que serait aujourd'hui la science, si, dans la physique, elle n'eût osé, par l'astronomie de Galilée, contredire l'astronomie de Josué, et dans la philosophie, par le doute méthodique de Descartes, suspendre l'autorité de l'Église?

Cette liberté, qui d'abord a été le principe de la science, est devenue le principe de la société civile et politique, de telle sorte que l'État ne peut plus même professer officiellement dans ses chaires l'intolérance, ni le dogme : *hors de l'Église point de salut*. Car ce serait professer le contraire de son dogme politique, suivant lequel catholiques, luthériens, calvinistes, sont également appelés et élus sans distinction de croyance.

D'où il suit que l'enseignement qui mentirait à la loi serait celui qui, au nom d'une Église quelconque, voudrait condamner, anathématiser, proscrire moralement toutes les autres; la doctrine schismatique serait aujourd'hui celle qui, au lieu de chercher dans chacune des croyances établies et reconnues la part de vérité et de

grandeur qui y est renfermée, prétendrait les immoler à une seule. Voilà l'enseignement qui se mettrait véritablement en contradiction, non pas seulement avec l'esprit de ce siècle, mais avec la loi fondamentale de la France. En supposant qu'on lui abandonnât pour un moment le champ sans discussion, on voit assez que la lutte ne serait plus entre des opinions, mais entre la loi constitutive de ce pays d'un côté, et les sectaires de l'autre. Malgré la clémence de l'opinion, nous conseillons à ces derniers de ne pas recommencer, en la harcelant, un jeu qui leur a déjà coûté cher. Ce ne serait pas toujours le combat de la mouche et du lion.

DISCOURS

SUR GEOFFROY SAINT-HILAIRE

Après tant d'éloquents hommages adressés par des confrères à cet illustre mort, permettez qu'un homme qui n'a pour le pleurer ici d'autres droits que l'amitié et l'assentiment de sa famille ajoute un dernier mot.

M. Geoffroy Saint-Hilaire nous appartient à tous comme une portion de ce patrimoine de gloire que la France distribue au moindre d'entre nous. Il est certain que l'histoire de la Révolution et ces grandes campagnes d'Égypte, d'Espagne, de Portugal, ne seraient pas entières pour nous, si nous ne voyions en même temps la science, avec M. Geoffroy Saint-Hilaire, suivre le chemin de l'épée et faire tourner au profit de la civilisation les bouleversements de la guerre. M. Geoffroy Saint-Hilaire, en Égypte, aux pyramides, explique et agrandit la destinée de Napoléon, comme Aristote agrandit Alexandre.

Pour que l'on sache tout ce que la France peut rassembler et faire à la fois, il faut qu'il se trouve un homme qui depuis 1792 jusqu'à 1815 et 1830, avec une suite admirable, poursuive sans jamais s'arrêter une même pensée au milieu du fracas des révolutions et des batailles. La terre est remuée pendant plus d'un demi-siècle; les gouvernements passent, Napoléon tombe, une autre dynastie se montre et disparaît, et sur ce sol perpétuellement ébranlé, dans cette sorte de siége que soutient la

France contre le monde, il y a ici un penseur, un autre Archimède que rien ne distrait, que rien ne déconcerte, qui, les yeux attachés sur la création, en cherche les mystères avec sérénité, comme s'il n'appartenait pas à la région des orages. Quand enfin la France est matériellement vaincue, la pensée obstinée de ce grand esprit envahit l'étranger; et le plus grand écrivain de l'Allemagne, Gœthe, semble ne s'être familiarisé avec toutes les sciences que pour inaugurer et populariser dignement dans le monde la victoire toute française de M. Geoffroy Saint-Hilaire.

Comment se fait-il qu'avec si peu d'amour du bruit et de l'éclat, cet homme, tout entier retiré dans la science, soit devenu populaire parmi nous? c'est que l'idée qu'il a mise en lumière est à beaucoup d'égards le fond de notre époque. Désir, pressentiment, nécessité d'une vaste unité, c'est là ce qui travaille le monde. M. Geoffroy Saint-Hilaire véritable génie précurseur, a établi dans la nature et la science ce principe harmonieux que nous cherchons encore dans le monde civil, politique et religieux. Voilà par où les travaux de cet esprit créateur se lient au travail de tout le genre humain ; et, comme il est d'abord arrivé à ce fonds d'unité que tout le monde recherche par différentes voies, il a mis sans y songer tout le monde dans les intérêts de sa gloire. Nous n'étions pas tous capables de suivre chacun de ses pas ; notre ignorance, notre impuissance, nous arrêtaient ; mais nous nous disions : Il nous devance , il va où le siècle arrivera ; nous marchions avec une confiance assurée vers l'avenir, sachant qu'il le possédait déjà dans l'ordre de la science et de la nature.

En même temps que la science était chez lui toute créatrice, elle avait je ne sais quel grand caractère antique et religieux. Quel enthousiasme persévérant dans un temps

où l'on prétend qu'il n'en existe plus! Quelle grandeur! quelle amplitude naturelle dans les conceptions! quelle simplicité patriarcale! quel élan, quel ravissement intérieur de l'homme qui passe sa vie à découvrir et à créer! Il est de la famille des Archimède et des Keppler! On l'a accusé d'être poëte; oui, sans doute, il l'était comme ces grands hommes par un pressentiment plus soudain, plus impérieux, plus divinatoire de l'exacte vérité.

Après avoir reçu tant de lumières de cet esprit dans sa force, il nous restait à apprendre de lui, depuis dix ans, comment il faut mourir. Il était devenu aveugle comme Galilée; mais sa sérénité n'en a pas été troublée un moment. Il souriait encore à ces merveilles de la terre et du ciel qu'il voyait, comprenait, découvrait des yeux de l'esprit. On sentait dans cette paix incroyable un homme qui avait bonne conscience des lois et du plan caché du Créateur. Il avait été initié aux travaux secrets de la Providence; et de ce spectacle il avait rapporté la sérénité du juste. Quoi de plus sublime que cette mort du génie qui, ainsi dirigé et conduit, est la sainteté même de l'intelligence! Il s'approche en souriant de la Vérité sans voile. A la fin il descend ici sans rien craindre dans l'éternelle science.

Où est celui d'entre nous, où est le souverain qui ne désirerait une fin semblable? Et puissent ces paroles retentir jusqu'au fond de cette maison vide, hier encore si remplie par ce grand mort, dont la veuve et la fille inconsolables prêtent l'oreille pour entendre ce dernier bruit autour de cette fosse. Elles nous l'ont conservé pendant dix ans, Messieurs, au delà du terme marqué par la nature, ces pieuses mains qui ne l'ont quitté dans cet intervalle ni jour ni nuit! En goûtant cette merveille de la piété conjugale et filiale, il disait, ce vrai juste : Je

suis presque heureux d'être aveugle! Qu'elles soient récompensées, ces nobles femmes, par la double immortalité de celui qu'elles pleurent, d'autant plus que le fils et le frère qui leur reste nous rappelle l'époux et le père qui n'est plus.

Parmi tant de familles qui ont apporté ici ce qu'elles avaient de plus cher, combien peu ont obtenu ce qu'aucune mort ne peut vous enlever! Elles se sont retirées presque toutes, les mains vides et sans aucune consolation présente. Pour vous, au contraire, vous emportez, avec la gloire du nom qui est le vôtre, une immortalité visible, signe permanent de celle que nos yeux ne peuvent pas discerner.

M. Geoffroy Saint-Hilaire a accompagné nos armées dans leur route triomphale? N'est-ce qu'un pur hasard qui veut qu'il soit couché en ce moment tout à côté de son ami le général Foy? Qui, parmi vous, ne se souvient de cette séance d'une de vos académies où Cuvier raconta comment le dévouement de Geoffroy Saint-Hilaire a sauvé du massacre du 2 septembre votre grand Haüy? L'assemblée tout entière applaudit; un homme traverse la foule, il se jette dans les bras de Geoffroy Saint-Hilaire et lui dit : Cher ami, cœur, âme, génie, vous avez tout pour vous ! Cet homme, c'est le général Foy.

Il attendait ici quelqu'un. Il fallait que le guerrier et le savant fussent de nouveau réunis. Maintenant ces deux frères par la gloire se touchent ici dans la mort.

Adieu, esprit donblement immortel, toi qui étais si indulgent sur la terre, ne méprise pas en ce moment mon hommage ! Je te dis adieu au nom de tous ceux dont tu ouvres la carrière ! Aide-moi de ta lumière et de ta vertu ! La meilleure chose de ma vie sera toujours d'avoir obtenu ton amitié.

—

INTRODUCTION

A LA

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

AVERTISSEMENT

J'avais vingt et un ans lorsque j'ai écrit cette introduction. Le lecteur me pardonnera de mettre ces premières pages sous la protection du nom de Goethe. C'est seulement après sa mort que j'ai su que ce grand homme n'avait pas dédaigné de recommander cet essai à l'attention publique, par l'article suivant de son ouvrage, *Art et Antiquité :*

« Nous recommandons l'introduction dont le traducteur a fait précéder son travail, à ceux qui ont pour mission de tenir le public au courant des œuvres nationales et étrangères. Cette introduction, aussi bien que la traduction elle-même, nous a fourni matière à de belles considérations. Nous nous contenterons d'en indiquer une seule. Un ouvrage composé en Allemagne, il y a plus de cinquante ans, influe d'une manière incroyable sur la culture de notre nation. Aujourd'hui que cet ouvrage a produit parmi nous ses principaux résultats, le voilà qui reparaît en France dignement apprécié. Là il agira

avec la même puissance sur une nation placée dans la civilisation à un degré aussi élevé. Il exercera l'influence la plus humaine sur la masse qui aspire à de plus vives lumières[1]. »

La jeunesse sera mon excuse, si je me suis précipité, dès le premier pas, avec témérité dans les questions les plus profondes de la destinée humaine. Je ne puis m'empêcher de voir que tout ce que j'ai écrit depuis ce jour-là était renfermé dans cette première ébauche : la liberté conçue comme fondement et substance de l'histoire civile; l'ordre moral qui domine le chaos des événements; le règne de la conscience s'élevant au-dessus des règnes aveugles de la nature; l'humanité représentée et enveloppée en germe dans chaque homme; l'individu qui réfléchit les destinées de l'espèce; la perception confuse de l'humanité antérieure dans chaque homme qui vient au monde; toutes ces idées n'ont fait que s'affermir en moi, à mesure que j'ai vécu. Et que servirait de vivre si l'âge mûr ne confirmait la jeunesse, si la vieillesse ne confirmait l'âge mûr? C'est alors que nous serions un roseau, et le plus misérable de tous.

E. QUINET.

Bruxelles, 3 juin 1857.

[1] Gœthe, t. XLVI, p. 173.

INTRODUCTION

A LA

PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ[1]

I

C'est une grande gloire pour les peuples modernes d'avoir conçu l'histoire universelle. Ce point de vue transcendental est resté entièrement inconnu des anciens ; ils se confiaient trop fermement dans l'état présent des choses, ils avaient vu trop peu de ruines, pour penser jamais que les annales du monde eussent à révéler d'autre vérité que le maintien de la loi contemporaine. Au commencement, quand les nations, avec une énergie naissante, s'établirent sur un sol jeune comme elles, à peine si elles croyaient devoir mourir un jour ; et chacune d'elles, se faisant le centre et le but de l'univers, se proposait elle-même à l'adoration du genre humain. Mais, quand chacune de ces idoles eut péri à son tour, le monde qui leur avait donné sa foi commença à s'inquiéter et à chercher au delà le prix du sang versé et des travaux des générations qui avaient précédé. Alors, pour tout achever, ap-

[1] 1825.

parut une croyance nouvelle, qui transporta les esprits par delà les limites de l'espace et du temps, en sorte qu'en contemplant l'immuable et l'absolu, on se mit à s'effrayer de tout ce qui n'est pas éternel. De ce jour, on fut moins avare des siècles : on comprit qu'ils pouvaient être prodigués sans danger; et les empires, qui jusque-là semblaient si permanents, remplirent les âmes d'épouvante par la brièveté de leur existence et la rapidité de leur chute. La pensée ne se reposa plus sur chacun d'eux isolément. Pour combler le vide, on les ajouta les uns aux autres; on les embrassa tous d'un même regard. Ce ne furent plus des individus qui se succédèrent les uns aux autres, mais des êtres collectifs qu'on resserra dans d'étroites sphères. Puis, voyant que cela encore ne servait qu'à manifester le néant, on s'appliqua à chercher s'il n'y aurait pas du moins, au sein de cette instabilité, une idée permanente, un principe fixe autour duquel les accidents des civilisations se succéderaient dans un ordre éternel. Comme on avait ramené la vie individuelle, ou la carrière d'un peuple, à une pensée dominante, dont l'une ou l'autre était le développement, on s'étudia à coordonner la succession des empires à une seule et même loi.

Et parce que le fait qui venait de donner cette haute direction à l'histoire, presque réduite sous l'influence du despotisme à la forme incomplète et dégradée de la biographie, était d'une nature prodigieuse, l'univers resta promptement convaincu que c'était là le but qu'il cherchait et la grande pensée qu'il avait à accomplir. On crut apercevoir qu'une main invisible poussait de toutes parts les hommes et les empires à servir les progrès de la loi du Christ; qu'au-dessus des circonstances locales, des développements individuels, une destinée commune ra-

menait tous les phénomènes du monde civil à cette grande œuvre de la Providence. Cette idée est la première qui ait marqué l'histoire d'un caractère philosophique, parce qu'elle assignait aux actions humaines un but, un enchaînement, un élément de fixité. On en découvre les traces dans les Méditations de saint Augustin. Déjà cette pensée est clairement développée par Eusèbe et par Sulpice-Sévère : rien n'est plus facile que d'en suivre les grossières applications dans toute la suite du moyen âge, jusqu'à ce qu'elle vienne tomber aux pieds de Bossuet[1]. Comment il l'a recueillie, on le sait, et par quel art l'histoire du genre humain devint une sublime épopée qui a son commencement, ses péripéties, son unité, son merveilleux, et dont la manifestation du Dieu-Homme est le digne dénoûment.

Ainsi la même croyance qui avait agrandi la sphère de l'histoire se posa elle-même comme centre de toutes les activités humaines ; le christianisme proposa le problème de la nouvelle science, et la solution qu'il en donna, ce fut le fait de son existence. Tant que la conscience admit ce fait comme une conviction primitive, essentielle, inhérente à sa nature, cette solution fut admirable. Car quelle autre destinée pouvons-nous imaginer digne de l'univers, si ce n'est de voir l'Être éternel, infini, s'associer à lui, influer sur ses formes et marcher avec lui ? Aujourd'hui même que le génie de l'analyse et le scepticisme semblent avoir tout changé, nous n'avons pas d'autre croyance historique. Seulement ce qui était particulier est devenu général ; ce qui avait été touché au doigt est devenu impalpable ; ce qui avait paru dans tel lieu, dans tel siècle, est devenu l'œuvre de tous les lieux et de tous

[1] Voyez la *Philosophie de l'Histoire de France.*

les siècles. Mais, nous aussi, nous croyons que les tribus de Jacob, que les anciens peuples des bords de l'Euphrate, que les Ammonites et les Moabites sont tous entraînés, par une loi unique, à la révélation de Dieu, c'est-à-dire à la raison, à la justice, à la liberté, exprimées par des formes. De plus, nous savons que la couronne d'épines, que l'hysope et le fiel ne seront point épargnés; s'ensuit-il qu'aucun de nous se repose dans le sein de l'absolu, avec moins de confiance que le disciple bien-aimé sur l'épaule de *celui qui allait être immolé?*

De tous les êtres soumis aux forces organiques, l'homme seul a la conscience des temps qui ont précédé son individualité; avec lui vivent sur la terre des millions de créatures pour qui les annales de l'univers remontent à un jour, à une heure d'antiquité. L'homme seul ne mesure pas le développement des choses sur la succession fugitive des impressions qui se sont multipliées pour lui. En vain, dans son cercle restreint, la douleur, la haine, les affections diverses, ont laissé dans son souvenir de longues, de brûlantes empreintes; il classe tout cela, impartialement, dans l'échelle immense des âges et des destinées. Dans sa nature complexe, il sent en lui, il reconnaît en lui l'œuvre combinée des siècles. Seul, il sait qu'avant qu'il fût né, des êtres semblables à lui ont préparé, à leur insu, la place qu'il occupe aujourd'hui dans le temps. Seul, il sait qu'il meurt, et que tout lui survit, et l'univers qui le repousse, et l'humanité dont il fait partie. Quels seront les formes et les individus qui se reproduiront après lui? il l'ignore. Mais il sait qu'au-dessus des formes qui passent s'élève la puissance de la raison, de la justice, de la liberté, qui vont s'accroissant de chaque année qui s'écoule, de chaque vertu qui s'exerce en silence. Produit des âges, l'humanité, être impalpable, toujours mouvant,

toujours changeant, explique toutes les existences en les absorbant toutes ; et l'empire qui s'écroule, et le cœur qui se brise, vont l'un et l'autre se perdre dans son sein, et le modifier de leur substance. Ainsi la mort n'est plus qu'une transformation ascendante, la vie des peuples qu'un court moment dans la vie universelle, une feuille d'un arbre, une page d'un livre, où nous nous efforçons de déchiffrer l'instant présent à travers les révélations du passé.

Au reste, il ne suffisait pas d'avoir conçu l'histoire de l'humanité. Comme tout système qui n'est pas renfermé dans un fait primitif, l'histoire, considérée scientifiquement, ne peut se servir à elle-même de point de départ. Tant qu'elle se présente isolée, sans connexion établie avec un point fixe, une vérité éternelle, dont elle est le développement externe, elle n'est qu'une collection de formes : pittoresque, dramatique, sans doute ; mais la plus frêle, la plus variable, la plus précaire de toutes, elle ne vit que de contradiction et d'incertitudes, toujours prête à se récuser et à s'égarer, si ses témoignages éphémères viennent à lui manquer. Dans les autres classes de faits, quelque contingents qu'ils puissent être, on aperçoit du moins, dans un lieu de l'espace et du monde réel, des manifestations présentes, qui ont avec eux des rapports nécessaires. Mais, ici, où est le lieu des corps, où est l'objet qu'on puisse toucher ? L'homme a conservé de ses anciennes années des souvenirs qu'il raconte avec complaisance. Peut-être, combien de faux leurres, d'espérances fugitives ne prend-il pas, à son insu, pour des événements réels ! Ce qui n'a jamais eu vie sur la terre, que sais-je, un fantôme éphémère, une image décevante, qui un jour est apparu à la pensée, tout cela vaut la réalité, qui a le plus opprimé le monde de son poids ; et

rien dans l'histoire ne distingue l'être du non-être ; et ils subissent des phases, des altérations semblables ; ils se rapprochent, se mêlent, se confondent ; tant nos passions les plus brûlantes laissent de faibles empreintes sur les objets, et si promptement les traces de l'homme sont effacées par le souffle des âges! C'est un monde qui ne m'instruit de sa présence que par le bruit de sa chute ; sa loi est de changer ; son essence est de n'en avoir aucune. Si le retentissement de ses ruines venait à s'arrêter, je ne saurais plus rien de lui ; bien plus, il aurait cessé d'être : sous peine de disparaître il faut qu'il ne conserve pas même une apparence de durée ; chose étrange, son existence ne se révèle qu'en révélant son néant.

Restait à fonder la science en introduisant dans l'histoire des éléments de fixité, en donnant un caractère de consistance aux phénomènes jusque-là éphémères; presque insaisissables, dont elle se composait. Or ce n'était point du sein de l'instabilité, ni du chaos des âges, que pouvaient sortir l'immuable et l'éternel. Le désordre ne pouvait pas lui-même enseigner l'ordre universel. Il fallait sortir du cercle des vicissitudes, quitter les formes précaires des empires et des faits traditionnels, remonter par delà les traces de la civilisation, devancer l'expérience de l'humanité, jusqu'à ce que l'on vînt à rencontrer un être, un fait irrécusable qui eût avec elle, même avant qu'elle fût, les rapports que la loi conserve éternellement avec le phénomène, non encore existant, qui doit servir un jour à la manifester. Jusque-là, flottante au hasard, au milieu de la confusion des scènes historiques, et des vaines images de la tradition, à peine la pensée est-elle remontée à l'essence des formes et des mouvements des peuples, qu'elle s'y arrête avec joie. Il ne s'agit point ici de quelques règles passagères que l'humanité peut rejeter,

quand le mouvement progressif a détruit l'harmonie qui existait entre elles et la raison générale. Conséquences nécessaires d'un fait inaltérable comme elles, sans jamais ni diminuer, ni grandir, ces règles étaient avant que fussent les empires et les langues. Par elles, les temps ont un lien, les générations un but; l'énigme du genre humain s'explique à mesure que les phénomènes, naguère si frêles, empruntent de leur concordance avec le monde des idées une consistance et une valeur réelle. La loi que les faits expriment dans l'univers visible les marque de son sceau; elle pénètre tout le système des actions humaines, pour leur donner véritablement l'être. Ce ne sont plus de purs symboles que les siècles se renvoient en passant. Brisez-les, vous trouverez la loi; la loi qui les conserve intacts, qui répand en eux la force, la sagesse, l'ordre et l'harmonie.

Je ne sais rien au monde des choses qui m'ont précédé dans le temps. Jamais ma pensée n'a remonté plus loin que les souvenirs de mon enfance. Ce que furent mes pères, je l'ignore entièrement. Jamais les noms de Rome, d'Athènes, de Jérusalem, n'ont frappé mes oreilles : jamais mon cœur ne s'est ému pour Sydney, Jeanne Gray, Thémistocle, Philopœmen. J'ai rencontré sur mon chemin des ruines, sans m'inquiéter de demander à personne pourquoi elles sont là, et qui les y a laissées. Sans doute j'aurai perdu ainsi beaucoup de consolations dans mes misères, et d'imposantes leçons dans mes égarements. Mais enfin, si, au sein de cette ignorance, je connais la loi suprême des nations, le type idéal de leurs diverses périodes, si je suis arrivé jusqu'à l'essence même des mouvements et des formes ; si, en supposant que des empires m'aient précédé dans la durée, je puis dire quelle est la pensée, l'élément rationnel qu'ils ont manifesté ; cette connais-

sance, la seule que j'aie, mais éternelle, immuable, qui m'est coexistante, et qui sera encore quand je ne serai plus, est-elle, au fond, moins parfaite que la vôtre, vous qui avez prêté votre pensée à toutes les vicissitudes des âges, à tous les concours des images les plus fugitives, qui avez composé votre science de contingences éphémères, d'individualités toujours défaillantes que ni vous ni moi ne pouvons ni rappeler ni prolonger un seul instant?

II

Ainsi tombée dans les bornes du monde, la *science nouvelle* dut en subir les lois. Jusque-là errante, indécise, plus ou moins mêlée aux questions du jour et du lendemain, il fallut que l'esprit humain la revêtît de ses formes, et que, fidèle à ses deux méthodes, il la marquât d'une double empreinte. L'éternel débat de l'Académie et du lycée, du spiritualisme et de la sensation, s'étendit à l'histoire, et enferma dans sa querelle un nouveau concours d'objets. Deux hommes parurent alors, Vico et Herder, qui représentent chacun à sa manière les deux écoles qui venaient de naître, et qu'ils avaient créées. Tous deux pleins de génie, zélés novateurs, puissants par l'âme et les convictions : l'un enthousiaste avec méthode, recueilli dans sa force, concis, nerveux jusqu'à la rudesse; l'autre, éclatant de poésie, brillant de jeunesse et d'aspirations, paré comme la nature qui le séduit par les formes, riche, abondant, sans obscurités, sans mystères, mais non pas sans profondeur ; il était permis de penser que leur cortége serait nombreux et leur influence immédiate. Mais, soit qu'ils eussent devancé le monde de quelques pas, soit que l'ancienne lutte, venant alors à se ré-

veiller, ait tout entraîné dans sa sphère, il est certain qu'il ne leur resta qu'un petit nombre de disciples, et aujourd'hui même leur gloire est loin d'être égale à leur génie.

Qu'a fait le Napolitain Giambattista Vico? Le premier, il a posé les lois universelles de l'humanité. De la représentation il s'est élevé jusqu'à l'idée, des phénomènes jusqu'à l'essence. Frappé du principe de la nature identique de toutes les nations, il a rassemblé les phénomènes qui sont communs à chacune d'elles, dans les diverses périodes de la durée; et, leur ôtant la couleur et l'individualité, il a composé de leur ensemble une histoire abstraite, une forme idéale, qui tient de tous les temps, se reproduit chez tous les peuples sans en rappeler spécialement aucun. Ce qui nous apparaît de la succession des nations, de leur naissance, de leurs développements, de leur grandeur, de leur chute, n'est que l'expression du rapport du monde avec cette indestructible cité. Elle s'abaisse vers lui et le marque de son empreinte; de là, une suite indéfinie de ruines, d'empires naissants, de trônes brisés, de changements, de débris qui tous ont leurs représentations dans l'absolu. Les peuples, à mesure qu'ils se succèdent dans l'ordre des temps, entrent en rapport avec cette cité idéale, et s'établissent dans son enceinte; ils la parent de leurs couleurs, et, pendant qu'ils existent par elle et en elle, ils lui communiquent en retour un mouvement apparent; ils la revêtent de tous les emblèmes que des époques diverses leur ont apportés : ils promènent quelque temps leur gloire ou leur misère, dans ses immuables labyrinthes; ils font entendre en passant leurs voix sous ses voûtes silencieuses; quand ils périssent; elle ne périt point : elle se dégage de leurs ruines, et reparaît toute radieuse dans la région des idées.

Cependant, où trouver ces annales impérissables qu'aucune main n'a écrites, qu'aucune tradition n'a portées jusqu'à vous? — Dans le fait de la Providence, manifesté sur la terre par les lois de la pensée humaine. C'est dans ce système du monde intelligible, partout identique à lui-même en son essence, que reposent les idées qui donnent aux nations leurs formes et leur mode d'existence. Livrés tout au présent, les peuples et les civilisations s'agitent, se heurtent, se précipitent dans le temps ; mais ces idées mères restent immuables dans un inaltérable repos. Quand tout disparaîtrait sur la terre, empires, monuments, noms épars, ruisseaux de sang, elles n'en existeraient pas moins ; et cette histoire qui les renferme ne serait pas pour cela moins remplie, ou plus impossible à tracer ; car si les faits s'introduisent dans ces annales de la cité des idées, ils ne sont pourtant que de purs symboles qui confirment la science, sans lui servir de fondements[1].

Imaginez quelque méthode contraire en tout à celle de Vico, ce sera la méthode de Herder. Si le premier donne pour point d'appui à la série des actions humaines la pensée dans sa sublime essence, le second s'élève de la manifestation la plus grossière de l'être matériel ; il enchaîne dans une seule idée, partout présente et partout modifiée, l'espace qui renferme les forces de la création, et le temps qui les perfectionne en les développant. Depuis la plante qui végète, depuis l'oiseau qui fait son nid, jusqu'au phénomène le plus élevé du corps social, il voit tout procéder *à l'épanouissement de la fleur de l'humanité*, les mondes se débrouiller du chaos, l'être organique préparer, par des modifications successives, la substance dont les siècles s'emparent pour l'élaborer à leur tour. Par quel enchaî-

[1] Vico, *Scienza nuova d'intorno alla commune natura delle nazioni.* 1725.

nement merveilleux toutes les formes se préparent l'une l'autre ! Dans cette série immense, tous les intervalles sont remplis; des êtres mixtes servent de transition entre des natures entièrement dissemblales. Chacun remplit sa mission en développant ses germes, en produisant ce qu'il peut produire. De plus, ce mouvement des choses n'est pas un vain conflit de pouvoirs, qui se limitent et s'altèrent sans que de là ne ressorte une idée dominante, que chaque être accomplit dans sa sphère. Si aucune activité n'est en repos, aucune n'est rétrograde. Par une identité admirable, les forces vives s'avancent toutes d'une forme inférieure à une forme supérieure, de la pierre à la plante, de la plante à l'animal. En suivant ainsi la marche des choses, Herder recueille en passant toutes les analogies que lui présentent les divers degrés de la création ; et quand, enfin, il arrive sans secousse, par une voie uniforme, jusqu'à l'homme, il n'a point à s'étonner de ses merveilles : il reconnaît en lui l'être que préparait, qu'annonçait le concours des formes et des instincts qui se sont succédé devant lui.

A peine s'est-on élevé jusqu'au premier élément de l'humanité, que le système prend un caractère singulièrement neuf et hardi. La création se divise dès lors en deux mondes. Immobile comme l'espace où il déploie ses pouvoirs, l'un a beau changer ses saisons, ses climats, ses fléaux, ses bienfaits ; identique à lui-même, ce mouvement apparent n'est rien qu'un éternel repos. L'autre, qui est le monde civil, se meut dans le temps, et n'est pas moins changeant que lui. Il fuit d'une aile rapide, il s'égare, il se brise, il se recompose, il grandit, il diminue. Variable à l'infini, le suivez-vous dans sa course, il vous épuise en vains détours, sans que vous sembliez approcher d'aucun but; détournez-vous les yeux, bientôt vous avez peine à

le reconnaître, tant ses premières formes ont reçu de développements.

Herder fait naître ces deux mondes l'un de l'autre, ou plutôt il n'en fait qu'un seul et même être. Si les lois physiques ont construit l'univers, les lois de l'humanité ont construit le monde de l'histoire. Or, comme l'homme n'est dans sa nature multiple que l'abrégé le plus complet, et, pour ainsi dire, le point central de toutes les forces organiques, les lois de son espèce ne sont autres que celles de la création inerte, qui vont de toutes parts se réunir en lui, pour se manifester sous des formes correspondantes. Si la nature s'efforce à travers mille modifications, d'élever son ouvrage jusqu'à la puissance de la pensée, celle-ci poursuit la voie du perfectionnement à travers les vicissitudes des siècles et des civilisations ; il y a, dans cette chaîne non interrompue, à la fois correspondance dans les phénomènes, unité dans la loi.

De là Herder n'arrive point brusquement au milieu des mouvements de l'histoire. Il commence par étudier la scène avant qu'elle soit remplie, et que le tumulte des événements l'empêche de marquer avec précision les accidents du sol. La demeure de l'homme détermine déjà, par les circonstances du voisinage, des habitudes qui deviennent des lois. Avant qu'aucune action humaine eût paru dans le monde, les chaînes des montagnes, les replis de terrain, les sinuosités des rivières et des fleuves, marquaient déjà en traits ineffaçables la physionomie future de l'histoire. C'est avec un admirable instinct que Herder suit le contour des rochers et des fleuves, qu'il s'égare dans les déserts, qu'il pénètre d'un regard tout l'intérieur d'une contrée, pour retrouver dans la nature externe le premier mobile des penchants et des déterminations des peuples. Au milieu de cette nature toute nouvelle, où aucun sen-

tier n'est encore tracé, la marche est si bien assurée, les couleurs sont si vives, si pénétrantes, que cela rappelle les premiers jours du monde naissant, quand l'Éternel montrait à l'homme sa demeure, et lui apprenait le nom des animaux qui l'entouraient, et des fleurs qu'aucun souffle n'avait encore flétries. Un illustre voyageur[1] cite les descriptions des zones par Herder comme des chefs-d'œuvre inimitables de vérité et d'éloquence pittoresque. On comprend, en effet, qu'il doit y avoir plus d'un rapport entre le génie qui pénètre la physionomie morale des peuples qui ne sont plus, et celui qui pressent les convenances naturelles et l'aspect d'une contrée qu'il n'a point visitée.

Mais où est le personnage qui doit remplir la scène? La terre est encore nue et désolée ; il faut qu'il surgisse du sein des forces qu'elle renferme, et cela sans que nous perdions de vue un seul instant la chaîne des choses qui le précède et qui nous sert d'appui. Sans doute, il a en lui des aptitudes, des instincts propres qui expliquent d'avance le long drame qu'il est appelé à représenter. Je ne puis dire quel intérêt le tableau physiologique des facultés humaines emprunte d'un pareil point de vue. Les puissances de l'humanité sont encore oisives, il est vrai ; mais déjà on aperçoit de loin le mouvement confus et la scène agitée qu'elles présagent. L'anatomie s'élève ainsi à la plus haute philosophie et aux plus grands effets d'éloquence. C'est avec attention que l'on écoute les battements du cœur, que l'on suit la direction des fibres et tous les détails de l'organisation, quand la correspondance a été marquée entre ces faits, en apparence si restreints, et les lois suprêmes qui ont présidé aux révolutions des

[1] M. de Humboldt.

âges. Souvent, avant Herder, on avait fait la description générale des facultés natives de l'homme. L'œuvre du génie, la pensée à jamais originale qui survivra à toutes les variations des sciences, a été d'unir intimement cette description aux développements de l'histoire pour y servir de base. C'est de là que Herder s'élève pour déterminer les limites de l'humanité et marquer ses diverses époques ; il l'environne de caractères fixes, il la soumet à des lois générales qui doivent répondre à tous les cas; il lui trace l'itinéraire de son long voyage ; après quoi, il la suit des yeux sur un sol ferme dont il connaît d'avance les accidents et les détours.

Quelle que soit la hardiesse de ces méthodes, comme déjà elles sont vaguement répandues dans les esprits, et que le siècle est près de les proclamer, nous nous étonnons moins aujourd'hui de leur résultat que du peu de gloire qu'ont acquis parmi nous les génies qui les ont aperçues. Car telle est la marche des choses, quand le temps est venu pour une grande idée : il se trouve en avant des siècles, comme égaré dans ses rêveries, un homme qui la recueille dans sa pensée, qui lui marque ses limites, qui lui élève un monument dans le désert ; après quoi, il faut qu'il meure. Mais après lui, au-dessous de lui, arrive le monde, qui poursuit sa carrière avec sérénité jusqu'à ce que, venant à rencontrer des empreintes inconnues là où il ne croyait laisser que les siennes, il commence à s'étonner et à se demander comment de telles puissances ont pu passer au milieu de lui sans qu'aucun bruit l'ait averti. Et, là-dessus, il se livre à diverses conjectures, semblable au voyageur qui, perdu dans une île déserte, se met à tressaillir s'il aperçoit sur le sable d'autres traces que les traces de ses pas.

III

Si le point de départ de Vico est plus solide que celui de Herder, c'est une question qui rentre dans le domaine de l'ontologie. Qu'il nous suffise ici de montrer que le philosophe allemand n'a pu, dans son système, résoudre pleinement le problème de l'histoire, et que ce génie consciencieux a été obligé de dévier, à son insu, de ses propres principes.

Quand, sorti de l'atelier de la nature créatrice, le genre humain, semblable à la statue de Pygmalion, commença à s'animer et respirer, il n'eut d'abord, comme elle, qu'un sentiment confus de son être, qu'il confondit avec tous les objets environnants, se soumettant à leurs lois comme à sa loi, prenant leur destinée pour sa destinée, leur essence pour son essence, sans que son regard encore troublé pût déterminer les limites de sa nature. Ne s'étant point encore distingué du reste des êtres, l'homme n'avait pas d'histoire, ou plutôt la sienne faisait partie de celle du monde physique ; tout se réduisait à une description de l'individu, dans laquelle n'entraient pour rien, ni la différence des temps, ni la succession des générations, ni divers accidents de la vie primitive, des arts que le hasard faisait naître, des luttes sanglantes, des associations fortuites. Or, pour sortir de cet état de choses, quelle est la loi que Herder a établie ? *L'humanité n'est et ne fut partout, conformément aux circonstances du temps et du lieu, que ce qu'elle pouvait être, et rien que ce qu'elle pouvait être.* Avec cette loi, réduite à elle seule, le mouvement semble impossible.

On conçoit, en effet, qu'à peine la destinée de l'homme

eut été séparée de celle de l'univers, par un acte, par une pensée, non-seulement il se trouva sorti d'une sphère où il ne devait plus rentrer, mais jusqu'à un certain point il renferma en lui la succession entière des tribus et des empires. Arrivée sur les traces de cet homme, la génération qui le suivit, empressée de recueillir son œuvre, entra dans un système différent de ceux qui l'avaient précédée; il y avait entre elle et ce qui n'était pas elle une relation que ses prédécesseurs n'ayant point connue n'avaient pu exprimer : voilà une première innovation dans le monde civil ; toutes les autres en découlent. Le branle est donné. La première génération modifiée, altérée, modifie, altère, à son tour, celles qui la suivent. Du mélange de son propre génie avec la tradition, sort un résultat nouveau, qu'elle lègue à ses descendants; ceux-ci modifient à leur tour la combinaison qui s'est présentée à eux, et la trace qu'ils laissent à d'autres n'est ni la tradition primitive, ni l'héritage de leurs pères, mais un troisième résultat composé des deux précédents.

Au contraire, avant que ce premier pas eût été fait, quand l'humanité, sous la forme la plus abjecte, n'existait pas encore, et que, captive et enchaînée sous le règne des sens, elle n'avait fait aucun effort pour sortir de cette sujétion, l'homme, sans langage, sans religion, sans société, avait pour toute tradition l'éternelle loi de la création inerte qu'il reproduisait incessamment, sans avancer d'un seul degré. Son action, résultat nécessaire du monde physique, se bornait à en réfléchir l'image : immobile au sein d'un changement apparent, l'humanité croissait ou décroissait, s'animait ou végétait avec l'univers matériel. Sans lui rien ajouter, sans lui rien retrancher, elle était lui sous une autre forme. Qu'elle apparût ou non, il n'y

avait pas un seul système de plus ou de moins dans le système général des choses. En la rencontrant, les générations suivantes rencontraient le monde aveugle; ainsi, roulant dans la même sphère, réduites à se multiplier incessamment sans que la valeur augmentât jamais, leurs obscures annales ne faisaient qu'exprimer un rapport toujours identique.

La première impulsion ne vint pas de la nature extérieure, elle ne vint pas de l'homme. D'où est-elle partie? D'une puissance étrangère à l'un et à l'autre. Telle est la conséquence où Herder a été conduit. Dans l'impossibilité de donner le mouvement à cet être qu'il a si profondément lié à l'organisme, partout où il aperçoit un élément de perfectionnement, la parole encore grossière, des rites religieux, un premier degré de civilisation, il prononce que la tradition a fait ces prodiges; non pas une tradition locale que chaque peuple voit naître et se développer dans son sein, qui lui appartient en propre et n'appartient qu'à lui; mais une révélation première, fondamentale, qui, donnée dans tel lieu, dans tel temps, s'est répandue de là, sous mille formes différentes, chez toutes les nations cultivées. Les peuples même les plus grossiers en ont quelque connaissance, dès qu'ils sont parvenus à une loi morale, à une sorte de langage et de culture : jusque-là leurs facultés, quelque grandes qu'elles puissent être, ne sont point éveillées; l'image de la pensée divine, vaguement répandue dans leur être, s'efforcerait en vain de se dégager et de se manifester au dehors par une série d'actes perfectibles.

Ainsi, il faut, d'après Herder, qu'il y ait eu un point dans l'espace, un moment dans le temps, où Dieu se soit communiqué à l'homme, pour apprendre à cet enfant égaré le chemin qu'il devait suivre : le trouvant confondu

avec le reste des choses, Dieu l'a ramené dans ses voies, muni d'un langage, d'une forme de religion. Il l'a élevé au premier degré de perfectionnement, laissant aux facultés dont il l'a primitivement doué le soin de faire le reste.

Or, voyez l'enchaînement des choses ! Si cette première tradition est insuffisante, faudra-t-il que la toute-puissance revienne incessamment répandre un nouvel esprit de vie sur sa créature toujours prête à languir? L'humanité, rejetée de nouveau dans la lice, perdra-t-elle chaque fois le souvenir de son contact avec l'Être suprême, sans qu'elle ait pour excuse, comme dans les temps primitifs, l'imbécillité de l'enfance? Dans tous les cas, que devient le système des forces progressives, qui s'élevaient, sans concours étranger, de la forme la plus grossière à la manifestation la plus haute? Il n'est, disiez-vous tout à l'heure, qu'une loi, qu'une pensée, qu'un être qui va, en se perfectionnant, par des voies successives ; pourtant le moment est venu où vous déclarez que le monde ne se suffit pas. Après une série de transformations qui aboutissent à de sublimes aptitudes, l'impuissance du monde est mise au jour. Il s'arrête, il réclame un pouvoir qui, ne venant pas de son sein, qui, n'y retournant pas, le tire de l'inertie et supplée à ses forces épuisées. Et quel pouvoir ! sans bornes, sans vicissitude, sans défaillance, qui n'a pas d'expression dans nos langues, qui confond et épouvante notre intelligence. Voilà ce qui s'est interposé entre l'univers organique et les premières apparitions de l'humanité ! et cette intervention surnaturelle ne suffirait pas à faire de la création inerte et de la création progressive deux mondes distincts ! Comment naîtraient-ils l'un de l'autre? il y a l'infini entre eux.

C'est ici que je me sépare de Herder ; j'embrasse l'ordre

entier des faits, sans acception, sans exclusion ; je me confie dans la métaphysique qui est écrite sur les tombeaux des peuples ; j'écoute jusqu'à la fin la lente argumentation des siècles, et tout s'explique sans mystères, Ce premier affranchissement qui semble si inexplicable à Herder, je le vois reparaître sous mille faces diverses dans toute la succession des âges. Loin d'être une merveille dans l'humanité, cet acte d'émancipation n'a pas cessé ; il se répétait hier ; il se répète aujourd'hui ; c'est la raison pourquoi nous avons des monuments, des traditions, des annales, qui ont une suite et un sens. A cette heure, par quel enchantement ne vivons-nous pas sous la loi du moyen âge, et sous celle du grand roi de Macédoine ? pourquoi cela ? parce qu'à différentes périodes le genre humain a déclaré que les établissements qui s'offraient à lui, il voulait ou les modifier, ou les renverser, et se faire, à son gré, à ses risques et périls, une destinée nouvelle. Toujours conforme à lui-même, ce n'est pas autrement qu'il a consommé la première révolution, alors qu'il avait à lutter contre l'univers extérieur qui l'opprimait tout entier de son poids. Il brisa le joug de la nature sensible comme il a brisé depuis celui des Nemrod, des Antiochus, des Hippias, des Denys, des Césars, de tous ceux dont j'oublie le nom. Quand, pour se soustraire à un monde qni n'était pas le sien, Caton déchirait ses entrailles ; quand Thomas Morus, lord Russel et tous les autres montaient sur l'échafaud pour une cause qu'ils croyaient bonne et du prix de leur sang, il y avait sans doute plus d'héroïsme dans ces actions que dans celle du premier homme qui, par sa volonté, affronta, hors du mouvement aveugle de la création externe, un avenir qui n'appartînt qu'à lui. Mais, sous des formes diverses, ces deux ordres de faits dérivaient d'un principe commun.

L'un et l'autre ils révèlent une activité qui ne relève que de soi ; et cette activité, nous la connaissons, nous la sentons, nous savons comment on la nomme, et si c'est un prodige que le ciel fait un jour et ne renouvelle plus.

L'histoire, dans son commencement comme dans sa fin, est le spectacle de la liberté, la protestation du genre humain contre le monde qui l'enchaîne, le triomphe de l'infini sur le fini, l'affranchissement de l'esprit, le règne de l'âme. Le jour où la liberté manquerait au monde serait celui où l'histoire s'arrêterait. Poussé par une main invisible, non-seulement le genre humain a brisé le sceau de l'univers et tenté une carrière inconnue jusque-là, mais il triomphe de lui-même ; il se dérobe à ses propres voies, et, changeant incessamment de formes et d'idoles, chaque effort atteste que l'univers l'embarrasse et le gêne. En vain l'Orient, qui s'endort sur la foi des symboles, croit-il l'avoir enchaîné de tant de mystérieuses entraves : sur le rivage opposé s'élève un peuple enfant qui se fera un jouet des énigmes de l'Orient et les dénouera à son réveil. En vain la personnalité romaine a-t-elle tout absorbé pour tout dévorer ; au milieu du silence de l'Empire, est-ce une illusion décevante, un leurre poétique, que ce bruit sorti des forêts du Nord, et qui n'est ni le frémissement des feuilles, ni le cri de l'aigle, ni le mugissement des bêtes sauvages ?

Ainsi, captif dans les bornes du monde, l'infini s'agite pour en sortir ; et l'humanité qui l'a recueilli, saisie comme d'un vertige, s'en va, en présence de l'univers muet, cheminant de ruines en ruines, sans trouver où s'arrêter. C'est un voyageur pressé, plein d'ennui, loin de ses foyers. Parti de l'Inde avant le jour, à peine s'est-il reposé dans l'enceinte de Babylone, qu'il brise Babylone, et restant sans abri, il s'enfuit chez les Perses, chez les

Mèdes, dans la terre d'Égypte. Un siècle, une heure, et il brise Palmyre, Ecbatane et Memphis ; et toujours renversant l'enceinte qui l'a recueilli, il quitte les Lydiens pour les Hellènes, les Hellènes pour les Étrusques, les Étrusques pour les Romains, les Romains pour les Gètes, les Gètes... Mais que sais-je ce qui va suivre? quelle aveugle précipitation! qui le presse? comment ne craint-il pas de défaillir avant l'arrivée? Ah! si dans l'antique Épopée nous suivons de mers en mers les destinées errantes d'Ulysse jusqu'à son île chérie, qui nous dira quand finiront les aventures de cet étrange voyageur, et quand il verra de loin fumer les toits de son Ithaque?

Ainsi, nous touchons aux premières limites de l'histoire ; nous quittons les phénomènes physiques pour entrer dans le dédale des révolutions qui marquent la vie de l'humanité. Loin de nous ces douces et paisibles retraites, ce repos immuable, cette fraîcheur, cette innocence dans les tableaux. L'air que nous allons respirer est dévorant, le terrain que nous foulons aux pieds est souillé de sang ; les objets y vacillent dans une éternelle instabilité : où reposer mes yeux? Le moindre grain de sable battu des vents a en lui plus d'éléments de durée que la fortune de Rome ou de Sparte. Dans tel réduit solitaire je connais tel ruisseau, dont le doux murmure, le cours sinueux et les vivantes harmonies surpassent en antiquité les souvenirs de Nestor et les annales de Babylone. Aujourd'hui, comme aux jours de Pline et de Columelle, la jacinthe se plaît dans les Gaules, la pervenche en Illyrie, la marguerite sur les ruines de Numance ; et pendant qu'autour d'elles les villes ont changé de maîtres et de nom, que plusieurs sont rentrées dans le néant, que les civilisations se sont choquées et brisées, leurs paisibles générations ont traversé les âges, et se sont succédé l'une à l'autre

jusqu'à nous, fraîches et riantes comme aux jours des batailles.

La permanence du monde matériel ne doit-elle donc exciter ici que de vains regrets, et cette nature splendide n'est-elle là que pour mieux faire sentir ce qu'il y a d'éphémère et de tumultueux dans la succession des civilisations? A Dieu ne plaise! tout au contraire, l'immutabilité des choses se réfléchit dans le système entier des actions humaines, et les marque d'un profond caractère de paix et de sérénité. Quand il a été établi que les vicissitudes de l'histoire ne naissent pas d'un vain caprice des volontés, mais qu'elles ont leurs fondements dans les entrailles même de l'univers, qu'elles en sont le résultat le plus élevé, et que c'était une condition du monde, de faire naître à telle époque telle forme de civilisation, tel mouvement de progression; que ces divers phénomènes sont en rapport avec le domaine entier de la nature et participent de son caractère, ainsi que toute autre espèce de production terrestre; les actions humaines se présentent alors comme un nouveau règne, qui a ses harmonies, ses contrastes, sa sphère déterminée. Le mouvement y est si habilement préparé, les phénomènes sont si fortement liés entre eux, qu'en passant de la science des choses à la science des volontés, vous ne faites que revoir sous des formes analogues et plus élevées le même ordre, la même stabilité qui s'étaient offerts à vous dans la contemplation du monde physique.

Considérez aussi que les souvenirs de la nature, transportés au milieu du trouble des âges; les accidents de la vie des fleurs qui servent à expliquer des phénomènes correspondants dans l'existence des corps politiques; tant de paisibles objets, de majestueuses images, en portant le repos des champs au milieu des scènes de l'histoire, lui

donnent une physionomie entièrement originale et un charme indicible. Le souffle de l'univers naissant pénètre toute la série des âges; il répand sur la face des siècles la fraîcheur de la première rosée; il fait circuler l'âme des bois, des montagnes dans le berceau et le tombeau des sociétés. Contrastes imprévus! pittoresques alliances! c'est le bouclier d'Achille, sur lequel on voyait gravé le tableau des moissons et les apprêts des vendanges.

Vous rencontrez çà et là les peuples, dont on a depuis si longtemps rempli votre souvenir; mais tous, ils ont grandi par la comparaison avec la nature; ils sont renouvelés pour la science. Arrêtés ou détruits dans leur marche par une force supérieure, quelques-uns n'ont point accompli le cours entier de leur destinée. Comme il y a dans la nature organique des mouches éphémères qui ne voient qu'un soleil, il y a aussi des peuples qui ne vivent qu'un jour; c'est assez pour laisser des urnes funéraires et des lampes où l'on recueille les larmes! D'autres ont rempli le cercle entier de leur mission : avec quelle gloire! on le sait: avec quel profit pour les âges suivants! voilà la question.

Tout est bien, quand tout est conforme à sa loi; ce qui peut être produit, est produit; ce qui doit périr, périt. Les royaumes se brisent, mais la justice et la raison s'enrichissent de leurs débris et dominent leurs formes passagères. L'histoire semblait être la propriété absolue de l'homme, le seul système de choses qui lui appartînt en propre et n'appartînt qu'à lui; c'est une conception hardie de l'en avoir dépossédé, et de l'avoir fait descendre du premier rang qu'il s'était arrogé, pour mettre à sa place la pensée universelle, dont il n'est plus que l'expression docile. Quand la lutte est ainsi engagée entre les idées, non plus entre les personnalités des peuples, il se fait au-

tour de vous un grand calme; ni l'amour ni la haine n'ont plus aucune prise. A peine si à cette hauteur vous entendez le fracas des empires, et si le bruit de la gloire individuelle arrive jusqu'à vous.

Lorsque nous suivions, avec le génie sévère de Machiavel[1] les puissances occultes, les voix cachées, les éclats de la foudre, les oiseaux de nuit, qui annoncent, avant le temps, la chute des villes et des institutions, nous étions loin de sourire de sa méprise. Nous nous sentions bien plutôt effrayés des obscurités de la destinée qui troublent une raison si austère. Mais ici il y a de quoi se rassurer, tant la part faite à la fortune et aux agents mystérieux est diminuée. L'homme a pour compagnon, dans sa carrière, l'univers entier; et quand je vois se dérouler à mes yeux, comme une déduction non interrompue, toutes les vicissitudes de son histoire passée, non-seulement je m'égare avec ravissement dans la contemplation des lois qui ont été celles de tous mes frères; non-seulement je m'enchante à mon gré de la sévère harmonie des siècles; mais je me confie moi-même dans l'ordre majestueux des temps; je me berce de cet espoir, que la puissance qui a su peser et balancer les siècles et les empires, qui a compté les jours de la vieille Chaldée, de l'Égypte, de la Phénicie, de Thèbes aux cent portes, de l'héroïque Sagonte, de l'implacable Rome, saura bien aussi coordonner ce peu d'instants qui m'ont été réservés, et ces mouvements éphémères qui en remplissent la durée.

Mais peut-être que cette manière d'envisager le passé lui ôte la vie, et n'en fait plus qu'une froide abstraction. Il est remarquable que l'homme qui a fondé si sévèrement les lois organiques de l'humanité soit aussi un des pre-

[1] Liv. I, chap. xvi.

miers qui aient commencé la réforme dans l'histoire, en rendant aux siècles qui ne sont plus leur coloris naturel, leur allure et leur individualité. Sans doute dans un ouvrage consacré au développement entier d'une période historique, comme le chef-d'œuvre de Jean Muller quand, l'auteur a un champ vaste pour rassembler et coordonner les détails, quand la description de la nature alpestre fixe la scène, quand il peut s'arrêter dans la grotte de Rutli pour écouter le serment des bergers, dans les métairies de Sempach pour dépeindre l'innocence, la piété du peuple, quand le son de la clochette des troupeaux retentit dans les montagnes, et que toute la rudesse du moyen âge s'unit aux images les plus douces, les plus attendrissantes qui aient ému les entrailles de l'homme; il faut bien qu'il y ait là une étonnante force de vérité, une illusion, une sympathie toute vivante. Au lieu de cela, quand les peuples se pressent en foule, qu'ils se hâtent vers leur déclin, et que l'on n'a qu'un instant pour saisir d'un regard le caractère de chacun d'eux, quel heureux génie que celui à qui ce court intervalle suffit pour les faire revivre avec tous leurs traits, de telle sorte qu'ils sont réellement présents, et que chaque point de la durée vous laisse l'impression vivante et distincte d'une couleur, d'une forme, d'un ensemble de tons harmonieux que vous n'avez vu, que vous n'avez senti que là!

Herder est, en suivant le cours des siècles historiques, ce que nous sommes avec les souvenirs de notre propre vie. Plus il est séparé des événements par un long intervalle, plus ils sont empreints dans sa pensée de couleurs vives, et marqués par des images distinctes; il nous intéresse aux destinées des peuples comme à une affection individuelle, et quand ils disparaissent de l'histoire, vous sentez en vous un profond ennui, sachant bien que dans

ce drame nul personnage ne revient une seconde fois, et qu'il s'agit ici d'un éternel adieu.

Or, cette puissance qui évoque devant vous les images du passé, c'est la magie du langage qui emprunte sa force, ses effets, sa physionomie aux choses, aux temps, pour les faire revivre avec tous leurs attributs. Soit que l'écrivain revête le coloris luxuriant, les images splendides des religions de l'Inde, soit qu'il marche avec lenteur et circonspection au milieu des obélisques massifs et des énigmes de l'Égypte ; qu'il roule, avec les sables de la Messénie, un or pur, reflet serein de l'astre de Platon, jusqu'à ce que ses formes sveltes, hardies, se voilent de tristesse et de mélancolie, quand il faut remuer le fond des urnes, et déchiffrer les inscriptions tumulaires de l'Etrurie ; partout son génie flexible s'unit intimement à l'objet qu'il contemple ; il s'en approprie la teinte, il en suit les mouvements, comme la draperie diaphane qui, entourant de ses replis la statue de Vénus, sert à en marquer les harmonieux contours.

Une des parties les plus remarquables de l'ouvrage est incontestablement celle où l'auteur, près de quitter les civilisations antiques pour entrer dans le labyrinthe du moyen âge, s'arrête au milieu des ruines qui l'entourent pour recueillir ce que les siècles ont développé d'idées générales et de principes éternels. Ces intérêts gigantesques des empires qui s'écroulent, des corps politiques qui se brisent, comme l'argile, consument promptement les puissances de notre imagination, faite pour des calamités moins générales et un deuil moins public. Après ce mouvement prodigieux, cette scène si remplie, c'est une impression salutaire, que de rentrer dans l'immuable. De tant de cités qui ont brillé sur la terre, de tant de nobles pensées qui ont ébranlé les peuples, de tant d'agitation et

de bruit, voilà qu'il reste quelques vérités abstraites que les empires ont révélées dans la rapide succession de leur existence. Mais, détachées des événements qui les recélaient, ces vérités survivent sans rappeler ni la couleur, ni le lieu, ni le temps, ni rien de ce qui touche au monde réel. C'est la voix des âges, sans aucun des attributs apparents de la vie, sans accent, sans passion ; je ne dis pas sans éloquence, parce que sous ces formules scientifiques on sait que se cachent les intérêts qui ont ému l'univers, la gloire des uns, la honte des autres, les larmes et le sang de tous.

C'est une noble pensée que d'avoir raffermi nos croyances philosophiques au moment même où le trouble apparent du moyen âge eût pu facilement les ébranler. Époque véritablement unique dans les annales du monde, que celle qui réunissait tous les défauts et tous les attraits de l'inexpérience avec quelques-uns des tristes avantages d'une société vieillie ; époque étrange, où il y avait de la naïveté dans les esprits et de la profondeur dans les affections, de la grâce dans les pensées, et je ne sais quoi de contrefait dans les formes ; à la fois ignorante et pédantesque, pleine de rudesse et d'émotion, quand les caractères étaient inébranlables, les cœurs soumis, le dévouement facile. La plupart des idées qui ont illustré les siècles suivants erraient déjà vaguement dans les esprits ; mais elles n'apportaient alors, au lieu du repos et de l'espérance, que de l'inquiétude et de l'effroi ; comme toutes les inspirations de la pensée qui se réveillent en nous sans trouver d'expressions. Il y avait un fond de tristesse qui se répandait sur toutes les relations de la vie, qui jetait sur les coutumes, sur les traditions, sur les monuments, sur la physionomie des hommes, un caractère particulier de sérieux et de mélancolie. On accueillait de toutes parts les

paroles de mort et les présages funestes; l'ordre social, toujours défaillant, inspirait tant de défiance et d'alarme, qu'au retour de chaque année l'univers semblait arrivé à son terme et près de retomber dans le chaos.

Au milieu de la foule de mobiles qui semblent briser l'unité historique de ces siècles, l'influence du christianisme est le fait que Herder s'est surtout attaché à reproduire sous son véritable jour. Avant lui, Lessing avait traité le même sujet dans un petit écrit étincelant de verve philosophique, l'*Éducation du genre humain*. Dans ce peu de pages le dix-huitième siècle fait un grand pas. La révélation chrétienne cesse d'être considérée comme le dernier terme du progrès universel, quoiqu'elle ne soit pas encore mise au rang des phénomènes purement historiques. Lessing cherche un milieu qui satisfasse également, et au besoin de croire, et aux exigences de la nouvelle science. Selon lui, la révélation est l'instrument perfectible dont Dieu se sert et se servira à jamais pour développer l'éducation de l'humanité. Comme la colonne de feu des Israélites, cette parole sacrée précède la marche des nations : à de longs intervalles, quand l'esprit général s'est élevé jusqu'à elle, elle subit une métamorphose et brille sur le genre humain d'une lumière toute nouvelle. Dans l'origine des choses, l'Éternel choisit, entre tous, un peuple pour servir de type aux autres; les croyances, les vérités révélées, étaient enveloppées de formes grossières, telles que l'enfance de l'humanité pouvait les percevoir et les retenir. Mais sous ces symboles était caché le christianisme, qui se dégagea de leurs liens, et apparut à la terre quand les temps furent venus. L'univers le recueillit, et s'éleva avec lui à de plus hautes destinées. Il fallait que dans l'adolescence du genre humain toutes les passions allassent se briser avec une foi aveugle contre l'autorité du maître, de

même que le jeune homme s'accoutume d'abord à regarder son livre élémentaire comme la limite des connaissances possibles. Mais enfin, quand la jeunesse aura perdu sa première candeur et que l'âge mûr réclamera son indépendance, le livre élémentaire suffira-t-il à de nouveaux besoins? Non, répond Lessing. De même que la loi de Moïse renfermait implicitement la loi du Christ, celle-ci à son tour renferme de hautes vérités philosophiques, qui sont encore des mystères pour nous jusqu'à ce que la raison vienne à les déduire de celles qui sont déjà en notre pouvoir. L'Évangile que nous connaissons cache dans ses profondeurs un nouvel évangile, où les dogmes seront transformés en vérités rationnelles : ils n'étaient point tels à l'apparition de la loi, mais ils n'ont été révélés que pour être modifiés par la raison.

Herder est plus sévère ; son génie répugne singulièrement à toute espèce d'exception ; la connaissance précise des faits et des mœurs lui suffit pour porter une immense lumière sur les progrès et l'influence de la révélation. Si le vicaire savoyard avait écrit l'histoire du christianisme, c'est ainsi qu'il l'aurait conçue ; et le ministre protestant a plus d'un rapport avec lui par l'élévation constante de l'âme, le ton d'inspiration, le charme, la fascination du langage, qui, tour à tour véhément, réfléchi, plein d'onction, de tendresse, parle à tous nos souvenirs et donne une vie philosophique à des légendes, à des symboles religieux dont la philosophie semblait s'être éloignée pour toujours.

Cherchez quelque part un livre qui embrasse une plus vaste étendue dans les choses d'expérience, vous n'en trouverez aucun; aucun qui soit marqué d'un caractère plus frappant de grandeur, de majesté, d'universalité. Où est celui qui a établi l'harmonie dans le corps gigantesque

de l'histoire ; qui a manifesté l'ordre et la sagesse au sein du chaos apparent des âges? Le monde progressif ne déroulant que successivement ses plans et ses aspects divers, la plupart des hommes s'arrêtent à quelques accidents particuliers sans en saisir l'ensemble ; et ainsi ils lui contestent cette sage ordonnance, cette unité de destination, ces voies providentielles qui les frappent dans le spectacle de l'univers physique, dont les masses toujours présentes s'offrent instantanément à leur admiration.

Sans doute, il ne faut chercher ici ni l'impassibilité de Machiavel, ni la netteté de Montesquieu. Quand l'esprit seul fait d'immenses progrès, et que l'âme reste jeune avec toute sa fraîcheur et quelques-unes de ses illusions, on a beau choisir un sujet, un système qui n'appartienne qu'aux combinaisons positives de l'intelligence ; vos sentiments, vos souvenirs affluent malgré vous, et ils vous importunent au milieu de ces abstractions presque autant qu'au milieu de la stérile contrainte du monde. Pourtant on veut donner place à des sentiments encore confus, sous des formes plus ou moins générales, et cela ne se fait qu'aux dépens de la régularité du plan, et de la parfaite harmonie des tons. C'est un spectacle inattendu que celui d'un homme qui pénètre au loin dans les lois de l'organisme, pour y découvrir les plus étonnantes merveilles de l'être moral, la conscience et l'immortalité, joignant ainsi à la verve austère de Lucrèce les saintes inspirations de Platon. Voyez le soin qu'il met à éviter tout rapprochement avec la métaphysique, comme une mésalliance qu'aucune concession à l'univers visible ne pourrait racheter. Vous diriez que les choses présentes, palpables, ont seules une prise sur un esprit si lent à s'émouvoir, si rebelle à la conviction. Et voilà que, bientôt après, ce génie tout positif vous entraîne au delà des mondes et des formes connus, dans

des sphères de beauté, de justice, de perfection, auxquelles nous tous aussi nous nous sommes élevés un jour, quand une émotion passagère exaltait nos cœurs qu'elle éclairait peut-être. Ainsi, c'est un des caractères principaux de Herder, qu'en dépit du sensualisme qui est son point de départ, le premier développement de ses doctrines morales nous conduisent, non à l'égoïsme d'Helvétius, non à la raillerie désespérante de Voltaire, pas même au principe d'utilité d'Hutcheson ; mais à la théorie du devoir, plus absolue encore que chez le philosophe de Kœnigsberg. Placé entre le scepticisme du dix-huitième siècle, dont il adoptait en partie la métaphysique et repoussait la morale, et l'école de Kant, dont il aimait la tendance et réfutait le principe, Herder, avec la solennité de ses paroles pleines d'onction, semble avoir reçu la mission d'apaiser des discordes qu'il ne peut étouffer.

Qu'est-ce, au fond, que sa doctrine? L'idéalisme dans la sensation, sorte de panthéisme déguisé. En général, cette philosophie a pour caractère de substituer des présomptions à la science, de faire succéder par degrés à la certitude l'espérance, à l'espérance le doute absolu. On explique d'abord d'une manière satisfaisante un certain nombre de faits d'un ordre inférieur; joint à cela que cette théorie s'environne d'un grand appareil d'évidence, qu'elle ne quitte pas le monde matériel, qu'elle l'embrasse de toutes parts, que de plus elle a grand soin de se déclarer ennemie de toute abstraction métaphysique; il en résulte qu'elle a une apparence de modestie et de circonspection qui gagne promptement les esprits. D'autre part, comme en se jouant cette philosophie fait alliance avec la poésie, comme elle prête des couleurs animées aux formes les plus insaisissables, comme l'imagination la devance dans le champ illimité des inductions, elle sé-

duit les intelligences qui sacrifient plus à l'inspiration qu'à la méthode. Pourtant, à mesure que l'ordre des phénomènes s'élève, on a plus de peine à les saisir; le point d'appui vacille, le langage devient de plus en plus indécis, en sorte que, lorsqu'il s'agit de fonder les grandes lois de la destinée, ces étonnants problèmes qui épouvantent et glacent le cœur d'effroi, l'homme se trouve subitement abandonné dans sa recherche. La poésie, qui n'était d'abord qu'un ornement, un attrait, devient le guide principal auquel il faut se confier. Des allégories, des analogies, des pressentiments secrets, des prodiges de divination, voilà ce qui nous reste. Mais cet éclat éphémère, ces fêtes de l'imagination, ne sont plus qu'un leurre décevant et sans puissance, quand l'abîme de Pascal est devant nous.

Que l'on m'explique comment cette philosophie n'a point chez Herder ce caractère effrayant d'instabilité? Pourquoi, au contraire, on s'y arrête sans trouble, comme sur la science éternelle? Eh quoi ! je reconnais, dans cet ensemble de choses et d'idées, des formes indécises, des parties qui se refusent, qui se retirent dans l'ombre; d'autres qui se contredisent; et pourtant ma pensée se repose ici avec sérénité ! Sans être troublée par ce concours d'objets toujours flottants, elle trouve où s'arrêter et se rasseoir ! C'est qu'il y a véritablement sous ce terrain mobile un point fixe, un refuge inviolable. La conscience de l'être, le sentiment religieux, pur, universel comme la conviction spontanée du génie, sont ici tellement inhérents à toute connaissance, ils ont pénétré si avant, si intimement dans la profondeur et la substance du sujet, ils se présentent avec des caractères si irrécusables, qu'ils suppléent partout au point de départ du *moi* philosophique qui se proclame par eux. C'est là l'élé-

ment scientifique qui soutient tous les autres. Partout il est présent pour rassurer sur la solidité de l'édifice, et pour nous recueillir avant l'abîme.

Quand Herder mourut, ses amis trouvèrent en approchant de son lit, sa main froide arrêtée sur quelques lignes qu'il venait de tracer. On lut ce qui suit :

« . . . . . . Transporté dans de nouvelles régions, je « jette autour de moi un regard inspiré. Je vois le monde « réfléchir l'éclat de l'être sublime qui l'a créé; le ciel « forme comme le tabernacle de l'Éternel. . . . . . ma « faible intelligence, courbée vers la poussière, ne peut « soutenir le spectacle de ces augustes merveilles; elle « s'arrête dans le silence. . . . . . . »

C'était un hymne à Dieu par lequel ce bienfaisant génie achevait sa carrière. Il fallait que le même sentiment qui avait vivifié ses écrits et répandu sur chacun d'eux un air de fête et de solennité fût le dernier à s'éteindre dans son âme.

Et cet homme est presque inconnu parmi nous ! son nom n'y réveille ni souvenirs ni sympathie !

Pour moi, je puis dire que depuis l'âge où l'on commence à être ému par le génie et à souffrir par son cœur et par celui des autres, ce livre a été pour moi une source intarissable de consolations et de joie, il a suppléé pour moi aux affections réelles, qui sont si rares, si semées d'amertume, dont on reconnaît si promptement le vide et l'imparfait. Dans les maladies, dans la détresse de l'absence, plus cruelle que les maladies, dans les lents déchirements de l'âme et l'isolement qui les suit, il a soutenu et multiplié mes forces. Jamais, non jamais, il ne m'est arrivé de le quitter sans avoir une idée plus élevée de la mission de l'homme sur la terre; jamais sans croire plus profondément au règne de la justice et de la raison;

jamais sans me sentir plus dévoué à la liberté, à mon pays et en tout plus capable d'une bonne action. Que de fois ne me suis-je pas écrié, en déposant ce livre, le cœur tout ému de joie : Voilà l'homme que je voudrais pour mon ami ! Mais il n'est pas si facile de rencontrer dès sa jeunesse celui à qui on a voué d'avance une secrète admiration. Il faut se contenter de ses paroles glacées, à travers la tombe. Surtout, il faut attendre le jour qui doit réunir toutes les intelligences grandes et petites ; car je ne puis croire qu'il en soit alors de même que de nos temps, où l'amour, l'admiration, qui ne sont pas mutuels, restent sans récompense, quelquefois dédaignés, souvens ignorés de celui-là même qui les a fait naître.

Du moins elle nous reste, la science que cet Esprit immortel a tant servie et tant aimée; en nous livrant à la méditation de ses lois, il nous semblera que toute communication n'est pas perdue pour nous avec une si noble intelligence.

IV

Prenons garde de perdre la chaîne qui nous lie aux siècles passés, de peur que nous ne nous trouvions entièrement égarés sur la terre. C'est un assez grand mystère que la vie en elle-même; malheur à qui le sonde ! Ne laissons pas s'engloutir sans les interroger, ces peuples, ces hommes, ces consciences, ces personnes morales que l'histoire ressuscite devant nous. Ne sachant pas ce que nous sommes, sachons du moins ce qu'ils sont, d'où ils viennent, par quelle succession de phénomènes ils sont arrivés jusqu'à notre obscur réduit. Sur ce fondement, il reste ici à indiquer dans un champ immense quelques

rapports entre l'histoire du genre humain et la philosophie morale : comment les souvenirs de l'espèce se reflètent-ils dans l'individu? comment se coordonnent-ils avec ses impressions propres? quelle loi imposent-ils à son activité personnelle? en un mot, quelles vérités sont contenues pour lui dans les harmonies du spectacle de la durée? Grandes questions, qu'il faudrait de longs livres pour résoudre.

Ici tous les mouvements restent impuissants et muets, si l'on ne consent à descendre en soi, pleinement, franchement. Ce n'est plus l'histoire telle que chacun peut la lire dans les ouvrages des hommes, ou sur les pierres, ou sur le sol; mais telle qu'elle est réfléchie et écrite dans le fond de nos âmes, en sorte que celui qui se rendrait véritablement attentif à ses mouvements intérieurs, retrouverait la série entière des siècles comme ensevelie dans sa pensée. Celui-là seul donnera une vraie base à sa science historique qui partira de l'enceinte étroite de son moi individuel, pour remonter de là, par des conséquences nécessaires, à travers les suite des empires et des peuples, jusqu'à la chaumière d'Évandre, jusqu'à la tente de Jacob, jusqu'au palmier de Zoroastre.

En effet, plus je m'interroge, plus je m'assure que rien n'a égalé pour moi le jour où, las de recueillir quelques images éparses qui me semblaient flotter dans la durée, mais sans suite et sans ordre apparent, venant enfin à reconnaître le lien qui les rassemble, j'aperçus, pour la première fois, comme d'un lieu élevé, le nombre presque infini d'êtres semblables à moi, qui m'avaient précédé.

A la vue de cet immense assemblage de siècles et de peuples divers, je sentis avec joie que je n'étais pas seul dans le temps. Une merveilleuse sympathie m'attirait

vers chacun de mes frères, qui, distribués dans toute l'étendue des âges, ont reçu la même vie, ont joui avant moi de ce même soleil, de cette même terre, se sont assis aux abords de ces mêmes fleuves; et, faits comme moi pour le jour et pour le lendemain, ont connu les mêmes vicissitudes de joie et de douleur, d'amour et de haine. Je ne pouvais dire quels ont été leurs figures et leurs traits, ni les appeler par leur nom; mais je savais qu'ils ont été, et que lorsqu'ils s'inquiétaient de la postérité, indirectement compris dans leur pensée, je vivais en eux comme ils vivent en moi. En même temps je découvrais que, si telle forme de l'humanité eût manqué au monde, mon être, quelque frêle et circonscrit qu'il soit, n'eût point été ce qu'il est. De tous les points de la durée, chaque empire avait envoyé jusqu'à moi la loi, l'idée, l'essence des phénomènes dont s'est composée sa destinée. A mon insu, la vieille Chaldée, la Phénicie, Babylone, Memphis, la Judée, l'Égypte, l'Étrurie, s'étaient résumées dans l'éducation de ma pensée et se mouvaient en moi. Ce m'était un spectacle étrange d'y retrouver leurs ruines vivantes, et de sentir s'agiter dans mon sein, au lieu d'un souffle errant, éphémère, que chaque soupir consume, l'âme de l'humanité, que mon être a recueillie comme un son lointain apporté d'échos en échos jusqu'à lui.

A mesure que se développait cette longue suite d'aventures, je recueillais épars les éléments dont se compose mon individualité; pour comprendre le secret de mon être, il me fallait aller interroger les débris de l'Orient, les oracles de la Grèce, les bruyères des Gaules, les forêts de la Germanie. Ainsi, je m'arrêtais pour écouter au fond de mon âme le sourd retentissement des siècles passés. Je vivais, non plus en moi, mais dans cette masse confuse

de nations et d'existences diverses qui m'ont précédé; je me livrais si bien à elles, que je crus quelque temps que ma personnalité allait être absorbée dans la conscience universelle du genre humain.

Voici un autre phénomène qui m'attendait. Ni tant de ruines amoncelées, ni tant d'empires croulants, de noms épars, de sang, de gloire, de siècles réunis, n'avaient rempli le vide de mon âme : une immense place y restait pour d'éphémères images, de longs combats qu'aucune mémoire ne recueille. En vain mon cœur s'était-il nourri des larmes que le genre humain a lentement versées; je m'étonnais que, fait pour renfermer les souvenirs de tant de siècles, il ne pût contenir un souvenir né d'hier, qui le brisait sans retour. Moi, qui, pour amuser la vide succession de mes jours, avais à conter la chute de tant de Babylones, la captivité de tant de Judas, je m'en allais çà et là, prêtant l'oreille à de vains récits que répètent les femmes et les enfants; je cherchais encore autour de moi je ne sais quels jouets, quand mes yeux étaient attachés au spectacle immense de la durée. Les pauvres ruines moussues de ma maison paternelle parlaient plus haut à mon oreille que les ruines et les colonnes ciselées de Palmyre. Les noms de tant de héros inconnus que j'avais surpris dans l'intérieur d'une vie vulgaire habitaient et fraternisaient familièrement dans ma pensée, avec les noms des Timoléon, des Marc-Aurèle, des d'Assas, des Washington; elle pesait plus sur ma poitrine que les obélisques de l'Égypte, que les tombeaux de l'Italie, que les urnes des Étrusque, que les monceaux de pierre des Gallois et des Calédoniens, la pierre étroite qui couvre les restes de mon ami.

Tout ce qui est soumis à des pouvoirs humains subit les grandes lois du changement; et notre être isolé, sans appui, sans liens avec le monde, y obéit plus que tout le

reste. Ne nous étonnons plus de l'inconstance de nos vœux et de l'instabilité de nos impressions, depuis que les empires se fanent comme des fleurs, et que les institutions les plus solides sont si promptement renversées. Au milieu de cette tempête qui précipite les uns sur les autres ces immenses corps politiques, il nous a été donné un jour pour aimer, pour oublier, pour suivre en tout, par la fragilité de notre être, leurs lois suprêmes. La même puissance qui renverse l'Asie sur l'Égypte, l'Égypte sur la Grèce, la Grèce sur l'Italie, étend ses ravages jusqu'au fond de notre âme, en brisant une espérance par une autre espérance, un désir par un autre désir, une douleur par une autre douleur.

Et toutefois, il faut croire que dans la lente expérience de cette foule d'êtres qui nous ont précédés, avec des affections et des passions en tout semblables aux nôtres, il est des trésors de force où l'homme n'a point encore suffisamment puisé. La destinée individuelle, si obscure quand on la renferme dans un cercle d'objets limités, se révèle à nous par l'enchaînement successif des corps politiques ; et ce peu de jours que nous avons à passer sur la terre, quelque arides qu'ils nous paraissent, ne sortent pas tellement de l'harmonie universelle des siècles, qu'ils ne s'expliquent par elle.

Ou l'histoire raconte la vie d'un individu, ou celle d'un peuple, ou celle de l'humanité, dans laquelle les peuples et les individus vont se perdre. Or, ces trois modes de l'être humain, quelque différents de grandeur qu'ils soient, ont entre eux la même similitude que le tout et la partie qui le représente ; ils forment un monde plus ou moins achevé dans l'universalité des choses ; mais ce que l'on affirme de l'un, on peut l'affirmer de l'autre ; ils se reproduisent mutuellement, et, soumis aux mêmes

lois, ils présentent dans leur développement des phénomènes tout semblables. De cette unité naît la beauté harmonique de l'histoire, dans ses plus vastes proportions.

Ainsi, la même série progressive qui se manifeste dans la marche des corps politiques, se reproduit dans la succession de nos actes individuels, et c'est en obéissant à cette loi que nous nous conformons à l'humanité. Nous n'avons, pour atteindre le bien, ni la longévité des nations, ni leurs traditions antiques ; nous avons quelques souvenirs nés d'hier. Mais cela suffit pour remplir la destinée ; et l'homme qui, dans son étroite sphère, poursuit avec constance l'être idéal qu'il enferme en lui, est égal devant l'Éternel à l'empire qui dans sa longue durée manifeste les lois saintes de la raison et de la liberté.

A peine a-t-on fait de la loi de l'humanité la loi de son être, que l'on commence à vivre de la vie universelle, et à jouir de toute la plénitude du *moi*. Le cœur qui ne savait où se reposer, partout repoussé par les choses, a son œuvre tracée et son importance dans l'ordre des temps ; et pendant qu'il remplit cette tâche, il jouit d'une sympathie toujours renaissante et qui jamais n'est déçue dans son objet. Si l'heure présente et ce peu d'objets qui se sont offerts à lui, l'ont laissé vide et chancelant, il trouve dans la pensée des siècles avec lesquels il est en rapport, de quoi se nourrir et se fortifier. Ne croyez pas qu'arrivé à ce point, l'être individuel soit séparé par aucun intervalle de l'humanité dont il s'est approprié la loi ; elle s'est concentrée en lui, elle se prolonge en lui avec toute la série de ses destinées futures. Le voilà conforme à elle, identique à elle. Il la porte en lui, il la continue ; et tant que dure cette union, il est fort, il est puissant, invincible au monde ; il a le repos et le bien suprême.

De là dérive une belle conséquence : chaque être pour-

suit sa carrière de perfectionnement avec une rapidité proportionnée à la brièveté de sa vie. Le genre humain compte par siècles les diverses périodes de son éducation; pour nous, nous avons des jours et des heures pour exprimer un intervalle semblable dans le développement de notre activité libre et la dilatation de notre être. Après quelques années, nous arrivons au degré où l'humanité n'est parvenue qu'après sa longue carrière ; alors, il faut que nous mourions. Quant à elle, elle poursuit son chemin, elle s'avance vers des contrées que nous n'avons pu atteindre dans le cours borné de notre existence. Or, dès ce moment, la chaîne qui nous liait à elle, est-elle brisée? L'unité, le rapport commun de destination ont-ils disparu? N'était-ce qu'une vaine contingence que cette représentation du tout dans la partie, que cette identité dans la loi, que cette marche harmonique de deux êtres vers un centre commun? L'un a-t-il été brisé dans sa course, pendant que l'autre est ainsi condamné à une éternelle solitude? Non, Dieu infini! je ne puis le croire. J'en conclus que, pendant que le genre humain poursuit sur cette terre sa carrière de perfectionnement, l'être individuel continue sa marche parallèle dans quelque séjour et sous quelque forme que la Providence lui a préparés de sa main.

Si de la loi de l'humanité nous passons à l'humanité elle-même, et si, après l'avoir suivie dans toutes ses vicissitudes, vous demandez à la fin quel sentiment doit inspirer un être ainsi ballotté au gré de tant de hasards; je réponds : un respect profond et pour ainsi dire religieux. Au dessus de toutes les volontés intelligentes, l'Être des êtres seul n'a point d'histoire. Un seul âge, une seule langue, un seul monument. Que l'humanité soit un jour immuable, elle n'est plus ; ou plutôt elle est tout, perdue et confondue dans la pensée divine. L'ordre des choses la

condamne au changement; mais ces changements sont des progrès, et le même signe exprime sa faiblesse et sa force. Imaginez que dès l'origine, elle eût possédé l'empire qu'elle exerce aujourd'hui sur le monde. Aveugle et sans expérience, qui peut dire ce qu'elle eût fait de sa puissance et si elle ne l'eût pas tournée contre elle-même? Je veux encore supposer qu'elle eût vu clairement dès l'origine par combien de travaux, et de deuils, il fallait acheter l'avenir; est-il sûr qu'elle n'eût pas reculé, plutôt que d'entrer dans la voie où elle est maintenant et dont personne ne peut marquer l'issue?

Au contraire, par quelle lente éducation la nature a voulu qu'elle s'accoutumât à la force créatrice qui lui a été départie! Il est telle parole de l'homme qui embrasse l'histoire entière des empires. Quand tout ce qui l'entoure, l'astre qui l'éclaire, le flot qui le porte au rivage, connaît dès l'origine son œuvre de chaque jour, sa carrière et son but, lui seul il ne sait pas ce qu'il sera demain; il marche à l'aventure, et chaque siècle lui révèle de nouveaux secrets de son être. Or, cette sublime ignorance où il est de lui-même, et que quelques-uns ont apportée en témoignage de son néant, est ce qui atteste à l'univers sa gloire et son impérissable puissance.

De nos temps même, il faut croire par tout ce qu'il y a d'obscur et d'indéterminé dans le fond de nos âmes, que le développement de l'homme moral est loin d'être achevé. Un jour viendra, peut-être, où ces mystères qui nous troublent à cette heure, et que nous pressentons sans pouvoir les circonscrire par la parole, deviendront une source générale de vertus, de beautés morales, dont nous ne pouvons avoir aucune idée, non plus que Sapho n'avait l'idée de l'amour d'Héloïse, non plus que Zénon ou ses disciples n'avaient l'idée de la

philosophie de saint Paul ou de saint Jean l'évangéliste. Mais, quelles qu'elles puissent être, ces conquêtes morales auront leurs fondements dans les temps qui les précéderont; et sans qu'il nous soit donné de déterminer leurs formes, ce jour que nous voyons, ces mœurs, ces lois qui sont les nôtres, y entreront pour quelque chose. Être véritablement étrange que l'homme! Quand un seul de sa race survivrait à une destruction générale, il porterait l'empreinte des âges passés; il rappellerait le monde qui ne serait plus; car la nature a fait de chacun des membres de l'humanité à la fois le produit et l'image du tout.

Enfin, près de sortir du conflit des choses terrestres, persuadé que les mêmes vérités que l'on a déduites du spectacle et des lois du monde physique, se reproduisent dans les consonnances et les harmonies de l'histoire, quand je cherchais dans le chaos apparent des âges la pensée divine, je trouvais avec ravissement que celui qui a revêtu d'or les genêts des prairies et parsemé d'azur l'aile du colibri, n'a point trop épargné la gloire à Babylone, et qu'il a paré d'assez riches habits l'antique Persépolis, Thèbes aux cents portes, Tyr, Memphis et Sidon. Elles ne fatiguent pas plus sa main que le nid du rouge-gorge et qu'une palme de fougère, les cités des Chaldéens, des Assyriens, des Mèdes, des Hébreux. Dans le même temps qu'il prenait soin de leurs destinées, il veillait sur la famille de l'oiseau et déployait sous le chêne les rameaux de l'arbuste. S'il a penché l'urne des fleuves avec munificence, s'il a distribué avec art les rochers, les vallées, les déserts et les lieux fertiles; s'il a varié jusqu'à l'infini les attitudes des plantes, la voix des animaux et les harmonies qui en résultent, il a de même répandu avec sagesse, dans le temps, les générations et les familles, les nations et les langues.

Chaque cité apparaît quand son jour est venu, sous la forme que le monde réclame. A toutes il a donné une forme particulière, une physionomie propre ; et certes, si l'on a pu dire, sans paraître insensé, que la voûte des cieux, que l'écho des montagnes, que le bassin des mers, que le mélange des couleurs, de bruits, de parfums qui vivifient l'espace et amusent nos sens d'une vaine et inconstante joie, sont les expressions de ses idées ; c'est, je le jure, une autre poésie, une autre éloquence qui s'échappent toutes vivantes des harmonies des âges ; pour celui qui les a écoutées un seul jour, tous les autres discours semblent frivoles et périssables. Chaque peuple qui tombe dans l'abîme est un écho de la voix de l'Infini. Chaque cité n'est elle-même qu'un mot interrompu, qu'une image brisée, un vers inachevé de ce poëme éternel que le temps est chargé de dérouler. Entendez-vous cet immense discours qui roule et s'accroît avec les siècles, qui, toujours repris, toujours suspendu, laisse chaque génération incertaine de la parole qui va suivre ? Il a, comme les discours humains, ses circonlocutions, ses exclamations de colère, ses mouvements et ses repos, pendant lesquels on n'entend que les soupirs des peuples haletants, et le sourd craquement des empires vieillis.

Au reste, si jamais cette philosophie de l'histoire devient un recours dans la détresse ou publique ou privée, ce doit être surtout dans ces temps où, tout flottant au gré des serviles convoitises de quelques-uns et de la lâche incurie du plus grand nombre, ceux qui ont conservé au moins le souvenir d'une patrie, le cherchent vainement au milieu d'un débordement de paroles traîtresses, sans plus savoir que penser de l'heure présente. Rien ne rassure alors comme le témoignage des siècles passés ; rien ne calme dans la lutte, rien ne fortifie, rien ne cause une joie sainte,

inépuisable, comme de se sentir protégé de l'autorité de tout le genre humain.

Il est vrai que, voyant notre vie qui s'épuise avec chaque heure qui s'écoule, et que, si près de mourir, le spectacle des choses humaines va bientôt nous échapper, nous voudrions hâter le dénoûment pour y assister encore. Il faudrait que les progrès de l'humanité se succédassent aussi vite que les battements de nos cœurs. Mais tel n'est pas l'ordre des choses; ce n'est pas à ces heures rapides qui nous ont été données, que sont coordonnées les générations et les empires; et l'aveugle empressement de nos âmes ne réglera pas la marche lente et majestueuse des siècles. Nous, qui nous étonnons à l'envi de l'épuisement où semblent réduits nos pères, et qui tirons tant d'orgueil de notre jeunesse, nous mourrons aujourd'hui ou demain, ou le jour qui suivra; et cette œuvre, où se sont consumées avant nous tant de générations, ne sera point accomplie. Sans nous plaindre du poids du jour, et sans nous inquiéter de notre salaire, travaillons donc selon nos forces à vivre et à mourir dans la place que nous a confiée le genre humain[1].

[1] 1825.

ESSAI

SUR LES

OEUVRES DE HERDER

AVERTISSEMENT

Je voudrais montrer comment les grandes vues de l'esprit français au dix-huitième siècle se sont combinées dans l'esprit des autres peuples et des Allemands en particulier. Cette alliance est un des traits les plus frappants de Herder.

Il me semble que la sérénité de l'intelligence est aujourd'hui le spectacle le plus bienfaisant que l'on puisse offrir aux hommes. On croit voir dans les œuvres de Herder l'aurore immaculée d'un beau jour qui se lève sur l'humanité. Nous qui approchons du soir de cette journée, n'oublions pas trop comment elle a commencé.

E. QUINET.

Bruxelles, 3 juin 1857.

ESSAI

SUR LES

ŒUVRES DE HERDER[1]

Comme étude morale, le caractère des premiers ouvrages de Herder mériterait seul une haute attention par un contraste singulier avec ceux qui les ont suivis et l'âge où ils ont été écrits. Au lieu de cette âme expansive, qui plus tard ne songera qu'à se prodiguer, un cœur aigri, fermé, mécontent de soi-même et des autres; au lieu de ce calme antique qu'il répandra plus tard sur tous les objets, une ardente polémique qui cherche à se produire, mais pleine de force et d'énergie; peu d'ornements, peu de poésie, le mépris du succès, des formes âpres qui rappellent l'humeur souffrante de Rousseau fugitif et vieilli. C'est que la jeunesse dans ses plus brillantes années n'est pas toujours l'âge où l'âme a le plus de fraîcheur et d'éclat; ou elle succombe sous ses propres richesses, ou ses immenses désirs l'oppressent jusqu'à l'étouffer, quand dans le monde entier elle ne possède qu'une couronne de fleurs;

[1] 1827.

ou elle s'épuise à embrasser l'univers, ou elle languit et se fane d'elle-même. Si à cela s'ajoute la détresse, une vie errante, un pain amer et mouillé de larmes, plus elle se sent ornée, plus son abandon la navre. Dans cette première lutte, où le faible succombe, où le fort reçoit une force nouvelle, le génie adolescent cache autant qu'il peut son cœur saignant sous sa guirlande d'immortelles. Quoi qu'il fasse, son accent le trahit et prouve qu'il est blessé jusqu'à l'âme.

Sous une expression imparfaite et voilée, se découvre pourtant le germe des grands pensées que Herder développa plus tard. Spectateur passionné d'une littérature naissante[1], il cherche comment ces premiers essais ont été modifiés par l'imitation de l'Orient, de la Grèce, de Rome, des temps modernes; et rassemblant tout dans cette première vue, poésie, beaux-arts, philosophie, il presse le génie national de se livrer avec indépendance à ses propres voies. S'il assiste à une époque de renaissance ou de déclin, il ne le sait; de là un mélange unique de plaintes amères et d'espérances exaltées. Ne rencontrant nulle part ni monuments consacrés par un respect héréditaire, ni aucune des entraves du passé, sa critique peut être à son gré large, fière, indomptée, comme les pensées de son âge. Déjà même le grand artiste se trahit tout entier dans son Examen du génie de la langue allemande. Le sentiment inné du beau dans la parole, et qui se découvre pour la première fois, ses jugements inspirés, le ton du discours plus élevé, l'âme qui enfin s'émeut et s'attendrit, tout annonce un homme qui vient de reconnaître sa mission. En comparant avec orgueil sa langue à d'autres langues, il leur cherche à toutes une règle

[1] *Fragments sur littérature allemande*, 1767. Feuilles critiques, 1769.

commune; l'instinct de l'écrivain devient en lui le premier guide du philosophe.

Une fois sur cette voie, il ne l'abandonne plus; et puisque l'humanité vit tout entière une et indivisible dans chacune de ses œuvres, il la rencontre avec toutes ses lois fondamentales là où il ne croyait trouver que la théorie d'un fait isolé. A cette époque de sa vie intellectuelle répond son premier discours sur l'origine de la parole. Monument simple et sévère, dont les principes et l'âme de l'histoire font la seule beauté; là se trouvent entourés d'une éclatante lumière, chaque fait primitif du monde civil, la puissance créatrice de l'activité libre opposée à l'œuvre morte de la sensation, l'unité, la progression, le rapport avec l'espace et la durée; tout cela, il est vrai, circonscrit à la sphère de la parole, n'est point encore formellement élevé à l'idée d'essence génératrice des choses humaines. Mais le moment n'est pas loin où cette séparation se fera d'une manière éclatante[1].

Comme un habile peintre, avant d'entreprendre le chef-d'œuvre auquel il consacre sa vie, dépose sa première inspiration dans une esquisse soudaine, qui elle-même est une œuvre immortelle, de même Herder fera bientôt l'essai de ses premières idées sur toute l'étendue des siècles. Accord vivant de lumière et d'ombre, de silence et de bruit, d'action et de repos, l'aspect pittoresque de l'unité historique voilera tous les autres de son éclat dans cette soudaine intuition. De chaque point de la durée s'élève un mélange de cris de guerre, d'hymnes, de chants; un sourd retentissement de ruines, triste, confus, inégal pour ceux qui y sont ensevelis; mais plus harmonieux pour celui qui le domine, que le chant matinal de

[1] Encore une philosophie de l'histoire de l'humanité.

l'alouette, que le frémissement de l'onde, que le souffle des vents dans la profondeur des forêts. Il se représentera à lui-même ce spectacle du tout organique du monde civil; il en tracera à grands traits les contours et les oppositions, il le divisera en groupes, ou plutôt il fera le dénombrement épique des peuples; et si, à ce début, la vue est encore mal assurée; si une ardeur passionnée, qui mêle et confond tous les tons, trouble la sévère ordonnance des sociétés humaines; si l'enthousiasme tumultueux de la jeunesse brise et précipite la marche solennelle des siècles; malgré cela, heureux génie, jouis en paix de ta première contemplation; qu'elle illumine ton âme et s'y imprime à jamais! C'est le prix de ta détresse passée et le gage de ta gloire à venir.

En effet, depuis ce jour, quoique le tissu entier de ses idées laisse voir encore des nuances variées, il ne fait plus qu'un tout indivisible, une pensée, une œuvre. Un livre explique l'autre; ce qui a été pressenti dans l'adolescence est confirmé par l'âge mûr. La loi même de son esprit se confond avec la progression historique de l'humanité qu'il vient de reconnaître. On s'étonne qu'une âme puisse ainsi se laisser subjuguer et presque absorber par le génie de temps passés, au point d'oublier avec eux ses professions de foi les plus nouvelles, et de passer à leur gré du sensualisme au spiritualisme, de la croyance au doute, du doute à la foi, sans commotions, sans révolte, sans presque aucune impression de changement. Les uns l'appellent épicurien, les autres platonicien; la vérité est qu'il cède au cours des âges. A l'extrémité des temps il reprend seul patiemment et lentement la carrière entière du genre humain, et dans sa marche séculaire, changeant de contrées, de patrie, d'images, de cultes, à mesure que lui-même il change d'âge, l'ordre qui nous est imposé dans

l'examen de ses pensées, est le même dont la nature a marqué dans l'univers la succession des temps. Au sein de ces formes colossales, oubliant le jour et les saisons, ne réglant plus sa vie que sur les périodes de la vie universelle, sa rêverie se prolonge, se berce, se renouvelle au bruit monotone et permanent du pendule des siècles. Aussi, retenu imprudemment en Orient, était-il trop tard lorsqu'il arriva chez les peuples modernes. Il fallut se hâter vers le terme, et laisser son œuvre inaccomplie.

En rentrant dans la philosophie de l'histoire, la première question qui se présente à nous, est celle des origines humaines, et si nous avons essayé précédemment[1] de montrer combien la solution de notre auteur était incomplète, nous le retrouvons ici laborieusement occupé à combler cet abîme. Toutes les fois que nous avons porté nos regards vers ces premiers âges, alors que la vie enfantait sans relâche de nouveaux prodiges, si nous demandions où était alors le roi de la création, il nous semblait merveilleux qu'on nous le montrât retiré dans les ténèbres au fond de quelque antre inaccessible, dans toute l'abjection de la misère, sans nul pressentiment de sa destinée future. Plus nous considérions, sur son lit de roseaux, ce roi tel qu'ils l'ont fait, sans voix, sans âme, sans mémoire, ni désir, moins nous concevions comment, sans changer ni de forme, ni d'être, sans nul intervalle appréciable dont il ait conservé le souvenir, nous le trouvions, l'instant d'après, plongé dans le ravissement de l'infini qui éclate dans tout l'Orient, aussi loin, aussi tôt que la vue peut y atteindre. Lui que je viens de laisser dans le sommeil de l'imbécillité, qui lui a donné ces vastes Dieux qu'il trace sur le sable, et dont ma pensée,

[1] Voyez la *Philosophie de l'Histoire*, p. 374.

après tant de milliers d'années, a peine à mesurer l'immensité? Quelle vision l'a sorti de son sommeil et l'a jeté dans ce délire? Ajoutez à cela que l'histoire, dans son ensemble ainsi que dans ses parties, nous apparaissait tout entière comme une vaste et éternelle déduction du général au particulier : c'est le travail du *moi* qui se fait jour peu à peu, se dégage par degrés de ce qui lui est étranger, et aspire à se produire sous la forme la plus libre. Semblable au statuaire qui dépouille son bloc de marbre jusqu'à ce qu'il reconnaisse à la lumière les traits qu'il contemple en lui-même, la personnalité de l'homme au sein de l'univers tend à se circonscrire pour se fortifier, brisant avec les siècles un assemblage qui renaît avec eux, toujours divisé et toujours indestructible. D'abord plongé au sein du monde cosmique, il étend son être sur l'espace et la durée sans bornes. De son souffle de vie il anime les cieux errants, les vastes mers. C'est Empédocle qui agite des mouvements précipités de son sein la cime des monts, les voûtes des forêts, le cours des fleuves. Dans ce premier culte, embrassant tout, adorant tout, n'oubliant que lui-même, il a une cosmogonie, une théogonie, et point d'histoire. C'est l'Inde et l'Orient, sitôt qu'il apparaît. De l'univers il descend aux empires, auxquels son être est si bien attaché qu'il n'est rien que par eux; sans force, sans valeur, presque sans nom, soit que de vastes générations se confondent sous une seule personne, soit que lui-même il ne puisse se distinguer dans ses prières aux dieux. C'est la Médie, la Perse, l'Égypte et l'Assyrie. Des empires il retombe par degrés sur lui-même, quoique son moi, encore à demi confondu avec la cité, n'emprunte encore que d'elle sa valeur et son indépendance. La cité se brise avec la Grèce, avec Rome, et son moi restant seul, dépouillé du signe qui en cachait

la grandeur absolue, découvre en lui-même un infini plus vaste que le premier qu'il vient de parcourir. C'est l'univers chrétien. Cet infini, il le divise encore, aspirant après des siècles à ne relever que de soi. C'est la Réforme, c'est le cartésianisme et ce qui en est la suite, c'est la fin du moyen âge et l'avenir que j'ignore.

Ne pouvant donc concilier dans l'humanité cette marche synthétique dont l'histoire fait foi, avec cette étroite et presque imperceptible origine qu'ils assignent gratuitement à son cours, ne trouvant entre ces choses aucun rapport logique, également incapable de les accorder et de les nier, je flottais dans une aveugle perplexité; et si l'homme me troublait parce qu'il meurt, il ne me troublait pas moins parce qu'il naît, ne me laissant de lui par delà le berceau et par delà la tombe qu'une ombre fugitive dont je ne puis même assurer qu'elle est, ni où elle est.

Tel était mon état d'ignorance, lorsque je lus pour la première fois l'un des écrits[1] de Herder les plus importants à tous égards, les *Archives primitives du genre humain*. Pour en apprécier dignement la hardiesse et la grandeur, peut-être faut-il revenir à ce point de départ. Du centre de l'Orient, Herder étend son regard sur toute cette terre de prodige; il cherche à travers les débris des traditions nationales les vestiges du premier fait psychologique de l'humanité naissante. Des doctrines du sabéisme, du mosaïsme, des religions de la Perse et de l'Égypte, des traditions éparses de la Phénicie, de la Thrace, et des souvenirs des écoles d'Ionie, il recompose le premier moi du genre humain. Impression de poésie et de génie, enthousiasme du premier né, puissance sublime

[1] *Archives primitives de l'espèce humaine* (*Aelteste Urkunde des Menschengeschlechts*), 1773.

dans son apparent délire, et que ne peut retracer que celui qui de nos temps est encore sous son joug. Tout dort dans les ténèbres primitives. Au bord du chaos, sur l'arbre qui vient de naître, l'oiseau repose encore la tête pliée sous son aile, pendant que le monde civil demeure enseveli au fond de l'abîme éternel. Enfin, il paraît, l'esprit de vie; nous assistons à la première leçon que Dieu fait entendre aux hommes par le langage de l'univers. Sa voix retentit par l'organe de la nature entière; le premier rayon de lumière est la première révélation. De même que dans les déserts d'Égypte la statue de Memnon résonne aux premières heures du jour, ainsi la pensée de l'homme, atteinte et ébranlée par l'apparition de l'univers visible, y répond par une soudaine harmonie de symboles et d'idées, de cultes et d'images, fidèle écho du Dieu cosmique. Or nul écrivain n'a représenté plus au vif cette intuition de l'homme sur le monde naissant. Je ne sais quel nom donner à cette psychologie qui découvre l'univers entier, l'espace et la durée sans bornes cachés et renfermés sous chacune des perceptions primitives du genre humain. Elle m'étonne d'abord, puis elle m'éclaire, me tire de mon sommeil et me découvre un voile des anciens temps. Cette unité sans limites apparaît successivement à l'homme sous des faces diverses; toujours entière, toujours indivisible, c'est d'elle que naît toute foi, toute science. D'abord elle est son Dieu, d'où sortiront avec les âges tous les dieux qu'il connaît. Bientôt il réfléchit dans ses actes l'œuvre de la création, qui devient le premier type d'institution civile. Puis il veut peindre aux yeux l'impression reçue de l'univers naissant; et ce symbole devient son premier signe, le premier accent de sa parole, source universelle de toute langue, de toute écriture, de tout monument. J'ai même tort de distinguer dans cette

rapide contemplation ce qui fut en soi-même indivisible comme le tout qui lui servit d'objet; car telle fut cette première intuition qui précède et contient toutes les autres. Celles qui l'ont suivie d'Orient en Occident n'en sont que des fragments épars, des ruines mutilées. Et nous, qui voyons dans son enfance le genre humain se peindre sous mille formes, l'univers qui l'entoure, s'en faire des emblèmes, de puériles images qu'il suspend à son cou, qu'il grave sur son tombeau, quand même nous ne saurions rien de ce qui a suivi, nous nous informons de sa destinée; nous demandons comment ont fini de tels jeux, et ce qu'est devenu l'élève du Centaure!

II

A cette question répond le livre de la *poésie hébraïque*, puisqu'il comprend dans son ensemble tout le développement du génie oriental. Avant Herder, quand le sage Lowth veut pénétrer dans la pensée du peuple de Moïse, il commence par s'entourer à bon escient d'une bibliothèque de livres grecs, puis à rechercher dans quelle catégorie d'Aristote il placera les lamentations de Jérémie, où sont les trois unités du drame de Job, si les psaumes sont des idylles ou des dithyrambes. Voilà l'érudit, voyons le poëte.

Deux jeunes amis se réunissent avant le lever du soleil sur le sommet d'une montagne. L'obscurité qui les enveloppe encore à demi, mais qui fuit par degrés, le souffle pénétrant des heures qui précèdent le jour, la renaissance graduée de tous les objets, éveillent dans leurs âmes la pensée des premiers jours du monde. Eux-mêmes, en sen-

tant dans leurs cœurs ce doux réveil de toutes choses, croient retrouver en ces rapides instants les premières impressions de l'humanité à son berceau. Lorsqu'enfin la dernière étoile a disparu, que la chaleur, comme le souffle de vie, commence à s'insinuer à travers les feuilles humides des bois, il s'élève du fond de leurs âmes un cantique de grâces à l'Auteur des choses. Au milieu du ravissement où les plongent ces premières heures d'innocence et d'inspiration, ils s'entretiennent de la poésie hébraïque. Mais alors, intimement unie au spectacle du lever du jour, cette poésie en est le dernier acte. C'est l'hymne de l'humanité naissante qui célèbre à son tour l'Auteur de la Création, après que, pour l'adorer, les arbres ont incliné leurs cimes et que la fleur des champs s'est penchée sur sa tige. Ainsi l'écrivain tire la critique littéraire de la poussière des livres et des académies, pour l'étendre sur les herbes odorantes des vallées, sur le rideau des forêts, sur l'azur des lacs, sur les eaux, sur la terre, dans le ciel. Il appelle tout l'univers pour commenter quelques paroles échappées au cœur des hommes, et nous, qui pensions lire la dissertation subtile d'un rhéteur, nous ne rencontrons le plus souvent qu'un chant de Milton, qu'un dialogue de nos premiers pères sous les berceaux d'Éden.

L'ouvrage commence par des observations sur la langue hébraïque; mais la philologie considérée sous cet aspect est en effet l'histoire de la première famille, de la première émotion de joie et de douleur. On remonte vers ces âges où l'homme, entrevoyant à peine la rapide succession des temps, et se croyant une stabilité qu'il n'a pas, confond encore à demi dans sa pensée et appelle presque du même nom le passé et le présent, le présent et l'avenir. Il n'a point d'annales à raconter; tous ses souvenirs se concentrent dans son impression actuelle. Aussi il y revient

incessamment; il l'étend sans la changer, et ce retour alternatif d'une même pensée, cet écho que l'on nomme parallélisme, détermine la forme dominante de sa poésie. Refluant sur elle-même, elle imite les battements d'un cœur qui, jeune encore, plein de sentiments vivaces, déborde flots à flots par un mouvement continu, toujours varié, toujours semblable. Si dans ses éléments elle apparaît sous la forme de deux chœurs de voix qui se répondent l'un à l'autre; si ses chants didactiques donnent l'idée d'une leçon enseignée tour à tour à l'enfant par le père et par la mère ; si ses cantiques d'amour sont l'écho de deux âmes qui se réfléchissent mutuellement ; sous une vue plus haute, expression de la nature extérieure, elle est l'opposition, l'écho, le parallélisme du ciel et de la terre. A l'un est attachée l'idée d'immensité, à l'autre celle de petitesse, d'impuissance. Sur ce fondement, l'infini et le fini, le tout et le néant, se répondent alternativement comme la strophe et l'antistrophe des Grecs. L'homme unit en lui ces deux termes opposés. De l'un il tient son souffle de vie, de l'autre son corps et ses sens. Comme le grain de sable qu'il habite est entouré des vagues espaces du firmament, le cercle de son intelligence est enveloppé de l'infini, de l'éternel. Au-dessus de cette double sphère, il établit une puissance qui la comprend et la règle; c'est-à-dire l'unité du créateur d'où se révèle, avec l'unité de plan dans les choses, la loi naturelle de la sagesse, de l'amour, de la beauté ; en sorte que cette première poésie fut le premier hymne à Dieu, le premier acte de foi en sa volonté.

Ces principes posés, le livre, tout à coup agrandi, prend un essor si rapide, une figure si extraordinaire, si étincelante, que peu de drames offrent dans leur ensemble une scène plus pittoresque, ou plus pressante, plus éloquente qu'une telle critique. Pour recomposer eux-mêmes les

principaux éléments du génie des David et des Isaïe, les deux amis s'abandonnent passivement aux impressions que l'univers fait sur eux. Ils écoutent le langage mystérieux de la nature; ils le traduisent immédiatement dans le langage des hommes. Deux harpes éoliennes suspendues dans une forêt ne répètent pas plus fidèlement les sons que le vent leur apporte. Sans presque aucun concours actif de leurs âmes, ils réfléchissent, je ne dis pas seulement les scènes imposantes de la création, mais tout ce qui arrive jusqu'à eux, le bruit d'une eau lointaine, les derniers rayons d'une étoile, la fleur qui s'entr'ouvre au matin, la rosée que leurs pas ont foulée ; et tout cela devient aussitôt, sans effort, sans artifice, sans réflexion, comme par l'essence seule de la pensée humaine, autant de symboles ou d'images du sentiment religieux. Cette poétique d'une forme nouvelle imite ainsi le mouvement de la rêverie. Le vent qui souffle dans les arbres, la pluie qui tombe au fond de la vallée, le tonnerre qui roule au loin, retentissent dans la pensée des deux contemplateurs, traversent avec elle toute l'étendue des âges, et vont expirer par degrés sous les tentes de la Mésopotamie et sur les tombeaux des patriarches. L'objet qui frappe le sens, le retour personnel sur une affection privée, l'ébranlement qui se communique au fond de l'âme et y réveille l'homme primitif, et avec lui les anciens jours, les anciens peuples, le premier culte, le premier hymne, se confondent dans une seule et même impression prolongée à l'infini. Il en résulte que les antiques traditions d'Abraham, de Moïse, de David, d'Isaïe semblent jaillir pour la première fois du cœur de l'homme avec toute la fraîcheur d'une création soudaine. Incroyable puissance de l'âme, qui n'a besoin que de se recueillir en elle-même pour retrouver dans ses profondeurs, par delà ces vagues chimères et ce secret en-

nui qui en effleurent la surface, les trésors et les ruines des anciens âges ; je ne connais que ce livre qui l'ait, non pas observée ou mesurée, mais aperçue de loin et par instinct.

Dans toute la poésie orientale, le paradis est l'idéal du bonheur de l'homme. Premier rêve de la jeunesse, terre des fables, où les peuples de l'ancien monde ont placé leurs chimères et l'accomplissement de leurs vagues désirs. Là sont leurs espérances illimitées et leurs premiers regrets. Mais tout ce charme, n'est-ce qu'un songe, et l'histoire entière de l'humanité n'est-elle pas cachée sous ces mythes? Outre cette terre d'illusion, il en était une autre plus particulièrement propre au génie hébraïque, et dont les peuples de l'Europe ne semblent avoir eu aucune idée. Règne sans forme, sans lumière et sans vie, ce n'est pas le néant, ce n'est pas encore l'Être. Région des ténèbres, que les créatures habitent avant de naître, les âmes des enfants y flottent endormies jusqu'à ce que le souffle de Dieu les appelle sur la terre. Là repose l'éternelle nuit en attendant le matin, et les jours se réjouissent quand ils sont évoqués pour faire partie du cercle de l'année. Cet empire a son roi, et dans ses insaisissables limites il ne présente pas à l'imagination moins de merveilles que les nuages des Scandinaves, ou que les mystiques visions du moyen âge; c'est-à-dire que le monde poétique des Hébreux s'étend par delà la naissance, comme celui des autres peuples par delà la mort, dans l'idée de la survivance de l'âme. Bien plus, un chapitre entier de ce livre est destiné à démontrer qu'il n'est pas vrai que cette tribu du genre humain ait méconnu la croyance de l'immortalité. Cachée sous les idiotismes de l'Orient, elle est seulement plus circonscrite. L'essence de l'homme vient de l'Éternel et y retourne. Le souffle de Dieu qui l'anime est le *Fils de Dieu*, mais un fils déchu, fait pour souffrir et

défaillir sans cesse. Victime du monde, il ne revient pas sur la terre, il vit dans le tombeau, sans voix et sans figure. Quelques favoris du ciel, Hénoch, Élie, Abraham, vont dans l'habitation de leur ami céleste, chercher un meilleur pays de Canaan.

Enfin, de la même manière que nous avons vu l'idée de Jéhovah personnifiée dans toutes les scènes de la nature visible, il faudrait rechercher comment cette même croyance, réfléchie dans le champ des actions humaines, a fait de chaque événement de l'histoire, de chaque détermination individuelle, une figure de la Providence, un symbole de l'Éternel, non moins frappant, non moins vivant que l'arc-en-ciel dans le déluge, le buisson ardent de Moïse, ou les cimes déchirées du mont Thabor. L'histoire d'Abel, cette humble fleur teinte de sang, est la manifestation de sa justice; la ruine de Babel, le symbole de sa puissance; le sacrifice d'Abraham, le type de toute l'alliance, le gage d'une amitié pesante; la lutte mystérieuse de Jacob, le signe de la domination de sa race qui n'aura rien à redouter d'Esaü, puisque son chef a vaincu Elohim par son bras, Jéhovah par ses prières.

Mais je me lasse d'analyser ce qui ne peut pas être commenté, et ne le sera jamais. Quand j'aurais suivi les mille détours de cette marche inégale et cent fois interrompue, quand j'aurais recueilli le souvenir de tous les objets, de tous les faits, de leurs formes, de leurs couleurs, quand je n'aurais pas oublié une seule de cette foule d'observations sur les institutions publiques et privées du peuple, sur le caractère de ses chefs, sur la vie et la mission de ses prophètes, une seule des explications de ses symboles, que serait-ce que tout cela, qu'une œuvre fausse, une œuvre morte? Ce qu'il faudrait montrer, c'est un homme de l'Occident, dont la pensée ne se développe en liberté que sous

le ciel de l'Orient. Sorti de notre Europe où il ne respira jamais à l'aise, il s'en va de l'Égypte à la Judée sans but apparent, s'arrêtant où il lui plaît, jouissant avec extase de respirer après une longue absence le doux souffle de la terre natale. Il va dérouler sa bible sur le mont Oreb, où près d'une citerne de l'Idumée, ou sur les fleuves de Babylone; il va dans le désert chercher les cendres de Job. Néanmoins, il est remarquable que ce n'est point une âme solitaire. Il ne s'enfuit pas à l'écart pour mieux jouir de son culte : nous qui sommes mal préparés à de tels flots de lumière. nous trouverons toujours qu'il ne connaît point assez des secrets de l'homme intérieur. Mais peut-être est-ce pour cela qu'il apparaît au milieu de nous comme un envoyé de l'antique Orient, apportant, avec le parfum des temps passés, l'encens de la Perse, l'or de l'Indus, la myrrhe de l'Arabie. Une marche irrégulière, quoique majestueuse et grave, une éternelle jeunesse, un petit nombre d'idées simples, sur lesquelles il revient incessamment avec un éclat toujours nouveau, rendent ce rapport plus frappant.

Quand nos écrivains orientalistes, à la tête desquels est Bossuet, sont le mieux inspirés, ils ne peuvent, quoi qu'ils fassent, se dépouiller des sombres pensées des temps modernes; sous la tente des patriarches, ils portent tous les soucis des sociétés vieillies. Au contraire, s'il est un spectacle à la fois doux et charmant, c'est un homme qui a cent fois recueilli dans son âme le souvenir des siècles passés, sans qu'ils aient seulement effleuré de leurs atteintes le premier rêve de sa jeunesse. Cent fois les ruines des empires, les harpes des peuples exilés se sont réfléchies dans l'azur de ce fleuve limpide, il n'a gardé mémoire que du ciel d'Abraham, du palmier de la Mésopotamie et de la cruche de Rébecca.

Ajoutons néanmoins une considération qui m'a toujours frappé. Herder excelle à peindre les peuples dans leurs rapports extérieurs. Nul ne décrira mieux l'influence de la nature visible; il n'y aura pas dans le lieu une circonstance, une image, dans le temps une tradition, un souvenir qui ne soit heureusement placé pour éclairer le passé de sa lumière véritable. Est-ce là tout? il y a peu d'espoir qu'il soit jamais surpassé dans telles parties qu'il me serait facile d'indiquer. Mais cette méthode, la seule convenable pour l'univers des Pline et des Buffon, se trouve singulièrement incomplète quand il s'agit de l'humanité. Outre ce ciel qui s'étend autour d'elle, outre ce monde physique qui l'enveloppe, il est un autre objet qu'elle contemple incessamment, il réagit sur elle d'une manière plus continue, plus immédiate; cet objet, c'est elle-même. Or, ce rapport réfléchi, cette attitude des peuples qui se prennent eux-mêmes pour objet de leurs pensées, à la fois acteurs et spectateurs, dans ce long monologue où l'univers reste muet, sont autant d'aspects auxquels Herder ne s'est point attaché. A travers les formes éclatantes, sous lesquelles il fait revivre les nations, rarement arrive-t-il jusqu'au moi intime et permanent du genre humain. Même lorsqu'il examine ce qui semble appartenir de plus près à l'essence de l'humanité, ses institutions, son génie et ses diverses créations, c'est encore comme autant d'influences étrangères, déjà tombées dans le domaine de la nature, et seulement, pour parler avec l'école, sous le point de vue objectif.

Ainsi, pour mieux préciser notre idée, nous demanderons si, pour le peuple hébreux, il était, il pouvait être un spectacle plus poétique que le peuple hébreux lui-même? L'humanité n'a présenté qu'une fois l'image étrange de ce rêve prolongé de tout un peuple, qui, les

yeux ouverts, et que l'on croirait dans la veille, mais au reste sans rien voir, sans rien entendre, sans que les pierres aiguës qui ensanglantent ses pieds puissent le tirer de son profond sommeil, est entraîné à chaque pas dans un abîme et croit monter les degrés d'un trône. Pendant que la Perse triomphe, que la Grèce ivre de joie court aux jeux olympiques, que Rome naissante laboure en paix les champs du Latium, où va-t-il, ce favori du ciel, qui lui-même s'appelle le roi des peuples? Les mains liées, comme un vil criminel, il traverse le désert sous la garde de quelques archers du mont Taurus. Or, ce long rêve avait ses intervalles; quand, s'arrêtant près des citernes, ou sur les fleuves de Babylone, le peuple élu apercevait son image dans les eaux; au lieu de la mitre et du sceptre, sa tête courbée sous le poids du jour, ses membres meurtris par la verge et les fers. Alors, jusqu'à ce que le charme revînt, s'élevait un cri de détresse, tel que jamais ni le contemplatif Orient, ni l'antiquité tout entière n'en firent entendre de semblable. De là dans cette poésie deux caractères frappants, dont le monde extérieur ne peut expliquer qu'un seul. Les illusions, les jeux de l'enfance, ses innocentes fables, sa paix craintive, ses naïfs récits; et dans le même temps, un deuil précoce, une profondeur de douleur qu'ont à peine connus au milieu des sociétés modernes, le Dante, Shakspeare et Bossuet. Ce sont les traits de l'adolescence et presque de l'enfance; mais où est restée l'empreinte d'une douleur trop poignante pour cet âge? Encore si jeune, la poésie hébraïque en a été mortellement atteinte; et quoiqu'elle ait les mêmes goûts que ses sœurs d'Orient, quoiqu'elle fasse partie d'un même chœur, passionnée comme elles pour les fables, les contes, les chants, les danses, il reste dans son accent et sa démarche une ineffaçable marque de souffrance et de deuil.

Le génie de l'Orient ainsi étudié dans ses traditions et sa poésie, il reste à l'examiner dans les ruines de ses édifices; et l'archéologie de Herder pourrait nous arrêter longtemps [1]. Sans se laisser préoccuper d'aucune idée particulière, avec toute l'imprévoyance du poëte, il va s'asseoir sur les débris d'un monument et le laisse agir sur son intelligence et s'expliquer lui-même. Comme si son moi était réellement confondu avec celui du genre humain, ce spectacle n'éveille en lui que des idées, des formes propres à tel lieu, à tel temps; et pendant que l'histoire des Achéménides, des Parthes, des Sassanides, de leurs cultes, de leurs symboles, jaillit de sa pensée, vous diriez le récit d'un vieillard qui revoit les lieux où il est né. Non-seulement ce fut lui qui le premier en Allemagne appela l'attention des archéologues sur les ruines de Persépolis, mais il en donna une explication historique que la science semble avoir adoptée. Appuyé sur le prophète Daniel et l'Homère persan, Ferdousi, il pénètre à travers ces colonnes, rend la vie à ces bas-reliefs, aux animaux fabuleux leur sens moral, aux personnages leur caractère traditionnel, et découvre sur ces tombeaux le symbole des institutions primitives de la Perse, et l'apothéose de son roi idéal, Dschemschid. Peu d'écrivains ont dévoilé avec plus de hardiesse les rapport des mythologies de la Judée et de la Perse; en retrouvant dans les visions des prophètes, confuses et mutilées, les mêmes figures qui sont gravées çà et là sur le marbre, on croit entendre un interprète expliquer les images incohérentes d'un songe par les apparitions de la veille. A mesure que le passé se révèle à lui sous de nouveaux aspects, il donne l'éveil à la science, lui trace sa tâche de chaque jour, trouble la paix des érudits par une foule de problèmes où l'Orient et

[1] *Lettres sur Persépolis.*

l'Occident sont renfermés. Depuis ce temps, histoire, mythologie, beaux-arts, il n'a pas paru un livre remarquable sur ces sujets où l'on ne sente plus ou moins immédiatement son influence créatrice. Pour parler sa langue, il ressemble à ce lotus sacré des védas qui, balancé sur les eaux primitives, porte au loin dans son calice tout un univers naissant.

Outre ses nombreuses imitations de l'anthologie orientale et classique dans lesquelles éclate au plus haut degré le sentiment de ce qu'il y a de plus délicat et presque de plus insaisissable dans l'existence poétique des peuples, ses études sur la Grèce embrassent tout le cercle de l'antiquité. Sans suite, répandues çà et là dans chacun de ses livres, elles en font néanmoins le lien. Tandis que les formes de l'histoire se succèdent et varient, le chœur grec, toujours présent, souvent interrompu sur la scène du genre humain, en explique le génie et les œuvres, et fournit à chaque période des temps un type immuable de comparaison. Ou c'est le monde d'Homère mis en opposition avec le monde d'Ossian, ou celui de Phidias et de Xeuxis avec celui de Michel-Ange et de Raphaël, ou le Laocoon de Lessing, commenté par le Philoctète de Sophocle. En transportant ainsi un même type à des époques éloignées l'une de l'autre, il en marque la convenance ou la disconvenance avec chaque point de la durée. Lorsqu'ensuite il recueille ces résultats dans une suite de discours sur la théorie des arts, le sentiment du beau, l'influence de la poésie, aucune critique ne se trouve plus large et plus féconde. Si l'œuvre des métaphysiciens de son temps est d'avoir déterminé dans l'absolu la sphère des facultés de l'homme, la tâche de Herder a été de soumettre les jugements, le goût et la raison pratique des peuples à l'expérience de l'histoire.

III

De l'antiquité au moyen âge, le passage est marqué par une suite nombreuse d'ouvrages sur les sources et l'esprit du mosaïsme et du christianisme, dans lesquels les religions de l'Orient se laissent peu à peu pénétrer par le sens réfléchi du monde moderne. Les premières idées de l'auteur sur ce sujet furent développées dans son *Prédicateur*. C'est un jeune ministre dans la première ferveur du zèle évangélique, et que la majesté de sa mission trouble encore d'une émotion confuse. Il faut qu'il retrace au monde la dignité du sacerdoce dont son âme est remplie. Lui qui vient d'être indissolublement uni aux patriarches, aux prophètes, aux premiers législateurs, aux premiers poëtes de l'antiquité, quels plans de doctrine n'embrasse-t-il pas ! Quel idéal de vertu, quels rêves d'éloquence ! Sans doute c'est la vision sur laquelle il veut régler sa vie. Pourtant il est encore dans la lutte, flottant entre la tradition et la nature, sans pouvoir s'expliquer ni sa foi ni ses doutes. Il cherche et ne peut découvrir la loi qui doit concilier sa croyance et sa philosophie. Où l'explication lui manque, il s'abandonne à la tradition révélée, se couvre de son ombre, puis attend des jours meilleurs sans inquiétude, comme sans empressement.

Déjà la scène a bien changé dans les *Lettres sur l'étude de la théologie*. Le jeune prédicateur est alors un homme dans la maturité de l'âge ; il aide de ses conseils paternels l'inexpérience d'un néophyte. Déjà le combat est terminé, qui agitait son âme sans la troubler. La science et la croyance, l'Écriture et la nature se balancent et s'inter-

prètent l'une l'autre ; la science de l'ange est devenue la science de l'homme.

Combien n'a-t-on pas abusé de ces mots : *nature*, *raison*, *grâce*, *écritures*, *revélation?* Si ce sont là des dons du même Dieu, probablement ils sont loin de s'exclure et se contiennent l'un l'autre. A la nature vous opposez la lettre ; mais la nature est elle-même un livre assez vaste, qui existait quand rien n'avait encore été gravé ni sur la pierre, ni sur le bronze ; et la tradition peut-elle être autre chose que le commentaire de ces premières archives? Reste donc à considérer la révélation, sous un point de vue plus large, comme l'institutrice de la raison humaine. Est-ce à dire que nous ne trouverons ici que l'éternelle logomachie de ceux qui vont renverser la raison pour fonder sur la raison je ne sais quel arbre mystique sans racine et sans séve! Au contraire, la première règle des Écritures sera de se plier, ainsi que le langage d'une mère, à l'intelligence de tous. La révélation n'émanera d'en haut, elle ne sera juste, elle ne sera vraie qu'autant qu'elle sera promptement et complétement comprise, non par le ciel, mais par la terre, par l'homme tel qu'il est aujourd'hui. Si ses facultés se développent ou varient, la croyance suivra ces changements, grandira et défaillera avec la raison publique. Tout ce que l'humanité peut voir à chaque époque de sa vie, la religion le verra de même, mais pas un rayon de plus. Puissance véritablement incarnée dès l'origine, elle se développera dans toute l'étendue des siècles, avec toutes les formes de l'existence humaine, parlant, voyant, entendant par la bouche, les yeux et les oreilles des peuples, sans jamais rien produire qui ne naisse nécessairement du concours des choses contemporaines ; c'est ce rapport exact qui constituera sa beauté, sa vérité, son divin caractère. Plus la révélation sera con-

forme à chaque âge du genre humain, plus elle semblera remplie d'une céleste vertu.

Telle est la nature des choses. Mais pour nous, qui voulons la connaître et n'occupons qu'un point au sein de cet éternel changement, par où commencer notre étude? Par la révélation dans son type absolu, ou par l'intelligence dans son mouvement progressif, par la doctrine ou par l'histoire? Il s'agit de l'univers entier dans cette classification. Heureusement elle est déterminée par les réflexions qui précèdent. Admettre (et comment s'en défendre?) que, s'il y a eu une révélation, elle a été faite pour la raison humaine, c'est prononcer en d'autres termes que pour savoir ce que fut la révélation, il faut savoir ce qu'elle dut être, ou ce que l'homme a pu comprendre. Nous ne connaîtrons les limites de la parole qu'en connaissant les limites de l'intelligence; si nous suivions une marche inverse, débutant par la tradition et finissant par la nature, nous courrions grand risque de nier ou d'affirmer, de la première, des choses sur lesquelles la seconde a porté avant nous des jugements contraires. Cependant, nous n'aurons rien fait encore, si nous nous arrêtons à l'examen de l'état actuel de la pensée. Comme le psychologue, en vain aurions-nous à grand'peine constaté, comparé, classé les faits dont l'homme intérieur compose aujourd'hui sa science, nous n'aurions que le droit de juger d'aujourd'hui. Il faut que nous répétions incessamment ce même examen, sous des formes diverses, depuis Moïse jusqu'aux tribus conduites à Babylone, jusqu'au prophète du Jourdain, jusqu'au Dieu-Homme, sans oublier les temps qui ont suivi jusqu'à cette heure. Plus nous serons près du simple, c'est-à-dire de la nature des choses, plus nous serons près de Dieu. Nous n'y parviendrons vraiment que si, remontant, descendant, traversant

en tous sens la suite entière des siècles, et nous asseyant au foyer de chaque peuple, notre âme est assez grande pour vivre, souffrir, aimer, croire, espérer avec chacun d'eux, dans toutes les contrées et tous les âges. D'où il suit que toute question de théologie se résoudra dans une question d'histoire. Notre polémique sera de l'archéologie; nous ne saurons sur les dogmes que ce que nous en apprendra l'étude comparée des langues et des traditions populaires.

Quoi! tant d'efforts n'aboutiront qu'à retrouver sur les croyances hébraïques la science du jeune Tobie ou des moissonneurs de Booz? En effet, nous n'avons rien en France qui donne l'idée de cette critique calme et ferme, appliquée sans amour et sans haine aux livres sur lesquels repose la croyance nationale. Ceux qui l'ont sérieusement tenté ont subi l'amer supplice de Pascal, et, sentant leur chimère s'échapper, ils n'ont pu achever. Tous les peuples modernes pouvaient servir à la philosophie; je ne connais que l'Allemagne où pût naître la véritable Exégèse. Là seulement le sentiment religieux s'est trouvé assez fort, assez confiant en lui-même pour consentir à s'examiner au grand jour, non par le besoin de s'éprouver, mais par celui de se connaître, de savoir d'où il vient, où il va, ce qu'il fut, ce qu'il doit être. Là seulement il a été assez riche pour consentir, sans crainte de s'appauvrir, à perdre ce que ne confirmerait pas la science, Que serait-ce s'il n'avait fait que se retremper en s'éclairant! Or, s'il survit à ces longues épreuves, ne pensez pas que la poésie qu'il tenait du mystère disparaisse avec lui. Moins le génie religieux craint de se mésallier, plus il s'étend, plus son univers devient libre et spacieux. Véritablement, quand on a lu ces lettres, il semble qu'on connaissait mal auparavant la puissance créatrice d'une

âme en travail. A peine l'histoire et la philosophie ont-elles comblé un abîme, l'esprit se creuse un autre gouffre et invoque une autre solution. A mesure que la lumière augmente, la pensée se replie, se crée une chimère nouvelle; et ces vains efforts de la science pour embrasser le cœur de l'homme, et du cœur de l'homme pour s'en laisser pénétrer, ces deux puissances qui se cherchent et s'enfuient à l'infini, sans pouvoir jamais se confondre ni s'absorber l'une l'autre, sont le plus vivant témoignage d'une vérité éternellement impalpable, éternellement irrécusable, éternellement la source et la fin de toutes les autres.

De tous les écrits de Herder, et ils sont nombreux, les moins brillants et les plus touchants, ceux qui ont le plus de charme, et le charme le plus vrai, le plus pénétrant, qui va le plus au cœur, ceux que l'on voudrait relire le plus souvent, sont ses *écrits chrétiens*. L'élan poétique y est presque nul; point de disgressions; point d'épisode; nul effet oratoire; un récit qui tient plutôt de la sécheresse de la chronique; et cependant rien ne vous ravive, rien ne rafraîchit votre sang comme ce simple commentaire. Pourquoi cela? parce que vous avez vécu quelques heures sous le ciel de la Judée, aux bords des lacs de la Galilée, à l'ombre des figuiers de Béthanie, de la vie de ces pêcheurs qui quittaient leurs filets pour suivre le Messie. Vous sentez comme eux la curiosité qui vous attire, un secret ascendant qui vous retient, l'admiration qui naît, puis l'amitié, l'amour, la charité fraternelle, enfin, la conviction, l'ardente conviction qui a soif de se répandre et cherche le martyre. Aujourd'hui que nos cœurs glacés, notre imagination tarissante ne conçoivent plus, ne produisent plus que de tièdes amitiés, des transports raisonnés, mais plus de vrai enthousiasme, plus de fra-

ternité, plus de liberté, plus de convictions, parce que nous ignorons la force du ressort moral, nous appelons miracle tout ce qui échappe à nos chétives et languisantes étreintes. Herder interroge chacun des sentiments naturels, afin de savoir quels prodiges ils peuvent enfanter, et il trouve que le cœur de l'homme est encore assez grand pour expliquer toutes les merveilles du christianisme. Considérée sous cet aspect, je ne sais si la puissance visible de l'Auteur des choses ne paraît plus assez; ce que je sais, c'est que nulle part la puissance de l'âme n'éclate à un si haut degré. Si la divinité se manifeste avec moins de pompe au milieu des éléments et de la nature extérieure, elle se retire et jette plus d'éclat dans la conscience de l'homme. Moins il se fait de miracles sur les bords de la Tibériade, plus il y a de miracles d'amitié, d'amour, d'admiration, d'héroïsme. Il y a moins de tempêtes apaisées sur les lacs de la Galilée, mais au fond des âmes plus de douleurs consolées; un éclat moins merveilleux sur le sommet de la montagne, mais dans les cœurs plus d'espérance, plus d'avenir, un culte plus profond, un rayon plus céleste.

Le commentaire sur saint Jean appelle surtout notre attention. Peu avant sa mort, un vieillard recueille dans l'exil les souvenirs de sa jeunesse. Il les embellit par le prestige de l'éloignement, fidèle à l'ami dont il a reçu le dernier souffle, il oublie ce qu'il y avait en lui de terrestre et n'en voit plus que l'immortel et le divin. Né dans l'Égypte des Ptolémées, placé entre le culte de la Perse et la Grèce platonicienne, il les unit dans sa pensée et fait le lien du christianisme naissant avec ces antiques doctrines du genre humain. C'est à la fois une profonde étude morale, et un grand spectacle de voir ainsi se réfléchir et s'ordonner les souvenirs individuels du disciple bienaimé, sous les formes inspirées de la mythologie de

Zoroastre et de Platon. Saint Jean recueille dans son âme ces traditions philosophiques, déjà près de s'évanouir, il les ranime du souffle saint de l'amitié, de l'espérance, de l'éternelle jeunesse; et son Évangile devient ainsi un vaste symbolisme, où se concentrent de toutes parts les vagues pressentiments de l'univers. Trop éloigné du temps dont il raconte l'histoire pour en suivre servilement le fil, il le brise et le renoue à son gré. Bien plus, ces scènes qui se succèdent dans son livre divin sont des faits allégoriques, des figures animées, sous lesquels il enferme la doctrine de son maître. Inséparables l'une de l'autre, ces allégories se tiennent, s'enchaînent, se préparent, se confirment mutuellement; chaque miracle est une parabole qui a son enseignement et sa vertu intérieure. Le prodige explique le précepte, le précepte explique le prodige; il n'est pas dans ce tableau un groupe, une figure, un personnage, un trait, qui ne soit un type, une image vivante de l'éternelle et impalpable vérité. La colombe qui descend du ciel n'est-elle pas dès l'origine des siècles l'emblème de l'esprit de douceur et de paix? Le prodige de l'eau changée en vin, n'est-ce pas la pensée renouvelée, la force où était la faiblesse, la sainteté où était la corruption? La multiplication des pains, n'est-ce pas la parole qui se répand sans s'épuiser, l'esprit du genre humain dont le moi du Christ fait l'aliment éternel? Vous demandez s'il est le Fils de Dieu? Comment la vérité ne serait-elle pas Fille de Dieu? Comment la parole de vie ne sortirait-elle pas de l'Auteur de toute vie? Oui, il a fait des signes, il a paru éclatant de lumière sur le mont Thabor, puisque l'Évangile tout entier est une sublime transfiguration de sa vie; en vérité, il a mieux fait encore que de ressusciter le Lazare; il a tiré du sépulcre l'humanité, déjà à demi corrompue depuis plus de trois jours; il l'a

délivrée de ses bandelettes, il a déchiré son linceul ; i l'a éveillée à une vie qui ne doit plus finir.

Une pensée naît en lisant ces écrits. Soit misère, soit grandeur, l'humanité s'ignore si bien qu'outre son culte légitime, elle est toujours près de s'adorer comme un être supérieur et de s'incliner devant son ombre. Mais le Dieu qu'elle sert n'est pas moins généreux qu'elle ; tôt ou tard il rend à l'homme ce qui appartient à l'homme. Le fini se contemple au sein des temps comme l'infini au sein de l'éternité ; mais, loin de s'apercevoir comme lui d'un seul et même regard, parce qu'il ne vient à se connaître que par parties, à mesure qu'il commence à découvrir en soi de nouveaux abîmes, il y fait descendre un Dieu pour les combler. Pendant de longs siècles il y plonge des coupes d'or, des trépieds d'airain, et l'écho lui répond en se rapprochant chaque fois. Lorsque enfin la lumière éclate, l'homme aperçoit avec orgueil que ces vagues espaces tout remplis de ses temples ruinés, de ses symboles, de ses idoles, de ses faucilles sacrées, de ses guirlandes de verveine et de gui, font partie de lui-même et se meuvent avec lui.

IV

Le moyen âge a fourni à Herder une suite de poëmes sous le nom de *légendes*, où le sens grec fait quelquefois effort pour descendre à la naïveté des traditions des monastères ; mais en ce qui touche à ces temps, l'œuvre véritable de Herder a été d'associer au génie de l'histoire, des monuments qui en étaient jusque-là exclus chez les modernes. Frêles archives, et cependant immortelles, que

le vent emporte au loin avec les feuilles des bois, nous ne pouvons ici qu'en indiquer rapidement le caractère[1].

Comme autant de moissonneuses qui cherchent à alléger le poids du jour, les nations haletantes, courbées sous la main qui les presse, s'en vont en chantant dans leur longue carrière. Chaque période nouvelle de croissance ou de déclin fait naître un chant nouveau ; et, frivoles et vains, les peuples oublient plus promptement que ces monuments si fragiles en apparence l'émotion des révolutions et le nom de leurs oppresseurs. Il ne faut pas longtemps pour que le bruit des batailles s'éteigne et que les marguerites des champs couvrent les tombes des chevaliers ; mais, après de longs siècles, les jeunes filles viennent encore sous les voûtes de l'Alhambra répéter les romances d'Abénamar, du roi Juan et des guerres civiles de Grenade ; le montagnard d'Écosse prolonge ses soirées en entonnant les ballades d'Édouard, de Robin Hood, des querelles de Percy et des Douglas ; les enfants du nord de l'Allemagne grossissent leurs voix pour répéter les accents rudes et surannés des Meistersængers du moyen âge ; et tous ceux qui passent près de là, sentant la puissance des vieux siècles, disent en eux-mêmes : « En vérité, ja-« mais je n'entendis ces chants sans être plus ému que « par le bruit du clairon ; pourtant ceux qui les psalmo-« dient sont des enfants et des mendiants aveugles. »

Le rare mérite de Herder est d'avoir reproduit dans le rhythme original les plus remarquables de ces poëmes, convaincu que le ton, la cadence, l'accent musical en font véritablement l'essence, et que, détachés de ce fond nécessaire, il en reste à peine l'ombre. Ainsi réunis, ils forment une sorte d'histoire universelle, où le retentisse-

[1] Voix des peuples dans les chants. *Le Cid*, d'après les romances espagnoles.

ment des empires, réduit à une impression fugitive, à un soupir de l'âme, se prolonge sous une forme irréfléchie de générations en générations, dans la conscience des peuples. Non-seulement l'historien y retrouve les grands rapports des races, les haines et les affections nationales ; ces chants séculaires répandent sur les classes inférieures l'intérêt des longs souvenirs, et concourent au maintien de la dignité morale. Du fond des vallées et des forêts, du bord des haies et des ruisseaux, de naïfs rhapsodes font entendre des stances épiques, qui à chaque point de la durée forment le lien du peuple avec le passé, attachent au pays où l'on est né, et associent à l'honneur des temps antiques ceux qui en ont supporté tout le fardeau. Poursuis ta complainte dans tes bruyères, heureux enfant, et que cette guirlande de verveine te soit une auréole de gloire. Ton ancêtre fut un des Bardes de Fingal, et c'est sur le tombeau du roi de Morwen que commença ce triste chant d'adieu qu'il t'a légué. Repose-toi sur ton sillon, vieillard rempli d'années ; que tes gerbes soient dorées, que tes troupeaux soient abondants : il portait le même nom que toi et mourut près de ton champ, celui qui sauva dans Alcocer la bannière du Cid et atteignit de sa dague le chef des mécréants. Bénie soit cette tour à demi ruinée, que le lilas et le chèvre-feuille l'ombragent de toutes parts ; que l'oiseau le plus aimé du ciel y fasse chaque année son nid. Berceau d'une Iliade nouvelle, dans ce manoir vécurent, plus renommés que les Héraclides des Grecs, les quatre fils Aymond, dont l'histoire, née des chants et répétée sous le chaume, étend l'horizon du pâtre de la vallée par delà la cour tudesque de Charlemagne, jusqu'au tombeau du prophète de l'Arabie et aux palais des Péris de l'Iran.

Dans l'impuissance d'analyser isolément la foule des

fragments de notre auteur sur la civilisation féodale et chrétienne, si nous cherchons à les comprendre sous une seule pensée, nous trouvons que tant que l'activité spontanée domine dans le genre humain, Herder est son historien fidèle. La haute antiquité étant comme lui-même poésie, il en est un sûr interprète. A peine la réflexion commence à se développer, l'alliance est moins parfaite ; déjà Rome lui est moins familière que la Grèce, la Grèce moins que l'Orient. L'élément rationnel dont il put négliger dans la Judée le faible germe continuant à grandir, l'horizon du contemplateur se circonscrit chaque jour avec le règne de l'intuition. De là, au moyen âge, il poursuit les derniers rayons de lumière primitive, qui, émanés de l'astre naissant de l'humanité, après avoir effleuré les cendres des âges, se révèlent encore, quoique pâles et peu nombreux, non plus dans les institutions et les cultes, mais dans les inspirations de la muse lyrique et quelques fragments d'épopée. A mesure que, la poésie cédant à la science, la religion à la philosophie, l'existence des sociétés s'approfondit davantage, porté par une direction constante vers les sommités idéales, il se trouve, presque étranger aux nations modernes, planer sur elles de la région où se forment les mythologies et les révélations. Enfin, de ces hauteurs que, sous les théories du *Phèdre* et de la république platonicienne, on se représente tantôt nettes et précises, tantôt confuses comme la vision d'un prophète, les scènes du monde moderne, que la narration soit fréquemment et brusquement coupée par le dithyrambe, en sorte que de tout cela résulte un vaste éclectisme dans la forme et dans l'idée, et que de chaque point de l'histoire les peuples soient appelés à juger dans les dernières générations le produit de toutes les autres, on aura conçu le plan qu'il appliqua presque à son insu

à l'étude des temps les plus voisins de nous, et qu'il réalisa dans l'Adrastée.

V

Cet ouvrage est en effet le spectacle de la lutte de deux principes distincts, le génie de l'Europe moderne, et une âme sortie de l'Orient qui souffre et se trouve à l'étroit au milieu des formes réglées du monde de Louis XIV. De là, ces dialogues fréquents qui interrompent le récit et où l'Occident et l'Orient sont aux prises. Vous diriez un Brame transporté dans les jardins de Versailles, à la cour de la reine Anne, dans les chantiers de Pierre le Grand, parmi les armées de Charles XII, dans les sociétés des poëtes et des philosophes. Il les juge avec un merveilleux bon sens, quoique, souvent, fatigué d'un monde qui n'est pas le sien, il ait besoin de se recueillir à l'écart, et de revenir à ses contemplations habituelles et aux souvenirs de l'Inde et de la Perse. C'est ainsi qu'en présentant des vues très-étendues sur l'influence morale des découvertes des Leibnitz, des Keppler, des Newton, il s'interrompt brusquement au milieu d'une nuit d'été pour rêver, à la clarté des étoiles, de l'éternelle métempsycose et du rapport de la lumière à la pensée. On entend des voix invisibles chanter des hymnes, des chœurs antiques. D'autres fois, après avoir exposé simplement quelques idées propres à la philosophie de son temps, lorsqu'il semble le mieux appliqué à les réfuter, une harpe éolienne retentit tout à coup, et avec elle un des chants enivrants du Midi. A peine le chant a-t-il cessé, qu'une jeune Néri arrive d'Orient, et sous la fable qu'elle raconte, il y a à la fois tant de sagesse,

de vérité, de grandeur, qu'en dépit du sophisme de Mandeville, il se répand sur tout le dix-huitième siècle un parfum antédiluvien de poésie et de vertu. L'histoire rapide des missions étrangères le ramène au bord du Gange, dans l'Archipel indien ; et tout le génie de l'Orient est dans le peu de paroles qu'il place dans la bouche des indigènes pour défendre les traditions de leurs pères. Lui-même ne s'intéresserait à l'établissement du christianisme dans ces lieux que si l'Évangile pouvait y descendre comme la rosée, sans changer la figure des objets. Les formes nationales sont pour lui des vases sacrés sortis de la main de Dieu avec l'univers qui les conserve ; et le spectacle varié qu'elles présentent, lui semble le seul culte extérieur digne de l'Auteur des choses. On conçoit au reste ce qu'il doit y avoir de fécond dans cette opposition constante des deux extrémités opposées de l'humanité. Ramenée pour quelque temps aux lieux où elle est née, elle raconte avec orgueil après ce long voyage quelles ont été ses œuvres, quels fruits elle rapporte. Mais la sagesse antique, qui avait espéré mieux, la réprimande avec autorité ; et, s'abandonnant à ses pressentiments, décrit une nouvelle Atlantide.

Ayant ainsi parcouru à grands pas toute l'étendue des temps et des lieux, Herder veut revoir les mêmes objets, mais d'une manière plus familière, plus intime. Au lieu d'une marche épique, ce ne sera qu'un simple pèlerinage. Plus de longs traités, plus de monuments, plus de livres ; de simples lettres familières[1], et encore à quelques amis, auxquels il pourra décrire son impression la plus secrète et faire librement sa profession de foi sur chaque culte, chaque illusion du genre humain ; éloquente chronique de l'humanité, ce livre réunit ainsi l'attrait de l'intimité et

[1] *Lettres sur les progrès de l'humanité*, 3 vol., 1795.

des sentiments individuels au spectacle général de la société civile. Quelques écrivains, dans leurs mémoires privés, ont répandu un charme étonnant sur certains lieux où ils ont longtemps vécu. Ces lettres causent une impression semblable, avec cette différence qu'au lieu d'une retraite au pied des Alpes, qu'au lieu de l'ombrage d'une forêt, de la fraîcheur d'un lac, c'est telle forme, tel âge de l'humanité où l'écrivain aurait voulu se circonscrire. Plus souvent, sa marche errante est celle d'un homme qui brise le fil chonologique avec lequel il s'est dirigé jusque-là, et, sans autre guide qu'une synthèse inspirée, court à l'aventure tenter des voies nouvelles. Cette entière liberté donne une admirable activité à sa pensée. Il suit tous ses pressentiments, accourt à tous les bruits, quitte Homère pour Franklin, Franklin pour Luther, Luther pour Frédéric, va, revient, s'égare, tantôt arrive à dé vagues bruyères, tantôt à des lieux inconnus où il a devancé la science.

A l'appui de ce que je viens de dire, quelle preuve que le cinquième livre ! L'auteur est à Rome, enfermé dans les salles du Vatican. Sans témoin, il se livre d'abord à l'impression poétique des objets, et Winkelmann seul égale ce premier et soudain enthousiasme de l'artiste. Peu à peu naît une rapide réflexion qui se fixe et se développe. De la contemplation de ces groupes épars, il s'élève à la pensée religieuse et sociale de l'antiquité. Il erre au milieu de ces marbres comme parmi des êtres animés; il leur parle, il les interroge, il les fait descendre jusqu'à lui, il apprend de chacun d'eux d'où ils viennent, quelle pensée les a fait naître. C'est le monologue passionné de Pygmalion, qui sent peu à peu s'animer et respirer sous le marbre le génie de la Grèce primitive lorsqu'elle inventa ses dieux. La mythologie étant pour Herder un symbole de l'humanité

idéale, il part de quelque chose supérieur à l'homme pour retrouver et expliquer l'homme. Difficilement croirait-on tout ce que cette méthode, qui lui est étrangère, lui inspire ici de grand, de hardi, d'éternellement vrai. Non-seulement ces innombrables figures mythologiques, pour lesquelles tout l'univers semble à peine assez vaste, réfléchies dans le cœur de l'homme, y portent une étonnante lumière; elle en font apercevoir aussi la grandeur infinie. Heureux si, guidé par les torches des autels, par les statues, par les groupes des dieux, par les pierres funéraires, il ne se fût pas arrêté à l'entrée de ces abîmes intérieurs, Peut-être je saurais ce que j'ignore, et ce que nul ne peut me dire, s'il n'a tenté ces voies.

Sous un autre aspect, ces lettres se distinguent par l'expression vive et pure de l'amour du pays. Plus l'auteur a vécu dans un monde éloigné, plus il revient avec joie s'associer à la gloire naissante de ses amis, de ses maîtres, de ses frères d'armes. Rien n'est beau d'une beauté antique, comme les conseils qu'il donne à son pays au retour de ses immenses voyages à travers les siècles. Il semble que tant de travaux n'ont été entrepris que pour lui léguer le tribut de l'expérience acquise dans le commerce de tous les temps. Pendant que l'Allemagne, encore incertaine, doute de son génie, comme il relève avec orgueil ses espérances! lui qui vient de parcourir toutes les phases de l'humanité, sa voix a quelque autorité, quand il assure que nulle part il n'a trouvé une seule forme stable où la pensée puisse remonter et se circonscrire. Au milieu de cette société d'hommes, tous nouveaux, presque du même âge, véritable pontife, Herder bénit leurs travaux, les encourage, les ranime, leur distribue des couronnes, des étendards, élève des pierres funéraires à ceux qui succombent avant l'âge. C'est un ami qui met sa gloire dans

son ami, un frère dans son frère, un disciple dans son maître. Tout a sa juste place, que l'affection a embellie, la chanson populaire de Gleim et l'hymne de Klopstock, le génie ferme de Lessing et les oracles de Hamann, la poésie tempérée d'Uz et de Kleist, et l'humeur indomptée, les imaginations colossales de Jean Paul, les controverses de Jacobi, les drames de Schiller et de Gœthe ; nous choisissons, pour les citer, quelques lignes du portrait suivant.

« J'ai eu le bonheur de connaître un philosophe qui fut « mon maître. Dans ses plus brillantes années, il avait la « franche gaieté d'un jeune homme, et elle l'accompagna « jusque dans sa dernière vieillesse. Sur son front ouvert « et fait pour la méditation brillait une sérénité, une joie « inaltérable ; la grâce, une élégance naturelle ne l'aban- « donnait jamais, et rien n'attachait comme ses savantes « leçons. Le même génie qui soumettait à son examen « Leibnitz, Wolf, Baumgarten, Crusius, Hume ; qui déve- « loppait les lois naturelles de Keppler, de Newton et de « la physique générale, recueillait avidement les ouvrages « alors nouveaux de Rousseau, son Émile, sa Julie, toutes « les découvertes des sciences naturelles, sans jamais « perdre de vue les lois et l'essence de l'homme moral. « Histoires des peuples, de la nature, sciences positives, « mathématiques, expérience, voilà les sources de vie « qu'il répandait dans son enseignement. Pas un seul objet « ne lui était indifférent. Point de cabale, point de sectes. « point de préjugés. Jamais l'ambition d'un nom n'eut « pour lui la moindre valeur, mis en balance avec les in- « térêts de la vérité. Le bonheur de penser était tout le « fruit de ses travaux, et rien ne fut plus étranger que le « despotisme à son esprit tolérant. Cet homme, que je « nomme ici avec la plus profonde reconnaissance et le « plus haut respect, est Emmanuel Kant. Son image res-

« tera précieusement dans mon cœur. Je ne graverai pas « sur sa tombe l'inscription barbare que lui a consacrée « un philosophe très-peu digne de ce nom; mais il me « sera doux de l'appeler un Socrate et d'espérer avec lui, « qu'après que les épines des sophistes auront été arra- « chées, sa philosophie réchauffera de nouveau le germe « de la raison, de l'intelligence, de la loi morale dans leur « auguste pureté; et cela non par la domination aveugle « d'une doctrine absolue, mais par le principe de la liberté « intérieure. »

VI

Après le drame du genre humain vient l'épilogue[1]. Comme si l'écrivain était étonné de sentir les formes des peuples lui échapper si vite, il en poursuit encore l'image dans l'Élysée. Cette paisible histoire des ombres, qui s'efface par degrés; ces vagues murmures qui se prolongent, sans se confondre, sous le tertre des Celtes, sous le marbre des Grecs, sous le dattier du Sauvage, achèvent l'histoire politique; et il y a un mélange inexprimable de philosophie et de rêverie, lorsque de l'immense mausolée, où sont ensevelis l'Orient et l'Occident, s'élève le chant d'adieu d'une jeune Indienne, à ses fleurs, à son ruisseau qui fuit, à sa cabane de roseau. A ces traditions nationales, se mêlent çà et là quelques méditations brillantes de poésie sur la survivance de l'âme et la palingénésie des formes. Mais cette sérénité dans le doute, cet éclat de fête là où vous vous attendez à trouver le deuil, vous étonne. Cette voix enchanteresse ne peut endormir l'âme. En vain, pour apaiser sa soif de l'infini, Herder lui présente comme

[1] *Postscenien.*

un leurre l'immortalité historique dont le genre humain est le principe et la fin ; l'âme humaine ne peut s'arrêter dans ces jardins d'Armide ; bientôt il faudra que lui-même cherche ailleurs un refuge plus assuré.

En effet, si l'univers visible privé de Dieu semble s'égarer à l'aventure, si dans ce dénûment il se fait dans les cieux, sur les eaux, sur la terre un silence de mort, de loin à loin un cri de détresse, mais au reste plus d'harmonie, plus d'écho, plus de sympathie, plus d'être ; un songe, une fable, une insaisissable chimère, qu'est-ce à dire, et dans le spectacle de la durée, nous laissons-nous imposer par le bruit des ruines? Qu'une pierre se détache de l'édifice des générations humaines et tombe avec fracas, est-ce le Néant ou l'Être? Encore dans le monde naturel, j'aperçois une sorte de permanence où ma pensée peut s'arrêter un jour. Pour être éphémères, ces vastes cieux, ces astres immobiles, ces rochers, ces lacs, ces grottes, ne périssent pas d'une seule fois et sans retour. Le vent qui gronde au loin ne comblera pas la vallée du soir au matin ; cette pluie, qui refroidit mon cœur, ne changera pas le cours du fleuve. Tels que mes pères les ont vus, tels je les verrai, demain, après-demain, toute ma vie ; et si, trompé par cette immutabilité feinte, je m'y confie sans m'effrayer, et sans rien chercher au delà, mon égarement se conçoit, je ne dis pas qu'il s'excuse.

Sur ce fondement, loin que cet éternel changement de peuples, de langues, de destinées soit pour moi un vain amusement à ma curiosité, il ferait l'effroi de ma vie, s'il n'en faisait la force. Mais de ce concours de choses incertaines et flottantes, je tire avec une irrésistible foi l'idée d'une cause première, immuable autant que supérieure à la durée. Quand, flétrie par l'habitude, ou resserrée par les ennuis, mon âme se fermerait au langage de la nature,

je ne pourrais du moins me soustraire pleinement aux souvenirs que m'a laissés le genre humain. Je ne pourrais tout à fait effacer de ma pensée les noms de ces peuples qui remplissent toutes les bouches; et ma démonstration de Dieu la plus frappante, la plus imminente, se tirerait encore de ce spectacle du passé, où tout vacille et semble se confondre. Je me dirais : où tout périt ne cherchons pas l'être; ne nous faisons pas notre idole de Babylone, de Ninive, de Memphis, ni de Rome. Mais l'ombre suppose l'objet, l'accident suppose la substance, et je ne vois rien, je n'entends rien à ces empires épars, à ces colosses, à ces tombeaux, si je n'aperçois au-dessus d'eux, différente d'eux, une cause suprême et permanente qui les renferme dans son sein pour en faire un seul tout.

Si donc l'histoire est la plus haute puissance de la nature, elle n'est pourtant, comme elle, que la science des modifications. Dans le même torrent dont elles ne peuvent ni comprendre, ni suspendre la fuite, également ignorantes, également imprévoyantes, l'une laisse tomber ses générations de peuples et d'idées, l'autre ses globes d'or et ses feuilles de saule. Mais leur parenté vient de plus loin, et toutes deux ne se ressemblent tant que parce qu'elles sont la figure changeante d'une indivisible unité. Soit qu'elles entrelacent dans le même univers leurs attributs mutuels, l'espace et la durée, le corps et la pensée, soit qu'elles mêlent les pleurs des hommes et la rosée des fleurs, la vieillesse des empires et la jeunesse des forêts, elles forment de leur concours la ceinture de l'éternelle beauté, qui du sein de l'infini embrasse, vivifie et soutient toutes choses.

Comment cette unité substantielle est apparue à notre auteur, il est facile de le pressentir; sa métaphysique est aussi bien que sa poésie d'origine orientale. Pendant que

le Dieu de Spinosa, dépouillé par Berkeley et Leibnitz de la réalité des représentations extérieures, par Hume du fondement absolu des connaissances, puis brusquement enlevé à l'univers et réduit par Fichte à l'étroite enceinte de la pensée de l'homme, y perdait jusqu'à la vérité de son moi intellectuel, et, privé de sens et de pensée, expirait aux derniers confins du néant. Herder, sans s'inquiéter de ces changements, comme un artiste tout à l'objet de sa contemplation, s'en faisait une image splendide[1], qu'il ornait de tout l'éclat du monde organique. A la place de ce Dieu abstrait, solitaire, insaisissable aux sens, il substitue l'éblouissante image de la nature vivante. Il embellit des couleurs de l'arc-en-ciel, des perles du matin, les cercles et les lignes géométriques de Spinosa ; et, perdu sur un vague Océan, qui, roulant sur lui-même et prolongé à l'infini, n'atteint aucun rivage, il se laisse enchanter de je ne sais quelles naïades et d'une illusoire beauté qui naît au loin de l'écume des flots. Plus son art est merveilleux, plus on cherche à y échapper, car l'âme est moins attristée de l'effroyable profondeur et de la vérité nue des théorèmes du géomètre, que des fêtes du poëte dans le désert. Dans Spinosa, l'admirable puissance de l'intelligence vous étonne, vous subjugue. Loin du spectacle des choses sensibles, il vous entraîne aux entrailles de l'univers intelligible pour vous en révéler le secret; là, tandis que tout le monde extérieur pèse sur vous, autour de vous, la pensée abstraite, dépouillée de symbole et de corps, joue un si grand rôle, il y a tant de stoïcisme dans les formes, partout au loin un si grand silence de l'univers visible, que vous touchez à la fois aux deux limites du matérialisme et du spiritualisme. Ce ca-

[1] *Dialogue sur Dieu et l'âme*, 1799.

ractère disparaît dans le panthéisme de Herder. Au reste, que ce système brise ou confonde nos âmes, la question n'est pas là ; et la vérité est qu'il était indispensable au premier développement de la philosophie de l'histoire. Longtemps confondue avec les traditions religieuses et populaires, lorsqu'elle voulut s'en dégager, elle se trouva si bien enlacée du lien arbitraire des causes finales, qu'elle ne put y échapper que par un violent effort. Comme le principe de liberté providentielle était allé se perdre dans une succession flottante de caprices éphémères, l'idée de loi fut poussée jusqu'au fatalisme ; et la science de l'humanité, menacée d'être étouffée en naissant, dut naturellement se réfugier et grandir sous l'armure longtemps impénétrable de Spinosa.

De ce qui précède, il résulte que l'œuvre intellectuelle de Herder fut une opposition constante et spontanée au spiritualisme de l'Allemagne moderne. Par une conséquence nécessaire, restait tôt ou tard à attaquer corps à corps ce spiritualisme dans tout l'appareil de sa puissance. Le règne absolu de Kant et l'oppression qui en fut la suite, décidèrent cette réaction. Entre la *Critique de la raison pure* et la violente réfutation qu'en fit Herder[1], si le choix n'est pas douteux, ce fut néanmoins l'acte d'un philosophe pratique que cette insurrection contre la tyrannie, l'aveugle vandalisme des faux disciples. L'expérience était proscrite ; il osa la rappeler et la célébrer. La nature, voilée sous les intuitions du moi, semblait se décolorer et s'évanouir ; menacé dans son culte, Herder en releva fidèlement la magnificence. Un appareil exagéré de logique tendait au dénigrement des beaux-arts ; il les rétablit[2] triomphalement dans leurs droits. L'infini soli-

[1] *Métacritique*, 1 vol., 1800.
[2] *Calligone*, 1 vol., 1800.

taire et muet du monde extérieur lui resta, ce me semble, toujours plus ou moins étranger ; ajoutons qu'il y opposa, non pas le frêle édifice de la sensation, mais un autre infini aussi vaste que le premier. Heureux si l'ardeur de la controverse n'eût pas aveuglé sa critique jusque-là si libérale! Sans doute il aurait le premier reconnu que la philosophie de Kant, dans ses vastes et obscurs développements, est l'expression historique d'une condition de la conscience du genre humain, et que c'est à la nature humaine qui l'a créée qu'il faut en rapporter ou l'honneur ou le blâme.

Comme dans l'Orient, l'homme naissant avait apparu caché sous les liens de l'univers, l'univers à l'extrémité des temps apparaissait voilé et presque enseveli sous l'œuvre et la pensée de l'homme. En effet, le jour où la personnalité libre eut tout envahi et tout dompté, ne cherchant que soi et ne trouvant que soi, dans ce silence de toutes choses n'entendant plus que l'harmonie de ses invisibles sphères, elle se prit à s'adorer. Ces généalogies de dieux créateurs, dont l'humanité avait autrefois à son berceau peuplé les abîmes de l'espace, il lui sembla les reconnaître en elle sous des noms différents; et la chaîne symbolique des êtres qu'elle avait jadis suspendue aux mains de son Jupiter, elle se crut alors la force d'en dépouiller son idole, et de la soutenir seule par sa propre puissance. Si ce fut là une tentative ou vaine ou glorieuse des philosophes, elle ne fit d'ailleurs que mettre en lumière et pousser à ses extrêmes conséquences le principe qu'exprimait à son insu toute l'humanité moderne dans ses actes, dans ses arts, dans ses cultes réformés, et dans le système entier de sa régénération civile.

Arrivés au terme de l'étude que nous nous sommes pre-

posée, nous n'avons parlé ni des sermons du ministre évangélique, où brille tout l'éclat qui semble manquer à son culte, ni de ses poésies qui, nées de chaque impression fugitive, composent la paisible histoire de sa vie intérieure. Partout nous y retrouverions pour trait dominant cette sérénité native, caractère suprême et distinctif de sa pensée, de laquelle il ne s'est départi qu'une fois, et dont nous n'avons point jusqu'ici à notre gré assez relevé le beau moral. Dans la première jeunesse, dans ces jours si tristes où nos facultés naissantes, comme sortant du chaos, nous troublent sans nous éclairer, nous comprenons mal ces livres où tout sert à l'harmonie, et parce qu'ils répondent mal à l'agitation de nos âmes, ils nous semblent manquer de profondeur ou d'émotion. De même qu'on appelle alors des dangers qu'on ignore, on cherche avec anxiété cette éloquence qui nous peint le désordre dans le ciel et dans le sein de l'homme. Enfin, quand ce qu'on voulait est arrivé, et que notre vie, quoique courte, nous a déjà lassés, il est un mot que la bouche répète, et dont le sens, mal compris jusque-là, est lui seul un bienfait : le repos, le doux repos, en nous et hors de nous, la paisible harmonie du soir. Ah ! s'il est quelque part une poésie, une langue, une science qui rétablisse en nous cet accord universel, qu'elle soit un baume sur nos cœurs haletants. Dans ces temps arides, dépouillés de vertus et de gloire, certes, nous n'avons que trop bien répondu aux cris de détresse que les poëtes ont partout fait échapper, et l'ennui a saisi nos âmes jusqu'à les énerver. Mais, Dieu soit loué, au milieu des accents troublés des peuples modernes, quelques rares génies ont su se conserver calmes et confiants. Pendant que, courbée sous le faix des âges, l'humanité se nourrit de regrets, la longueur du chemin ne les a point encore lassés. Angéliques séraphins, doués

d'une éternelle adolescence, jamais le souffle des âges n'a laissé sur leurs traits son empreinte empoisonnée. Aujourd'hui brillants d'espérance, comme ils auraient pu l'être aux jours d'Évandre et d'Homère, vous ne savez où ils puisent cette joie intérieure qu'ils répandent tout autour d'eux ; plus le cœur de l'homme, lentement éprouvé et rongé par les siècles, se consume, se replie, se dévore lui-même, plus leur paix semble douce, pareils à ces oiseaux de bon augure qui s'en vont chaque année remplir de leurs chants d'allégresse l'enceinte croulante de Palmyre et les temples ruinés des Pharaons.

Malgré cette étonnante sérénité dans un temps dont Faust est resté le chef-d'œuvre et le type, malgré cette opposition naturelle à des théories que l'Allemagne ne pourrait entièrement abdiquer sans cesser d'être, l'influence de Herder se confond avec celle d'un siècle où le génie germanique, jusque-là comprimé ou détourné de ses voies, enfin livré à son élan, produisit à la fois, par un privilége inouï, sa poésie et sa philosophie ; époque d'une féconde jeunesse, où les ardentes intuitions de la pensée devancèrent les lents progrès de la science, il fut alors l'Hérodote de la philosophie de l'histoire. Comme dans le cercle de ses heureuses contemplations, je rencontre, il est vrai, dans cette époque des plans immenses qui enveloppent l'univers, de hardis sentiers qui me conduisent à travers le désert où s'agite ma vie, des voix amies plus touchantes, plus pénétrantes que celles de mes proches ; mais un monument achevé où je puisse me recueillir et y mourir en paix, je n'en découvre aucun. Science impuissante et vaine, si elle s'arrête là. En suivant ses traces pour la première fois, mon étonnement fut grand de parvenir à une profonde solitude, là où j'imaginais trouver la nation tout entière. C'est qu'un au-

tre âge était venu ; à la place de ces vides prodigieux que l'homme a découverts en lui sans pouvoir ni les mesurer ni les combler, déjà est arrivé le temps où les faits sont appelés à jeter leur lumière. Pendant que d'autres peuples remontent aujourd'hui de l'expérience à la spéculation, l'Allemagne incline de la spéculation à l'expérience. Plus de poésie, plus d'éloquence, plus de sublimes contemplations. Pour quelque temps toutes les fêtes de l'imagination sont suspendues, tant est pressant le besoin de connaître le monde réel. Est-ce que le génie d'une race humaine, parce qu'il se repose après l'inspiration, va changer de nature? Il promène ses regards sur la terre où il avait peu vécu, s'arrêtant à chaque objet, voulant tout voir, tout décrire, tout analyser, se promettant surtout un long séjour dans ces régions paisibles. Autre chose est d'y confiner à jamais ses destinées; car, si pour nous, qui ne vivons qu'un jour, elle est amère, l'heure où le monde que nous avions imaginé, semble s'écrouler, il n'en est point ainsi des idoles que se forment ces peuples. Leurs chimères, qui leur survivent, ont plus d'être qu'eux-mêmes; tandis que nous poursuivons de nos vains désirs je ne sais quel rêve qui n'a ni forme, ni nom, ni substance, le réel confirme pour eux l'idéal, l'idéal explique le réel. Ramenés de l'un à l'autre, hier le premier dominait, aujourd'hui c'est le second ; plus tard, ils songeront à les unir, et ils atteindront alors leur maturité et leur but.

Adieu, terre hospitalière, terre paisible ! que puis-je te rendre pour tout ce que j'ai reçu de toi? Tu n'as ni le doux climat de la France, ni la liberté plus douce de l'Angleterre, ni les sites agrestes de l'Écosse, ni les ruines antiques de l'Italie, ni l'air embaumé des myrtes de la Provence. Mais au fond de tes silencieuses vallées jaillit encore, sous les chaînes d'Arminius, la source pure du beau

moral, où tôt ou tard viendront se désaltérer les peuples qui t'entourent. Ils sont morts ou vieillissent, les hommes qui ont fait ta gloire; tu t'appuies sur leurs tombeaux, déjà fatiguée de l'agitation du génie. Le délire de ton inspiration est passé; comme le rameau chargé de fruits, tu t'inclines vers le sol, et pourtant tu es encore le pays de l'âme et de l'espérance.

Heidelberg, mai 1827.


446.126

TABLE

LES JÉSUITES.

L'ULTRAMONTANISME OU L'ÉGLISE ROMAINE ET LA SOCIÉTÉ MODERNE.

INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ

ESSAI SUR LES ŒUVRES DE HERDER.



PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



